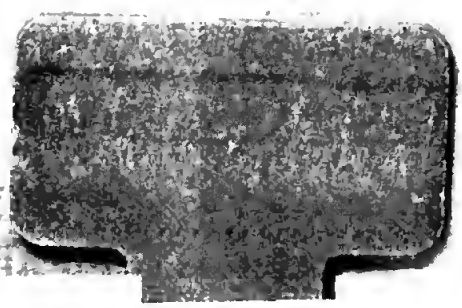
BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 3156
Sala Grande
Scansia VII Palchetto
N.° d'ord. 151



Palat. XXXVII-52 (3

EXERCICES DE PIÉTÉ.

FÊTES MOBILES.

TOME TROISIEME.

Digitized by Google

EXERCICES
DE PIÉTÉ,
POUR
TOUS LES DIMANCHES
ET LES FÊTES MOBILES
DE L'ANNÉE.

CONTENANT ce qu'il y a de plus instructif et de plus intéressant dans ces jours-là ; avec des Réflexions sur l'Epître, une Méditation sur l'Evangile de la Messe, et quelques Pratiques de Piété, propres à toutes sortes de personnes.

Par le Pere JEAN CROISET.

Depuis le Dimanche de la Passion, jusqu'au Dimanche de Pâques.

DERNIERE ÉDITION.

TOME TROISIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A LYON,

Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.

TABLE

Des Titres contenus dans ce troisieme Volume.

LE DIMANCHE DE LA PASSION. page 1

L'Histoire du Dimanche de la Passion. ibid.
L'Epître de la Messe. 15
Réflexions sur l'Epître. 16
L'Evangile de la Messe. 18
Méditation. Quel malheur c'est, quand Jesus-Christ se retire de nous. 19
Pratiques de piété. 23

Pour le Lundi de la Semaine de la Passion. 24

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 32
Réflexion sur l'Epître. 33
L'Evangile de la Messe. 35
Méditation. Du Jugement particulier. 36
Pratiques de piété. 40

Le Mardi de la Semaine de la Passion. 42

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 50
Réflexions sur l'Epître. 52
L'Evangile de la Messe. 55
Méditation. Du bon usage des Croix. 56
Pratiques de piété. 59

Le Mercredi de la Semaine de la Passion. 61

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 71
Réflexions sur l'Epître. 72

TABLE.

L'Evangile de la Messe. 74
Méditation. De la voie de perdition. 76
Pratiques de piété. 79

Le Jeudi de la Semaine de la Passion. 80

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 89
Réflexions sur l'Epître. 90
L'Evangile de la Messe. 92
Méditation. Sur le modele de la véritable pénitence. 94
Pratiques de piété. 98

Le Vendredi de la Semaine de la Passion. ibid.

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
La Fête de la Compassion de la sainte Vierge, ou de Notre-Dame de Pitié. 106
L'Epître de la Messe. 116
Réflexions sur l'Epître. 117
L'Evangile de la Messe. 120
Méditation. Des souffrances de la sainte Vierge. 121
Pratiques de piété. 124

Le Samedi de la Semaine de la Passion. 125

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 135
Réflexions sur l'Epître. 136
L'Evangile de la Messe. 139
Méditation. Des macérations du corps. 142
Pratiques de piété. 145

La Semaine Sainte. 146

LE DIMANCHE DES RAMEAUX. 152

L'Histoire du Dimanche des Rameaux. ibid.
L'Epître de la Messe. 165
Réflexions sur l'Epître. 166

TABLE.

La Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ, selon saint Matthieu. 168
L'Evangile de la Messe de la Fête des Rameaux. 180
Méditation. Sur le Mystere de ce jour. 181
Pratiques de piété. 185

Le Lundi-saint. 186

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 195
Réflexions sur l'Epître. 196
L'Evangile de la Messe. 198
Méditation. De la fausse délicatesse de conscience. 199
Pratiques de piété. 202

Le Mardi-saint. 203

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 215
Réflexions sur l'Epître. 216
L'Evangile. La Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ, selon saint Marc. 217
Méditation. De la Passion de Jesus-Christ dans le Jardin des Oliviers. 228
Pratiques de piété. 232

Le Mercredi-Saint. 234

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
Premiere Epître de la Messe. 251
Seconde Epître de la Messe. 252
Réflexions sur l'Epître. 254
L'Evangile. La Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ, selon saint Luc. 256
Méditation. De la Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ, dans la ville de Jérusalem. 267
Pratiques de piété. 271

Le Jeudi-saint. 272

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 288
Réflexions sur l'Epître. 289
L'Evangile de la Messe. 292
Méditation. Sur l'institution du très-saint Sacrement. 293
Pratiques de piété. 297

Le Vendredi-saint. 299

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
Premiere Epître 321
Seconde Epître. 323
Réflexions sur l'Epître. 324
L'Evangile. La Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ, selon saint Jean. 326
Méditation. De la Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ sur le Calvaire. 334
Pratiques de piété. 337

Le Samedi-saint. 339

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 360
Réflexions sur l'Epître. ibid.
L'Evangile de la Messe. 362
Méditation. Sur le Mystere de ce jour. 363
Pratiques de Piété. 367

Fin de la Table du Tome troisieme.

EXERCICES

EXERCICES DE PIÉTÉ

POUR TOUS LES DIMANCHES,

POUR TOUTES LES FÊTES MOBILES

DE L'ANNÉE,

ET POUR TOUS LES JOURS

DU CARÊME.

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

LE Dimanche de la Passion a toujours été, par rapport à l'Office, dans le rang des plus solemnels, il ne cede à aucune autre solemnité dans l'Eglise. Comme il n'est point de mystere dans notre religion qui frappe plus, et où l'amour que Jesus-Christ a pour nous paroisse davantage, il n'en est point qui nous intéresse davantage, et qui demande de nous une plus vive reconnoissance et un plus juste tribut de compassion, d'imitation, de tendresse et d'amour.

L'Eglise commence aujourd'hui à nous occuper des préparatifs de la mort de Jesus-Christ, par la considération particuliere du mystere de sa Passion, qu'elle a en vue pendant tout le Carême, mais singuliérement durant ces quinze derniers jours; en sorte qu'on peut dire que les quatre premieres semaines du Carême, sont particuliérement destinées à porter le pécheur à faire pénitence pour ses péchées, et les deux dernieres, à lui faire honorer le mystere de la Passion du Sauveur, par la participation, pour ainsi dire, de ses souffrances. Comme ce fut ici le temps à-peu-près où les Prêtres, les Docteurs de la loi, dits Scribes, et les Pharisiens, confondus et déconcertés par la résurrection de Lazare, laquelle avoit attiré un grand nombre de nouveaux Disciples à Jesus-Christ, qu'on n'appelloit plus, presque par-tout, que le Messie, commencerent à conjurer sa mort; et comme l'on croit que ce fut en ce jour qu'elle fut conclue, l'Eglise prend aujourd'hui le deuil; elle retranche de ses Offices tout cantique de joie, elle voile ses Autels, pour marquer la tristesse; et toutes ses prieres marquent sa douleur et son affliction. C'est par la même vue qu'elle emploie dans les Offices de la nuit, la prophétie de Jérémie, qui semble avoir figuré tout à-la-fois les douleurs de Jesus-Christ dans sa passion, et les malheurs causés par les péchés de ceux que ce divin Sauveur étoit venu racheter par sa mort. En quelques endroits l'Eglise prend même des ornemens noirs, pour rendre son deuil encore plus sensible aux yeux des peuples, et leur inspirer par ce lugubre appareil, les sentimens de componction et de tristesse qui conviennent aux mysteres que l'Eglise célebre en ce saint temps. Mais si l'Eglise, disent les Peres, est dans la tristesse et dans le deuil en ces jours de pleurs, ses enfans doivent-ils être dans les sentimens d'une joie profane? Quelle extravagance scandaleuse! quelle impiété même, si l'on

oit des enfans paroître en public dans un équi-
e brillant, se divertir avec éclat, tandis que
r mere gémit dans l'affliction, et a le cœur
vé dans l'amertume ! Aussi eût-on regardé an-
nnement comme un apostat, un chrétien qui,
s ce temps de Passion, eût paru en public avec
habits fastueux, ou eût osé prendre part à des
s mondaines.

On appelloit ces deux dernieres semaines du Ca-
ne, les deux semaines de *Xerophagies*, c'est-à-
, où l'usage non-seulement du laitage, mais
me du poisson étoit interdit, et où l'on ne se
rrissoit que de viandes seches. Le jeûne y étoit
ore plus rigoureux, et tout y respiroit la péni-
ce. On trouve des Auteurs qui appellent ce jour
Dimanche de *Néoménies*, c'est-à-dire, de *nou-
le lune Paschale;* parce qu'en effet il ne manque
ais d'arriver, après la nouvelle lune de Mars,
me le Dimanche de Pâques après la pleine lune.

a toujours distingué les deux derniers Diman-
s du Carême des quatre premiers; ceux-là
t appellés les Dimanches de la Passion et des
meaux, et ceux-ci les Dimanches du Carême.

Ces deux dernieres semaines sont distinguées, par
saints Peres, des quatre précédentes; celles-là
t appellées les semaines de la Passion, parce
l'Église est durant tout ce temps-là dans un
s grand deuil, et les fideles dans les exercices
ne plus tendre dévotion, et d'une plus austere
itence. Celles-ci sont appellées simplement les
aines de Carême, durant lesquelles la pénitence
le jeûne étoient observés avec un peu moins de
ueur. Cette distinction est manifeste dans les ser-
ns de saint Léon, dont les uns sont intitulés
ur les quatre semaines de Carême, et les autres
ur le temps de la Passion : il y en a douze pour
Carême, et dix-neuf pour la Passion. Il est vi-
le qu'on prêchoit plus souvent les quatorze der-
rs jours du Carême; que les exercices de piété,

et des bonnes œuvres, étoient plus fréquens et plus ordinaires, et qu'on y jeûnoit plus austérement. On y faisoit de plus fréquentes instructions aux compétens, c'est-à-dire, aux catéchumenes, qui dans le dernier examen, avoient été jugés assez instruits pour recevoir le Baptême la veille de Pâques, et on n'oublioit rien pour les disposer à recevoir dignement ce grand Sacrement.

L'Introît de la messe de ce jour est pris du Pseaume quarante-deuxieme, où David banni et persécuté par Saül, soupire après son retour, et après la vue du Tabernacle. Il demande cette grace au Seigneur, et il se console par l'espérance de l'obtenir; mais en même-temps il prie le Seigneur de faire connoître son innocence. Ce Pseaume fut composé par David, dans le temps que Jonathas lui déclara que Saül avoit pris la derniere résolution de le mettre à mort. C'est sans doute ce qui a obligé l'Eglise à le choisir pour le temps où la mort du Sauveur fut conclue par les Scribes et les Pharisiens et les Prêtres.

La messe de ce jour commence par ce premier verset du Pseaume: *Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta: ab homine iniquo, et doloso erue me, quia tu es, Deus, fortitudo mea:* Jugez moi, mon Dieu! et à travers ce qu'une ligue criminelle publie pour me noircir, faites démêler à tout le monde mon innocence; derobez moi à la haine d'un persécuteur également injuste et artificieux, puisque vous êtes tout mon appui et toute ma force. On voit assez le rapport qu'a ce texte avec le mystere de ce jour: *Emitte lucem tuam, et veritatem tuam*: Faites luire à mes yeux votre fidélité en vos promesses; elle me fera marcher sans crainte au milieu des plus évidens dangers, et elle me conduira sur votre sainte montagne dans votre Tabernacle: *Ipsa me deduxerunt in montem sanctum tuum, et in tabernacula tua.* Les Peres par *la lumiere et la vérité*, entendent Jesus-

rist. Saint Cyrille, par *la lumiere*, entend le ls, et par *la vérité*, le Saint-Esprit. Les Rabbins ême expliquent l'un et l'autre du Messie; et il t visible que la Montagne Sainte, dans le sens vstique, c'est l'Eglise de Jesus-Christ.

Peu de Saints à qui la méditation de la Passion Jesus-Christ n'ait été familiere, et qui n'aient uvé dans ce grand mystere un fonds inépuisable force, de confiance, de joie même dans les adver-és. On se console aisément dans ses afflictions, ns ses souffrances, quand on voit des yeux de la i, et avec un cœur chrétien, un Dieu expirant ur nous sur la croix. Si Jesus-Christ a souffert, t l'Apôtre saint Pierre, c'est pour nous donner exemple, et par l'exemple même qu'il nous a don-, il nous a fourni un puissant motif pour nous imer à souffrir, et nous a mérité les graces pour us y aider. Le Pere Eternel dit à chaque Chré-n, en lui montrant son Fils sur le Calvaire, ce l'il avoit dit à Moïse : *Inspice et fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est.* Re-rdez ce modele qu'on vous propose sur cette ontagne, et étudiez-vous à l'imiter. Vous ne uriez être prédestiné, si vous n'êtes la copie de divin original, et si vous n'êtes semblable à esus-Christ crucifié, parce que c'est principale-ent sur la croix qu'il a mérité votre prédestina-on. Il manque, dit saint Paul, quelque chose à Passion de Jesus-Christ, par rapport à nous; faut que vous l'y ajoutiez; ce qui lui manque, est l'application; elle ne peut vous être utile, si le ne peut vous être appliquée; et pour vous être pliquée, il faut être attaché à la croix avec Jesus-hrist, comme cet Apôtre : *Christo confixus sum uci;* il faut être uni à Jesus-Christ souffrant.

Qu'un Dieu, comme Dieu, agisse en maître et souverain, dit un des plus célebres Orateurs rétiens, qu'il ait créé d'une parole le Ciel et la rre; qu'il fasse des prodiges dans l'univers, et

que rien ne résiste à sa puissance : c'est une chose si naturelle pour lui, que ce n'est presque pas un sujet d'admiration pour nous. Mais qu'un Dieu souffre, qu'un Dieu expire dans les tourmens, qu'un Dieu, comme parle l'Ecriture, goûte la mort, lui qui possede seul l'immortalité, c'est ce que les Anges, ni les hommes ne comprendront jamais. C'est ce mystere de la Passion de Jesus-Christ qui oblige le Prophete à s'écrier : *Obstupascite cæli !* O Cieux, soyez saisis d'étonnement ! car voici ce qui passe toutes nos vues, et ce qui demande toute la soumission, et l'obéissance de notre foi ; mais aussi, est-ce dans ce grand mystere que notre foi a triomphé du monde : quand est-ce qu'elle triomphera de nous-mêmes ? elle a triomphé de notre esprit, quand triomphera-t-elle de notre cœur et de nos passions ? Il est étonnant que dans le temps même que tout nous prêche la Passion du Sauveur, dans un temps singuliérement consacré à honorer ses humiliations et ses souffrances, un chrétien aime le faste, nourrisse un fonds d'orgueil et d'ambition, et vive dans le plaisir. L'Eglise n'oublie rien pour nous inspirer cet esprit d'humilité, de componction, de mortification, et d'une sainte tristesse durant ces deux dernieres semaines du Carême : ses Offices, son grand deuil, ses prieres, tout tend à nous rendre sensibles aux souffrances et à la mort de Jesus-Christ.

L'Epître de la messe de ce jour, est prise du neuvieme chapitre de l'admirable lettre de saint Paul aux Hébreux, où le saint Apôtre démontre avec tant de force et d'éloquence, la supériorité et l'excellence infinie de la nouvelle loi sur l'ancienne ; et fait voir par les termes mêmes de la loi, l'infinie disproportion du sacerdoce d'Aaron, et des cérémonies légales, avec le sacerdoce éternel, et le sacrifice d'un prix infini de Jesus-Christ Comme le saint Apôtre écrivoit aux Juifs savans dans leur loi, entêtés de leur rits, et de leurs cérémonies,

ne se sert que de leur loi même, pour démontrer
l'elle n'étoit que l'ombre de la loi nouvelle; que
us leurs sacrifices d'expiation, d'actions de graces,
: propitiation, n'étoient que la foible figure du sacri-
:e et de la mort de Jesus-Christ sur la croix, qui a
é la seule victime capable d'effacer et d'ôter le péché
i monde. Tout son raisonnement porte sur l'Ecri-
re même; son style est serré, allégorique et tout
guré, selon le génie et l'usage des Orientaux.

Saint Paul après avoir montré, par un raisonne-
ient sans réplique, l'indigence, l'impuissance, le
ide de tout ce que l'ancienne loi avoit de plus
spectable, de plus religieux et de plus sacré;
près avoir démontré que tout n'y étoit saint, que
une sainteté purement légale, puisque rien n'é-
it capable de sanctifier l'ame, d'effacer le péché,
i d'ouvrir le Ciel fermé à tout le genre humain,
epuis le péché du premier homme; il fait voir
ombien le Sacerdoce Lévitique étoit inférieur à
elui de Jesus-Christ. Toute la vertu du ministere
e celui-là se réduisoit à quelques purifications lé-
ales, à procurer quelques biens temporels, et le
Grand-Prêtre n'entroit qu'une fois l'année dans le
aint des Saints, qui étoit la partie la plus sacrée
u tabernacle matériel, fait par la main des hommes,
t l'entrée de ce sanctuaire étoit fermée à tout.
Voilà le précis de la vertu et des prérogatives de
'ancien Sacerdoce. *Christus assistens Pontifex fu-
turorum bonorum*, dit l'Apôtre, *introïvit semel in
ancta.* Jesus-Christ venant à paroître comme le
Pontife des biens futurs, c'est-à-dire, des biens
ternels, des biens spirituels et célestes, des biens
urnaturels, est entré une fois dans le sanctuaire,
'est-à-dire, dans le Ciel, et par la triomphante
Ascension de son humanité, nous en a ouvert à
ous l'entrée. Aussi vit-on le voile qui fermoit l'entrée
lu sanctuaire dans le Temple, se déchirer à la mort
lu Sauveur. Le Tabernacle par lequel, ou avec le-
quel, selon l'Apôtre, Jesus est entré dans le céleste

Sanctuaire, est la nature humaine dont il est revêtu, et avec laquelle il est monté au ciel, pour nous y preparer une place, et pour en prendre possession, dit saint Chrysostôme, au nom de tous. *Per amplius et perfectius tabernaculum*, dit l'Apôtre, par un Tabernacle bien plus excellent, plus parfait et plus saint; en effet, cette chair, cette humanité du Sauveur est le vrai Tabernacle du Verbe incarné, c'est cet homme en qui réside corporellement toute la plénitude de la Divinité, qui n'est pas né, et n'a pas été conçu à la maniere ordinaire : *non manu factum.* Le Saint-Esprit l'a formé d'une maniere surnaturelle, dans le sein de la très-sainte Vierge, *non hujus creationis.* Ce n'est point l'homme qui l'a formé, mais l'opération du Saint-Esprit. *Neque per sanguinem hircorum aut vitulorum.* Le Grand-Prêtre n'entroit dans le Saint des Saints que le jour de l'expiation, en y portant le sang des victimes, c'est-à-dire, des boucs, et des jeunes taureaux qu'il avoit immolés pour ses péchés, et pour ceux du peuple; ce n'est donc pas avec ce sang des animaux immolés, que Jesus seul Pontife éternel est entré dans le séjour des Bienheureux, mais avec son propre sang volontairement répandu, non pour lui qui étoit l'innocence même, mais pour la rémission des péchés généralement de tous les hommes : *sed per proprium sanguinem.* Et par ce divin sacrifice, par ce sang adorable versé sur l'Autel de la croix, ce sang de la nouvelle alliance, il y est entré, non une fois chaque année, comme le Grand-Prêtre des Juifs, mais une seule fois pour toujours : *æternâ redemptione inventâ.* L'effet de ce sacrifice n'est pas de nous purifier de quelques souillures légales et passageres, comme les sacrifices de l'ancienne loi; mais l'expiation qu'il nous applique, produit son effet dans l'éternité même, nous ayant ouvert le ciel pour toujours; il nous purifie de toutes nos souillures intérieures; il nous donne la grace, la

ıstice, l'innocence ; il nous délivre de la mort ternelle, et nous rend les enfans de Dieu. On ppelloit le sanctuaire du Tabernable : *le Saint des aints*, c'est-à-dire, le lieu Saint, le saint séjour es Saints : *Sancta Sanctorum*, ce qui ne convient roprement qu'au ciel, séjour des Bienheureux, eul véritable lieu Saint des Saints, dont Jesus-hrist en y entrant, nous a ouvert à tous l'entrée, t dont le sanctuaire du Tabernacle et du Temple e Jérusalem, étoit la figure.

Que si le sang des boucs et des taureaux, pourıuit l'Apôtre ; si l'aspersion faite avec la cendre 'une génisse sanctifie ceux qui sont souillés, en es purifiant selon la chair, combien plus le sang e Jesus-Christ, lequel par l'Esprit Saint s'est ofert lui-même à Dieu, lui qui étoit sans tache, ettoiera-t-il notre conscience de l'impureté des euvres mortes !

Nous lisons dans le livre des Nombres qu'une des érémonies légales, étoit d'immoler solemnellement ıne génisse rousse. Après l'avoir égorgée en préence du peuple, on la brûloit ; le Prêtre en preıoit les cendres, qu'il distribuoit au peuple, afin u'il s'en servît à faire une eau d'aspersion : *in quam aspersionis*, c'est-à-dire, que cette cendre tant mise dans l'eau, servoit à purifier des souilures contractées dans les funérailles, et par l'atouchement du corps mort : tout cela étoit mystéieux. Les Israëlites nés et nourris au milieu des suerstitions païennes des Egyptiens, avoient besoin de es sortes de cérémonies matérielles et sensibles, ui pussent leur faire perdre les idées des superitions auxquelles ils étoient accoutumés. C'en étoit ne des plus religieuses chez les Egyptiens, de ne uer jamais de vaches ; cet animal étoit sacré parni eux, en considération d'Isis qu'on adoroit dans e vil animal. C'est sans doute pour inspirer aux sraélites de l'horreur pour les cérémonies et les uperstitions Egyptiennes, que le Seigneur leur or-

donna d'offrir en sacrifice cette génisse, Déesse des Egyptiens, dont les cendres mêlées dans l'eau devoient servir pour l'expiation des souillures légales. Or, dit saint Paul, si l'aspersion du sang des taureaux et des boucs, si l'aspersion faite avec la cendre d'une génisse, sanctifie ceux qui sont souillés, en les purifiant selon la chair; c'est-à-dire, qu'elle les rend capables d'approcher des choses saintes et de participer au culte du Seigneur; combien plus le sang de Jesus-Christ Dieu et Homme, répandu par un effet de son choix, de son amour, de sa volonté pour nous racheter, nous nettoiera-t-il de nos souillures intérieures, et de nos péchés, que l'Apôtre appelle ici des œuvres mortes? *Emundabit conscientiam nostram ab operibus mortuis.* La raison de cette conséquence, est que les animaux ne s'offroient point eux-mêmes. Le Saint-Esprit n'étoit point le moteur intérieur de cette oblation, et ils ne servoient qu'à un culte figuré. Au lieu que Jesus-Christ s'est offert lui-même par le mouvement du Saint-Esprit, comme une victime sans tache; et il nous fait rendre au Dieu vivant un véritable culte. C'est-à-dire, que l'oblation de Jesus-Christ étoit volontaire; sainte, spirituelle, et d'un prix infini: qualités qui manquoient aux sacrifices des animaux, et de toutes les cérémonies légales; et à cause de cela, il est le médiateur du testament nouveau: *et ideò novi testamenti mediator.* Moïse a été comme le médiateur et le ministre de l'ancienne alliance, entre le Seigneur et les Israélites, laquelle fut confirmée par le sang des victimes immolées au pied du Mont-Sinaï. Jesus-Christ est le médiateur de la nouvelle, par son propre sang qu'il a versé pour expier nos péchés, pour nous réconcilier avec son pere, et nous mériter la qualité d'enfans de Dieu.

Après la lecture de toutes les ordonnances de la loi, et des promesses à ceux qui les observeroient, Moïse trempa dans le sang des victimes immolées, une branche d'hyssope, et en arrosa le livre, le

euple, le Tabernacle, et tous les vases qui ser-oient au culte de Dieu, en prononçant ces paro-s: voici le sang du testament, et de l'alliance ue Dieu a faits aujourd'hui avec vous Or, la vé-ité doit répondre à la figure; il falloit donc que le euple chrétien, figuré par le peuple Juif, fût ar-osé intérieurement du sang de Jesus-Christ, dont e sang des animaux étoit la figure, et par consé-uent que Jesus-Christ répandît son sang. Tout éritier n'entre en possession de l'héritage qu'après a mort du testateur. Il falloit donc que Jesus-Christ ourût, afin que nous pussions entrer dans l'héri-age qu'il nous avoit promis.

L'Evangile de la messe de ce jour, n'a pas moins e rapport que l'Epître au grand mystere de la Pas-ion, dont ce Dimanche commence la solemnité, ui continue jusqu'à Pâques.

Le Sauveur se trouva dans le Temple cinq ou six nois avant sa mort, fit un long et admirable dis-ours à une foule de gens qui l'écoutoient; dans equel il leur expliqua son union avec son pere, le caractere et la puissance qu'il en avoit reçue, l'au-orité et l'authenticité de sa divine mission, le dé-plorable aveuglement de ceux qui refusoient de le econnoître, et de le recevoir; enfin l'excellence et a vérité de sa doctrine. Il avoit fort pressé les Juifs par de vives remontrances, et il leur avoit fait sentir le tort qu'ils avoient de ne pas croire en ui; et un raisonnement si juste et si concluant, les rendoit inexcusables. Car enfin, leur disoit-il, il ne peut y avoit que deux prétextes de votre opi-niâtre incrédulité; ou les défauts que vous apper-cevez dans ma conduite, ou les erreurs que vous découvrez dans ma doctrine. Or, je vous défie de reprendre quelque chose, soit dans ma doctrine, soit dans ma vie, quoique vous m'observiez depuis si long-temps avec tant de malignité: car qui de vous me pourra convaincre de la moindre faute? Si donc vous ne sauriez m'accuser de rien; si mes

œuvres et mes lois sont également irrépréhensibles; si je ne vous prêche que la pure vérité; si j'autorise même tout ce que je dis, et par la pureté de mes mœurs, et par l'éclat des plus grands miracles, pourquoi ne croyez-vous pas ce que je vous dis ? *Quarè nom creditis mihi.* Ici considérez, mes freres, s'écrie saint Grégoire, l'extrême douceur d'un Dieu qui s'abaisse jusqu'à montrer qu'il n'est pas un pécheur, lui qui par sa puissance divine peut justifier tous les pécheurs.

Qui ex Deo est verba Dei audit : je ne vous dirai point ici, continue le Sauveur, quelle est la cause de votre incrédulité; je vous dirai seulement que tout homme qui est animé de l'esprit de Dieu, entend volontiers sa parole; la raison pourquoi vous n'entendez pas volontiers la parole de Dieu, c'est que vous n'êtes pas enfans de Dieu. Ce reproche si bien fondé et si charitable, piqua les Juifs; ils ne répondirent que par des injures et des blasphêmes : ils traiterent le Sauveur de Samaritain, et de démoniaque. Telle est encore tous les jours la reconnoissance des libertins; remontrez-leur leurs égaremens, ils ne répondent que par des injures. Les Juifs avoient une haine et un mépris extrême pour les Samaritains, qu'ils regardoient comme les ennemis de leur réligion, et de la loi de Moïse. Ils donnent le nom de Samaritain au Sauveur, parce qu'il n'avoit pas le même éloignement de ce peuple que les Juifs; il avoit demeuré quelques jours à Sichem; il leur avoit prêché la parole de Dieu; il ne les excluoit point du salut, ayant autant à cœur leur conversion que celle des autres. Aussi le Sauveur ne répond point à la premiere injure; il se contente de leur dire, avec sa douceur ordinaire, qu'il n'étoit point possédé du démon; que s'il leur disoit leurs vérités avec plus de force qu'ils ne souhaitoient, ils ne devoient point prendre pour fureur, ce qui n'étoit qu'un charitable zele. Qu'il n'avoit en vue que la gloire

: son Pere, et leur salut. Qu'on pouvoit le char-
:r d'injures, mais non pas lui faire naître l'envie
: s'en ressentir. Qu'en tant qu'Homme, il ne cher-
ıoit pas sa propre gloire; qu'il en laissoit tout le
›in à celui sur qui retomboient les outrages qu'on
ıi faisoit; et qui, étant le souverain Juge, ne
anqueroit pas de le venger de ses calomniateurs.
e Sauveur voulant tempérer, pour ainsi dire,
ette terrible menace par une agréable promesse :
: vous assure, ajouta-t-il, que quiconque observe-
ı mes préceptes, ne mourra jamais : *Mortem non*
debit in æternum.

Les Juifs qui méprisoient également ses promes-
es et ses menaces, lui répondirent avec indigna-
ion : nous connoissons maintenant mieux que ja-
ıais que c'est le démon qui vous fait parler. Abra-
am est mort, les Prophetes sont morts aussi; et
ous osez dire que ceux qui garderont vos préce-
es ne mourront point. Êtes-vous plus grand qu'A-
raham notre Pere? êtes-vous meilleur que tous les
rophetes que la mort n'a pas épargnés? qui pen-
ez-vous être? Tout ce raisonnement roule sur un
aux principe; ils supposent que Jesus-Christ parle
'une vie temporelle; et c'est de la vie de l'ame,
le la vie éternelle que parle le Sauveur.

Vous pensez, continue-t-il, que ce que je dis
st une vaine gloire que je me donne. Je n'ai garde
le me glorifier, mon Pere me glorifie assez devant
ous par tant de merveilles; c'est lui qui fait écla-
er dans moi sa puissance, par les prodiges que
e fais à vos yeux, et par la vérité que je vous
nnonce. Et ne dites pas que ce Pere vous est in-
connu, et que je vous parle énigme : ce Pere est le
Dieu que vous adorez, et dont pourtant vous refu-
sez de recevoir le témoignage; on peut dire même
qu'il est pour vous un Dieu inconnu, puisque vous
ne reconnoissez point les œuvres qu'il opere pour
moi. Si vous le connoissiez, vous découvririez
dans ma personne tous les caracteres du Messie, et

vous me reconnoîtriez pour son Fils. Pour moi je le connois parfaitement, et je trahirois la vérité, si j'étois capable de dire le contraire. Peuple ingrat! vous ne connoissez point votre Dieu, ni celui qu'il vous envoie pour vous le faire connoître : pour moi, je connois Dieu mon Pere ; et si je vous disois que je ne le connois pas, je serois aussi menteur que vous l'êtes, en disant que vous le connoissez. Si vous le connoissiez, vous garderiez fidellement ses préceptes ; je les garde avec une fidélité extrême, parce que je le connois. On voit assez que Jesus-Christ parle ici comme homme. Quel honneur ne vous faites-vous pas d'avoir Abraham pour Pere, ajoute-t-il ; savez-vous bien que ce grand Patriarche, éclairé de la lumiere divine, connut le jour heureux auquel je devois venir dans le monde ; il le vit comme il l'avoit ardemment désiré, et il en tressaillit de joie. Les Juifs qui avoient mal pris la pensée du Sauveur, lui dirent d'un ton méprisant : il s'en faut bien que vous ayez cinquante ans, et vous voulez nous faire accroire que vous êtes du temps d'Abraham. Le Fils de Dieu prenant alors un ton de Maître, et voulant leur faire entendre sans allégorie, et sans figure, qu'il étoit de toute éternité, en tant que Dieu : je vous dis en vérité, leur répondit-il, oui je vous le dis, et il est vrai, je suis avant qu'Abraham fût jamais dans le monde. Les Juifs comprirent fort bien que le Sauveur disoit qu'il étoit aussi éternel que son Pere. Ils prirent ceci comme un blasphême, et prirent des pierres pour le lapider comme un blasphémateur ; mais Jesus qui vouloit mourir sur la croix, et non pas sous une grêle de cailloux, disparut à leurs yeux, s'étant rendu invisible ; et il sortit du Temple, réservant le sacrifice de sa vie au temps que son Pere lui avoit marqué.

Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour et celle qui suit.

UÆSUMUS, omnipotens Deus, familiam m propitius respice: te largiente, regatur in pore: et te servante todiatur in mente. Per minum, etc.

DIEU tout-puissant, daignez regarder vos serviteurs d'un œil favorable, et tandis que par les soins de votre Providence paternelle vous pourvoyez à tous leurs besoins corporels, conservez leur ame dans l'innocence par l'assistance de votre ce. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

çon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Hebreux. Chap. 9.

RATRES: Christus assistens Pontifex futurorum norum, per amplius et rfectius tabernaculum n manufactum, id est, n hujus creationis, nee per sanguinem hircom aut vitulorum, sed r proprium sanguinem, troïvit semel in sancta, ternâ redemptione invenn. Si enim sanguis hirrum et taurorum, et cis vitulæ aspersus, inquitos sanctificat ad emunationem carnis: quantò agis sanguis Christi, i per Spiritum sanctum metipsum obtulit immaatum Deo, emundabit nscientiam nostram ab eribus mortuis, ad seriendum Deo viventi: et leò novi testamenti meiator est: ut morte interedente, in redemptionem arum prævaricationum, uæ erant sub priori tes-

MES FRERES, Jesus-Christ venant à paroître comme le pontife des biens futurs, est entré par un Tabernacle plus grand et plus parfait, qui n'a point été bati de main d'homme, c'est-à-dire, qui n'est point d'une structure d'ici-bas. Il est, dis-je, entré une fois dans le sanctuaire, non avec le sang des boucs, ou des veaux, mais avec son propre sang; obtenant par-là une rédemption éteruelle. Car si le sang des boucs et des taureaux, si l'aspersion faite avec la cendre d'une génisse, fortifie ceux qui sont souillés, en les purifiant selon la chair; combien plus le sang de Jesus-Christ, lequel par l'Esprit-saint s'est offert lui-même à Dieu, lui qui étoit sans tache, nettoiera-t-il notre conscience de l'impureté des œuvres mortes, pour que nous ser-

lamento, repromissionem accipiant qui vocati sunt æternæ hereditatis : in Christo Jesu Domino nostro.

vions le Dieu vivant ; et à cause de cela, il est le médiateur du testament nouveau, afin qu'étant mort pour l'expiation des péchés commis sous le testament précédent, ceux qui sont appellés reçoivent l'héritage éternel, dont la promesse leur a été faite en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

L'Epître aux Hébreux, comme on a dit ailleurs, est un des plus beaux et des plus précieux monumens que possede l'Eglise ; la grandeur des choses, l'importance de la matiere, y sont par-tout soutenues par la noblesse des expressions, et par l'élévation du style. Dans le Chapitre 9, saint Paul montre, par ce que l'on observoit dans l'ancienne alliance, et par les victimes imparfaites que l'on y offroit, la perfection de la nouvelle, où Jesus-Christ notre pontife, et qui s'est offert une fois en sacrifice pour nous, purifie nos ames du péché. Il a été nécessaire qu'il mourût pour confirmer son testament, ou son alliance.

RÉFLEXIONS.

Jesus-Christ est entré dans le sanctuaire, non avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre Sang, obtenant par-là une rédemption éternelle. Comprenons-nous tout ce que cela signifie ? et si nous le comprenons, le croyons-nous ? qu'un Dieu se soit fait homme pour l'amour qu'il a pour les hommes ; et que ce Dieu homme, pour retirer les hommes de la servitude du péché, de l'esclavage du démon, pour les réconcilier avec son Pére, et les rendre capables de l'héritage éternel, se soit immolé pour eux sur la croix, nulle autre victime ne pouvant expier leurs péchés, ni leur mériter la vie éternelle. C'étoit là le seul sacrifice capable d'appaiser la colere de Dieu, et de satisfaire à sa justice ; seul capable de nous faire perdre la qualité d'ésclaves, et de nous faire deve-

enfans de Dieu. Ce sacrifice a été offert ; Jesus-rist lui-même en a été la sanglante victime. Il imenté de son sang l'alliance qu'il a faite entre eu et les hommes, et nous ayant fait les héritiers s biens célestes par son testament, il a voulu que us en acquissions le droit par sa mort. Voilà un ɔcis de notre croyance sur ce grand mystere, que us avouons être incompréhensible ; ce n'est pas r les effets admirables de cette mort que l'in-mpréhensibilité tombe ; on comprend aisément e cette expiation, que cette réconciliation, que tte satisfaction, et tous les effets de cette nou-lle alliance étoient dûs à de si grands frais de la rt d'un homme-Dieu ; ce qu'il y a d'incompré-nsible, c'est l'amour qui a porté le Sauveur à re, et à souffrir tout ce qu'il a fait et souffert ur les hommes, dont la perte ou le salut ne fai-ient rien à son bonheur et à sa gloire ; et que algré notre indignité, notre néant, notre indi-nce, Dieu nous ait aimés jusqu'à vouloir que son ls unique et éternel, égal en tout à son Pere, se : homme, devînt notre victime, et expirât sur croix pour nos péchés : voilà ce qui est véritable-ent incompréhensible. Mais comprenons-nous vantage le mystere d'iniquité, c'est-à-dire, notre gratitude pour un si insigne bienfait, et notre compréhensible malice ? un Dieu se fait homme ur l'amour des hommes ; et ces hommes n'ont ıe du mépris, et de la haine pour cet homme-ieu. Jesus-Christ s'immole pour nous sur la oix : de quel œil regardons-nous ce sacrifice ? ıelle indifférence pour ce Rédempteur ! quelle in-atitude envers ce Sauveur ! quel cas faisons-nous ; ses bienfaits ! quelle différence avons-nous à ses olontés ! avec quelle irréligion ne paroissons-nous ıs en sa présence ! ses Commandemens, son Evan-le, sont-ils la regle de nos mœurs ? quelle est our Jesus-Christ notre ardeur ? quel est notre dé-ouement ? quelle est notre tendresse ? quand on

pense à la maniere indigne dont les Juifs l'ont traité, avec quelle malice ils l'ont haï, avec quelle cruauté ils l'ont persécuté, on est obligé de dire qu'ils ne l'ont pas connu ! *Si cognovissent, numquam Dominum gloriæ crucifixissent.* Faut-il apporter la même raison de notre ingratitude ? et sommes-nous obligés de dire que Jesus-Christ seroit plus aimé, plus respecté des chrétiens, s'il en étoit connu ? Comprenons les horribles conséquences de ce principe !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 8.

IN illo tempore, dicebat Jesus turbis Judæorum quis ex vobis arguet me de peccato ! si veritatem dico vobis, quarè non creditis mihi ! qui ex Deo est, verba Dei audit. Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis. Responderunt ergo Judæi, et dixerunt ei : nonne benè dicimus nos, quia Samaritanus es tu, et dæmonium habes ! respondit Jesus : ego dæmonium non habeo : sed honorifico Patrem, meum et vos inhonorastis me. Ego autem non quæro gloriam meam : est qui quærat, et judicet. Amen, amen dico vobis : si quis sermonem meum servaverit, mortem non videbit in æternum. Dixerunt ergo Judæi : nunc cognovimus quia dæmonium habes. Abraham mortuus est, et Prophetæ ; et tu dicis, si quis sermonem

EN ce temps-là, Jesus disoit aux Juifs : qui de vous me convaincra de péché ! si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ! celui qui est enfant de Dieu écoute les paroles de Dieu. Ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas enfans de Dieu. Les Juifs lui répondirent : ne disons-nous pas avec raison que vous êtes un Samaritain, et un Démoniaque ! Jesus répartit : je ne suis point un Démoniaque, mais j'honore mon pere, et vous m'avez déshonoré. Pour moi je ne pense point à ma gloire. Il y a un autre qui en aura soin, et qui fera justice. En vérité, en vérité, je vous le dis : si quelqu'un obéit à ma parole, il ne mourra jamais. Nous voyons bien maintenant, dirent les Juifs, que vous êtes un Démoniaque. Abraham est mort, les Pro-

eum servaverit, non gus-bit mortem in æternum. unquid tu major es patre stro Abraham, qui mor-us est! et Prophetæ mor-i sunt. Quem te ipsum cis! Respondit Jesus: si go glorifico me ipsum, oria mea nihil est: est ater meus, qui glorificat e; quem vos dicitis, tia Deus vester est, et n cognovistis eum: ego tem novi eum: Et si di-ro quia non scio eum, o similis vobis, mendax. d scio eum et sermonem us servo. Abraham pater ster exultavit ut videret em meum: vidit et ga-sus est. Dixerunt ergo ilæi ad eum: Quinqua-inta annos nondum habes, Abraham vidisti! Dixit s Jesus: Amen, amen eo vobis, antequam braham fieret, ego sum. tulerunt ergo lapides, ut cerent in eum: Jesus utem abscondit se, et civit de Templo.

phetes sont morts aussi, et vous dites : si quelqu'un obéit à ma parole, il ne mourra jamais. Êtes-vous plus grand qu'Abraham, notre pere, qui est mort ? les Prophetes sont morts aussi. Pour qui vous faites-vous passer ? Jesus répondit : si je me donne de la gloire, ma gloire n'est rien. Celui de qui je reçois de la gloire, c'est mon Pere que vous dites être votre Dieu. Néanmoins vous ne l'avez point connu : mais moi je le connois ; et si je dis que je ne le connois point, je serai menteur comme vous l'êtes. Mais je le connois, et j'obéis à sa parole. Abraham votre Pere eut l'empressement de voir le jour de ma venue ; il le vit et il en eut de la joie. Les Juifs lui dirent : vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham. Jesus leur répartit : en vérité, en vérité je vous le dis, je suis avant la naissance d'Abraham. Sur cela ils prirent des pierres pour lui jeter : mais Jesus se cacha, et sortit du Temple.

MÉDITATION.

Quel malheur c'est quand Jesus-Christ se retire de nous.

PREMIER POINT.

CONSIDEREZ que le plus grand de tous les malheurs pour nous, c'est quand Jesus-Christ lassé par nos infidélités, rebuté par notre obstination,

indigné par notre malice, se retire enfin, et nous abandonne à notre funeste sort. Qu'on est heureux quand Jesus est avec nous ! que la tempête soit des plus violentes, que l'orage soit furieux, que les flots soient sur le point à tout moment de submerger la barque : dès que Jesus-Christ paroît, dès qu'il se montre, tout est tranquille, tout est appaisé. Que le manque de toute nourriture mette plus de cinq mille personnes en danger de tomber en défaillance dans le Désert, Jesus - Christ s'y trouve, rien ne manque, avec cinq pains d'orge tout le monde est rassasié. C'est dans l'absence de Jesus que meurt Lazare ; mais ce divin Sauveur n'est pas plutôt arrivé que la mort rend sa proie, et Lazare ressuscite. Non, Seigneur, rien ne peut nous nuire, rien n'est à craindre, quand vous êtes présent ; mais par là même nous concevons quel malheur c'est de vous perdre ; et quels maux ne vont pas fondre sur nous, que n'avons-nous pas à craindre si vous sortez, si vous vous retirez ? Jesus sort du Temple de Jérusalem, et à quelles funestes révolutions, à quelles horribles désolations ne fut pas exposé dès-lors ce Temple ? la ville est assiégée, prise, saccagée, et ce grand, ce magnifique Temple, la merveille du monde, est détruit. D'où est venu ce fléau, cette universelle désolation répandue sur toute la Nation Juive ? Jesus-Christ s'est caché, ils l'ont contraint de sortir du Temple, et de les abandonner, et voilà la cause de cette épouvantable désolation, qui depuis plus de dix-sept cents ans rend les Juifs les plus malheureux de tous les peuples, et l'exécration de toutes les Nations. Appliquons cette effroyable punition à une ame de laquelle Jesus-Christ s'éloigne, à une ame qui par ses crimes et son obstination dans le péché, oblige ce Divin Sauveur de se retirer, et de l'abandonner à sa malheureuse destinée. Plus de rosée du Ciel qui tombe en abondance sur cette terre ingrate. Ce divin Soleil n'éclairant presque

us sur son horizon, quelle lumiere reçoit-elle, uelles bénignes influences ? ce n'est plus que séche-esse, que ronces, que ténebres affreuses, qui em-êchent ces peuples infortunés d'appercevoir la cause le tant de malheurs, qui depuis tant de siecles les ont gémir. Jetons les yeux sur ces vastes Con-rées, autrefois si fortunées, aujourd'hui terre de malédiction ; pays d'Orient, terre de promission ; pays d'abondance et de délices tant que Dieu y a été connu, aimé, servi avec tant de fidélité : Palestine, séjour des Saints, enfin terre privilégiée où Jesus-Christ a pris naissance, et qu'il a arrosée de ses sueurs, de ses larmes et de son sang : qu'est devenu tout ce pays depuis que les Juifs en ont chassé le Sauveur, pour ainsi dire, en l'y faisant mourir, et l'ont contraint de se choisir un autre peuple ? ô mon Dieu ! que devient-on quand on vous quitte ?

SECOND POINT.

Considérez encore ce que sont devenues ces heureuses Régions d'Afrique et du Nord ; ces Isles véritablement fortunées par le grand nombre de Saints qu'elles ont nourris, et par tant de saints Rois qui ont brillé sur leur Trône, depuis que la foi y a été éteinte, depuis que l'hérésie en a chassé Jesus-Christ, et avec Jesus-Christ la pureté des mœurs et l'innocence : quel chaos affreux de toutes sortes de sectes et d'irréligion ! que de funestes révolutions ! mais quelles épaisses ténebres qui obscurcissent les esprits les plus brillans, qui rendent inutiles même les lumieres de la raison pour tout ce qui regarde le salut, et qui empêchent d'appercevoir les plus affreux et les plus profonds précipices ! Nul malheur pareil à celui de l'éloignement d'un Dieu. A la vérité, ce bon Pasteur, cet aimable Pere ne se retire jamais, pour ainsi dire, qu'on ne l'oblige de s'éloigner, de se cacher : mais, mon Dieu ! quel plus horrible châtiment

que votre absence ! je sais que vous êtes toujours présent, quelque crime que commette le pécheur, vous êtes essentiellement par-tout : mais vous n'êtes plus alors, comme Epoux, comme Pere, auprès d'une ame à qui vous vous cachez, d'auprès de qui vous vous retirez en punition de ses crimes, vous n'y êtes que comme un Juge sévere. A la vérité Dieu se tait alors, parce qu'il agit comme s'il étoit loin ; il se tait à la vue même de ses plus grands désordres ; plus de crainte salutaire, plus de remords : mais peut-il y avoir un châtiment de Dieu durant cette vie plus terrible que ce silence ? que pense-t-on d'un malade, quand le Médecin se retire sans rien ordonner, quand un habile et charitable Médecin l'abandonne ? quand Dieu s'est retiré d'un pécheur, quand ce divin Sauveur ne fait plus entendre sa voix, quand il semble avoir perdu de vue cette pauvre ame, que va-t-elle devenir ? le Démon parle alors, les passions parlent, l'amour-propre parle, toutes les plus mauvaises inclinations parlent et crient haut ; le monde, l'esprit du monde parle : voilà les seuls qui fassent entendre leur voix, tandis que la conscience, que la religion, que la foi, se taisent.

O mon Dieu ! punissez-moi durant cette vie, par les châtimens les plus rigoureux ; j'adorerai la main qui me frappe, et qui ne me blessera que pour me guérir ; mais ne me punissez jamais par votre silence, et ne vous retirez jamais de moi quelque pécheur que je sois.

Aspirations dévotes durant le jour.

Deus meus ! ne discesseris à me Psal. 21.

Seigneur mon Dieu, ne vous éloignez jamais de moi.

Ne avertas faciem tuam à me : ne declines in ira à servo tuo. Psal. 26.

Ne détournez pas les yeux de dessus moi, Seigneur ; et si j'étois assez malheureux pour vous dé-

ire, que votre colere n'aille point jusqu'à vous oigner de votre serviteur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° DIEU se cache quelquefois à ses plus fideles t plus chers serviteurs ; mais alors il n'est jamais lus près d'eux. Il ne leur cache cette présence ensible que pour les éprouver, pour aiguiser, pour insi dire, la pointe de leur amour pour lui, et pour faire croître ce divin feu qui les embrase. Comme une mere se cache quelquefois par tendresse à son fils, pour l'obliger par ses larmes, et par ses cris à lui témoigner davantage son amour. Lorsque Dieu vous met dans ces amoureuses épreuves, gardez-vous bien de vous trop effrayer, avec résignation et avec patience ces sécheresses, cette espece de délaissement, et aimez alors votre Dieu avec encore plus de ferveur et de fidélité. Dieu n'est jamais plus près de vous.

2.° Mais ne craignez rien tant que d'obliger Dieu à s'éloigner de vous par vos infidélités, et à se taire : c'est le plus grand de tous les malheurs, et le plus horrible des châtimens. Pour cela craignez les rechûtes fréquentes, ces infidélités habituelles ; ne craignez rien tant que la tiédeur, qui est punie ordinairement par cet éloignement de Dieu, et par son silence. Ces confessions fréquentes où l'on s'accuse toujours des mêmes fautes légeres ou grieves, doivent faire craindre l'abus des Sacremens; et cet abus est toujours sévérement puni. Faites attention à cette faute, et ne vous en rendez pas coupable.

LE LUNDI
DE LA SEMAINE
DE LA PASSION.

COMME c'est ici la semaine que l'Eglise appelle de la Passion, tout concourt à nous fournir aussi des réflexions sur ce douloureux mystere, et tout l'office de la Messe y a quelque rapport. L'Introït de celle de ce jour, est pris du Pseaume 55, qui est une ardente priere d'un homme dans l'affliction, au milieu de ses plus cruels ennemis qui cherchent tous les moyens de le perdre.

David ayant appris que Saül, avec ses courtisans, avoit juré sa perte, se retira chez Achis, Roi de Geth. Il y fut reconnu comme le plus grand ennemi des Philistins, et son asyle devint pour lui le plus grand danger qu'il eût couru de sa vie. Il se retira dans la caverne d'Odollam, où l'on croit qu'il composa ce Pseaume.

Miserere mei, Domine, quoniam conculcavit me homo : totâ die impugnans tribulavit me. Ayez pitié de moi, ô mon Dieu ! vous qui voyez avec quelle indignité les hommes me traitent, et qu'ils ne se donnent aucun relâche dans la guerre et la persécution qu'ils me font. *Conculcaverunt me inimici mei tota die, quoniam multi bellantes adversùm me.* Mes ennemis me font ressentir sans cesse des effets de leur mépris et de leur haine, et le nombre de ces ennemis croît tous les jours. Il est aisé de voir le rapport qu'il y a de ces paroles, par lesquelles la Messe de ce jour commence, avec ces jours où les Pharisiens, les Scribes, et les Prêtres Juifs acharnés contre Jesus-Christ, ne cherchoient

dans

dans leurs assemblées que des prétextes et des moyens de le faire mourir.

L'Eglise a choisi pour l'Epître de la Messe de ce jour, l'histoire de la prédication de Jonas aux habitans de Ninive, et de leur conversion.

Ninive étoit une des plus anciennes et des plus grandes villes du monde. Elle fut bâtie par Assur, fils de Sem, et petit-fils de Noé, sur le fleuve du Tygre, peu après le déluge; mais elle doit son principal accroissement à Ninus, l'un de ses Rois, qui lui donna son nom; elle avoit plus de vingt lieues de circuit, et environ sept lieues de long, et un peu moins de large, car elle étoit oblongue. L'Ecriture dit qu'il y avoit plus de cent vingt mille enfans au berceau, et par conséquent il devoit y avoir plus de huit cent mille personnes. Ce fut à cette prodigieuse ville que Jonas fut envoyé par ordre de Dieu, pour y annoncer ce que Dieu lui ordonnoit de leur dire. Outre que cette grande ville étoit dans une profonde ignorance du vrai Dieu, elle étoit horriblement plongée dans toutes sortes d'abominations et de crimes : *ascendit malitia ejus coram me.* Leur prompte conversion et leur pénitence feront confusion un jour aux Juifs et à un grand nombre de Chrétiens.

Jonas surpris et épouvanté d'un tel commandement, soit qu'il fût fâché de voir que Dieu voulût transporter ses miséricordes, de son peuple aux étrangers et aux Gentils; soit qu'il considérât les difficultés et les périls qu'il y avoit d'exécuter une commission si nouvelle, résolut de n'en rien faire, et s'embarqua pour s'en aller à Tharsis, c'est-à-dire, fort loin, et passer au-delà de la mer Méditerranée, jusqu'en Espagne, ou en Mauritanie. S'étant embarqué à Joppé, et ayant payé son passage, sans autre dessein que de s'éloigner de son pays, il se mit avec les gens de l'équipage. Mais le Seigneur qu'il fuyoit, sut bien le poursuivre. Il envoya tout à coup un vent impétueux, qui ex-

cita une horrible tempête : le vaisseau couroit risque à tout moment d'être brisé, ou submergé par les flots, et tout promettoit un triste naufrage. A la vue du danger, chacun invoqua son Dieu ; car ils étoient d'autant de religions différentes, qu'il y en avoit parmi eux de différentes nations. Cependant Jonas étoit descendu au fond de cale, et il y dormoit d'un profond sommeil. Le Pilote l'ayant apperçu, le réveille, et lui dit de prier aussi son Dieu qu'il eût pitié d'eux. Les matelots voyant que la tempête augmentoit, crurent qu'elle avoit quelque cause extraordinaire, et qu'il pourroit bien y avoir quelqu'un de l'équipage qui l'auroit attirée par quelque crime secret. Ils résolurent de s'en éclaircir par le sort, et le sort tomba sur Jonas : on en fut surpris ; on lui demanda d'où il étoit, où il avoit dessein d'aller, et ce qu'il avoit pu faire pour leur attirer une si furieuse tempête. Jonas leur dit qu'il étoit Hébreu, qu'il servoit le Seigneur Dieu créateur du Ciel et de la terre et de la mer, et maître souverain de toutes choses. Il leur déclara ingénument le sujet de son embarquement ; et leur dit qu'il ne doutoit pas que cette tempête ne fût un effet de la colere de son Dieu, qui vouloit punir sa désobéissance et sa fuite. Tout l'équipage saisi de frayeur, lui demande ce qu'ils pourroient faire pour appaiser un Dieu si puissant et si irrité. Puisque c'est moi, répond Jonas, qui suis seul la cause de cette tempête, jetez-moi dans la mer, et elle s'appaisera. Les matelots touchés de compassion, eurent peine à s'y résoudre ; mais le danger croissant, ils protesterent qu'ils étoient innocens de sa mort ; et l'ayant jeté, quoiqu'à regret dans la mer, au même moment le vent tomba, et la mer devint calme. Mais le Seigneur, qui vouloit tirer sa gloire de la punition de Jonas, et en faire la figure la plus ressemblante de la mort, et de la résurrection du Sauveur du monde, fit que dans le même moment que Jonas fut jeté dans la

mer, il se trouva un poisson d'une grosseur énorme ; (on croit que ce fut une Baleine, ou une Lamie,) qui l'engloutit. Il demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de ce monstrueux animal, sans y être étouffé. Au bout de trois jours, le Seigneur commanda au poisson de rendre Jonas, et par un prodige bien marqué, il le jeta sain et sauve sur le rivage ; en quoi Jonas fut la figure de la séputhure et de la résurrection de J.-C. sorti du tombeau le troisieme jour après sa mort, selon que ce Divin Sauveur a voulu nous le faire entendre lui-même.

Après cette merveille, le Seigneur commanda une seconde fois à Jonas d'aller à Ninive, et d'y prêcher ce qu'il lui inspireroit de dire aux habitans du lieu. Jonas n'eut pas envie de résister encore à l'ordre de Dieu, il avoit appris à être obéissant et docile ; aussi partit-il sur l'heure même, et se rendit sans s'arrêter un seul moment à cette grande Ville, où le Seigneur l'envoyoit. Ninive avoit toujours été jusqu'alors le siege de la premiere Monarchie du monde, et la capitale de l'Empire des Assyriens. Jonas étant entré dans la Ville, y marcha durant un jour, criant par les rues : *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur ;* dans quarante jours, Ninive sera détruite de fond en comble. Une prédiction si positive, faite d'un ton de Prophete, par un étranger qui se disoit envoyé de Dieu, causa une émotion générale dans l'esprit et dans le cœur des habitans. Le trouble se mit par la ville ; et l'épouvante se communiqua par tous les quartiers, dès la premiere journée, avant que le Prophete en eût encore parcouru le tiers. Tout le monde fut effrayé des menaces de ce Prédicateur étranger. Le bruit parvint dès le jour même à la Cour. La nouvelle en fut portée au Roi ; et on lui représenta que les malheurs que cet inconnu venoit annoncer à la Ville, pourroient bien être la punition de la corruption générale, qui régnoit à la Cour comme parmi le peuple. Le Roi

qu'on croit être Phul, pere de Sardanapale, touché de cette menaçante prédiction, descendit du trône sans délibération, quitta la pourpre et le diadême, se couvrit d'un sac, se coucha sur la cendre, criant miséricorde au Seigneur. Comme les crimes étoient universels, il voulut que la pénitence fût générale. Il fit publier un ordre par toute la ville, portant un jeûne universel, sans exception de personne. L'Edit portoit qu'on fît jeûner les hommes, les chevaux, les bœufs, les brebis, sans manger et sans boire, pendant trois jours de suite; et que tous les hommes, sans exception de sexe, ni d'âge, criassent au Seigneur de toute leur force, pour implorer sa miséricorde. Que chacun se convertit, que tout le monde quittât sa mauvaise voie, et que l'on renonçât à l'iniquité qui avoit inondé toute la ville. Qui sait, disoit ce Prince, si Dieu ne se retournera point vers nous pour nous pardonner; s'il n'appaisera point sa fureur et sa colere, et s'il ne révoquera point l'arrêt de notre perte qu'il a prononcé? Les Saints Peres assurent qu'on fit même jeûner les enfans à la mamelle, et qu'on sépara les petits animaux de leurs meres, pendant ces trois jours, pour les empêcher de teter. Que cet exemple confondra de Juifs et de Chrétiens, qui nourris dans la connoissance du vrai Dieu, les uns avertis par tant de Prophetes, les autres par tant de zélés Prédicateurs, tous menacés tant de fois de la colere d'un Dieu irrité par tant de crimes, se sont rendus sourds à la voix du Seigneur, ont persévéré dans le péché, et sont morts dans l'impénitence. *Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione istâ, et condemnabunt eam.* Les Ninivites, disoit le Sauveur, paroîtront au jugement avec cette nation, et la condamneront; car dès que Jonas prêcha, ils firent pénitence, et voici plus que Jonas : *et ecce plusquàm Jonas hic;* que de zelés Prédicateurs durant le Carême! c'est Dieu qui parle par leur bouche, il y a près de quarante jours qu'ils prêchent, qu'ils annoncent

la parole de Dieu, qu'ils menacent par son ordre, et combien de conversions !

Une pénitence si prompte, si générale, si rigoureuse, dont le Roi et les Princes donnoient les premiers l'exemple, appaisa la colere du Seigneur, et arrêta les traits de sa justice. *Et vidit Deus opera eorum, quia conversi sunt de via sua mala.* Dieu vit leurs œuvres, et qu'ils s'étoient convertis, en quittant leur mauvaise voie ; il en eut compassion, et il leur pardonna. Remarquez que l'Ecriture ne dit pas simplement : Dieu vit les marques de leur pénitence, car elles pouvoient être équivoques ; mais elle ajoute, que Dieu vit et considéra qu'ils s'étoient convertis de leurs égaremens ; qu'ils avoient non seulement détesté leurs péchés, mais qu'ils avoient changé de conduite. Tous ces propos, toutes ces confessions de ses péchés, ces larmes même de pénitence, quelque édifiant que cela soit, Dieu y a peu d'égard : jeûnes, austérités, fausse pénitence, si l'on ne change pas de vie, si l'on persévere dans le vice, si l'on ne quitte point sa mauvaise voie. Le Seigneur pardonna à la vérité à ce peuple ; mais quelques années après ce peuple étant retombé dans ses premiers désordres, sous le regne de Sardanapale, fils de Phul. Dieu ne leur envoya plus de Prophete ; il fit éclater sa colere sur eux d'une maniere bien terrible. Toute la ville fut détruite ; ce Roi infâme fut brûlé au milieu de son Palais, avec toute sa famille et ses richesses : les rechûtes sont toujours funestes. Quand on abuse de la miséricorde de Dieu, on sent bientôt les terribles effets de sa justice. Une conversion sans persévérance est toujours suivie du dernier malheur.

L'Evangile est pris du septieme chapitre de saint Jean ; où l'on voit que plus le Sauveur prouvoit aux Juifs, par ses paroles et par ses miracles, qu'il étoit le Messie, plus la haine et la malice des chefs du peuple contre le Sauveur augmentoient. Les

Pharisiens alarmés d'avoir entendu dire publiquement à bien des gens, qu'ils croyoient que le Christ, c'est-à-dire le Messie, ne sauroit faire plus de miracles que Jesus en faisoit, coururent trouver les Princes des Prêtres, leur firent leur rapport, et leur dirent que si on ne se défaisoit au plutôt de ce faiseur de miracles, toute la nation alloit croire en lui. Bon Dieu! que la passion est déraisonnable! si l'on eût accusé le Sauveur d'être un homme de mauvaises mœurs, un séditieux, un homicide fier, adroit et hardi, on auroit agi conséquemment de vouloir l'arrêter, pour l'empêcher de nuire davantage. Mais de quoi accuse-t-on Jesus-Christ? de ce qu'il fait de si grands miracles, et en si grand nombre, qu'on ne croit pas que le Messie en puisse faire de plus grands; et sur cette plainte, sur cette déposition, on envoie des archers pour le prendre et l'amener prisonnier. Les archers n'eurent pas plutôt reçu cet ordre si violent et si injuste, qu'ils se mirent en devoir de l'exécuter; mais à la premiere vue de cet Homme-Dieu, ils furent saisis d'un étonnement respectueux. Son air majestueux, sa douceur, sa modestie, en un mot, sa seule présence les frappa, et les désarma. Charmés de l'entendre, ils oublierent le dessein pour lequel ils étoient venus.

Le Sauveur qui n'ignoroit rien, et qui connoissoit tout ce qui se passoit dans l'esprit et dans le cœur de ses ennemis: attendez encore un peu, leur disoit-il, je n'ai plus guere de temps à demeurer avec vous; ma vie temporelle ne doit pas désormais être bien longue; le temps de ma mission va finir, et je m'en retourne à mon pere qui m'a envoyé. Tous vos pernicieux desseins contre moi avant ce temps-là sont inutiles; vous ne pouvez rien exécuter. Vous me persécutez sans raison; vous ne pouvez me souffrir, quoique je ne vous fasse que du bien; ma présence allume votre haine contre moi, et irrite votre jalousie; mais le temps

viendra que vous me regretterez, que vous me chercherez, mais vous ne me trouverez point. Et où je serai, vous ne sauriez y venir.

Cette parole les surprit, ce fut pour eux une énigme. Où ira-t-il, que nous ne puissions y aller, se dissoient-ils entr'eux ? quoi ! seroit-il résolu d'aller prêcher aux Juifs qui sont dispersés parmi les Gentils, ou aux Gentils mêmes ? Que veut-il dire, quand il nous menace que nous aurons beau le chercher, et que nous ne le trouverons point, parce qu'il sera dans un lieu d'où nous ne saurions approcher ? quel est ce lieu inaccessible ? voilà, disent les Peres, ce que produit l'aveuglement spirituel, et comment il empêche qu'une vérité terrible ne fasse impression. La menace du Sauveur étonne les Juifs ; mais au lieu de l'entendre à la lettre, ils y cherchent un sens qu'elle n'a pas ; au lieu de s'en faire une sage application, ils trouvent jusques dans leurs doutes, de quoi se tranquilliser. N'est-ce pas ce que font encore aujourd'hui tous les hérétiques ?

Dans les grandes fêtes des Juifs qui avoient Octave, le premier et le dernier jour étoient les plus solemnels ; et ordinairement il y avoit ces jours-là des cérémonies particulieres, et des sacrifices extraordinaires. Dans la Fête des Tabernacles, où tout ceci arriva, on avoit coutume de porter au Temple avec grande solemnité, au son des instrumens de musique, deux vases ou urnes d'argent, l'une étoit pleine d'eau, et l'autre de vin. L'eau étoit de la fontaine de Siloë ; on la répandoit sur l'Autel, en demandant à Dieu la fécondité, et l'abondance des fruits de la terre. Le Sauveur faisoit, sans doute, allusion à cette cérémonie, lorqu'il disoit à haute voix, ce dernier jour de l'octave : si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Car je vous assure que quiconque croit en moi, aura au-dedans de lui, selon les termes de l'Ecriture, une source d'eau vive qui sortira de son sein, et qui ne tarira point. C'étoit de l'Esprit

saint, source intarissable de grace, de lumiere, et de biens spirituels, que parloit le Sauveur. Jesus compare ici une ame remplie des dons du Saint-Esprit, au réservoir d'une fontaine, dont la capacité exprimée ici par le mot de *sein*, répand l'eau en abondance de tous les côtés, sans se vuider jamais; c'est ce que signifie cette expression, disent les Interpretes : *flumina de ventre ejus fluent.* Du sein de celui qui croit en moi, dit le Sauveur, il coulera des fleuves d'eau vive, selon ce que dit l'Ecriture. Les paroles du Sauveur ne se trouvent pas mot à mot dans l'Ecriture, mais le sens s'y trouve en plusieurs endroits, sur-tout dans les Prophetes. *Effundam aquas*, dit Dieu par Isaïe, *super sitientem, et fluenta super aridam; effundam spiritum meum super semen tuum.* Je répandrai des eaux sur la terre seche, et des fleuves sur celle qui est aride; je répandrai mon Esprit sur votre postérité.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

SANCTIFICA, quæsumus, Domine, nostra jejunia; et cunctarum nobis indulgentiam propitius largire culparum. Per Dominum, etc.

DAIGNEZ, Seigneur, sanctifier nos jeûnes; et accordez-nous par votre bonté, le pardon de tous nos péchés. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée du Prophete Jonas. Chap. 3.

IN diebus illis : factum est verbum Domini ad Jonam Prophetam secundò, dicens : surge, et vade in Niniven civitatem magnam : et prædica in ea prædicationem, quam ego loquor ad te. Et surrexit Jonas et abiit in Niniven

EN ces jours-là, le Seigneur parla une seconde fois au Prophete Jonas, et lui dit : levez-vous, et allez en la grande Ville de Ninive, et prêchez-y ce que je vous ordonne de leur dire. Jonas se leva, et alla à Ninive, selon l'ordre du Sei-

juxta verbum Domini : Et Ninive erat civitas magna itinere trium dierum. Et cœpit Jonas introïre in civitatem itinere diei unius, et clamavit, et dixit : adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur. Et crediderunt viri Ninivitæ in Deum : et prædicaverunt jejunium, et vestiti sunt saccis à majore usque ad minorem. Et pervenit verbum ad Regem Ninive, et surrexit de solio suo, et abjecit vestimentum suum à se, et indutus est sacco, et sedit in cinere. Et clamavit, et dixit in Ninive ex ore Regis, et principium ejus, dicens : homines, et jumenta, et boves, et pecora non gustent quidquam : nec pascantur, et aquam non bibant. Et operiantur saccis homines, et jumenta, et clament ad Dominum in fortitudine, et convertatur vir à via sua mala, et ab iniquitate, quæ est in manibus eorum. Quis scit, si convertatur et ignoscat Deus, et revertatur à furore iræ suæ, et non peribimus ! et vidit Deus opera eorum, quia conversi sunt de via sua mala : et misertus est populo suo Dominus Deus noster.

gneur. Ninive étoit une grande Ville qui avoit trois jours de chemin. Jonas y étant entré marcha pendant un jour, et cria, en disant : dans quarante jours Ninive sera détruite. Les Ninivites crurent à la parole de Dieu. Ils ordonnerent un jeûne public, et se couvrirent de sacs, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. La chose ayant été rapportée au Roi de Ninive, il se leva de son Trône, quitta son habit royal, se couvrit d'un sac, et s'assit sur la cendre. Il fit crier par-tout, et publier dans Ninive, cet ordre comme venant de la bouche du Roi et de ses Princes : que les hommes, les chevaux, les bœufs, et les brebis ne mangent rien, qu'on ne les mene point aux paturages, et qu'ils ne boivent point d'eau. Que les hommes et les animaux soient couverts de sacs, et qu'on crie au Seigneur de toutes ses forces. Que chacun se convertisse et quitte sa mauvaise voie et l'iniquité dont ses mains étoient souillées ; qui sait si Dieu ne se retournera point vers nous pour nous pardonner, et s'il ne reviendra point de la fureur de sa colere, afin que nous ne périssions pas ! Dieu vit leurs œuvres, et qu'ils s'étoient convertis, et avoient quitté leur mauvaise voie. Et le Seigneur notre Dieu fit miséricorde à son peuple.

Jonas, un des douze petits Prophetes, étoit fils d'Amathi, de la Ville de Geth en Ophes, dans la Tribu de Zabulon. Il commença de prophétiser

sous le Regne de Jeroboam II, Roi d'Israël, environ 830 ans avant Jesus-Christ, et ce ne fut que plus de cinquante ans après que Dieu commanda à Jonas d'aller à Ninive.

RÉFLEXIONS.

Les Ninivites crurent à la parole de Dieu. Rien n'est plus admirable, ni plus frappant, en fait de conversion, que la pénitence des Ninivites. Un étranger, un inconnu, un homme sans nom, sans réputation, sans éloquence, dit tout simplement à un peuple immense, nourri dans les plaisirs, dans la bonne chere, dans la débauche, et plongé dans les derniers déréglemens; il lui dit qu'il vient leur annoncer de la part de Dieu qu'ils n'avoient plus que quarante jours pour faire pénitence, après quoi Ninive est détruite. Et dès le premier jour de la prédication, tout ce grand peuple si dissolu, si gâté, si corrompu, se couvre de sac et de cendre, jeûne, pleure, gémit. Le Roi lui-même, et toute sa nombreuse Cour, en donnent les premiers l'exemple. Le deuil de la pénitence se répand partout; toute la ville retentit des sanglots que produit la douleur et le regret: la contrition est générale; les enfans à la mamelle se ressentent de la sévérité de la pénitence; et les animaux même n'en sont pas exempts. Voilà ce que produit la parole de Dieu sans art, sans fard, dans la bouche d'un Prophete. Cette parole de Dieu a-t-elle perdu sa force et sa vertu? qu'est devenue son efficace? depuis le temps que tant de Prophetes envoyés de Dieu, prêchent, crient, menacent des terribles effets de la colere de Dieu, où sont les pécheurs convertis? est-on en peine de savoir où sont les pécheurs? plût à Dieu que le nombre en fût aussi rare et aussi caché, qu'il est rare de trouver des ames innocentes. Jamais le vice ne se montra avec moins de honte, ni si impudemment; la corrup-

tion des mœurs ne fut peut-être jamais si répandue. *Omnis caro corruperat viam suam super terram :* n'est-ce que du temps de Noé, que doit s'entendre cet horible reproche ? Les menaces de ce saint Patriarche ne furent pas reçues avec autant de docilité que celles de Jonas. Notre siecle n'est guere plus docile. Dieu a compassion des Ninivites, leur pénitence désarme sa colere. Mais l'impénitence des contemporains de Noé est horriblement punie par le déluge. Nous ne sommes guere plus pénitens ; auquel des deux peuples devons-nous craindre que ressemble notre sort ? Jamais tant de péchés, jamais tant de pécheurs, et jamais moins de pénitence. On écoute froidement un Prédicateur, on convient de tout ce qu'il dit, on loue son zele, et l'on sort du sermon aussi impénitent qu'on y étoit allé. On s'apprivoise avec les plus terribles vérités, on se durcit au ton des menaces les plus effrayantes. Tout malade est désespéré, quand il n'a plus de sentiment. Que l'exemple des Ninivites confondra de gens ! et que la miséricorde dont Dieu usa envers ce peuple converti, causera de cruels regrets à ceux qui seront morts dans l'impénitence !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 7.

IN illo tempore : miserunt Principes et Pharisæi ministros, ut apprehenderent Jesum. Dixit ergo eis Jesus : adhuc modicum tempus vobiscum sum : et vado ad eum, qui me misit. Quæretis me, et non invenietis : et ubi ego sum ; vos non potestis venire. Dixerunt ergo Judæi ad semetipsos, quò hic iturus est, quia non inveniemus eum ! numquid

EN ce temps-là, les Princes des Prêtres, et les Pharisiens envoyerent des Officiers pour arrêter Jesus ; mais Jesus leur dit : je suis encore avec vous pour un peu de temps, et je vais à celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez, et vous ne me trouverez point ; et où je serai, vous ne sauriez y venir. Sur cela les Juifs se dirent les uns aux autres : où cet homme ira-t-il ; que

in dispersionem Gentium iturus est, et docturus Gentes! quis est hic sermo, quem dixit! quæretis me, et non invenietis: et ubi sum ego, vos non potestis venire: in novissimo autem die magno festivitatis, stabat Jesus, et clamabat, dicens: si quis sitis; veniat ad me, et bibat. Qui credit in me, sicut dicit Scriptura, flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ. Hoc autem dixit de Spiritu, quem acceperunt credentes in eum.

nous ne le trouverons point? est-ce qu'il ira à ceux qui sont répandus parmi les Gentils, et qu'il enseignera les Gentils? que veut-il de dire là, vous me chercherez, et vous ne me trouverez point, et où je serai vous ne sauriez y venir? le dernier jour de la Fête, qui en étoit le grand jour, Jesus parut là, et dit à haute voix: si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Du sein de celui qui croit en moi, il coulera des fleuves d'eau vive, selon ce que dit l'Ecriture: il parloit de l'esprit que recevroient ceux qui croiroient en lui.

MÉDITATION.

Du jugement particulier.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'au moment qu'on expire on est jugé, et que ce jugement décide irrévocablement de notre éternelle destinée. Représentez-vous ce moribond, à qui on vient d'administrer les derniers Sacremens, et à qui il ne reste plus qu'un souffle de vie; c'est un criminel qui va comparoître devant le souverain Juge, pour rendre compte du bon ou du mauvais usage qu'il a fait de tous les momens de sa vie. Pensées volages, paroles inconsidérées, sentimens passionnés, désirs déréglés, actions peu chrétiennes, vues humaines, motifs moins épurés; tout est examiné, tout est jugé, et c'est un Dieu qui examine, et qui juge tout dans la derniere rigueur de sa justice.

Concevez, s'il est possible, quelles sont alors

les horribles frayeurs d'une ame qui sent qu'elle ne tient plus au corps que par un souffle, et que dans deux ou trois instans, elle va comparoître devant le redoutable tribunal de Dieu. Elle n'a point alors de pire ennemi que sa conscience; c'est elle qui lui représente, avant même qu'on expire, tous ses faits; elle prévient, pour ainsi dire, le jugement et l'arrêt.

Bon Dieu! quelle épouvante, et quel effroi de voir comme renaître du fond de la conscience une multitude innombrable de fautes, qui avoient été jusqu'alors ensevelies dans l'oubli! Hélas! que de péchés de jeunesse, qui avoient échappé à nos recherches! Que de péchés griefs, qui nous avoient paru des actions indifférentes, et combien de ceux mêmes dont on s'est accusé, qui, faute de contrition, ne nous ont pas été pardonnés! Tout cela se présente à l'esprit, dans ces derniers momens. Et quel trouble, quelle frayeur, à la vue de tant de monstres d'iniquité!

Que d'omissions dans les devoirs de son état; que d'actions même de piété, qui ont besoin de pénitence; que de sacremens profanés, et que de talens enfouis; que de graces, le prix du sang de Jesus-Christ, ou méprisées, ou perdues! Importuns remords, conscience accablante, quels regrets et quelle épouvante ne causez-vous pas? Si du moins il restoit encore quelque rayon d'espérance d'avoir un an, une semaine, quelques jours pour ranger ses comptes, pour réparer ses fautes, pour gagner le Juge par la pénitence et par toutes sortes de satisfactions: mais on est sûr, on voit, on sent que le temps expire, qu'il n'y a plus de temps. O mon Dieu! et l'on ne prévient pas ces regrets! et l'on ne pense pas continuellement à ce terrible jugement durant la vie!

SECOND POINT.

Considérez combien il est difficile de ne pas succomber aux regrets, à la douleur, à la crainte dans cette désespérante extrémité.

On sent que le temps va finir, et l'on se voit à l'entrée de cette épouvantable éternité. L'incertitude de son sort, la crainte d'un malheur éternel, les raisons qu'on a de le craindre, réduisent l'ame dans un état qu'on peut appeller un enfer anticipé.

Elle a présente toute la loi de Dieu; ce qui est encore plus désolant, c'est qu'elle en voit l'importance et la justice, elle en conçoit la douceur et la facilité. Revenue de tous ses préjugés, délivrée des saillies impétueuses de tant de passions, elle reconnoît, elle sent le tort qu'elle a de n'avoir pas vécu selon les maximes de l'Évangile.

Coutumes pernicieuses, bienséances outrées, idées frivoles, imaginaires lois du monde, abus autorisés, plaisirs, amusemens vains et trompeurs, joies superficielles, vous n'êtes plus, et vous ne subsistez plus que dans un amer repentir: ô regrets! ô désespoir! ô supplice!

On sent alors tout le poids des devoirs de son état, de ses obligations; on les compare à ces vains, à ces indignes amusemens, à ces prétendus droits de l'ambition, à ces spécieuses inutilités qui ont absorbé la plus grande partie du temps de la vie. Accablantes, désespérantes comparaisons, qui ne servent qu'à nous faire pressentir la rigueur du jugement particulier, en nous développant toute l'iniquité de notre conduite.

Si du moins, dans cette horrible extrémité, on savoit profiter de ces derniers momens pour avoir recours au sang et aux mérites du Rédempteur, pour implorer avec confiance la protection de la sainte Vierge: mais, de bonne foi, est-on en état de se servir de ces derniers secours? Hélas! un ac-

cident d'apoplexie, un mal de cœur, cause des troubles et des frayeurs mortelles, qui interdisent l'ame et la rendent incapable de tout. Et à ces derniers momens où l'ame ne sait plus si elle est encore dans la voie, ou si elle est arrivée au terme; à ces tristes momens où cent funestes objets tous plus effrayans, se présentent en foule; à ces momens critiques où l'ame est livrée aux douleurs, aux regrets de la vie, et aux épouvantables horreurs de la mort, sera-t-elle, cette ame, assez tranquille? aura-t-elle toute la confiance nécessaire au salut? saura-t-elle trouver les voies secretes de la pénitence? Et je renvoie à ces critiques, à ces derniers, à ces périlleux momens ma conversion, l'affaire délicate de mon salut, le débrouillement du chaos, l'explication des mysteres d'iniquité de ma conscience.

O mon divin Sauveur! si aprés toutes ces réflexions je ne préviens pas, par une prompte pénitence, la rigueur terrible de ce jugement, à quoi dois-je m'attendre? ne permettez pas, mon doux Jesus, que la grace que vous me faites aujourd'hui me soit inutile: j'en connois l'importance, faites que j'en voie sur l'heure même les effets.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ipse me reprehendo, et ago pœnitentiam in favilla et cinere. Job. 42.

Je m'accuse moi-même, Seigneur, et je commence dès ce moment de faire pénitence dans la poussiere et dans la cendre.

Non intres in judicium cum servo tuo: quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. Psal. 142.

N'entrez pas en jugement, Seigneur, avec votre serviteur; car est-il sur terre un seul homme qui ose se flatter de paroître innocent à vos yeux?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° VOULEZ-VOUS prévenir le jugement de Dieu, dit l'Apôtre, jugez-vous vous-mêmes. Voulez-vous vous rendre le juge favorable, et le jugement avantageux, examinez sans cesse votre conscience. J'ai passé par le champ du paresseux, et par la vigne de l'insensé, dit le Sage (*a*), et tout étoit plein d'orties; tout y étoit couvert d'épines, et la muraille seche étoit renversée. La conscience de ceux qui ne s'examinent point, est une vigne en friche, qui se remplit d'épines et de ronces, faute d'être travaillée. Il faut avoir sans cesse la serpe à la main, toujours s'appliquer à couper, ou arracher : et c'est ce qu'on fait par le moyen de l'examen de conscience; c'est cet examen qui coupe le vice par le pied, pour ainsi dire, qui arrache les méchantes inclinations, dès qu'elles commencent à pousser, et qui empêche que les mauvaises habitudes ne prennent racine. L'usage de l'examen de conscience est le moyen le plus propre pour prévenir et pour calmer toutes les frayeurs qui accompagnent le jugement particulier, ou qui le précedent. On purge bientôt un champ quand on en arrache chaque jour quelque ronce; et un procès est bien instruit, quand on examine durant plusieurs jours chaque piece en particulier. Outre votre examen général, faites réguliérement tous les jours votre examen particulier sur un de vos défauts les plus marqués. Choisissez la passion dominante, le vice capital, qu'on peut appeller original, parce qu'il est comme la source de beaucoup d'autres; faites-en le sujet de votre examen particulier. Votre naturel, vos imperfections habituelles, vos occupations vous fourniront une ample matiere. Un Général habile s'attache toujours à

(a) *Prov.* 4.

l'endroit le plus foible de la place qu'il attaque. Le Démon en fait de même à l'égard de l'ame. L'examen particulier prévient ses ruses, en fortifiant ce qui peut être le premier insulté par l'ennemi.

2.° Pour profiter plus sûrement d'une pratique de piété si importante, profitez des avis suivans. 1.° Si vous avez des défauts grossiers, ou extérieurs, qui offensent et scandalisent le prochain, comme des emportemens, des immortifications visibles, etc. commencez à les retrancher par le moyen de cet examen. Quand ceux-ci seront corrigés, les autres ne tiendront pas long-temps. 2.° Fixez à huit, à quinze jours, tout au plus à trois semaines, le temps de l'examen particulier. Un terme plus long ralentit la ferveur, et fait dégénérer souvent l'exercice en coutume. 3.° Voulez-vous corriger un vice, un défaut : prenez pour sujet de votre examen particulier, la pratique de la vertu opposée à ce défaut ou à ce vice. Etes-vous colere, dur, trop austere, faites votre examen particulier sur la douceur. 4.° Demandez tous les jours à Dieu, dans la priere du matin, à la Messe, et la visite du saint Sacrement, la grace particuliere de corriger le défaut, ou de pratiquer la vertu qui fait le sujet de votre examen. 5.° Faites régulièrement cet examen toujours à la même heure. 6.° Marquez chaque fois le nombre de fautes, pour voir le fruit que vous tirerez de ces exercices. 7.° Ne vous proposez qu'un défaut, ou une vertu après l'autre. Le Seigneur votre Dieu, dit l'Ecriture, consumera ces nations en votre présence, peu à peu, et séparément; car vous ne pourriez pas les exterminer toutes ensemble. *Non poteris eas delere pariter* (*a*). Tous les temps sont propres pour s'acquitter des exercices de piété; mais il est certain que Dieu agrée extrêmement la ponctualité avec quoi on s'acquitte de ces pieux exercices. La regle en toutes choses est toujours selon l'esprit de Dieu.

(a) *Deut.* 7.

LE MARDI
DE LA SEMAINE.
DE LA PASSION.

EXPECTA Dominum ; viriliter age , et confortetur cor tuum , et sustine Dominum. Attendez le Seigneur, agissez avec courage, soutenez-vous dans vos peines, et attendez avec confiance le secours du Seigneur. *Dominus illuminatio mea , et salus mea : quem timebo ?* Le Seigneur m'instruit de ses conseils, il veille à ma conservation : qu'ai-je à craindre ? C'est David poursuivi et persécuté si injustement par Saül et par les plus qualifiés de la Cour; mais intrépide au milieu des dangers, par sa grande confiance en Dieu : figure ressemblante du Sauveur persécuté, et poursuivi par les chefs du peuple. David avoit rendu à Saül et à toute la nation, des services essentiels, et la persécution qu'il souffre n'a pour cause qu'une maligne jalousie. Le Sauveur a comblé de biens tout le peuple Juif. Peu de gens qui n'aient eu part à ses bienfaits, encore moins qui n'aient été témoins de ses miracles. D'où venoit cet acharnement des Prêtres, des Scribes, des Pharisiens, contre cet aimable Sauveur ? *Qui pertransiit benefaciendo* , qui par-tout où il a passé a fait du bien. C'est l'envie, c'est la jalousie qui avoit fait naître cette haine mortelle, qui n'a pu s'assouvir que par sa mort. L'Eglise, dans ces jours où elle est toute occupée de la Passion du Sauveur, a choisi ce dernier, et ce premier verset de ce Pseaume 26, pour l'Introït de la Messe de ce jour.

L'Epître rapporte l'histoire de la vengeance des

Babyloniens sur le Prophete Daniel, qu'ils firent jeter aux lions, pour avoir détruit les objets de leur idolâtrie; en quoi les Peres remarquent qu'il fut l'une des figures de Jesus-Christ persécuté par les Juifs.

Il y avoit près de quarante ans que le Prophete Daniel étoit en grande faveur auprès du Roi de Babylone, dont il étoit le premier Ministre et le favori. Les Babyloniens avoient une fameuse idole appellée Bel, pour laquelle on sacrifioit tous les jours douze mesures de farine du plus pur froment, quarante brebis, et six grandes mesures de vin exquis. Le Roi étoit fort dévot à cette idole, qu'il alloit adorer réguliérement tous les jours, et il eût bien voulu que Daniel, son premier Ministre, y eût eu de la dévotion; mais Daniel étoit trop éclairé et trop religieux serviteur du seul vrai Dieu, pour n'avoir pas horreur d'un si vain culte. Un jour le Roi lui demanda pourquoi il n'adoroit point le Dieu Bel? c'est, répondit Daniel, que je n'adore point les Idoles, qui sont les ouvrages des hommes; je n'adore que le Dieu vivant, maître souverain de tout cet Univers, créateur du Ciel et de la terre. Si c'est le Dieu vivant que vous adorez, reprit le Roi, il n'en fut jamais un plus vivant que Bel, puisqu'il mange et boit, lui seul, plus que tous les autres ensemble. Vous n'ignorez pas, ajouta-t-il, ce qu'on lui donne à manger tous les jours; et vous savez s'il en reste la moindre chose. Daniel lui répondit, en souriant, qu'il étoit surpris que sa Majesté ne vît point la tromperie des Prêtres, qui faisoient bonne chere sous le nom du prétendu Dieu Bel, qui n'étoit qu'une statue d'airain en dehors, et au dedans de brique.

Le Roi, qui ne prenoit pas plaisir à être joué, parut ému. Il mande sur le champ les Prêtres de Bel, et leur dit: si vous ne me déclarez qui est celui qui mange tout ce qui s'emploie pour Bel, je vous fais tous mourir sur l'heure; que si vous

me faites voir que c'est Bel lui-même qui mange tout ce qu'on lui fournit pour sa nourriture, il en coûtera la tête à Daniel, qui a blasphémé contre ce Dieu. Daniel qui étoit présent, dit qu'il consentoit de tout son cœur que la parole du Roi fût exécutée : les Prêtres de Bel, qui étoient au nombre de soixante et dix, furent obligés d'en dire autant. Le Roi étant allé au Temple sur le champ, avec Daniel, les soixante et dix Prêtres s'y rendirent ; et après avoir assuré de nouveau au Roi, avec serment, que c'étoit l'Idole qui mangeoit tout : Sire, lui dirent-ils, nous voulons que vous en soyiez convaincu par vous-même. Nous allons tous sortir, que votre Majesté fasse mettre les viandes et servir le vin devant Bel, qu'elle ferme ensuite la porte du Temple, et la scelle de son sceau royal ; si demain au matin, en ouvrant elle-même le Temple, votre Majesté ne trouve pas que le Dieu Bel ait tout mangé, nous consentons tous de mourir, selon votre parole. Ils ne parloient avec tant d'assurance, que parce qu'ils avoient un souterrain par où ces fourbes venoient toutes les nuits enlever ce qu'on avoit servi pour Bel. Tous les Prêtres étant sortis, le Roi mit les viandes lui-même devant l'Idole ; mais Daniel qui avoit une connoissance surnaturelle de tout ce qui se passoit, avoit eu la précaution de faire apporter secrétement, par ses gens, de la cendre criblée, qu'il fit répandre par-tout le Temple, en présence du Roi. Tout le monde étant sorti, la porte fut fermée, et scellée. Les Prêtres ne manquerent point d'entrer, durant la nuit, à l'ordinaire, avec leurs femmes et leurs enfans ; et après avoir bu et mangé, et emporté tout ce qui avoit été offert à l'Idole, ils se retirerent.

Le lendemain dès la pointe du jour, le Roi vint au Temple. Le sceau se trouve tout entier, et fut levé. Le Roi étant entré, vit la table de l'autel dégarnie. Alors se tournant vers Daniel, il lui dit

d'un ton sévere et indigné : suis-je joué ? où est la tromperie ? Daniel souriant, je vous prie, mon Prince, lui dit-il, de ne point avancer. Voyez ce pavé, et considérez de qui sont ces traces. Ce sont, dit le Roi, des traces de pieds d'hommes et de femmes et de petits enfans. *Video vestigia virorum et mulierum, et infantium.* La fourberie découverte, il fut aisé de découvrir tous les souterrains par où ils venoient chaque nuit. *Et iratus est Rex.* La colere du Roi éclata sur tous ces fourbes, qui furent tous exécutés à mort le jour même, avec leurs femmes et leurs enfans. Le Temple fut démoli, et l'Idole mise en poudre.

Il y avoit dans la même ville une autre ridicule divinité, dont l'Idole étoit animée ; c'étoit un Dragon monstrueux, que les Babyloniens adoroient. J'avoue, dit le Roi à Daniel, que Bel étoit un Dieu mort ; mais vous ne pouvez pas nier que le Dragon que nous avons en singuliere vénération, ne soit un Dieu en vie : pourquoi ne l'adoreriez-vous pas ? Le Roi aimoit Daniel ; mais comme ce fidele Ministre n'avoit que du mépris pour tous les Dieux des Babyloniens, le Prince auroit souhaité qu'il eût été de la même religion que lui, pour qu'il ne fût plus odieux au peuple. Sire, répondit Daniel, le Dragon que vous adorez comme un Dieu, par la plus pitoyable de toutes les superstitions, n'est qu'un vil animal, que je m'offre de faire mourir sans bâton et sans épée, si votre Majesté me le permet. Le Roi y ayant consenti, Daniel prit de la poix, de la graisse et du poil, ayant fait bouilir tout cela ensemble, il en fit une masse qu'il jeta dans la gueule du Dragon, et le Dragon creva sur l'heure. Daniel le voyant mort : voilà, mon Prince, dit-il au Roi, celui que vous adoriez, voilà l'objet de votre culte.

Les Babyloniens n'avoient supporté qu'avec peine la démolition du Temple de Bel, et la destruction de l'Idole ; mais quand ils apprirent la mort du

Dragon, leur haine contre Daniel éclata, ils se révolterent contre le Roi, et ne garderent plus de mesures. Le Roi, disoient-ils, est devenu Juif, et ce Juif, parlant de Daniel, est devenu Roi; il a renversé Bel, il a tué le Dragon, et il a fait mourir les Prêtres. Le peuple s'étant attroupé, vint investir le Palais, criant insolemment au Roi: abandonnez-nous Daniel, sans quoi nous allons mettre le feu au Palais, et vous faire périr, vous et toute la famille royale. Le Roi pressé par les violences d'un peuple forcené, et intimidé par ces menaces, se vit contraint malgré lui de leur abandonner son premier Ministre, qu'il chérissoit, et pour les importans services qu'il avoit rendus à l'Etat, et pour son exacte probité, et pour le don de prophétie, dont Dieu l'avoit doué. Dès que ces furieux se furent saisis de Daniel, il résolurent de le jeter dans la fosse des lions. Il y en avoit sept à qui on donnoit tous les jours deux corps, et deux brebis: c'étoit le supplice ordinaire des criminels condamnés à mort. On ne leur avoit rien donné ce jour-là, afin d'irriter davantage leur faim, et que Daniel en fût plus avidement dévoré. Le saint homme fut en effet jetté dans cette fosse; mais bien loin d'être brisé par la chûte, ou dévoré par ces lions affamés, Daniel se trouva plus tranquille au milieu des lions, qu'au milieu de ce peuple barbare: il y fut six jours; les Babyloniens n'ayant point voulu donner à manger aux lions durant tout ce temps-là, afin qu'en cas qu'ils eussent d'abord épargné cet homme si célebre par tant de merveilles, irrités enfin par une si longue faim, ils en fissent leur proie.

Pendant ce temps-là, le Prophete Habacuc, qui alloit porter le dîner à ses moissonneurs, vit un Ange qui lui ordonnoit, de la part du Seigneur, d'aller porter ce dîner à Babylone, et de le donner à Daniel, qui étoit dans la fosse des lions. Le bon vieillard un peu étonné de cet ordre: hélas! s'é-

cria-t-il, je n'ai jamais été à Babylone, et je ne sais où est la fosse dont vous me parlez. L'Ange, sans répliquer, le prit par les cheveux, et le porta avec la vitesse et l'activité d'un esprit jusqu'à Babylone, où il le mit sur la fosse des lions. Alors Habacuc lui cria : Daniel, serviteur de Dieu, recevez le dîner que Dieu vous envoie : eh quoi ! le Seigneur a daigné se souvenir de moi, s'écria Daniel ; bon Dieu ! quel soin ne prenez-vous point de ceux qui vous aiment ! soyez-en éternellement béni. L'Ange reprit incontinent Habacuc, et le rapporta dans le lieu où il l'avoit pris.

Le septieme jour, selon l'usage de ces peuples, le Roi vint pour pleurer son cher favori sur son tombeau, qui étoit la fosse, dans laquelle il pensoit, comme tout le monde, qu'il avoit été dévoré dès le premier jour ; mais il fut bien agréablement surpris, lorsque regardant par curiosité dans la fosse, il vit Daniel assis au milieu des lions. Aussi-tôt jetant un grand cri : ô que vous êtes grand, et que vous êtes puissant, Seigneur Dieu de Daniel, lui dit-il ! que cette merveille manifeste visiblement votre puissance ! puis ayant fait incessamment retirer Daniel de la fosse, il se fit amener les plus séditieux qui avoient demandé la mort de Daniel et les fit jeter dans la fosse, où ils furent dévorés à ses yeux, dans le même moment. Ce miraculeux événement frappa si fort le Roi, qu'il ordonna qu'on révérât par tout son empire le Dieu de Daniel, parce que c'est lui qui est le Sauveur, qui fait des prodiges sur toute la terre, et qui vient de délivrer Daniel, son serviteur, de la fosse des lions, où la plus noire malice l'avoit fait jeter.

L'Evangile de la Messe du jour est pris du septieme chapitre de saint Jean, où il est dit que Jesus-Christ, peu de temps avant sa mort, voyant avec quel acharnement les Juifs, c'est-à-dire, les Prêtres, les Pharisiens et les Scribes de Jérusalem, avoient conjuré sa mort, il s'étoit retiré en Gali-

lée : ce n'est pas qu'il refusât de verser son sang ; mais il ne vouloit pas prévenir le temps déterminé par son Pere, pour la consommation de son sacrifice, et pour l'accomplissement du grand ouvrage de notre rédemption. Il eût été aisé au Sauveur de se soustraire, par un miracle, à la persécution des Juifs ; mais chef d'une religion qui devoit être toujours persécutée, il ne veut rien faire que ses membres ne soient en état d'imiter. C'est bassesse dans l'école du monde de céder à ses ennemis ; dans l'école de Jesus-Christ, c'est vertu, c'est grandeur d'ame, de souffrir avec patience leur violence. Cependant la Fête des Tabernacles, l'une des plus célebres parmi les Juifs, qui arrivoit toujours au mois de Septembre, étant proche, ses parens, soit qu'ils le fussent en effet par la sainte Vierge, soit qu'ils passassent seulement pour l'être, par saint Joseph, lui dirent qu'il feroit bien mieux d'aller en Judée, et sur-tout à Jérusalem, que de s'arrêter plus long-temps dans une aussi petite province que la Galilée. Que s'il étoit envoyé de Dieu, comme il le disoit, si ses miracles étoient des œuvres de Dieu, et des preuves certaines de la vérité de sa doctrine, et de la dignité de sa personne, il ne devoit point enfouir dans l'obscurité ces dons de Dieu, qu'il devoit se produire dans le grand jour ; qu'ayant plusieurs disciples en Judée, et sur-tout à Jérusalem, il falloit qu'il les rendît témoins des merveilles qu'il opéroit, afin de se les attacher davantage. Et qu'enfin c'étoit proprement dans cette Capitale qu'il devoit donner des marques éclatantes de ce qu'il étoit, et se produire devant le grand monde. Le mépris et la raillerie avoient plus de part à ces avis, que l'estime et la bonne foi ; car ceux qui croyoient le moins en Jesus, dit l'Evangile, étoient ses plus proches parens ; accoutumés à le regarder comme un d'eux, de la même condition, de la même famille qu'eux, ils n'avoient sur lui que des idées fort communes ; ils ne pouvoient

voient s'imaginer que celui qui avoit toujours passé pour le fils d'un artisan, pût être le Messie. Le Sauveur leur fit une réponse toute mystérieuse, que peu de gens comprirent. Il n'est pas encore temps pour moi, leur dit-il, d'aller dans le grand monde ; je suis trop son ennemi, et mon esprit est trop opposé au sien, pour en être bien reçu : pour vous qui avez son esprit, et qui vivez selon ses maximes, vous n'avez rien à craindre : le monde reçoit toujours bien ses partisans. Allez vous autres à Jérusalem, pour vous y trouver le premier jour de la Fête : *Vos ascendite ad diem festum hunc.* Pour moi, je ne m'y trouverai point ce jour-là. En effet, le Sauveur n'y vint que vers le milieu de l'Octave. Dans les grandes solemnités des Juifs, comme étoit celle des Tabernacles, il y avoit deux jours fort solemnels, le premier, et le huitieme qui étoit le jour de l'Octave, aussi célebre que le premier : *Dies primus vocabitur celeberrimus ; dies quoque Octavus celeberrimus atque sanctissimus.* Jesus-Christ ne vint point à Jérusalem le premier jour de la Fête : *Non ascendo ad diem festum hunc* ; pour moi je ne m'y trouverai point ce jour-là. Il en donne la raison. C'est qu'il savoit que les Prêtres et les Pharisiens avoient résolu de l'arrêter le jour de la Fête, ne doutant point qu'il n'y vînt le premier jour ; et comme le temps déterminé pour son grand sacrifice n'étoit point encore venu, il ne voulut point se livrer à la fureur de ses ennemis avant le temps : *Tempus meum nondum advenit*, leur dit-il ; mon temps n'est pas encore venu. Pour vous qui n'avez rien à craindre, il est temps que vous vous y rendiez. Quand le temps de ma Mission sera rempli, je m'irai moi-même livrer à la mort, pour accomplir mon sacrifice : *Meum tempus nondum impletum est.* Le Sauveur demeura encore quelques jours dans la Galilée ; il se rendit cependant à Jérusalem avant la fin de l'Octave ; mais la même raison qui l'avoit obligé

de n'y point venir le premier jour, l'obligea de n'y paroître point publiquement les derniers. Son absence fit parler le monde : les uns soutenoient que c'étoit un Saint, les autres, qui entroient dans les sentimens et la passion des Pharisiens, en parloient d'une maniere peu avantageuse ; voilà ce qui arrive dans tous les temps. Chacun pense, chacun parle selon l'esprit dont il est animé. Si c'est l'esprit de Dieu, rien de plus modéré, rien de plus charitable que ses jugemens. Mais est-on animé d'un esprit de parti, tout est interprété en mauvaise part. Néanmoins personne n'osoit prendre ouvertement son parti, parce qu'on craignoit les Juifs. Le respect humain a exercé dans tous les temps sa tyrannie ; et quand on lui sacrifie ses devoirs et sa conscience, on lui sacrifie bientôt sa religion.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

NOSTRA tibi, Domine, quæsumus, sint accepta jejunia : quæ nos et expiando gratiâ tuâ dignos efficiant, et ad remedia perducant æterna. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

FAITES, Seigneur, que nos jeûnes vous soient agréables, afin qu'expiant nos péchés ils nous rendent dignes de votre grace, et qu'ils nous servent de remedes pour la vie éternelle. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Daniel. Chap. 14.

IN diebus illis, congregati sunt Babylonii ad Regem, et dixerunt ei : trade nobis Danielem, qui Bel destruxit, et draconem interfecit, alioquin interficiemus te, et domum tuam. Vidit ergo Rex quòd irruerent in eum vehemen-

EN ces jours-là, les Babyloniens s'étant assemblés, allerent trouver le Roi et lui dirent : livrez-nous Daniel, qui a détruit Bel, et tué le Dragon, autrement nous vous ferons mourir avec toute votre maison. Le Roi voyant qu'ils le pressoient

ter : et necessitate compulsus tradidit eis Danielem. Qui miserunt eum in lacum leonum, et erat ibi diebus sex. Porrò in lacu erant leones septem, et dabantur eis duo corpora quotidie, et duæ oves : et tunc non data sunt eis, ut devorarent Danielem. Erat autem Habacuc Propheta in Judæa, es ipse coxerat pulmentum et intriverat panes in alveolo : et ibat in campum ut ferret messoribus. Dixitque Angelus Domini ad Habacuc : fer prandium, quod habes, in Babylonem Danieli, qui est in lacu leonum. Et dicit Habacuc : Domine, Babylonem non vidi, et lacum nescio. Et apprehendit eum Angelus Domini in vertice ejus, et portavit eum capillo capitis sui, posuitque eum in Babylone supra lacum in impetu spiritûs sui. Et clamavit Habacuc, dicens : Daniel serve Dei, tolle prandium, quod misit tibi Deus. Et ait Daniel : recordatus es mei Deus, et non dereliquisti diligentes te. Surgensque Daniel comedit. Porrò Angelus Domini restituit Habacuc confestim in loco suo. Venit ergo Rex die septimo, ut lugeret Danielem : et venit ad lacum, et introspexit, et ecce Daniel sedens in medio leonum. Et exclamavit voce magna Rex, dicens : magnus es Dominus Deus Danielis ! Et extraxit eum de lacu leo-

avec tant de violence, et étant contraint par la nécessité, leur abandonna Daniel. Ils le jetèrent aussi-tôt dans la fosse des lions, et il y demeura pendant six jours. Il y avoit dans la fosse sept lions, à qui on donnoit chaque jour deux corps, avec deux brebis ; mais on ne leur en donna point alors, afin qu'ils dévorassent Daniel. Le Prophete Habacuc étoit en ce temps-là en Judée ; et ayant préparé à manger, il mit la soupe avec du pain trempé dans un vase, et l'alloit porter dans le champ aux moissonneurs. L'Ange du Seigneur lui dit : portez à Babylone le dîner que vous avez, pour le donner à Daniel qui est dans la fosse aux lions. Habacuc répondit : Seigneur, je n'ai jamais été à Babylone, et je ne sais où est la fosse. Alors l'Ange du Seigneur le prit par le haut de la tête ; et le tenant par les cheveux, le porta avec la vîtesse et l'activité d'un esprit céleste jusqu'à Babylone, où il le mit sur l'ouverture de la fosse. Et Habacuc dit à haute voix : Daniel, serviteur de Dieu, recevez le dîner que Dieu vous a envoyé. Daniel répondit : ô Dieu ! vous vous êtes souvenu de moi, et vous n'avez point abandonné ceux qui vous aiment. Et se levant il mangea. Et l'Ange du Seigneur remit aussi-tôt Habacuc au même lieu où il l'avoit pris. Le septieme jour, le Roi vint pour pleu-

num. Porrò illos, qui perditionis ejus causa fuerant, intromisit in lacum, et devorati sunt in momento coram eo. Tunc Rex ait: paveant omnes habitantes in universa terra Deum Danielis: quia ipse est Salvator, faciens signa et mirabilia in terra, qui liberavit Danielem de lacu leonum.

rer Daniel, et s'étant approché de la fosse il regarda dedans, et il vit Daniel qui étoit assis au milieu des lions. Il jeta aussi-tôt un grand cri, et dit : vous êtes grand, ô Seigneur ! Dieu de Daniel ! et il le fit tirer de la fosse des lions. En même temps il fit jeter ceux qui avoient fait perdre Daniel, et les lions les dévorerent en un moment devant lui. Alors le Roi dit : que tous ceux qui sont dans toute la terre réverent avec frayeur le Dieu de Daniel, parce que c'est lui qui est le Sauveur, qui fait des prodiges et des merveilles sur la terre, et qui a délivré Daniel de la fosse des lions.

Daniel, issu de la race des Rois de Juda, fut mené captif à Babylone à l'âge de dix ans. Il fut choisi avec trois de ses Compatriotes pour être Page du Roi Nabuchodonosor. A l'âge de douze ans, il délivra Susanne de la calomnie des Vieillards. Ayant ensuite expliqué le songe que Nabuchodonosor avoit eu, il fut fait Préfet de la province de Babylone ; et il gagna si bien, par sa sagesse, les bonnes graces du Roi, que ce Prince le fit son premier Ministre.

RÉFLEXIONS.

O Dieu ! vous vous êtes souvenu de moi, et vous n'avez point abandonné ceux qui vous aiment. Dieu semble oublier quelquefois ses plus fideles serviteurs, et abandonner à la malice, à la jalousie, à la haine de ses ennemis ceux qui l'aiment. Mais après tout ce qu'il a dit, et tout ce qu'il a fait pour nous convaincre du soin paternel, et de la tendresse extrême qu'il a pour tous ceux qui le servent, peut-on, sans impiété, avoir une idée de Dieu si indigne de lui ? *Sentite de Domino in bonitate.* Ayez des sentimens dignes de sa bonté. Je sais, ô mon Dieu ! disoit le Prophete, je sais à

n'en pouvoir jamais douter, que vous n'abandonnerez jamais ceux qui vous cherchent; mais ceux qui vous cherchent, ajoute le Sage, avec la simplicité d'un cœur droit : *In simplicitate cordis.* Chose étrange, notre propre cœur nous échappe lors même que nous croyons l'avoir fixé à Dieu. Le penchant naturel qu'il a envers les créatures, l'entraîne; l'amour-propre favorise toujours sa retraite, et par des prétextes tous plus spécieux, déguise adroitement sa révolte. Motifs de zele, de dévotion, de charité; on retient tous ces grands noms, pour arrêter tous les remords par ces beaux titres. L'esprit, ordinairement la dupe du cœur, se sert de sa raison et de ses lumieres, pour tranquilliser la conscience. On croit chercher Dieu, aimer Dieu, travailler uniquement pour Dieu, n'avoir en vue que la gloire de Dieu; et l'on ne recherche que sa propre gloire, ses propres intérêts : un raffinement subtil d'amour-propre, une apparence, un dehors de vertu si bien contrefait, si ressemblant, fait que les Auteurs même s'y méprennent; et de-là vient cette profonde sécurité où l'on vit. Mais de-là vient aussi que ces prétendus serviteurs de Dieu, ces dévots dans leur opinion, ces personnes trompées par leur propre cœur, et par leur esprit particulier en fait d'amour de Dieu, de spiritualité, en fait de dévotion et de zele; de-là vient, dis-je, que ces prétendus serviteurs de Dieu n'éprouvent point ces soins particuliers de la providence qu'éprouvent sans cesse ceux qui cherchent Dieu avec droiture et avec simplicité de cœur. Vous avez tort, ames saintes, ames ferventes, disoit le Prophete, de penser seulement que Dieu vous ait oubliées dans vos afflictions, dans vos persécutions. S'il permet qu'on vous condamne à être jetées dans une fournaise ardente, ou dans la fosse des lions, il vous fera trouver du rafraîchissement au milieu de ces feux, et les lions seront des agneaux en votre présence. La chaste

Susanne est calomniée, elle est jugée, elle est condamnée, elle est sur le point d'être lapidée ; Dieu semble jusques-là se mettre peu en peine de l'injustice qu'on lui fait ; ne craignez rien : un enfant de douze ans développe tout le mystere d'iniquité, et la délivre. Daniel est dans la fosse, au milieu des lions affamés, pas un qui ose lui nuire. Un Ange transporte miraculeusement le Prophete Habacuc de bien loin, pour donner au serviteur de Dieu un dîner que ce Prophete avoit préparé pour ses moissonneurs : pourquoi tant de prodiges à la fois, si ce n'est pour apprendre à toute la postérité, l'attention, le soin que Dieu a de ceux qui ne souffrent que pour l'amour de lui ? *Providebam Dominum in conspectu meo semper*, dit David, *quoniam à dextris est mihi ne commovear* : j'ai toujours eu le Seigneur devant les yeux, persuadé qu'il étoit sans cesse à ma droite pour me soutenir. *Dominus regit me, et nihil mihi deerit ;* le Seigneur veut bien prendre soin de moi ; je ne manquerai jamais de rien. C'est un serviteur de Dieu qui parle ainsi avec cette douce confiance, mais un serviteur de Dieu, qui est selon le cœur de Dieu ; un serviteur de Dieu, qui dit lui-même à Dieu : *Quid mihi est in Cælo, et à te quid volui super terram !* Vous savez, Seigneur, qu'il n'y a rien dans le Ciel, ni sur la terre, que j'aime, que je desire, qui me plaise, si ce n'est vous, ô mon Dieu ! Vous êtes le Dieu de mon cœur, et l'objet seul de tous mes désirs et de toutes mes espérances. Servons Dieu avec cette pureté d'amour ; aimons Dieu avec cette simplicité de cœur ; cherchons Dieu avec cette spiritualité de motif, et nous expérimenterons la bonté infinie que Dieu a pour ceux qui l'aiment.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.
Chap. 7.

IN illo tempore, ambulabat Jesus in Galilæam, non enim volebat in Judæam ambulare, quia quærebant eum Judæi interficere. Erat autem in proximo dies festus Judæorum, Scenopegia. Dixerunt autem ad eum fratres ejus: transi hinc, et vade in Judæam, ut et Discipuli tui videant opera tua, quæ facis. Nemo quippè in occulto quid facit, et quærit ipse in palam esse: si hæc facis, manifesta teipsum mundo. Neque enim fratres ejus credebant in eum. Dicit ergo eis Jesus: tempus meum nondum advenit: tempus autem vestrum semper est paratum. Non potest mundus odisse vos, me autem odit: quia ego testimonium perhibeo de illo, quòd opera ejus mala sunt. Vos ascendite ad diem festum hunc, ego autem non ascendo ad diem festum istum: quia meum tempus nondum impletum est. Hæc cum dixisset, ipse mansit in Galilæa. Ut autem ascenderunt fratres ejus, tunc et ipse ascendit ad diem festum non manifestè, sed quasi in occulto. Judæi ergo quærebant eum in die festo, et dicebant: ubi est ille? Et murmur multum erat in turba de eo.

EN ce temps-là, Jesus se mit à aller par la Galilée; car il ne vouloit point aller dans la Judée, parce que les Juifs cherchoient à le faire mourir. Cependant la Fête des Tabernacles, qui est une Fête des Juifs, approchoit, et ses freres lui dirent: quittez ce pays, et allez en Judée, afin que les Disciples que vous y avez soient aussi témoins des œuvres que vous faites. Car personne ne fait rien en cachette qui cherche à paroître. Puisque vous faites de ces sortes de choses, montrez-vous au monde. Car ses freres ne croyoient point en lui. Sur quoi Jesus leur dit: il n'est pas encore temps pour moi, mais il est toujours temps pour vous. Le monde ne peut vous haïr. Pour moi j'en suis haï, parce que le témoignage que je rends de lui, est que ses œuvres sont mauvaises. Allez vous autres à cette Fête, moi je n'y vais point, parce qu'il n'est pas encore temps pour moi. Il leur parla de la sorte, et s'arrêta en Galilée. Cependant après le départ de ses freres, il partit aussi lui-même pour la Fête, non à la vue du peuple, mais comme en cachette. Les Juifs donc le cherchoient durant la Fête, et disoient: où

Quidam enim dicebant: quia bonus est. Alii autem dicebant: non, sed seducit turbas: nemo tamen palam loquebatur de illo, propter metum Judæorum. est-il ? Et le monde parloit fort de lui. Car les uns disoient : il est homme de bien ; les autres disoient : il ne l'est pas, mais il sédnit le peuple. Néanmoins personne ne s'expliquoit ouvertement sur son sujet, parce qu'on craignoit les Juifs.

MÉDITATION.

Du bon usage des Croix.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il est inutile de s'étudier à fuir les croix ; on en trouve par-tout. Nulle condition, nul état, qui ne les produisent. Chacun porte la sienne ; elles croissent jusques sur le Trône ; les plus invisibles ne sont pas celles qui pesent le moins. Toute notre application doit être d'en faire un bon usage.

Il n'est pas vrai que les croix soient des malheurs et des adversités ; elles nous peuvent être très-avantageuses, si on en veut faire un bon usage : c'est un excellent remede ; mais on peut le changer en poison.

Vous souffrez presque toutes les peines qu'ont enduré les Saints ; et ç'a été par le bon usage qu'ils en ont fait, qu'ils sont arrivés à une sainteté éminente : bien des réprouvés ont souffert en ce monde autant que les plus grands Saints ; mêmes adversités, mêmes calomnies, mêmes duretés, mêmes persécutions ; mais ils n'ont pas eu les mêmes motifs, ni la même patience ; quel fruit, quel avantage avez-vous tiré de vos croix ? rien n'est plus salutaire aux maladies de l'ame que leur amertume : mais il faut les recevoir avec résignation. Les vrais Israélites puisoient des eaux toujours pures dans les fleuves d'Egypte ; les Egyp-

tiens n'y trouvoient que du sang : c'étoient les mêmes fleuves, mais ce n'étoit pas le même esprit ni la même conduite.

Dans quelles dispositions, et de cœur et d'esprit, recevez-vous les croix que Dieu vous envoie ? on les regarde d'ordinaire comme des marques de son indifférence ou de sa colere ; et elles sont toujours, et en toute occasion des preuves sensibles de sa bonté. Le même feu qui réduit la paille en cendres, purifie l'or et le rend plus brillant. On ne vous demande pas de nouvelles croix, de nouvelles austérités, de plus grandes pénitences : Dieu se contente que vous receviez de sa main, en esprit de pénitence, tout ce que vous souffrez dans votre famille, dans votre emploi, dans votre état. Il ne vous demande pas que vous fassiez de nouveaux frais ; il souhaite seulement que vous vous rendiez utiles ceux que vous faites, en souffrant avec patience et avec un esprit chrétien tout ce que vous souffrez. Quel regret, bon Dieu ! à qui aura rendu ses croix infructueuses.

SECOND POINT.

Considérez quel malheur c'est de souffrir sans cesse, et de perdre tout le fruit de ses peines. C'est justement le sort de tous ceux qui ne savent pas user des croix, et les accepter dans l'esprit que Dieu les envoie. Non-seulement ils en perdent le fruit, mais ils en augmentent le poids ; on sent toute l'amertume des souffrances quand on les supporte impatiemment et avec chagrin.

Si les adversités étoient de vrais maux, Jesus-Christ ce souverain Médecin, ce Maître bienfaisant, ce bon Pere, ne les auroit pas répandues si abondamment sur toutes les voies. Il n'y a de mal en tout cela que la mauvaise disposition avec quoi vous les acceptez. Otez cette mauvaise disposition, toute l'amertume cesse. C'est l'intem-

périe des humeurs, qui fait trouver amer les mets les plus doux.

Les croix dont vous vous plaignez, ont fait l'objet des complaisances des plus grands Saints. Nul qui n'ait regardé les maladies, les pertes de bien, les disgraces, et toutes les adversités de cette vie comme des marques de prédestination; elles l'ont été dans tous ceux qui en ont su faire un bon usage. Il ne tient qu'à vous qu'elles soient telles à votre égard; elles sont même une source abondante des mérites: on devient bientôt riche pour le Ciel, quand on sait mettre tout à profit. Sainte Wautrude vous en fournit en ce jour un grand exemple.

Les croix sont le poison de l'amour-propre. Peu d'armes plus propres pour vaincre les ennemis du salut. La force s'augmente dans la foiblesse, dit saint Paul; c'est pourquoi, ajoute-t-il, je me plais dans les opprobres, dans les miseres, dans les persécutions, dans les déplaisirs extrêmes que j'endure pour Jesus-Christ; car lorsque je suis foible, c'est alors que je suis fort. Saint Paul n'étoit pas moins sensible naturellement aux souffrances que nous, et ses croix n'étoient ni moins ameres, ni moins pesantes que les nôtres; il les recevoit avec un autre esprit, et dans d'autres dispositions que nous. Le plus grand avantage de cette vie n'est pas de n'avoir point de croix, mais de bien user de celles qu'on a.

Quel usage, bon Dieu! ai-je fait jusqu'ici de celles que vous m'avez envoyées? j'ai également oublié, et l'ordre que vous m'avez fait sur l'usage des souffrances, et l'exemple que vous m'en avez donné. Je vois, je sens toute la grandeur de cette perte. Mais enfin, ce qui me console, c'est que tout le calice n'est pas épuisé; j'ai encore à souffrir, puisque par votre miséricorde, j'ai encore à vivre. Je vais, avec le secours de votre grace, envisager les adversités sous une autre face, résolu

de les recevoir comme des marques de votre amour, et je m'en servirai comme des marques de mon salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Si bona suscepimus de manu Dei, mala quarè non suscipiamus! Job. 2.

J'ai reçu tant de biens de la main de mon Dieu, pourquoi ne recevrai-je point avec le même esprit, les maux qu'il ne m'envoie que pour mon bien?

Castigasti me, Domine, et eruditus sum. Jérém. 31.

Vous m'avez châtié, Seigneur, pour mes péchés: soyez-en béni, et faites que j'apprenne à faire un bon usage de mes souffrances.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. PUISQUE rien n'est plus commun dans tous les états, et dans toutes les conditions de la vie, que les croix, il est important d'en savoir faire un bon usage. Ce sont des fruits qui viennent dans tous les climats, et dans toutes les terres, mais dont peu de gens connoissent le mérite et le prix. Les malades les trouvent amers, et les décrient; le mauvais usage qu'en font ceux qui n'en connoissent pas la vertu, autorise la fausse idée qu'on en a. Chacun cherche à s'en débarrasser; mais par là même on les multiplie. Ce sont des épines qui en piquant s'attachent. Le grand secret c'est de s'endurcir contre leurs pointes; c'est de devenir assez robuste pour n'en pas sentir le poids. Ce secret peut être su de tout le monde; et il ne consiste qu'à regarder toutes les adversités de la vie que comme des châtimens, ou des remedes, et souvent même comme des caresses d'un Dieu qui nous traite comme il a traité ses plus grands favoris et son Fils bien-aimé. Un œil chrétien n'a pas de

la peine à pénétrer ce mystere. Il voit au delà de l'écorce et ne juge pas de la vertu du fruit de sa beauté. Commencez aujourd'hui à devenir habile dans cette science, qui vous doit être si utile. Ne regardez plus désormais tout ce qu'on appelle malheurs, miseres, douleurs, chagrins, adversités, que comme des dons du Ciel : à la faveur des lumieres de la foi, vous ne les découvrirez point sous un autre nom. Ou vous êtes pécheur et vous avez un juge, ou vous êtes malade, et vous avez un médecin habile, ou vous êtes un serviteur fidele, et vous avez un maître qui récompense avec libéralité. Faites-vous une loi dès ce jour de recevoir tout ce qui vous arrivera de fâcheux, et comme une pénitence de vos péchés, et comme un remede à vos maux spirituels, et comme des graces très-propres à vous élever à une vertu éminente, et dès que quelque chose de désagréable vous arrive, prosternez-vous à terre au plutôt pour remercier Dieu de ce bienfait ; baisez votre crucifix pour témoigner à Dieu que vous recevez de bon cœur cette croix ; donnez une aumône au premier pauvre que vous rencontrerez pour preuve de votre reconnoissance.

2.° Ce n'est pas assez de recevoir les croix avec un esprit et un cœur chrétien, il faut que l'extérieur réponde à la résignation intérieure ; et pour cela pratiquez les avis suivans : 1.° Efforcez-vous d'avoir un air plus serein, un visage plus riant, des manieres plus gracieuses, le jour que vous aurez reçu quelque chagrin. 2.° Ne reprenez, ne corrigez personne ce jour-là. L'amertume du cœur se répand aisément dans les paroles. 3.° Cherchez-vous à vous consoler ? que ce soit aux pieds de Jesus-Christ sur la croix, ou dans l'Eucharistie ; répétant souvent ces paroles : *Bonum mihi quia humiliasti me.* Rien ne m'est plus avantageux que cette humiliation. *Benedico te, Domine Deus Israël, quia tu castigasti me, et tu salvasti me :*

soyez éternellement béni, ô mon Dieu! de ce que vous ne me châtiez que pour me sauver. *Domine fortitudo mea, et refugium meum in die tribulationis:* vous êtes, Seigneur, toute ma consolation, et mon refuge dans mes adversités. 4.° Faites une visite ce jour-là, ou aux pauvres dans les hôpitaux, ou à quelque personne affligée, et consolez-les par des motifs de religion, en leur faisant sentir le prix et le mérite des souffrances. Cette petite industrie spirituelle sert beaucoup à fortifier et à tranquilliser un cœur affligé.

LE MERCREDI

DE LA SEMAINE.

DE LA PASSION.

L'INTROÏT de la messe de ce jour est pris du Pseaume 17, l'un des plus affectueux et des plus pathétiques, dont le style est sublime, et tout le Pseaume d'une admirable beauté. David dans la prospérité de son regne, tranquille dans ses états, y décrit éloquemment tous les dangers qu'il a courus; il en fait un vif portrait; il raconte ensuite en des termes pompeux, la maniere dont Dieu l'a secouru au milieu de tant de périls; et reconnoît qu'il n'a triomphé de tant d'ennemis, que par une protection du Seigneur bien marquée. Outre le sens historique, qui regarde la personne de David, et sa confiance en Dieu au milieu de tant de persécutions, on y remarque des prophéties manifestes du regne du Messie, de la vocation des Gentils à la foi, et du triomphe de l'Eglise. Saint Jérôme, et saint Augustin, disent que le Prophete en décrivant, dans ce Pseaume, ses combats contre ses ennemis, décrit en même-

temps les victoires de Jesus-Christ sur les Juifs, et celles de l'Eglise sur ses persécuteurs, et sur les hérétiques.

Liberator meus de gentibus iracundis : ab insurgentibus in me exaltabis me ; à viro iniquo eripies me, Domine ! Seigneur, qui m'avez arraché à la fureur de mes plus grands ennemis, vous m'avez mis hors des atteintes de ceux qui s'élevoient contre moi, et vous avez rendu leur malice et leurs mauvais desseins inutiles. Comment pourrois-je ne vous pas aimer ! *Diligam te, Domine, firmamentum, meum et refugium meum, et liberator meus.* Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes toute ma force. Oui, le Seigneur est mon appui, mon réfuge, mon libérateur. On voit assez le rapport qu'ont toutes ces paroles avec Jesus-Christ, comme homme, dans le temps sur-tout de sa passion qui a été le sujet le plus frappant de son triomphe.

L'Epître de la messe contient les préceptes plus détaillés, que Dieu donna à Moïse pour le réglement des mœurs. C'est une exposition développée des principaux commandemens du Décalogue, singuliérement de ceux qui regardent le prochain ; et ce qu'il y a encore de plus particulier, c'est que, quoique la loi naturelle autorisât assez toutes ces ordonnances, Dieu y joint presque à chaque article, une considération particuliere, qui est que celui qui donne ces préceptes, et qui en prescrit l'observation, est le Seigneur et le Dieu de ceux à qui il les impose : *Ego Dominus Deus vester ;* c'est moi qui vous l'ordonne, moi qui suis votre Seigneur et votre Dieu.

Rien n'est plus instructif que ce détail des préceptes que Dieu donne à son peuple, dans ce dix-neuvieme chapitre du Lévitique, qui commence par cette premiere leçon, laquelle renferme toutes les autres : soyez Saints, parce que je suis Saint, moi qui suis le Seigneur votre Dieu : *Sancti estote, quia ego sanctus sum, Dominus Deus ves-*

ter. Que chacun, dit-il ensuite, craigne son pere et sa mere, et leur rende le respect qui leur est dû. Qu'il observe avec religion les jours du Sabbat. Lorsque vous ferez la moisson dans vos champs, continue-t-il, vous ne ramasserez point les épis qui seront restés; vous ne cueillerez point aussi dans votre vigne des raisins qui ont échappé aux vendangeurs, tout cela doit être abandonné aux pauvres qui viennent glaner, c'est-à-dire, amasser les épis et les raisins égarés et négligés après la moisson et la vendange : *Pauperibus et peregrinis carpenda dimittes*, parce que je suis le Seigneur votre Dieu qui vous l'ordonne ainsi : *Ego Dominus Deus vester.*

Nul ne trompera son prochain, ni par vol, ni par faux témoignage, ni par supercherie : *Non decipiet unusquisque proximum suum.* C'est par ce précepte que commence l'Epître du jour : *Non mentiemini ;* vous ne mentirez point. Le texte Hébreu dit : vous ne nierez point, vous ne refuserez point de rendre le dépôt qui vous aura été confié. Quelques Interpretes l'expliquent de l'obligation de donner l'aumône : *Non extenuabitis vos.* Vous ne vous ferez pas plus pauvres que vous n'êtes, refusant sous un faux prétexte d'indigence, de faire la charité. Rien n'est plus injurieux à Dieu, que de le prendre à témoin d'une fausseté : aussi déclare-t-il en plusieurs endroits combien il a en horreur le parjure : *Non perjurabis in nomine meo.* Vous ne calomnierez point votre prochain : *Non facies calumniam.* La calomnie est un crime d'autant plus détestable, qu'on ne peut jamais réparer le mal qu'elle a fait. On a beau se dédire, la personne qu'on a noircie ne reprend jamais bien sa premiere blancheur. On peut restituer le bien qu'on a volé, dût-on se réduire à l'aumône, la restitution n'est pas impossible : mais peut-on rendre une réputation flétrie, détruite dans l'esprit, peut-être, de six cents personnes ? Y aura-t-il beaucoup de calom-

niateurs sauvés ! *Non morabitur opus mercenarii tui apud te usque manè.* Que Dieu est admirable dans cet intéressant détail ! vous ne différerez point, dit le Seigneur, jusqu'au lendemain le paiement du mercenaire qui vous sert, des ouvriers qui ont travaillé pour vous, des domestiques que vous tenez à gages. Dés qu'ils vous-ont donné le fruit de leur travail, ne leur refusez pas celui de leurs peines ; leur salaire n'est plus à vous, il est à eux ; quelle injustice de retenir le bien d'autrui ! c'est un riche alors qui pour épargner son propre bien, se sert de celui d'un pauvre. *Non maledices surdo ;* vous ne parlerez point mal d'un sourd. Rien n'est plus lâche, ni plus injuste que d'attaquer ceux qui ne peuvent ni se défendre, ni résister. Tel est le vice de la médisance. Ce n'est jamais que des absens qu'on médit, parce qu'ils sont hors d'état de se justifier, et de couvrir de confusion un médisant, qui par la plus maligne lâcheté, ne parle que de ceux qui sont hors d'état de l'entendre et de le confondre. *Nec coram cæco pones offendiculum :* vous ne mettrez rien devant l'aveugle, qui le puisse faire tomber. Rien en effet de plus inhumain, que d'insulter à un malheureux, et d'ajouter de plein gré un nouveau fléau à sa misere. Que la sagesse et la bonté d'un Dieu sont bien marquées dans ces saintes lois ! et que sa sainteté se fait bien sentir dans le moindre de ses préceptes ! *Non consideres personam pauperis :* Dieu ne fait point acception de personne, le riche et le pauvre lui sont également chers. Il veut que nous ayions de même une charité générale. Dieu étant le Créateur et le Pere de tous les hommes, tous les hommes sont freres ; et Dieu veut que nous nous regardions comme tels. Quelle indignité de ne daigner pas regarder un homme, parce qu'il est mal vêtu, et de n'avoir des égards que pour les riches ! *Non consideres personam pauperis*, dit le Seigneur ; *nec honores vultum potentis, juste judica proximo*

tuo. Etes-vous en place, jugez votre prochain dans la justice, et avec la plus exacte intégrité, sans avoir égard à la qualité des personnes, et sans vous laisser imposer par la présence des plus puissans : *Nec honores vultum potentis, justè judica.* N'ayez pas cette basse, cette maligne et pernicieuse inclination de médire d'autrui, ni en public, ni en secret : *Non eris criminator, nec susurro in populo tuo.* Dieu a toujours eu en horreur ces pestes de la société civile ; l'exécration des honnêtes gens, et les ennemis de l'union des cœurs et de la paix. *Ego Dominus :* c'est moi votre Seigneur et votre Dieu qui vous fait ce précepte. *Non oderis fratrem tuum in corde tuo :* tout est plein de dissimulations et de grimaces dans le monde. Que de malignité sous des dehors rians, des apparences imposantes ! on loue, on flatte, on fait des protestations d'amitié la plus sincere, tandis qu'on nourrit une haine mortelle dans le cœur. C'est cette maligne dissimulation que Dieu condamne. Avez-vou quelque sujet de plainte contre votre frere, dit Dieu, éclaircissez-vous-en amiablement avec lui, sans que votre cœur soit jamais ulcéré, aigri : *Ne habeas super illo peccatum.* Enfin, si quelqu'un vous offense, laissez au Seigneur le soin de vous venger. Vos intérêts lui sont trop à cœur, pour laisser l'injure qu'on vous fait impunie : *Non quæras ultionem.* Oubliez même les injures reçues : *Nec memor eris injuriæ.* Aimez votre prochain comme vous-même : *Diliges amicum tuum sicut teipsum.* Dieu prétend, pour ainsi dire, que les noms de prochain et d'ami soient synonymes. C'est ainsi que Dieu par une bonté étonnante, instruisoit ce peuple grossier, matériel, ce peuple tout charnel, indocile, comme un bon pere instruit un fils dans son enfance. Il ne lui donne que des leçons propres à son bas âge, réservant à lui en donner de plus spirituelles et de plus parfaites, quand il sera dans un âge plus mûr. Cet âge mûr étoit le temps de la

venue du Messie. Aussi voyons-nous combien les préceptes de Jesus-Christ sont plus spirituels et plus parfaits que les préceptes de la loi ancienne. Celle-ci n'ordonne que d'oublier l'injure reçue. La loi nouvelle ordonne d'aimer même celui qui nous l'a faite. Celle-là n'a que des préceptes conformes à la raison naturelle ; les préceptes et les maximes de la loi de grace sont au-dessus même de la nature et de la raison.

L'Evangile de la Messe du jour raconte ce qui se passa à Jésusalem durant la fête de la dédicace du Temple, environ trois mois et demi avant la mort du Sauveur.

Cette fête instituée seulement depuis cent soixante-quatre ans avant Jesus-Christ, étoit fort célebre parmi les Juifs, et duroit huit jours comme les autres fêtes du premier rang : elle se faisoit en mémoire de la purification du Temple et de sa dédicace, faite sous Judas Machabée, la gloire de sa nation, et le restaurateur de la religion et de sa patrie. L'impie Antiochus Epiphanes, Roi de Syrie, s'étant rendu maître de la Judée, et en particulier de Jérusalem, profana par toutes sortes d'abominations le saint Temple. Plusieurs des Juifs cédant à la persécution, apostasioient tous les jours, et offroient de l'encens aux idoles. Judas Machabée, la merveille de son siecle, et par son zele pour la religion, et par sa bravoure, ayant défait avec une poignée de gens, les armées nombreuses d'Antiochus, et remporté sept grandes victoires sur Appollonius, Séron, Gorgias, Nicanor, Timothée, Bacchides et Lysias, reprit Jérusalem, et fit publier le dessein qu'il avoit de rétablir la religion, et de réparer le culte du Seigneur dans son Temple. Le peuple fidelle s'assembla au jour marqué, et dès qu'on eut vu avec quelle profanation on avoit traité le lieu saint, et que tout ce qu'il y avoit de plus respectable dans la maison du Seigneur avoit été détruit ou

souillé par les Gentils, la désolation fut générale. Le religieux Héros fit incessament tout rétablir ; on répara le Sanctuaire qui avoit été presqu'entiérement détruit. On bâtit un Autel nouveau ; on sanctifia le Temple et le parvis ; on y fit de nouveaux vases sacrés, et l'on rétablit le saint Temple dans sa premiere splendeur et sa premiere magnificence. Tout étant heureusement achevé, la dédicace ou le renouvellement solemnel fut le vingt-cinquieme du mois Casleu, c'est-à-dire, du neuvieme mois Judaïque, qui tomboit souvent au commencement de Décembre. La fête de cette dédicace fut célébrée pendant huit jours, avec une grande solemnité, et il fut ordonné qu'on en renouvelleroit tous les ans la mémoire en pareil jour, avec octave. Ce fut durant cette solemnité que le Sauveur vint dans le Temple. Comme c'étoit en hiver, et qu'il faisoit mauvais temps, Jesus ne voulut point s'arrêter dans les parvis, qui étoient découverts et exposés à la pluie, mais il se tint dans une galerie, qu'on nommoit la galerie de Salomon, parce qu'elle avoit été bâtie à la place ou sur le modele de l'ancien portique de Salomon, à l'entrée du Temple. Aussitôt les Juifs s'assemblerent autour de lui, et lui dirent : jusqu'à quand nous tiendrez-vous en suspens ? si vous êtes le Messie dites-le-nous nettement : *Si tu es Christus, dic nobis palàm.* Est-ce un véritable désir d'apprendre la vérité qui fait parler ceux qui font cette demande ? Les Juifs comprennent toujours assez que Jesus-Christ se dit le Messie, lorsqu'il s'agit de lui en faire un crime, et de le persécuter à ce sujet. Mais dès qu'il s'agit de le croire sur sa parole, autorisée par les miracles qu'il opere, ils veulent qu'il n'ait jamais parlé assez clairement. Ainsi les hérétiques ne cherchent pas dans les disputes, dans les conférences, dans l'Ecriture même, dans les écrits des Saints Peres la vérité, mais à autoriser leur passion et leur révolte contre l'Eglise. Qu'on

cherche la vérité sans passion, avec simplicité et de bonne foi, et on la trouvera. Le Sauveur qui connoissoit le véritable motif et les vrais sentimens de ces esprits malins et dissimulés : je vous l'ai assez dit, leur répondit-il, mais vous ne voulez pas me croire ; et quand je ne vous l'aurois pas dit, les miracles que je fais au nom et par la vertu de mon Pere, montrent assez clairement qui je suis : *Hæc testimonium perhibent de me.* Ne vous ai-je pas dit que j'étois la lumiere du monde, le Fils de Dieu, le bon Pasteur ; que je suis venu pour sauver, pour donner la vie, pour rendre la liberté, pour racheter ; que je dois mourir et ressusciter ; que je suis le maître de ma vie et de ma mort ; n'avez-vous pas remarqué que je vois tout ce qui se passe de plus secret dans votre cœur et dans votre esprit ? je vous ai dit que mon Pere étoit Dieu, et que je n'étois qu'un avec mon Pere. Dieu peut-il faire des miracles pour autoriser le mensonge et l'impiété ? Dieu a cependant autorisé tout ce que j'ai dit par des miracles ; vous ne croyez pas parce que vous ne voulez pas croire ; et par là même vous n'êtes point de mon troupeau. Mes brebis entendent ma voix, je les connois, elles me connoissent, aussi me suivent-elles avec une docilité parfaite ; je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, à moins qu'elles ne veuillent se perdre elles-mêmes. Elles croient en moi ; et par les graces que je leur donne, je les mets en état de faire leur salut. Je veille continuellement sur elles, en sorte que tous les efforts de l'enfer ne sont pas capables de me les enlever, tant qu'elles restent dans mon bercail : il n'y a point de puissance au monde qui puisse me les arracher des mains. Qui pourroit tenir contre le Tout-Puissant, contre mon Pere ? *Ce que m'a donné mon Pere est au-dessus de toutes choses*, c'est-à-dire, la puissance et la nature divine que je reçois de mon Pere, étant la même que celle

de mon Pere, il est aussi impossible de me rien arracher d'entre les mains, que de l'arracher d'entre les mains de mon Pere. Vous voulez que je vous parle sans figure, sans métaphore, et que je vous dise qui je suis; je vous le dirai, mais vous ne me croirez pas davantage. Mon Pere et moi nous ne sommes qu'un. Jesus-Christ pouvoit-il s'expliquer plus clairement ? Ces paroles contiennent une déclaration si expresse de la consubstantialité du Verbe et de la divinité de Jesus-Christ, que les Juifs eux-mêmes ne crurent pas pouvoir leur donner un autre sens : *Mon Pere et moi nous sommes une même chose.* Voilà la distinction des personnes, et l'unité de nature entre Jesus-Christ et Dieu son Pere. Sur cela les Juifs prirent des pierres pour le lapider comme blasphémateur, qui se disoit une même chose avec Dieu son Pere. Que ceci prouve bien la mauvaise intention des Juifs dans la demande qu'ils avoient faite. Ils demandent au Sauveur qu'il leur dise s'il est le Messie; il le leur dit, et ils veulent le lapider. Le Fils de Dieu sans s'émouvoir leur dit : j'ai fait à vos yeux beaucoup de bonnes actions par la vertu de mon Pere; pour laquelle de ces actions merveilleuses me lapidez-vous ? c'est comme s'il leur disoit : j'ai guéri vos malades, j'ai chassé les démons des corps des possédés, j'ai ressuscité des morts, j'ai avec cinq pains nourri plus de cinq mille personnes, et toutes ces merveilles sont des témoignages convaincans de ce que je suis, et des preuves concluantes de la vérité de ma doctrine, et de la sainteté de ma morale; pour lequel de ces miracles me voulez-vous lapider ? Non, ce n'est point pour cela, répondirent-ils, c'est parce que vous venez de prononcer un blasphême; car étant homme, vous vous faites passer pour Dieu. C'est donc ce nom de Dieu que je m'attribue qui vous scandalise : vous n'avez pas raison. N'est-il pas écrit en terme exprès dans

les Saints Livres qui contiennent votre loi ? j'ai dit : vous êtes des Dieux. Si donc l'Ecriture qui est incapable de contradiction et de fausseté, donne aux Juges et aux Magistrats, qui ne sont que de purs hommes, le titre de Dieu, parce qu'ils tiennent leur charge et leur pouvoir du vrai Dieu dont ils sont les ministres, quelle raison avez-vous de faire passer pour blasphémateur celui qui a été sanctifié et envoyé dans le monde par le Pere, et de me faire un crime de ce que j'ai dit : je suis le Fils de Dieu, Moi, que mon Pere a engendré de toute éternité, à qui il a communiqué sa sainteté, et qu'il a envoyé pour être le Messie, le Prophete si long-temps attendu, le Sauveur des hommes. Jesus-Christ ne raconte donc les paroles du Pseaume 18, que pour confondre les Juifs, et non pas pour expliquer en quel sens il a pris la qualité de Dieu. Si je ne fais pas les œuvres du Fils de Dieu, de Messie, d'un Homme-Dieu, ne me croyez point, j'y consens, dites que je blasphême ; mais si je les fais, donnez aux œuvres la créance que vous refusez aux paroles ; reconnoissez que puisque je fais les mêmes œuvres que mon Pere, j'ai le même pouvoir, et par conséquent la même nature ; reconnoissez donc que mon Pere est dans moi, et que je suis réciproquement dans mon Pere, et que mon Pere et moi nous sommes une même chose. J'en appelle à mes œuvres, qui ont toutes si visiblement le caractere, pour ainsi dire, de divinité. Ce sont les Juifs eux-mêmes, ô mon Sauveur, qui en vous accusant de blasphêmes sont coupables du plus horrible des blasphêmes ; puisqu'ils ne peuvent vous contester la qualité de Fils de Dieu que vous vous donnez sans prétendre que Dieu peut autoriser par les plus évidens miracles, le mensonge et l'impiété. Admirons ici la sagesse et la douce providence de notre Dieu, qui n'a point voulu nous obliger à croire des mysteres

au-dessus de la raison, sans avoir fait lui-même, pour nous les confirmer, des choses au-dessus de la nature. Que ne doivent pas craindre après cela ces esprits indociles, qui ne sont incrédules que parce que la corruption du cœur a aveuglé et abruti l'esprit.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour et celle qui suit.

SANCTIFICATO hoc jejunio, Deus, tuorum corda fidelium miserator illustra, et quibus devotionis præstas affectum, præbe supplicantibus pium benignus auditum. Per Dominum, etc.

O DIEU qui êtes plein de miséricorde! éclairez les cœurs de vos fideles par ce saint jeûne, et écoutez favorablement les prieres de ceux auxquels vous avez donné l'ardeur et le désir d'une véritable piété. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre du Lévitique. Chap. 19.

IN diebus illis, locutus est Dominus ad Moysen, dicens: loquere ad omnem cœtum filiorum Israël, et dices ad eos: ego Dominus Deus vester. Non furabimini, nec decipiet unusquisque proximum suum. Non perjurabis in nomine meo. Nec pollues nomen Dei tui. Ego Dominus. Non facies calumniam proximo tuo: nec vi opprimes eum. Non morabitur opus mercenarii tui apud te usque manè. Non maledices surdo, nec coram cæco pones offendiculum: sed timebis Dominum Deum tuum, quia ego sum Dominus. Non facies quod iniquum est, nec injustè

EN ces jours-là, le Seigneur parla à Moïse, et il lui dit: parlez à toute l'assemblée des enfans d'Israël, et dites-leur: je suis le Seigneur votre Dieu. Vous ne déroberez point, vous ne mentirez point, et nul ne trompera son prochain. Vous ne vous servirez point de mon Nom pour vous parjurer, et vous ne profanerez point le Nom de votre Dieu. Je suis le Seigneur. Vous ne calomnierez point votre prochain, et vous ne l'opprimerez point par violence. Vous ne différerez point jusqu'au lendemain le payement des ouvriers qui travaillent pour vous, ni des mercenaires qui vous servent. Vous ne

judicabis. Non consideres personam pauperis, nec honores vultum potentis. Justè judica proximo tuo. Non eris criminator, nec susurro in populo. Non stabis contra sanguinem proximi tui. Ego Dominus. Non oderis fratrem tuum in corde tuo, sed publicè argue eum, ne habeas super illo peccatum. Non quæras ultionem, nec memor eris injuriæ civium tuorum. Diliges amicum tuum sicut teipsum. Ego Dominus. Leges meas custodite. Ego enim sum Dominus Deus vester.

parlerez point mal du sourd, et vous ne mettrez rien devant l'aveugle qui le puisse faire tomber; mais vous craindrez le Seigneur votre Dieu, parce que c'est moi qui suis le Seigneur. Vous ne ferez rien contre l'équité, et vous ne jugerez point injustement. Ne faites point attention à la personne du pauvre, et ne craignez point la présence du riche. Jugez votre prochain selon la justice. Ne semez point de faux rapports parmi le peuple, ni en public, ni en secret, et ne poursuivez point la mort de votre prochain: je suis le Seigneur. Ne haïssez point votre frere en votre cœur; mais reprenez-le publiquement, de peur qu'il ne vous soit une occasion du péché. Ne cherchez point à vous venger, et ne gardez point le souvenir de l'injure que vos Citoyens vous auront faite. Vous aimerez votre ami comme vous-même. Je suis le Seigneur. Gardez mes lois, car je suis le Seigneur votre Dieu.

Le Lévitique est le troisieme des cinq Livres de Moïse ou du Pentateuque. Il est appelé Lévitique, parce qu'il contient principalement les loix qui regardent les devoirs des Lévites et de tous ceux qui doivent servir à l'Autel, aux sacrifices; la consécration d'Aaron et de ses fils, et les autres cérémonies sacrées. Après quoi Dieu y fait un précis des préceptes généraux qu'il avoit donnés auparavant.

RÉFLEXIONS.

Vous ne différerez point jusqu'au lendemain le paiement des ouvriers qui travaillent pour vous, ni des mercenaires qui vous servent. C'est un péché qui crie vengeance à Dieu de retenir le salaire des pauvres ouvriers, des mercenaires. Quelle inhumanité et quelle barbarie de recevoir le fruit du travail

travail de ceux qui nous servent, et de retenir le prix de leurs sueurs ! les tyrans obligeoient les chrétiens à travailler aux mines, ou aux ouvrages publics sans salaire. Que n'exigent point encore les Turcs de leurs esclaves ? ni les uns ni les autres n'ont jamais refusé de nourrir du moins ceux qu'ils faisoient travailler. Quelle injustice d'épuiser les forces et le peu de fonds même des artisans par les avances qu'on les oblige de faire, et de retenir ensuite leur paiement ! n'est-ce point là un double larcin ? Quelle cruauté de faire travailler des ouvriers qui ne vivent que de leur travail, et de leur refuser ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front pour vivre ! un mercenaire passe sa jeunesse, use ses forces et sa santé, consume les plus belles années de sa vie au service d'un maître difficile, bizarre, dur ; et il faut quelquefois qu'il essuie un procès pour avoir ses gages. On exige des domestiques des services outrés, à peine leur laisse-t-on le loisir de paroître chrétiens ; avec quelle attention, et quelle ponctualité vent-on être servi, et avec quelle difficulté paye-t-on ? avec quelle rigueur se dédommage-t-on même des moindres négligences sur le salaire ? plus on est distingué par son rang, par son autorité, par sa naissance, plus est-on dur souvent aux mercenaires et à l'Artisan. On a donné son bien et son travail ; et que de voyages, bon Dieu ! que de visites à faire ! que de déboires à essuyer ! que de duretés à entendre pour le ravoir ! après les six mois, les années entieres de délais, de refus, à peine ose-t-on se présenter. On ne demande que ce qui est dû, et l'on vous reçoit comme si vous veniez demander une aumône. Tel n'a de brillant que l'habit qu'il doit encore au marchand, qui s'emporte, qui charge d'injures celui qui vient lui en demander le paiement. Que de gens ruinés, que de familles obérées ! que de pauvres artisans à l'aumône par cette espece de vols publics !

un grand Seigneur croit qu'un ouvrier lui manque de respect, quand il lui demande son salaire. On a beau paroître en suppliant, on n'est jamais bien reçu quand on demande. On sent bien que rien n'est plus juste, mais on se croiroit, ce semble, déshonoré de paroître comptable. Et un homme fier de son rang, de son crédit, de son nom; une femme mondaine, qui a perdu au jeu jusqu'au salaire des ouvriers et de ses domestiques, ne paye qu'en injures ses créanciers. *Non morabitur mercenarii tui apud te usque manè :* que le paiement des ouvriers, des marchands, des mercenaires, ne reste point chez vous jusqu'au lendemain. C'est le Seigneur votre Dieu qui fait ce commandement : *Ego Dominus Deus.* Ce précepte est-il bien observé ? hélas ! ce n'est pas seulement jusqu'au lendemain que le paiement des mercenaires reste chez le débiteur; durant combien de mois, et quelquefois durant combien d'années le demande-t-on, sans qu'on paye ? cet argent, ce salaire que vous refusez, que vous différez de payer, c'est le prix du travail et de la sueur de l'Artisan; le sang d'Abel crioit vers le Ciel demandant justice du meurtre; craignez que la sueur du mercenaire ne crie vers Dieu, demandant justice du larcin. Quelle injustice ! on veut être servi au jour déterminé, fallût-il travailler toute la nuit; on veut l'ouvrage, et l'on fait attendre ensuite des mois entiers le paiement.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 10.

IN illo tempore, facta sunt Encænia in Jerosolymis, et hiems erat. Et ambulabat Jesus in Templo, in porticu Salomonis. Circumdederunt ergo eum

EN ce temps-là, on solemnisoit à Jérusalem le renouvellement du Temple, et c'étoit en hiver. Comme Jesus se promenoit au Temple dans le portique de Salo-

Judæi, et dicebant ei : quousque animam nostram tollis ! si tu es Christus, dic nobis palam. Respondit eis Jesus : loquor vobis, et non creditis. Opera, quæ ego facio in nomine Patris mei, hæc testimonium perhibent de me. Sed vos non creditis, quia non estis ex ovibus meis. Oves meæ vocem meam audiunt : et ego cognosco eas, et sequuntur me : et ego vitam æternam do eis : et non peribunt in æternum, et non rapiet eas quisquam de manu mea. Pater meus quod dedit mihi, majus omnibus est : et nemo potest rapere de manu Patris mei. Ego et Pater unum sumus. Sustulerunt ergo lapides Judæi, ut lapidarent eum. Respondit eis Jesus : multa bona opera ostendi vobis ex Patre meo, propter quod eorum opus me lapidatis ! responderunt ei Judæi : de bono opere non lapidamus te, sed de blasphemia : et quia tu, homo cùm sis, facis teipsum Deum. Respondit eis Jesus : nonne scriptum est in lege vestra : quia ego dixi dii estis ! si illos dixit Deos, ad quos sermo Dei factus est, et non potest solvi Scriptura : quem Pater sanctificavit, et misit in mundum, vos dicitis, quia blasphemas : quia dixi, Filius Dei sum ! si non facio opera Patris mei, nolite credere mihi. Si autem facio : et

mon, les Juifs s'assemblerent autour de lui, et lui dirent : jusqu'à quand nous tiendrez-vous en suspens ? si vous êtes le Christ, dites-le-nous nettement. Jesus leur répondit : je vous parle ; et vous ne croyez pas. Ce sont les choses que je fais au nom de mon Pere, qui rendent témoignage de moi. Mais vous ne croyez point, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Mes brebis entendent ma voix : je les connois, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle, et elles ne se perdront point pour toujours ; et qui que ce soit ne me les arrachera d'entre les mains. Ce que m'a donné mon Pere est au-dessus de toutes choses, et personne ne peut rien arracher d'entre les mains de mon Pere. Mon Pere et moi nous sommes une même chose. Sur cela les Juifs prirent des pierres pour le lapider. Jesus leur dit : j'ai fait à vos yeux beaucoup de bonnes actions par la vertu de mon Pere, pour laquelle de ces actions me lapidez-vous ? les Juifs lui répondirent : ce n'est point pour une bonne action que nous vous lapidons, mais c'est parce que vous blasphémez, et qu'étant homme, vous vous faites passer pour Dieu. Jesus leur répondit : n'est-il pas écrit dans votre loi : j'ai dit, vous êtes des Dieux ! quoi ! la loi ayant appellé Dieux ceux à qui Dieu parloit, et l'Ecriture ne pouvant

si mihi non vultis credere, operibus credite, ut cognoscatis, et credatis, quia Pater in me est, et ego in Patre.

être démentie, vous me dites, à moi qui ai été sanctifié, et envoyé dans le monde par le Pere, vous blasphémez, parce que j'ai dit : je suis le fils de Dieu ! si je ne fais pas les œuvres de mon Pere, ne me croyez point ; mais si j'en fais, et que vous ne vouliez pas me croire, croyez en mes œuvres : afin que vous connoissiez et que vous croyiez que le Pere est en moi, et que je suis en lui.

MÉDITATION.

De la voie de perdition.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il y a une voie qui mene à la perdition, le nombre de ceux qui y passent est grand : n'êtes-vous pas de ce nombre ? Il n'est pas difficile de connoître quelle est cette pernicieuse voie ; après ce que nous en dit Jesus-Christ, il est difficile de s'y méprendre. Voie large, chemin battu, morale aisée et accommodante, vous ne futes jamais la voie du salut. Nul des Saints qui n'ait pris une autre route. Ces avenues si fleuries et si applanies attirent la foule, mais où conduisent-elles ? les fleurs entêtent, le bruit étourdit, on marche sans défiance, quand on marche en grande compagnie et dans la plaine : mais l'air y est-il pur ? s'y défend-on de la contagion qui y regne ? et le Ciel peut-il être le terme d'un chemin qui en éloigne toujours plus ?

La porte est large, et le chemin spacieux qui mene à la perdition. Faites-vous tel système de conscience qu'il vous plaira ; forgez telle morale que vous voudrez : voilà l'Oracle. Indulgence universelle en faveur des passions, trop benignes interprétations de la loi ; libertinage du cœur et de l'esprit qui affoiblit si fort la Religion, en éteignant presque la foi ; licence des mœurs, permi-

cieuses maximes du monde qui proscrivent tout ce qui alarme les sens, tout ce qui gêne ; regne de l'amour-propre, où l'Esprit de l'Évangile est captif, et où le luxe, les passions, le plaisir triomphent ! aurez-vous pour terme l'éternelle félicité ?

Mon Dieu ! quelle extravagance, de marcher effrontément par une voie qui conduit infailliblement au précipice ! quelle folie de suivre une morale que Jesus-Christ a réprouvée ! quelle erreur de suivre des maximes si opposées à la Religion ! telle est la conduite de ceux qui, esclaves de leurs convoitises, ne vivent que selon leurs désirs. Cette voie large et applanie qui mene à la perdition, c'est cette vie molle et oisive, c'est cette vie mondaine et livrée au plaisir. Cette voie large, c'est cette morale relâchée qui prétend élargir les voies du Ciel, qui autorise tout ce qui flatte la cupidité ; c'est cette morale hypocrite qui sous des avenues fort étroites, ouvre un chemin fort spacieux ; qui sous des dehors austeres et réformés, en éloignant des Sacremens, conduit insensiblement au libertinage.

Eh ! Seigneur, par quelle voie marché-je, en vivant si fort selon mes désirs, en suivant si peu votre morale ?

SECOND POINT.

Considérez qu'en fait de salut le chemin le plus battu n'est pas le plus sûr. On suit de mauvais guides quand on suit la foule ; quand on se laisse entraîner, on ne raisonne pas ; et n'est-ce point ce que font ceux qui veulent vivre comme les autres ?

Quelle regle de conduite plus pernicieuse, plus fausse que celle que le déréglement a introduit, et que la licence des mœurs autorise ! un usage abusif, une mode bizarre, l'exemple de quelques femmes mondaines, et d'un tas de libertins ;

l'art de devenir riche par des usures réelles, qu'on masque sous le spécieux titre de commerce industrieux ; un luxe outré qui confond toutes les conditions, et qui regne presque par-tout, sous le nom de mode ou de coutume : sont-ce là les modeles qu'un Chrétien doive se proposer ? et agit-on en homme sage, marche-t-on sûrement, quand, sans beaucoup raisonner sur la route qu'on tient, sans savoir même où l'on va, on se repose sur la multitude qui court le même risque ? et voilà ce que signifie cette malheureuse maxime, qui est devenue presque la regle des mœurs de bien des gens : il faut faire comme les autres. Voilà cette porte large, et ce chemin spacieux qui conduit à la perdition ; voilà cette morale empoisonnée qui perd tant d'ames.

On trouve la morale de Jesus-Christ bien serrée ; mais Jesus-Christ ne nous a-t-il pas dit expressément, que le chemin spacieux mene à la perdition ? le monde prêche une morale plus commode, mais est-elle conforme à l'Evangile ? peut-on craindre l'enfer, et marcher tranquillementt par la voie large ? peut-on mener une vie molle, une vie mondaine et être rassurés sans fascination ?

Trouvez un seul parmi les Saints qui ait tenu cette route. Nulle condition dans le monde qui n'ait eu des Saints, et nul Saint qui ne se soit éloigné de ce chemin spacieux ; nul qui n'ait eu en horreur cette morale aisée.

Je la déteste moi-même, Seigneur, cette voie large, dès ce moment ; je n'y ai marché que trop longtemps, courant à ma perte : mais puisque c'est votre pure miséricorde, mon Dieu, qui m'a fait appercevoir que je m'égarois, daignez me conduire désormais à vous par la voie du salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me. Psal. 24.

Faites-moi toujours bien connoître, Seigneur, la voie qui mene à vous, et apprenez-moi à suivre exactement les sentiers de la justice.

Viàm iniquitatis amove à me. Psal. 118.

Eloignez-moi, Seigneur, du chemin de perdition.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. Est-ce sagesse de choisir une voie, parce qu'elle est aisée et qu'elle est plus battue, quoiqu'on sache qu'elle nous éloigne du terme où l'on veut aller ? telle est la conduite de ceux qui ne veulent que des Directeurs lâches et complaisans, et qui ne goûtent que la morale aisée ; les gens de qualité, les gens riches, et ceux qui sont dans des rangs distingués sont d'ordinaire de ce goût ; ils veulent être ménagés jusques dans l'usage des Commandemens, jusques dans le Tribunal et l'exercice de la pénitence. On déclare sans fard et sans ménagement les ordres du Seigneur à l'Artisan ; mais il faut de l'art, de l'éloquence pour ne pas rebuter la délicatesse des Grands, en leur exposant les vérités de la Religion et les maximes de l'Evangile. On diroit qu'une morale devient odieuse dès qu'elle est trop chrétienne ; il faut savoir assaisonner de cent sortes d'adoucissemens les maximes de Jesus Christ pour les faire goûter : ne diroit-on pas que c'est à des païens qu'on les prêche ? voyez si vous n'êtes pas des Chrétiens de ce caractere ? n'avez-vous point choisi un confesseur lâche, ignorant, complaisant, peu zélé ? ne suivez-vous point une morale trop indulgente ? vous congédieriez un médecin peu habile, ou qui flatteroit votre mal. Les maladies de l'ame, son salut éternel, demandent-ils moins de résolution et moins de zele ? l'amour-propre aveugle, l'intérêt étourdit ; ne consultez ni l'un ni l'autre : il n'y a qu'une foi dans notre Religion, il ne peut y avoir qu'une

morale. Dieu ne défere pas à nos erreurs quand le cœur y a autant de part que l'esprit. Ne vous flattez pas sur un point de cette importance.

2.° Le chemin qui mene à la perdition est spacieux, et le nombre de ceux qui y passent est grand. Ne vous faites-vous point un système de conscience à plaisir ? Rigide, austere à l'égard des autres, ne prenez-vous point toute l'indulgence pour vous ? cette vivacité, cette ardeur, quand il s'agit de vos intérêts, cette âpreté à soutenir vos droits, ne rendent-elles point suspecte votre morale ? ces dispenses de jeûne, d'abstinence peut-être, et des autres nécessaires austérités ; ces sommes considérables à gros intérêts ; cette somptuosité, ou délicatesse de table ; ces divertissemens si multipliés ; cette assiduité au jeu ; ces raffinemens de plaisirs ; cette étude chagrine de vos commodités ; ces trop indulgentes interprétations de la loi ; ces froideurs ; ce train, ce luxe : tout cela prouve-t-il que vous marchez par le chemin étroit ? tout cela ne démontre-t-il point que vous suivez la route des réprouvés, en suivant la foule ? Voilà un grand sujet d'examen et de réflexions ; mais ne passez pas le jour sans en voir vous-même le fruit, par un changement de conduite.

LE JEUDI
DE LA SEMAINE
DE LA PASSION.

LA proximité du grand jour des miséricordes du Sauveur et du sacrifice de sa vie qu'il devoit faire à Dieu son Pere pour la rémission de nos péchés,

fait que l'Eglise accompagne son deuil des sentimens les plus touchans, de la contrition la plus vive. Elle commence la Messe de ce jour, par un aveu sincere de notre iniquité, confessant que nos péchés méritent les plus grands châtimens; mais la vue de l'infinie miséricorde du Seigneur, en qui elle met toute sa confiance, la rassure. *Omnia quæ fecisti nobis Domine, in vero judicio fecisti: quia peccavimus tibi, et mandatis tuis non obedivimus*: Seigneur, tout ce que vous avez fait, vous l'avez fait par un jugement très-équitable. Nous avons bien mérité tous ces châtimens, parce que nous avons péché contre vous, et ne nous n'avons pas gardé vos commandemens. *Sed da gloriam nomini tuo, et fac nobiscum secundùm multitudinem misericordiæ tuæ:* mais donnez la gloire à votre nom, et traitez-nous selon la grandeur de votre miséricorde. Ces paroles sont prises de la priere que fit à Dieu Azarias, l'un des trois jeunes Hébreux de Babylone, dans la fournaise ardente, où il avoit été jeté avec ses deux compagnons, par ordre de Nabuchodonosor.

L'Epître de la Messe est une partie de cette même priere, rapportée dans le troisieme chapitre du Prophete Daniel, où toute cette histoire se trouve.

Parmi les captifs qui furent emmenés de Jérusalem à Babylone par le Roi Nabuchodonosor, il se trouva beaucoup d'enfans de la premiere qualité, entre lesquels ce Prince en fit choisir quatre des mieux faits, et qui paroissoient avoir le plus d'esprit, pour les faire servir dens son Palais parmi les officiers de sa chambre. Le premier des quatre étoit Daniel, qui devint bientôt par sa sagesse et son esprit le favori du Prince; les trois autres furent Ananias, Misael et Azarias, tous quatre du sang des Rois de Juda. Nabuchodonosor les ayant trouvés agréables à ses yeux, ordonna qu'ils fussent dressés pendant trois ans dans tous les exer-

cices convenables à leur qualité, et aux emplois auxquels ils étoient destinés par le Prince, qui voulut qu'on leur apprît la langue, et les usages du pays; et qu'ils fussent nourris des viandes et du vin de sa table. Mais exacts observateurs de la loi du Seigneur, ils ne voulurent jamais toucher aux viandes Caldéennes, et obtinrent de l'officier qui étoit chargé du soin de leur éducation, de ne se nourrir que de légumes et d'eau. Daniel ayant été élevé aux premieres dignités du Royaume, après avoir interprété le songe fameux qu'avoit eu le Roi; il n'oublia pas ses chers compagnons; il furent faits tous trois Intendans des ouvrages de la Province de Babylone. Leur fortune n'altéra point leur piété ni leur zele pour leur religion; mais elle leur attira des envieux, qui résolurent de les perdre. Ils en trouverent bientôt l'occasion.

Nabuchodonosor enivré de sa haute puissance, de toutes ses conquêtes, et de toutes ses prospérités, voulut qu'on lui rendît les mêmes honneurs qu'on rendoit aux Dieux de l'Empire. Il fit faire sa statue d'or fin; elle avoit soixante coudées de haut et six de large; et la fit mettre dans la campagne de Dura, avec ordre à tous les Princes de sa Cour, aux Magistrats des Villes, aux Gouverneurs des Provinces, et à tous les officiers de se trouver à la dédicace de la statue; il s'y trouva une multitude incroyable au jour nommé, à laquelle on signifia de la part du Roi, qu'au moment qu'on entendroit le son des trompettes et des autres instrumens, tous adorassent la statue, à peine pour ceux qui refuseroient d'obéir, d'être jetés sur l'heure même dans le feu de la fournaise. Chacun se prosterna au signal. Il n'y eut que les Intendans de la Province de Babylone, Sidrac, Mirach et Abdenago; c'étoient les trois noms Caldéens qu'on avoit donnés aux trois jeunes Hébreux Ananias, Misaël et Azarias, qui ne crurent pas devoir faire comme les autres. Il furent remarqués, et dénoncés au Roi

comme réfractaires à ses ordres : ils furent mandés ; ils avouerent le fait, et dirent hardiment au Roi, qu'ils n'adoreroient jamais que le vrai Dieu, seul souverain maître de l'Univers ; et que, leur en dût-il coûter la vie, ils n'adoreroient jamais ni ses Dieux, ni sa statue. Cette réponse irrita de telle sorte Nabuchodonosor, que dans le transport de sa fureur, il commanda que le feu de la fournoise fût sept fois plus ardent qu'il n'avoit accoutumé d'être ; et ayant fait lier en sa présence les trois officiers Hébreux, il les fit jeter tout habillés dans la fournaise. Ceux qui furent commandés pour cette exécution, étoient des soldats de ses gardes, choisis d'entre les plus robustes. A peine les eurent-ils jetés dans la fournaise, que la flamme sortant en tourbillon, enveloppa les soldats, et ceux des Caldéens qui se trouverent les plus voisins du feu, et les consuma sur l'heure. Cependant les trois Hébreux se trouverent dans la fournaise ardente, comme dans un lieu de rafraîchissement ; le feu ayant seulement brûlé leurs liens, on les vit se promener tranquillement au milieu des flammes, louant Dieu et bénissant le Seigneur, qui faisoit en leur faveur un de plus grands miracles. Alors Azarias, celui des trois que les Babyloniens appelloient Abdenago, se tenant debout au milieu du feu, fit à haute voix au nom de tous la priere à Dieu laquelle fait le sujet de l'Epître de la Messe de ce jour. Après avoir béni le Seigneur, et souhaité qu'il fût glorifié dans tous les siecles ; après avoir confessé combien tous ses jugemens sont équitables dans tous les maux qui sont venus fondre sur tout son peuple et sur Jérusalem ; après avoir reconnu que tous ces fléaux sont les châtimens de leurs péchés, *induxisti omnia hæc propter peccata nostra* : il implore enfin sa miséricorde infinie, et supplie au milieu de ce grand théâtre de sa bonté, au milieu de ces flammes qui n'ont pas pu leur nuire, de ne pas abandonner son peu-

ple, et le conjure à cause de son nom, et pour sa gloire, de ne pas abolir son alliance : *Propter nomen tuum, et ne dissipes testamentum tuum.* Punissez-nous, Seigneur, nous le méritons, mais d'une maniere que votre gloire n'en souffre point. *Neque auferas misericordiam tuam à nobis :* ne retirez pas de nous votre miséricorde. Admirons ici le motif qu'il apporte, en considération, dit-il, d'Abraham votre bien-aimé, d'Isaac votre serviteur et d'Israël votre Saint : *Propter Abraham dilectum tuum, et Isaac servum tuum, et Jacob sanctum tuum.* Tant il est vrai qu'on a été persuadé dans tous les temps que le crédit des Saints auprès de Dieu étoit puissant, et qu'à leur considération Dieu accordoit beaucoup de graces. Souvenez-vous, Seigneur, continue-t-il, que vous leur avez promis de multiplier leur postérité comme les étoiles du Ciel, et nous sommes réduits à un plus petit nombre que toutes les nations de la terre; nous vivons dans l'obscurité : on ne voit plus parmi nous, ni Rois sur le trône, ni Prophetes avec autorité, ni aucune forme de République réglée. Jérusalem est ruinée, votre saint Temple est profané, nous n'avons ni sacrifices, ni oblations; puisque l'état où nous sommes réduits, ne nous permet pas d'appaiser votre colere, et de recourir à votre clémence, en vous offrant dans votre Temple des sacrifices sanglans; recevez du moins avec bonté le seul sacrifice que nous sommes capables de vous offrir, qui est un cœur contrit et humilié, qui implore votre miséricorde. Daignez, Seigneur, regarder d'un œil favorable votre peuple affligé, et laissez-vous fléchir par nos gémissemens, et par nos larmes, comme autrefois par les holocaustes des beliers et des taureaux qui étoient offerts dans le Temple : *Sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodie, ut placeat tibi.* L'Eglise a inséré dans le Canon de la Messe ces paroles. Enfin Azarias animé de l'Esprit-Saint, n'oublie dans cette admirable priere aucun

motif propre à toucher le cœur de Dieu et à désarmer sa colere : confession sincere de tant d'égaremens, douleur d'avoir péché, propos de conversion, confiance en sa miséricorde : tout est mis en œuvre au milieu de cette fournaise, pour appaiser la colere de Dieu sur tout le peuple.

L'Evangile raconte la conversion de la célebre pécheresse, qui devint un modele de dévotion, de ferveur et de pénitence d'abord après sa conversion.

Un Pharisien, c'est-à-dire, un de ces Juifs qui faisoient profession d'observer plus religieusement les commandemens de la loi, et de mener une vie plus sainte aux yeux des hommes, pria le Sauveur à manger chez lui. Le Sauveur l'accepta dans le dessein qu'il avoit d'attirer par sa douceur, et par sa complaisance, des gens qui ne l'aimoient point ; et d'achever sur-tout la conversion d'une ame qui avoit vécu jusques-là dans le déréglement, et que sa grace avoit touchée. Tandis qu'on étoit à table, chacun couché sur un de ces lits qu'on mettoit autour, selon la coutume des Juifs, et même des Romains, la tête appuyée sur la main gauche, et le coude gauche sur un coussin, le corps étendu de son long, et les pieds tournés vers ceux qui étoient derriere : une femme fort décriée par la ville, par sa licence et sa mondanité, s'étant informée où étoit le Sauveur, vint durant le repas dans la maison du Pharisien, où un grand nombre de gens s'étoient rendus, fend la foule, et sans parler que par des pleurs, se jette aux pieds du Sauveur avec confiance ; les arrose de ses larmes, les essuie avec ses cheveux, les baise avec respect, et répand sur eux un parfum de grand prix, et une liqueur précieuse.

Le Pharisien voyant cela, et n'en sachant pas le sujet, avoit mauvaise opinion d'un homme qui permettoit à une femme si décriée d'approcher de lui de si près. Si cet homme, disoit-il en lui-même,

étoit Prophete, comme on le dit, il sauroit quelle est celle qui lui baise les pieds.

Jesus qui lisoit dans l'ame du Pharisien tout ce qu'il pensoit, ne voulut point lui faire confusion, en lui reprochant publiquement un jugement si faux, et si peu charitable. Il use d'une parabole pour le corriger. En reprenant le vice on doit toujours ménager l'honneur de la personne; rien n'est plus poli, plus honnête, plus circonspect que la charité. Admirons ici la bonté du Sauveur, qui en faisant charitablement la leçon au Pharisien, sans le décrier, fait en même-temps l'apologie de cette pénitente. Deux personnes, lui dit le Sauveur, devoient de l'argent à un homme, l'un devoit cinq cents deniers d'argent, et l'autre cinquante; mais comme ils étoient pauvres, et qu'ils n'avoient pas de quoi payer, il leur remit leur dette: *lequel des deux à votre avis l'aime davantage?* c'est-à-dire, lequel des deux à dû avoir eu plus d'amour pour son bienfaiteur, pour le porter à lui remettre une plus grosse dette; et lequel des deux aura aussi plus de reconnoissance pour le bienfait reçu? La demande du Sauveur renferme ce double sens, selon les meilleurs Interpretes. Il est clair, répond Simon, que c'est celui à qui on a remis une plus grosse somme. Vous avez bien jugé, repart le Sauveur; puis se tournant vers la pécheresse pénitente: voyez-vous cette femme, lui dit-il, jugez de l'amour qu'elle a pour son bienfaiteur, et par ce qu'elle fait, et par la grace que je vais lui faire: quand je suis entré chez vous, vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds, selon notre usage ordinaire; et elle ne cesse de me les arroser de ses larmes, et de me les essuyer avec ses cheveux: vous ne m'avez point donné de baiser de paix, quoiqu'on ne manque guere à cette civilité; et elle depuis qu'elle est entrée, elle n'a point cessé de baiser mes pieds: vous n'avez point accompagné ce repas de parfums, selon la coutume, et

elle a répandu sur mes pieds une liqueur odoriférante. Ne sont-ce pas là des marques bien visibles et de sa contrition, et de son amour ? aussi, *je vous le dis : beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.* Ou, comme porte le Grec, lui ont été déjà remis. La douleur et la contrition surnaturelle qui accompagnoient, ou qui avoient même prévenu les marques extérieures de la pénitence, avoient déjà procuré à cette femme le pardon, dont le Sauveur lui donne ici une assurance entiere. *Celui à qui on remet moins*, ajouta Jesus-Christ, *aime moins :* ces paroles regardent Simon le Pharisien, qui bien-loin d'avoir eu pour Jesus-Christ cet amour qui obtient la rémission des péchés, ne lui avoit pas même rendu tous les devoirs d'amitié qu'on pouvoit exiger d'un ami. Ce Sauveur voyoit même les véritables dispositions intérieures du cœur de Simon ; et ce qu'il lui dit ici, est proprement une leçon qu'il lui fait, et qu'il pouvoit aisément comprendre. Enfin non content d'avoir justifié cette femme en public, cet aimable Sauveur voulut bien lui donner à elle-même une assurance positive du pardon de ses fautes passées, en lui disant : allez, *vos péchés vous sont remis.* Ce consolant arrêt de justification fit murmurer ceux qui étoient à table ; ils se dirent tout bas les uns aux autres : *qui est cet homme-ci, qui même remet les péchés !* car enfin il n'y a que Dieu seul qui puisse remettre les péchés ; ce pouvoir ne peut être donné à aucun homme : *Quis potest peccata dimittere, nisi solus Deus !* quelques-uns interpretent ceci en bonne part, et prétendent avec assez de probabilité, que les paroles des conviés étoient plutôt l'effet de leur admiration, que de leur censure. Comme ils avoient tous appris le miracle qu'il avoit fait, en ressuscitant le fils de la veuve de Naïm, ils admirerent ici le pouvoir de Jesus-Christ. Il faut bien, disoient-ils, que cet homme soit plus qu'un simple Prophete ; puisque non-seulement

il ressuscite les morts, mais il pardonne encore les péchés. Quoi qu'il en soit, le Sauveur ne répondit rien ; mais s'adressant à cette heureuse pénitente : *votre foi vous a sauvée*, lui dit-il, *allez en paix*. Vous avez cru en moi, vous avez été persuadée que je pouvois vous accorder le pardon de vos péchés ; vous êtes venue à moi dans cette espérance, vous avez eu horreur de vos désordres passés, vous en avez eu une véritable contrition : sachez donc que votre foi, votre confiance et votre amour, sont la cause de votre salut. Jesus-Christ, disent les Peres, oppose ici la foi de cette femme à l'incrédulité des Pharisiens, et de tous ceux qui étoient présens, qui ne vouloient pas croire que Jesus-Christ fût le Messie.

Les Hérétiques ont grand tort d'appuyer sur ces paroles du Sauveur leur système de la foi justifiante. Car, si la foi conduisit cette femme aux pieds de Jesus-Christ, pour y trouver son salut, ce fut la charité qui la justifia, comme le Sauveur le déclare expressément : *Remittuntur ei peccata, quoniam dilexit.* Ses péchés lui sont remis, parce qu'elle a aimé.

On fait aujourd'hui, en quelques endroits, à l'occasion de cet Evangile, la fête de la conversion de la Magdelaine ou de sainte Magdelaine pénitente, que la plupart des maisons de Réfuge et des Pénitentes qui ont pris pour Titulaire de leurs Eglises, et pour patrone spéciale de leurs Communautés.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

PRÆSTA quæsumus omnipotens Deus : ut dignitas conditionis humanæ per inmoderantiam sauciata, medicinalis parcimoniæ studio reformetur. Per Dominum, etc.

FAITES, ô Dieu tout-puissant ! que la nature humaine qui s'est blessée par l'intempérance, soit rétablie en sa dignité par une abstinence salutaire. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Daniel. Chap. 3.

IN diebus illis : oravit Azarias Dominum, dicens : Domine Deus noster : ne quæsumus, tradas nos in perpetuum propter nomen tuum, et ne dissipes testamentum tuum : neque auferas misericordiam tuam à nobis, propter Abraham dilectum tuum, et Isaac servum tuum, et Israël sanctum tuum : quibus locutus es, polliceris quòd multiplicares semen eorum, sicut stellas cæli, et sicut arenam quæ est in littore maris : quia, Domine, imminuti sumus plusquàm omnes gentes, sumusque humiles in universa Terra hodie propter peccata nostra. Et non est in tempore hoc princeps et dux, et Propheta, neque holocaustum, neque sacrificium, neque oblatio, neque incensum, neque locus primitiarum coram te, ut possimus invenire misericordiam tuam : sed in animo contrito, et spiritu humilitatis suscipiamur. Sicut in holocausto arietum, et taurorum, et sicut in millibus agnorum pinguium, sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodie, ut placeat tibi : quoniam non est confusio confidentibus in te. Et nunc sequimur te in toto corde, et timemus te, et quærimus faciem

EN ces jours-là, Azarias fit cette priere au Seigneur : nous vous conjurons, Seigneur, notre Dieu, par la gloire de votre nom, de ne nous pas abandonner pour toujours. Ne rompez pas votre alliance, et ne retirez pas de nous votre miséricorde, en considération d'Abraham votre bien-aimé, d'Isaac votre serviteur, et d'Israël votre Saint, auxquels vous avez promis que vous multiplierez leur race comme les Etoiles du Ciel, et comme le sable qui est sur le rivage de la mer : car nous sommes, Seigneur, réduits à un plus petit nombre que toutes les autres Nations ; et nous sommes aujourd'hui humiliés par toute la Terre à cause de nos péchés. Nous n'avons plus maintenant, ni Prince, ni Chef, ni Prophete, ni holocauste, ni sacrifice, ni oblations, ni encensemens, ni lieu où nous puissions vous offrir nos prémices, pour attirer votre miséricorde sur nous : mais le cœur contrit, et l'esprit humilié avec lequel nous nous présentons devant vous : et que le sacrifice que nous vous offrons aujourd'hui vous soit aussi agréable, que si nous vous offrions des holocaustes de beliers, et de taureaux, agnéaux gras, parce que ceux qui mettent leur confiance en vous, ne tombent

tuam. Ne confundas nos : sed fac nobiscum juxta mansuetudinem tuam, et secundùm multitudinem misericordiæ tuæ. Et erue nos in mirabilibus tuis : et da gloriam nomini tuo, Domine : et confundantur omnes, qui ostendunt servis tuis mala, confundantur in omni potentiâ tuâ, et robur eorum conteratur : et sciant quia tu es Dominus Deus solus, et gloriosus super orbem terrarum, Domine Deus noster.

point dans la confusion. Nous allons à vous maintenant de tout notre cœur, nous vous craignons, et nous recherchons votre face. Ne nous rejetez pas, mais traitez-nous selon votre douceur, et selon la multitude de vos miséricordes. Faites éclater vos merveilles pour nous délivrer, et donner gloire à votre nom. Que tous ceux qui font souffrir des maux à vos serviteurs soient confondus, qu'ils soient confondus par votre puissance. Que leur force soit abattue; et qu'ils sachent que c'est vous seul, Seigneur notre Dieu, qui êtes le Seigneur, le Dieu, et le Roi de gloire sur toute la terre.

Daniel fut en grande faveur sous Nabuchodonosor, sous Evilmerodach son fils, sous Balthasar, sous Darius le Mede qui lui succéda, et sous Cyrus. La réputation de Daniel étoit si grande, même pendant sa vie, que c'étoit comme un proverbe; vous êtes plus sage qu'un Daniel. *On peut dire que Dieu a fait lui-même son éloge, en disant dans Ezéchiel* : s'il se trouve au milieu d'une ville trois hommes du mérite de Noé, de Daniel et de Job, ils garantiront leurs ames du péril,

RÉFLEXIONS.

Nous sommes aujourd'hui humiliés par toute la terre, à cause de nos péchés. Ce sentiment est religieux, et il est juste; mais est-il aussi commun qu'il est vrai? on sent l'humiliation, on gémit sous les fléaux dont Dieu nous châtie, on plie sous le poids des adversités; mais en reconnoît-on la véritable cause? une perte, une disgrace, une mort précipitée, un fâcheux accident, renversent le système le mieux fondé, font échouer tous les projets; écrasent, pulvérisent une famille floris-

sante : ces cedres qui s'élevoient jusqu'aux nues, avoient des racines proportionnées à leur hauteur ; un coup de vent en a brisé la tête, et l'ardeur du soleil en moins de rien a calciné le tronc. On est étourdi du coup ; on demande qui a pu en si peu de temps renverser ce prodigieux colosse ? On ne manque point d'attribuer d'abord à la jalousie des concurrens, à la malice d'un ennemi, aux artifices de la mauvaise foi, à la foiblesse des appuis, à son inhabilité, à son imprudence, ces revers de fortune ; on veut toujours qu'il y ait eu des souterrains qu'on avoit ignorés, des causes naturelles et occultes de nos malheurs ; une fâcheuse maladie, la mort d'un pere, d'un fils unique, d'un époux, sont toujours attribuées à un déplaisir, à un excès de chagrin, à l'intempérie de l'air, au dérangement des saisons, à une indiscrétion peu sensée ; qui s'avise de reconnoître et de dire : nous sommes humiliés, affligés à cause de nos péchés ? c'est cependant la cause, et souvent même l'unique de nos disgraces. Qui s'avise de reconnoître que la pierre qui a renversé cette haute statue, que le ver qui a fait sécher ce chêne si vert, que le feu qui a fondu et consumé tous ces riches métaux, cette si opulente maison, cette fortune si brillante ; c'est ce contrat usuraire, ce bien mal acquis, cette dureté envers les pauvres et les malheureux, ce cœur aigri et ulcéré contre un ennemi ; c'est cette impiété effrontée qu'on porte jusqu'aux pieds des autels, ce peu de religion, ces impuretés et ces crimes énormes, dont on ne rougit plus ; ce sont ces enfans si mal élevés, dont on tolere les déréglemens ; c'est la mondanité, le luxe outré, et les intrigues de cette jeune femme mondaine ; ce sont les débauches de ce mari si peu chrétien ; c'est tout cela, ou du moins quelques-uns de ces déréglemens qui ont excité ces tempêtes, qui ont causé ces naufrages, qui ont ruiné ces familles, qui ont fait disparoître cette prospérité qui sem-

bloit être devenue héréditaire dans cette maison. On ne veut par reconnoître la main qui frappe ; aussi en ressent-on tous les coups sans aucun fruit. Ne cherchez point ailleurs que dans les déréglemens de votre cœur la source de tous vos malheurs ; faites tarir cette source par une véritable conversion à Dieu, et vous verrez tarir vos disgraces, ou du moins elles vous deviendront encore plus utiles que la prospérité, par le bon usage que vous en ferez.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 7.

IN illo tempore, rogabat Jesum quidam de Pharisæis ut manducaret cum illo. Et ingressus domum Pharisæi discubuit. Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quòd accubuisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti ; et stans retrò secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare pedes ejus, et capillis capitis sui tergebat, et osculabatur pedes ejus, et unguento ungebat. Videns autem Pharisæus, qui vocaverat eum, ait intra se dicens : hic si esset Propheta, sciret utique, quæ et qualis est mulier, quæ tangit eum : quia peccatrix est. Et respondens Jesus, dixit ad illum : Simon, habeo tibi aliquid dicere. At ille ait : Magister, dic. Duo debitores erant cuidam fœneratori : unus debebat denarios quingentos, et alius quinquaginta. Non habentibus illis undè red-

EN ce temps-là, un Pharisien le pria de manger avec lui, et Jesus étant entré dans la maison du Pharisien se mit à table. Aussitôt une femme, laquelle vivoit mal dans cette Ville, sachant qu'il étoit à table chez le Pharisien, apporta un vase plein d'une liqueur odoriférante, et se tenant derriere aux pieds de Jesus, elle commença par lui arroser les pieds de ses larmes : elle les essuyoit avec ses cheveux, les baisoit, et les frottoit de la liqueur. Ce que voyant le Pharisien, qui l'avoit invité, il dit en lui-même : si c'étoit un Prophete que cet homme là, il sauroit sans doute qui est celle qui le touche, et ce qu'elle est, puisque c'est une femme qui vit mal. Mais Jesus prenant la parole, lui dit : Simon, j'ai quelque chose à vous dire : Maître, parlez, répondit-il. Un certain créancier avoit deux débiteurs, dont l'un devoit cinq cents

derent, donavit utrisque. Quis ergo eum plus diligit! respondens Simon dixit : æstimo quia is, cui plus donavit. At ille dixit ei : rectè judicasti. Et conversus ad mulierem, dixit Simoni : vides hanc mulierem! intravi in domum tuam, aquam pedibus meis non dedisti : hæc autem lacrymis rigavit pedes meos, et capillis suis tersit. Osculum mihi non dedisti : hæc autem, ex quo intravit, non cessavit osculari pedes meos. Oleo caput meum non unxisti : hæc autem unguento unxit pedes meos. Propter quod dico tibi : remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm. Cui autem minùs dimittitur, minùs diligit. Dixit autem ad illam remittuntur tibi peccata. Et cœperunt qui simul accumbebant, dicere intra se : quis est hic, qui etiam peccata dimittit! dixit autem ad mulierem : fides tua te salvam fecit : vade in pace.

deniers d'argent, et l'autre cinquante. Comme ils n'avoient pas de quoi payer, il leur remit à l'un et à l'autre la somme qu'ils devoient : à votre avis, lequel donc l'aime davantage ! J'estime, répondit Simon, que c'est celui à qui il a remis une plus grosse somme : Jesus lui dit : vous en avez bien jugé. Et se retournant vers la femme, il dit à Simon : voyez-vous cette femme ! je suis entré dans votre maison, et vous n'en m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds ; au lieu qu'elle, elle me les a arrosés de ses larmes, et me les a essuyé avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser : au lieu qu'elle depuis qu'elle est entrée, elle n'a point cessé de baiser mes pieds. Vous ne m'avez point frotté la tête d'huile de senteur ; au lieu qu'elle, elle m'a frotté les pieds d'une liqueur odoriférante. C'est pourquoi je vous le dis, beaucoup de péchés lui sont remis : car elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui on remet moins aime moins. Après cela il dit à cette femme : vos péchés vous sont remis. Ceux qui étoient à table avec lui, commencerent à dire en eux-mêmes : qui est cet homme-ci, qui même remet les péchés ! il dit enfin à la femme : votre foi vous a sauvée, allez en paix.

MÉDITATION.

Sur le modele de la véritable Pénitence.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ dans cette femme pécheresse le modele d'une véritable conversion. Touchée de l'état malheureux où elle vivoit, elle se rend enfin aux pressantes sollicitations de la grace. Elle n'a garde de renvoyer sa conversion à un autre jour : *Ut cognovit.* Au moment que Dieu lui fit connoître ses désordres et les maladies de son ame, elle prend la résolution de recourir au divin Médecin. Que de gens qui brûlent dans les enfers, seroient à présent dans le Ciel, si, ayant eu la même connoissance, par la lumiere de la grace, la même inspiration, la même pensée de se convertir, ils n'eussent pas renvoyé à un jour de fête, à un autre temps, à un autre jour leur conversion ! malheureux délai, que tu damnes d'ames ! Magdelaine avoit cependant de grandes raisons de renvoyer sa conversion : elle étoit encore jeune, elle jouissoit d'une forte santé ; un âge plus mûr, une saison moins riante, paroissoient un temps plus propre à un changement qui pouvoit se démentir ; du moins la circonstance paroissoit un grand obstacle. Jésus-Christ avoit été prié à dîner chez un Pharisien, l'assemblée étoit grande, tous gens malins et impitoyables censeurs, de qui elle n'étoit que trop connue. S'il faut se convertir, pourquoi le faire avec tant d'éclat ; il semble qu'on veut faire parade de sa réforme. C'étoit, ce semble, de la prudence d'attendre que le Sauveur fût chez lui : le délai ne paroissoit pas fort long ; une fête de repas, un festin paroît peu convenir à donner au public une telle scene. Il faut avoir soin de sa réputation. Un pareil éclat étoit un aveu bien public, et une publication bien éclatante de ses désordres.

Ainsi raisonne l'esprit du monde et de la chair. L'esprit de Dieu raisonne bien autrement. *Ut cognovit.* Magdelaine n'a pas plutôt appris où elle pourra trouver son Sauveur, qu'elle y court : elle entre dans la salle du festin, elle fend la presse, et ne parlant que par ses pleurs et ses sanglots, elle se prosterne aux pieds de Jesus-Christ, et les arrose de ses larmes. Rien n'est plus hardi, rien n'est plus généreux qu'une ame véritablement convertie. Le crime est effronté, le vice méprise tout respect humain ; mais on peut dire que la véritable conversion inspire encore plus de courage. Jugeons du mérite et de la sincérité de ces conversions apparentes, de ces lâches, timides et toujours pernicieuses demi-conversions, qui craignent même qu'on ne les prenne pour un retour de l'ame à Dieu, et pour un adieu au monde. Nulle considération n'arrête Magdelaine : railleries des libertins, censure piquantes des mondains, interprétations malignes, rien n'est capable de l'ébranler. Elle se tient aux pieds du Sauveur, ses larmes sont le langage de sa contrition, son regret plaide pour elle. Après un tel éclat, après une telle démarche, on n'est guere capable de se démentir : rien ne répond mieux de la persévérance, qu'une déclaration si publique. Et voilà ce que le démon craint ; il n'empêche pas qu'on se convertisse, mais il ne veut pas que ce soit avec éclat ; ces ménagemens, ce respect humain, cette honte de paroître converti est toujours pour lui une ressource, et voilà ce qui fait tant de fausses conversions, ou du moins ce qui fait qu'il y a si peu de conversions qui persévérent.

SECOND POINT.

Considérez que toute la conversion de Magdelaine ne se réduit pas à détester ses péchés passés et en obtenir le pardon, elle est suivie d'une vie fervente, pénitente, exemplaire. Quelle réforme

de mœurs plus éclatante, quelle dévotion plus affectueuse, quelle ferveur plus persévérante, quelle pénitence plus longue et plus austere, quel amour de Dieu plus parfait et plus généreux ! Y eut-il une servante de Jesus-Christ plus fidelle que Magdelaine ? Y eut-il une occasion de donner à son bon Maître une preuve de son ardent amour, dont elle n'ait pas profité ? S'il lui reste quelque débris de son luxe et de sa vanité, ce n'est que pour lui en faire publiquement des sacrifices. Elle prend toujours le temps où l'assemblée est plus nombreuse, pour verser sur les pieds du Sauveur ses plus précieux parfums. Les disciples les plus attachés au Fils de Dieu se retirent dès qu'ils le voient saisi et arrêté ; il n'y a que saint Jean, le disciple bien-aimé, qui le suive jusqu'au pied de la croix, et Magdelaine. O qu'il est vrai qu'elle a aimé beaucoup Jesus-Christ ! *Dilexit multùm !* et qu'on est généreux quand on aime ! Son attachement au Sauveur ne sauroit s'affoiblir ; elle l'aime sur la croix, elle l'aime jusque dans le sépulcre : elle y court pour lui rendre les derniers devoirs. Ni les soldats armés, ni une pierre d'un poids énorme qui ferme l'entrée du tombeau, ni le sceau public, ne sauroient arrêter son zele. Elle ne croit rien impossible, elle croit tout facile à son amour. Enfin, la plus cruelle persécution, le danger le plus visible d'un triste naufrage n'ébranle ni sa foi, ni sa constance au service de son Dieu. Sur mer comme sur terre, dans sa patrie ou dans un pays étranger, par-tout elle fait profession d'être servante de Jesus-Christ, par-tout elle soutient sa religion, par-tout elle se déclare pour le Dieu qu'elle adore et qu'elle aime. Jamais personne n'eut une assurance moins douteuse, et plus positive du pardon de tous ses péchés que Magdelaine : se contente-t-elle de l'assurance qu'elle a de son pardon ? Vous le savez, fut-il jamais une plus longue et plus austere pénitence ? Dix-sept ans dans

dans le creux d'un affreux rocher, sans autre nourriture que quelques racines insipides et ameres : voilà quelle fut la vie de cette femme délicate, nourrie dans les plaisirs, élevée, pour ainsi dire, dans la mondanité ; mais véritablement convertie. O le beau et l'excellent modele de pénitence ! mais trouve-t-on aujourd'hui beaucoup de copies d'un modele aussi parfait ? On trouve un grand nombre de gens qui imitent Magdelaine pécheresse ; on trouve-t-on beaucoup qui imitent Magdelaine pénitente ? Une confession fort superficielle, une contrition fort douteuse, une pénitence fort légere, suivie d'une vie aussi mondaine, quelquefois plus délicieuse, toujours fort indévote Voilà à quoi se réduit la prétendue conversion de la plupart des pécheurs de nos jours ; et après cela, on meurt tranquille !

Eh ! Seigneur, ne permettez pas que ce grand modele de conversion ne serve qu'à me rendre plus coupable. Faites-moi la grace, non-seulement de détester véritablement tous mes péchés ; mais faites que ma pénitence soit une preuve de ma sincere contrition, et une marque du pardon de mes péchés.

Aspirations dévotes durant le jour.

Cor mundum crea in me Deus : et spiritum rectum innova in visceribus meis. Psal. 50.

Renouvellez en moi, Seigneur, cette pureté de cœur, et cette droiture d'esprit qui sont les marques d'une véritable pénitence.

Cor contritum et humiliatum Deus non despicies. Psal. 50.

Votre colere, Seigneur, ne sauroit tenir contre un cœur contrit et humilié : donnez-moi donc cette contrition véritable, et cet esprit de pénitence.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NE vous contentez pas d'admirer dans la Magdelaine un modele parfait d'une véritable conversion, imitez un si grand exemple. Ce n'est pas assez d'avoir détesté véritablement tous vos péchés, d'avoir fait une bonne confession, d'avoir même réformé vos mœurs et changé de vie, il faut y ajouter la mortification et la pénitence, si vous voulez persévérer. *De propitiatio peccato noli esse sine metu*, dit l'Esprit-Saint. Fussiez-vous assuré autant que Magdelaine, que Dieu vous a pardonné vos péchés, ne laissez pas de craindre d'une crainte accompagnée de confiance, mais qui le soit aussi d'une sainte sévérité.

2.° Ne passez aucun jour de votre vie sans faire des actes de contrition de vos péchés passés, et sans faire aussi quelque exercice de pénitence. Ayez des mortifications pour toutes les années, quelques-unes pour tous les mois, quelques autres pour toutes les semaines, et ayez quelque exercice de pénitence pour tous les jours. Ayez pour suspecte et pour douteuse toute conversion sans ce pieux exercice. On ne sauroit conserver l'innocence sans ces secours.

LE VENDREDI DE LA SEMAINE

DE LA PASSION.

L'EGLISE, dans l'Office de la Messe de ce jour, nous annonce d'une maniere plus expresse la Passion et la mort du Sauveur, à la célébration de laquelle elle veut que nous nous préparions durant les huit jours qui la précedent.

L'introït de la Messe est pris du Pseaume trentieme, qui est une priere humble, affectueuse, pleine de confiance, que David fait à Dieu au milieu de ses plus grandes afflictions, et dans le plus grand danger de sa vie. David se voyant au milieu de ses ennemis, sans espérance d'éviter la mort que Saül avoit conclue, abandonné de ses proches et de ses amis, qui n'osoient se déclarer pour lui. Saül l'ayant proscrit, ses ennemis ne le ménagerent plus; les Grands entrerent dans la passion du Prince. Quelle figure mieux marquée, disent les Peres, de Jesus-Christ dans sa passion?

Miserere mihi Domine, quoniam tribulor : Seigneur, ayez pitié de l'extrême affliction où vous me voyez plongé. *Libera me, et eripe me de manibus inimicorum meorum, et à persequentibus me :* Délivrez-moi, Seigneur, et tirez-moi des mains de mes ennemis, qui me persécutent avec acharnement, dans le dessein de me perdre. *Domine non confundar, quoniam invocavi te :* que je n'aie point la honte de me voir abandonné de vous, après avoir invoqué votre nom. *In te Domine speravi, non confundar in æternum : in justitia tua libera me* : J'ai toujours espéré en vous, Seigneur; que je n'aie jamais la confusion d'y avoir espéré en vain, que votre justice vous arme pour ma délivrance. On a déjà observé ailleurs, que Jesus-Christ s'étant appliqué le sixieme verset de ce Pseaume, il nous a marqué par là, que les persécutions de David étoient la figure des siennes.

L'Epître répond parfaitement à ce Pseaume; elle est formée des paroles du Prophete Jérémie, qui, portant aussi la figure de Jesus-Christ, prie pour être délivré de ses ennemis. Il prédit que ceux qui abandonnent Dieu seront confondus, et que ceux qui se retirent de lui, seront écrits sur le sable de la terre pour être bientôt effacés.

Le Prophete Jérémie eut ordre de Dieu d'annoncer au peuple Juif, au Roi, aux Grands de la

Cour et aux Prêtres, les malheurs qui devoient arriver dans peu de temps à la ville de Jérusalem, et à toute la nation. Le Seigneur les faisant avertir par son Prophete, pour les porter à appaiser par la pénitence, la justice divine, justement irritée par la corruption générale des mœurs. Mais on se moqua, et de la prophétie et du Prophete. Après avoir menacé diverses fois le peuple de sa ruine prochaine et de la captivité, et toujours inutilement; il attaqua les Grands du pays, les Prêtres même, et les Docteurs ou Interpretes de la loi. Tous étoient dans une corruption si générale, tellement endurcis dans l'impiété, l'idolâtrie, l'avarice, la débauche, et dans toutes sortes de dissolutions, que la parole de vérité ne fut reçue de personne; et que tous s'irritant contre celui qui la leur annonçoit, et qui tâchoit de les porter à la pénitence, pour détourner les malheurs dont ils étoient menacés, ils se mirent à le persécuter de la maniere la plus cruelle, et formerent dès-lors le dessein de le perdre. Le Prophete ne se rebuta point. Voyant qu'on ne vouloit point l'écouter, il dicta à Baruch, son principal disciple, tout ce qu'il prédit contre Jérusalem, et contre toute la nation. Lorque la prophétie fut montrée au Roi Joakim, ce Prince outré des malheurs qu'on lui présidoit, déchira cet écrit avec un canif, et le jeta au feu; mais Dieu commanda au Prophete de récrire ces mêmes menaces dans un autre volume, et d'y en ajouter encore plusieurs autres. Cependant cette sainte liberté, que l'Esprit de Dieu qui l'animoit lui fit prendre, l'exposa aux persécutions des Juifs. Il fut mis deux ou trois fois en prison, et les courtisans de Sedecias, ne pouvant souffrir que malgré sa prison il reprochât continuellement aux Juifs leurs désordres, et leur annonçât les malheurs qui les menaçoient, le jetterent dans une basse-fosse remplie de boue. Il y auroit péri, si un Ethiopien nommé Abdemelech, que son mérite

avoit avancé auprès du Roi, n'eût obtenu de ce Prince la permission de l'en retirer. Ceux de la ville d'Anathoth, lieu de sa naissance, furent ce semble des plus ardens à le persécuter. Ses concitoyens le menacerent de le faire mourir, s'il prophétisoit davantage au nom du Seigneur; mais il n'en fut que plus hardi à leur annoncer les terribles effets de la colere divine, et ce ne fut pas sans miracle qu'il se tira de leurs mains.

Etant allé à Jérusalem, il continua ses funestes prédictions avec le même zele qu'auparavant, et dit fort haut, que le Temple ne garantiroit pas la Ville de la colere du Seigneur, qui la traiteroit comme il avoit fait Silo; ajoutant qu'il la rendroit l'exécration de tous les peuples de la terre. Les Prêtres, le peuple et les Prophetes qui étoient alors, ce que furent après le retour de la captivité, les Scribes et les Docteurs, l'ayant entendu, se jetterent sur lui, criant qu'il falloit le faire mourir sur l'heure, pour l'empêcher de prophétiser davantage au nom du Seigneur. On le saisit, on le traîna devant le Roi, on demanda sa mort, disant qu'il l'avoit méritée, pour avoir prophétisé contre la Ville. On s'assembla pour en délibérer, et les Sénateurs ayant reconnu que tout son crime étoit, non pas d'avoir attiré des malheurs sur la Ville, mais d'avoir prédit ceux dont elle étoit menacée de la part du Seigneur, et d'avoir voulu porter le peuple à la pénitence pour tâcher de les détourner, le délivrerent : Jérémie fut renvoyé absous, malgré la fureur du peuple et la haine des Prêtres.

Loin d'être rebuté par de si injustes persécutions, et par de si fréquens dangers, son zele n'en devint que plus ardent, et ses prédictions moins vagues et moins obscures. Il prédit que la colere du Seigneur alloit éclater incessamment sur Jérusalem, et que l'instrument dont Dieu se serviroit pour la châtier, c'étoit Nabuchodonosor, Roi

de Babylone. Ces dernieres menaces, si précises, n'eurent point encore la force d'amollir ces cœurs endurcis. Il eût été encore temps d'appaiser le Ciel irrité, si ce malheureux peuple eût eu recours à la clémence de Dieu et à la pénitence. L'événement ne vérifia que trop tôt toutes ces funestes prédictions. Nabuchodonosor fit avancer son armée vers le Jourdain pour entrer en Judée.

Il y avoit au-delà de ce fleuve certains Solitaires, appellés RECABITES, du nom de Recab, un des descendans de Jethro, beau-pere de Moïse. C'étoient des gens d'une vie fort austere, qui ne possédoient rien, et qui ne demeuroient en tout temps que sous des tentes. Leur abstinence étoit étonnante. Ils passoient leur vie à chanter les louanges de Dieu, accompagnant toujours leur chant de la symphonie. Nabuchodonosor étant sur le point d'entrer dans leur pays avec son armée, ils en sortirent pour se mettre à couvert des insultes des soldats païens, et ayant passé le Jourdain, ils vinrent se retirer dans Jérusalem, comme dans un asile. A peine étoient-ils dans la ville, que Dieu voulant confondre les Juifs rebelles à ses volontés et à sa loi, par l'exemple de gens si exacts et si religieusement soumis à l'institut que leur pere leur avoit prescrit, donna ordre à Jérémie de les tenter, pour éprouver leur fidélité, en leur présentant du vin à boire. Le Prophete les mena tous au Temple, et les ayant fait entrer dans la chambre du trésor, il fit mettre devant eux des tasses pleines de vin, et leur dit de boire. Ils s'en excuserent tous, disant que leur pere Jonadab, fils de Recab, leur ayant commandé de ne jamais boire de vin, ni eux, ni leurs enfans, dans toute leur postérité, rien ne seroit jamais capable de leur faire violer ce précepte. Alors Jérémie se servant de cet exemple des Recabites, fit voir aux habitans de Jérusalem, comme ils étoient inexcusables de violer si insolemment les commandemens de leur

Dieu, et combien les Recabites auroient droit de s'élever contr'eux, et les accuser au grand jour des divines vengeances. Ainsi Jesus-Christ devoit se servir un jour de l'exemple des Ninivites, dans la même vue. Toutes ces sages remontrances du Prophete, ne firent qu'irriter davantage ce peuple endurci. Nabuchodonosor approchant, Jérémie fut mis en prison pour l'empêcher d'aller prêcher au Temple à son ordinaire. Enfin, après la prise et le saccagement de Jérusalem, et l'accomplissement de tous les maux que Jérémie leur avoit prédit, ce peuple malheureux, bien loin de se reconnoître et revenir de ses égaremens, s'en prit au saint Prophete, qui ne cessoit de leur reprocher leurs dissolutions et leur idolâtrie : de sorte que ne pouvant plus souffrir ces justes et salutaires reproches, ils le lapiderent dans la ville de Taphné. Or, ce fut durant le plus grand feu des persécutions, que Jérémie fit à Dieu l'admirable priere, qui fait le sujet de l'Epître de la Messe de ce jour. Rien n'est plus visible que l'analogie qui se trouve entre les persécutions de Jérémie et celles de Jesus-Christ ; le sujet de la haine, et les motifs des persécuteurs sont semblables : c'est ce qui a toujours fait regarder ce Prophete, dans tout ce qu'il a souffert des Juifs pour la justice, comme la figure de Jesus-Christ dans sa Passion.

L'Evangile du jour renferme l'arrêt de mort, pour ainsi dire, porté dans l'assemblée des Juifs, contre le Sauveur du monde.

La résurrection de Lazare étoit un miracle trop éclatant, pour n'avoir pas fait de grandes impressions sur les esprits. Un fort grand nombre de ceux qui en avoient été les témoins, avoient cru en lui : d'autres, au lieu de se rendre à un miracle si visible, ne firent que s'endurcir dans leur incrédulité. Ainsi voit-on encore tous les jours des gens s'endurcir dans le crime et dans l'erreur, en écoutant ou en lisant ce qui convertit ceux qui

ont un cœur droit, et dont l'esprit n'est point fasciné par une passion dominante. Ces Juifs obstinés étant venus de Béthanie à Jérusalem, racontèrent aux Pharisiens ce que Jesus venoit de faire, et leur avouerent que ce miracle avoit fait une grande impression sur les esprits, et grossissoit tous les jours le nombre de ses disciples. Cet événement merveilleux alarma fort la jalousie et la haine des ennemis du Sauveur. Ils crurent qu'il falloit s'assembler pour délibérer, et qu'il n'y avoit pas de temps à perdre. L'assemblée se fit, elle étoit composée des Pontifes qui y présidoient, des Pharisiens et des Scribes. On ne pensa qu'à chercher des voies pour opprimer le Sauveur, comme si le bien qu'il faisoit par-tout eût été un mal public, auquel on eût dû apporter un prompt remede. On voit ici le rapport qu'il y a entre l'Epitre et l'Evangile du jour. Que faisons nous, disoient-ils, à quoi pensons-nous ? Cet homme fait beaucoup de miracles qui le mettent en grand crédit, et font croire au peuple qu'il est le Messie. Si nous le laissons faire, tout le monde croira en lui ; il va bientôt être reconnu par toute la nation pour Roi des Juifs, et pour le Sauveur promis à nos peres ; et les Romains qui ne peuvent souffrir d'autre domination que la leur, viendront nous attaquer comme des rebelles, détruiront notre Ville, notre Temple, notre nation. Qu'on raisonne mal, ô mon Dieu ! quand c'est la passion ou l'esprit de parti qui raisonne ! tandis que les Pharisiens ont cru pouvoir décrier les miracles du Sauveur, ils l'ont attaqué comme un ennemi du vrai Dieu. Aujourd'hui qu'ils se voient forcés de reconnoître sa puissance, ils songent à le poursuivre comme un ennemi de l'état. Ainsi, l'esprit d'erreur fait tout servir à ses desseins, pour perdre un adversaire redoutable. Mais où a abouti cette prévoyance de la Synagogue ! au mal même qu'elle comptoit d'éviter. Les Juifs paroissent

appréhender que le peuple ne choisisse Jesus-Christ pour Roi, et que les Romains ne traitent leur nation de rebelle, et ne la détruisent ; mais le crime que cette crainte imaginaire leur fait entreprendre, attire bientôt sur toute la nation le malheur qu'il font semblant de vouloir éviter.

Aprés qu'on eut opiné, Caïphe, qui présidoit à l'assemblée, en qualité de Grand-Prêtre dont il faisoit cette année-là les principales fonctions, prenant la parole : vous n'y entendez rien, leur dit-il, ne voyez-vous pas qu'il est de notre intérêt qu'un seul homme meure pour tous les autres, et qu'à moins que nous ne voulions tous périr, il faut de nécessité sacrifier un homme pour sauver toute la nation. L'Evangile ajoute qu'il ne parla point ainsi de son chef, mais comme il étoit un Grand-Prêtre, il dit, par un esprit prophétique, que Jesus-Christ devoit mourir pour le salut de la nation. Que Dieu est admirable dans les moyens qu'il emploie pour exécuter ses desseins ! la passion, l'erreur même, servent ici selon ses vues, d'organes à la vérité. Caïphe animé de haine contre Jesus-Christ, conclut à le faire mourir pour sauver le peuple ; et ses paroles prises dans le sens qu'il leur donne, n'ont rien que de faux, puisque la mort de Jesus-Christ doit en effet être suivie de la destruction de la nation Juive. Mais Caïphe est le souverain Pontife, et ses paroles entendues au sens de l'Esprit-Saint, qui parle en cette occasion par sa bouche, sont le décret de mort porté contre Jesus-Christ par son Pere, pour le salut des Juifs et des Gentils. La mort de Jesus-Christ fut donc résolue dans cette assemblée. Il ne fut plus question de délibérer sur cela, mais seulement de prendre les moyens sûrs d'exécuter la résolution qu'ils avoient prise.

Quelque secrete que fût la délibération, elle ne l'étoit pas pour celui à qui rien ne se peut cacher. Mais comme ce n'étoit pas encore le jour que son

Pere lui avoit marqué, le Sauveur ne voulut plus paroître dans les lieux publics; il se retira dans le pays voisin du désert à une ville nommée Ephrem, et il se tint là avec ses disciples. Chose étrange! ce qui détermine les Juifs à faire mourir Jesus-Christ, c'est d'avoir ressuscité un mort enterré depuis quatre jours; c'est-à-dire, parce qu'il a fait le plus grand et le plus surprenant de tous les miracles, que la toute-puissance de Dieu pouvoit seule opérer. Il faut le faire mourir, parce qu'il prouve invinciblement qu'il est le Messie promis, et qu'il le démontre invinciblement par le plus surprenant de tous les miracles! l'injustice, la malignité de la plus furieuse passion, l'impiété, l'irréligion, peuvent-elles mieux être marquées?

* On célebre en ce jour, dans plusieurs Eglises, la fête de Compassion de la sainte Vierge, ou de Notre-Dame de pitié, qu'on célebre en quelques autres sous le titre de Fête des souffrances de la sainte Vierge, et en d'autres sous celui de Fête de Notre-Dame des sept douleurs. La part que la sainte Vierge a eue à la passion et à la mort de son divin fils, dont elle a ressenti, de la maniere la plus vive, toutes les douleurs qu'il a souffertes, tous les opprobres dont il a été rassassié, toutes les amertumes dont son ame a été inondée; tout cela a donné occasion à cette pieuse et intéressante solemnité. Cette fête se célebre avec beaucoup de dévotion dans toute l'Espagne, et c'est une fête d'obligation depuis qu'elle a été approuvée par le Pape Clément X; elle est fort célebre dans l'Eglise de Paris, avec un Office fort choisi, et très-propre de cette fête. La maniere affectueuse et touchante dont les saints Peres parlent de ce que la sainte Vierge souffrit intérieurement durant le cours de la passion de Jesus-Christ, qu'ils appellent la passion et le martyre de la

* *La Fête de la Compassion de la sainte Vierge ou de Notre-Dame de Pitié.*

sainte Vierge, fait assez voir la vénération et la dévotion singuliere que les fideles ont eue de tout temps pour les amertumes de cette divine mere affligée, lesquelles lui ont fait donner par l'Eglise le glorieux titre de la Reine des Martyrs : *Regina Martyrum.* La fête de la Compassion de la sainte Vierge, ou de Notre-Dame de Pitié fut instituée ou prescrite en 1423, dans le Concile de Cologne, pour réparer en quelque maniere ce que les Hussites avoient fait contre l'honneur et le culte de cette bienheureuse mere, contre laquelle, à l'exemple de tous les hérétiques de tous les temps, ils avoient vomi mille blasphêmes, condamnant surtout les images où la sainte Vierge étoit représentée, tenant entre ses bras son fils mort, après qu'on l'eut détaché de la croix. On a donné à cette fête le nom de Compassion de la sainte Vierge, c'est-à-dire, de la sainte Vierge compâtissante, et comme participante à toutes les humiliations et à toutes les souffrances de son cher fils. La passion du fils étant en même temps la passion douloureuse de la mere : *Christi passio*, dit saint Bernard, *quasi torrens implet filium patientem, et in matrem redundat filio compatientem.* En quelques endroits on a assigné à cette fête un jour fixe dans le calendrier, dans la vue d'en faire une préparation à la passion de Jesus-Christ ; on l'a mise au 18 de Mars, huit jours avant le vingt-cinquieme, qui est le jour où l'on croit que le Sauveur est mort. Ailleurs on a jugé plus à propos de la rendre mobile, pour lui donner encore plus de proportion avec celle de son cher fils, et on l'a attachée au Vendredi qui précede le Vendredi-Saint. On voit en quelques lieux aussi où la fête des souffrances de la sainte Vierge, et celle de Notre-Dame des sept douleurs, se font le Samedi, veille des Rameaux, comme le jour de la semaine, singuliérement consacré à la dévotion envers la sainte Vierge.

On peut rapporter encore en ce jour une autre fête dite de la passion de la sainte Vierge, qui étoit fort ancienne en Orient, et qu'on appeloit en France Notre-Dame de Pâmoison, c'est-à-dire, de la défaillance, qui est à peu près la même que celle de Notre-Dame de Pitié. Le Cardinal Cajetan témoigne que cette fête étoit célébrée de son temps avec beaucoup de solemnité, même avec Octave, depuis le Dimanche de la Passion jusqu'au Dimanche des Rameaux. Tout cela fait voir les sentimens de tendresse, de reconnoissance et de vénération, qu'on a toujours eus dans l'Eglise pour les souffrances intérieures de la sainte Vierge, inséparables de celles du Sauveur. C'est à notre occasion qu'elle les a erdurées, comme le Sauveur lui-même les avoit acceptées pour l'amour de nous.

On ne peut pas douter que la sainte Vierge ne fût parfaitement instruite du mystere de notre Rédemption, dès qu'elle devint la mere du Sauveur, et qu'elle n'en connût toutes les circonstances. Le pere éternel l'ayant choisie pour la mere de son fils, lui avoit donné sur ce fils tous les droits que peut avoir sur son fils une mere. Il fallut donc qu'elle consentît à sa mort et à son sacrifice, pour le salut des hommes; c'est le sacrifice qu'elle fit de ce cher fils, lorsqu'elle l'alla offrir elle-même dans le Temple, où le Prophete Siméon lui prédit que la passion du fils seroit en même temps la passion de la mere : *Ecce positus est in signum cui contradicetur;* cet enfant est au monde pour être en butte à la contradiction, c'est-à-dire, que les Juifs disputeront en quelque sorte ensemble, à qui fera souffrir au Messie plus d'affronts et de mauvais traitemens; il deviendra le principal objet de leur haine et de leur cruauté. *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius:* et vous-même, vous aurez l'ame transpercée d'un glaive, c'est-à-dire, vous ressentirez la plus vive

douleur : les outrages qu'on fera à votre fils, seront pour vous comme autant de coups de poignard qu'on vous enfoncera dans le sein. La douleur que vous ressentirez sera plus cruelle que la mort même ; et si vous ne mourez pas avec votre fils, c'est pour mourir autant de fois que vous le verrez souffrir. C'est pour l'amour de nous que Marie consent à la mort de son fils, et qu'elle accepte tout ce que doit lui coûter la passion et la mort de ce cher fils, pour le salut des hommes. N'étoit-il pas juste, qu'en célébrant durant quinze jours la passion et la mort du Sauveur des hommes, il y eût du moins un jour consacré à célébrer la passion de la sainte Vierge, et tout ce qu'elle a souffert pour l'amour de nous ; et voilà le principal motif et l'objet de cette fête.

Il n'est pas possible de comprendre ce que la sainte Vierge a souffert durant la passion et la mort du Sauveur, et tout cela pour le salut des hommes. *Omninò unum erat Christi et Mariæ holocaustum*, dit Arnaud de Chartres (a), *ambo pariter offerebant, hæc in sanguine cordis, ille in sanguine carnis :* c'étoit un même holocauste que celui de Jesus et celui de Marie ; ils s'offroient tous deux en même temps : Marie dans le sang, pour ainsi dire, qui couloit de son cœur, et Jesus dans le sang qui couloit de toutes les veines de son corps. *Quod in carne Christi agebant clavi, et lancea ; hoc in Virginis mente agebat natura :* l'amour compâtissant faisoit dans l'ame de la mere, ce que les clous, les fouets, les épines et la lance faisoient sur le corps adorable du fils. *Vicit sexum*, ajoute-t-il, *passa est ultra humanitatem :* la Vierge a souffert au de-là de ce que la foiblesse de son sexe, et de ce que les forces de la nature humaine peuvent souffrir : *Torquebatur namque magis quàm si torqueretur ex se, quia suprà se incomparabiliter diligebat, id undè dolebat :* parce qu'elle

(a) *De laud. Virgin.*

leurs ? dans quels sentimens d'amour, de vénération, de sensibilité et de reconnoissance dois-je être, considérant ce saint cœur changé en une mer d'amertume et d'absinthe ? *O suavissimum cor amoris ! aspicio cor tuum, et jam non est cor, sed fel amarum et absinthium.* C'est avec ces religieux sentimens de tendresse, d'admiration et de reconnoissance que les Saints ont honoré les souffrances et la passion de la mere de Dieu, et que nous devons les honorer à leur exemple.

La sainte Vierge a enfanté son divin fils sans douleur, mais ce n'a été que dans les plus vives douleurs de la passion et de la mort, pour ainsi dire, de ce même fils, qu'elle est devenue notre mere. *Ecce filius tuus, ecce mater tua.* C'est sur le Calvaire ; c'est au pied de la croix ; c'est dans les tranchées, pour ainsi dire, de la plus vive douleur qui fût jamais, que le Sauveur expirant sur la croix prononça ces paroles. Et comme saint Jean, disent les Peres, représentoit là tous les hommes, le Sauveur déclara à tous en la personne de son disciple, que Marie étoit leur mere, et ordonna à tous de la regarder comme telle, et de l'honorer, de l'aimer et de la servir avec toute la tendresse, la confiance et le respect que doivent avoir pour une telle mere, ceux qui ont le bonheur d'être du nombre de ses enfans.

« Adressons-nous au Sauveur, dit le savant et » pieux Cardinal Bellarmin (c), et pleins de » confiance, prions-le instamment, les larmes aux » yeux, qu'il nous présente à sa sainte mere, » et qu'en lui montrant chacun de nous, il lui » dise : *voilà votre fils ;* qu'il nous dise ensuite, » en nous la montrant : voilà votre mere. Quel » bonheur pour nous, que d'être sous la protection » d'une mere si puissante ! qui sera capable de nous » arracher d'entre ses bras ? quelle tentation, » quelle adversité pourra nous abattre, tant que

(c) *De septem verbis Domini.*

» la mere de Dieu aura la bonté de nous sou-
» nir ? nous ne serons pas les premiers qu'elle
» aura favorisés de son assistance, dans les plus
» pressantes nécessités. Combien de gens l'ont in-
» voquée avant nous, et s'en est-il trouvé un
» seul qui eût sujet de se plaindre qu'elle l'eût
» renvoyé confus ? tous ont éprouvé combien il
» est doux et avantageux de l'avoir pour mere.
» *Elle a écrasé la tête de l'ancien serpent ;* et ceux
» qui se confient en elle *marchent* avec assurance
» *sur l'aspic, sur le basilic, sur le lion et sur*
» *le dragon.*

» Voyons ce qu'en disent les Saints, qu'on
» peut justement compter parmi ceux à qui le
» Sauveur a dit, ainsi qu'à saint Jean : *voilà*
» *votre mere.* Commençons par saint Ephrem, Dia-
» cre de Syrie, Pere fort ancien, et si célebre, que,
» comme écrit saint Jérôme, après avoir lu les
» livres sacrés, on lisoit les siens publiquement
» dans l'assemblée des Fideles. Ce saint homme,
» ce grand serviteur de Marie mere de Dieu, dans
» un excellent éloge qu'il en a fait, dit qu'elle
» est sans tache, et tout-à-fait pure, qu'elle est
» Reine de l'univers, et que tous ceux qui sont
» tentés de désespoir, mettent en elle leur espé-
» rance ; puis s'adressant à elle-même : vous êtes,
» dit-il, un port assuré pour ceux qui sont battus
» de l'orage ; vous consolez tout le monde ; les
» prisonniers et les captifs vous doivent leur déli-
» vrance ; vous protégez les orphelins ; vous ré-
» jouissez les malades, et on peut dire que nul
» n'est sauvé sans vous : *et omnium salus.* Cou-
» vrez-moi de vos ailes, ajoute-t-il, prenez-moi
» en votre protection, et ayez pitié de moi qui
» ne suis que boue et qu'ordure. Il conclut enfin
» par ces mots : voilà ce qui fait tout le sujet de
» mon espérance, ô Vierge très-pure ! je vous
» salue, ô la paix, la joie et le salut de tout
» l'univers ! *Ave pax, gaudium, et salus mundi.*

» O Reine du monde ! dit saint Jean Damascene, » recevez la priere d'un pécheur, qui ne laisse » pas, tout pécheur qu'il est, de vous aimer tendrement, et de vous honorer comme celle » de qui il attend toute sa consolation, à qui » il remet toute la conduite de sa vie ; par qui » il espere de rentrer en grace avec votre fils, » et dont il regarde la faveur comme un gage de » son salut : *Firmantque salutis arrham.*

» Joignons à ces deux Peres Grecs, deux » Peres Latins, continue le même savant Cardinal : saint Anselme, dans un livre exprès qu'il a » composé sur les grandeurs de la Vierge, dit ces paroles : ceux à qui Dieu a fait la grace de penser à » elle souvent, et de l'aimer tendrement, ont, ce » me semble, une grande marque de leur prédestination et de leur salut : *Cui saltem ità concessum* » *fuerit sæpè dulci studio posse cogitare de illâ*, » *magnum promerendæ salutis indicium esse con-* » *jecto*, *etc.* Saint Bernard ne cede à personne » en amour et en dévotion envers la sainte Vierge ; » voici comme il parle : considérez bien, dit-il, » quel amour, quelle dévotion pour Marie nous » veut inspirer celui qui a mis en elle la plénitude » de tout bien. Son intention est que nous reconnoissions tenir d'elle notre espérance, notre sanctification, et, pour ainsi dire, notre salut : » *Altiùs intuemini quanto devotionis affectu à nobis* » *Mariam voluerit honorari*, *qui totius bonis ple-* » *nitudinem posuit in Maria ; ut proindè*, *si quid* » *spei in nobis est*, *si quid gratiæ*, *si quid sa-* » *lutis*, *ab eâ noverimus redundare.* Employons-» nous donc, ajoute-t-il, avec toute l'affection » et tous les désirs de notre cœur, à honorer » l'incomparable Marie ; car telle est la volonté » de celui qui a souhaité que tout ce que nous » avons de bien nous l'eussions par elle : *Totis* » *ergo medullis cordium*, *et votis omnibus Mariam* » *veneremur ; quia sic est voluntas ejus qui totum*

» *nos habere voluit per Mariam.* Mes chers enfans, » c'est ici l'échelle par où les pécheurs montent » au Ciel, le plus grand appui que j'aie (après » Jesus-Christ), c'est tout le soutien de mon » espérance : *Filioli, hæc peccatorum scala, hæc* » *mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei* » *meæ.* Les deux plus grandes lumieres de l'école, » saint Thomas et saint Bonaventure, animés du » même esprit, n'ont pas d'autres sentimens. » Marie, dit le premier, est bénie entre toutes » les femmes, parce qu'elle seule a éloigné la » malédiction, qu'elle a porté la bénédiction, et » qu'elle a ouvert la porte du Ciel : *Benedicta in* » *mulieribus, quia ipsa sola maledictionem sustulit,* » *et benedictionem portavit, et januam paradisi* » *aperuit* (d). Comme tous ceux, ô bienheureuse » mere de Dieu! s'écrie saint Bonaventure, comme » tous ceux qui ont pour vous de l'éloignement, » et que vous ne regardez pas d'un œil de pitié, » ne peuvent manquer de se perdre ; ainsi tous » ceux qui s'approchent de vous, et que vous » regardez d'un œil favorable, ne peuvent périr : » *Sicut, ô beatissima, omnis à te adversus et à* » *te despectus, necesse est ut intereat ; ita omnis* » *ad te conversus, et à te respectus, impossibile* » *est ut pereat.*

» Par tout ce que nous avons dit, conclut le » savant Cardinal, on peut voir que la dévotion » envers la très-sainte Vierge n'est pas un des » moindres signes de prédestination, parce qu'il » est impossible qu'un homme périsse, de qui le » Sauveur a dit à sa mere : *voilà votre fils*, et qui » a reçu avec un grand sentiment de reconnois- » sance et d'amour, cette autre parole : *voilà* » *votre mere.* »

Dans toute l'Espagne, dans l'Eglise de Paris, de Cologne et ailleurs, où l'on célebre en ce jour avec plus de solemnité la fête de la Compassion,

(d) *Opusc. 1. de salut. Ang. In Pharet. lib. 1, cap. 5.*

ou des Souffrances de la sainte Vierge, l'Epître de la Messe est prise des Lamentations de Jérémie, dans l'endroit où la ville de Jérusalem représente au Seigneur son extrême affliction et l'amertume où elle est plongée, et qu'on ne daigne pas seulement avoir pitié d'elle.

L'Evangile qu'on lit à la Messe de cette fête contient l'histoire de ce qui se passa sur le Calvaire à la mort de Jesus-Christ, lorsque ce divin Sauveur recommanda son disciple bien-aimé à sa mere qui étoit au pied de la croix, et sa mere à ce cher disciple, comme saint Jean le rapporte lui-même, au dix-neuvieme chapitre de l'Evangile.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de cette fête est celle qui suit.

DEUS, in cujus passione, secundùm Simeonis prophetiam, dulcissimam animam gloriosæ Virginis, et Matris Mariæ doloris gladius pertransivit : concede propitius ; ut qui transfixionem ejus, et passionem venerando recolimus, gloriosis meritis, et precibus omnium sanctorum cruci fideliter astantium intercedentibus, Passionis tuæ effectum felicem consequamur. Qui vivis et regnas, etc.

O DIEU ! qui avez vu durant votre Passion, l'ame très-tendre de la glorieuse Vierge Marie votre Mere, transpercée d'un glaive de douleur, selon la prophétie du vénérable Simeon, accordez-nous par votre bonté, que tandis que nous célébrons avec vénération la mémoire de sa Compassion et de ses Souffrances, nous recueillions, par les mérites et l'intercession de tous les Saints qui ont été fideles à se tenir attachés à la croix, les heureux fruits de votre Passion; vous qui vivez et régnez, etc.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

CORDIBUS nostris, quæsumus, Domine, gratiam tuam benignus infunde, ut peccata nostra castigatione voluntaria cohi-

RÉPANDEZ, Seigneur, votre grace dans nos cœurs par votre bonté ; afin qu'en punissant nos péchés par un châtiment volontaire, nous

bentes, temporaliter potiùs maceramur, quàm suppliciis deputemur æternis. Per Dominum, etc.

évitions par ces peines temporelles que nous souffrons, de tomber dans les supplices éternels. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Jérémie. Chap. 17.

IN diebus illis, dixit Jeremias : Domine, omnes qui te derelinquunt, confundentur : recedentes à te, in terra scribentur, quoniam dereliquerunt venam aquarum viventium Dominum. Sana me, Domine, et sanabor, salvum me fac, et salvus ero, quoniam laus mea tu es. Ecce ipsi dicunt ad me : ubi est verbum Domini ! veniat. Et ego non sum turbatus, te pastorem sequens : et diem hominis non desideravi, tu scis. Quod egressum est de labiis meis, rectum in conspectu tuo fuit. Non sis tu mihi formidini, spes mea tu in die afflictionis. Confundantur qui me persequuntur, et non confundar ego ! paveant illi, et non paveam ego : induc super eos diem afflictionis, et duplici contritione contere eos, Domine Deus noster.

EN ces jours-là, Jérémie dit : Seigneur, tous ceux qui vous abandonnent seront confondus ; ceux qui se retirent de vous, seront écrits sur la terre parce qu'ils ont abandonné le Seigneur, qui est la source des eaux vives. Guérissez-moi, Seigneur, et je serai guéri ; sauvez-moi, et je serai sauvé, parce que vous êtes ma gloire. Je les vois qui me disent : où est la parole du Seigneur ? qu'elle s'accomplisse. Mais pour moi, je n'ai point été troublé en vous suivant comme mon Pasteur, et je n'ai point désiré le jour de l'homme, vous le savez. Ce qui est sorti de mes levres, a été droit devant vos yeux. Ne me devenez point un sujet de crainte, puisque c'est vous qui êtes mon espérance au jour de l'affliction. Que ceux qui me persécutent soient confondus, et que je ne sois point confondu moi-même ; qu'ils soient dans l'épouvante, et que je ne sois point épouvanté ; faites venir sur eux un jour de malheurs, et brisez-les en les accablant de divers maux, ô Seigneur, qui êtes notre Dieu !

La priere que fait ici Jérémie, est pleine d'allégories, et de grands sentimens de religion et de confiance au milieu de ses persécutions. Il représente à Dieu les discours moqueurs que faisoient les Juifs,

qui insultoient en quelque sorte à la patience du Seigneur, et se moquoient de ses menaces, en disant : veniat ! *que sa colere éclate, il tarde bien de nous en faire sentir les effets.* Je n'ai point désiré le jour de l'homme, *dit-il, c'est-à-dire, je ne souhaite point que les maux que je leur ai prédit de votre part, leur arrivent ; à Dieu ne plaise que j'aie le moindre désir de vengeance. Je n'ai jamais désiré ni la perte, ni la punition, ni le malheur de mon peuple ; et si je vous demande que vous fassiez venir sur eux un jour de malheurs, c'est-à-dire, que vous leur fassiez sentir l'effet de vos terribles menaces, c'est afin qu'en multipliant leurs afflictions ils se convertissent, et reviennent à vous.*

RÉFLEXIONS.

Tous ceux qui vous abandonnent seront confondus. C'est du Seigneur que le Prophete parle ; et rien ne peut être mieux appliqué à la sainte Vierge, de qui les saints Peres ont dit si souvent que comme ceux qui l'aiment avec tendresse, qui l'honorent avec persévérance, et qui la servent avec fidélité, ne sauroient se perdre ; aussi ceux qui s'éloignent d'elle, qui abandonnent son culte, qui n'ont ni confiance en elle, ni envers elle cette dévotion religieuse qui regne dans tous les élus, ne sauroient manquer de périr : *necesse est ut intereat* (e). Celui qui servira dignement la sainte Vierge, dit saint Bonaventure, sera justifié et sauvé ; mais celui qui négligera son service, mourra dans ses péchés : *Qui dignè coluerit Mariam, justificabitur, et qui neglexerit eam, morietur in peccatis* (f). C'est Jesus-Christ lui-même, c'est l'Esprit-Saint qui a inspiré à toutes ces grandes lumieres de l'Eglise ces grands sentimens de dévotion, de confiance, de vénération et d'amour pour la Mere de Dieu ; c'est l'Esprit-Saint qui leur en a fait faire

(e) *Bonav. in Pharetr.* (f) *In Psalt.*

de si magnifiques éloges. De là ces expressions si nobles, si pathétiques; ces termes si énergiques, si expressifs. *Tu es spes unica peccatorum*, dit saint Augustin : vous êtes, Vierge sainte, après Jesus-Christ, l'unique espérance des pécheurs. *Veneramur salutis Auctricem*, dit saint Jérôme : nous sommes pleins de respect et de vénération pour celle à qui dans un sens nous devons notre salut. On est quelquefois plutôt exaucé, dit saint Anselme, en invoquant le Nom de Marie, que le Nom de Jesus : *Velociter est nonnumquam salus memorato nomine ejus, quam invocato nomine Domini Jesu unici Filii sui;* de même que souvent l'on obtient plutôt sa grace du Roi par l'intercession d'une Reine, que si on s'adressoit immédiatement au Roi. De là tous ces titres pompeux et vrais, de Médiatrice, d'Avocate, de Mere de grace et de miséricorde; d'asyle et de réfuge des pécheurs; de là ce qui fait chanter plusieurs fois le jour à l'Eglise ces belles et affectueuses paroles : *Salve, Regina, Mater misericordiæ, vita, dulcedo et spes nostra, salve;* je vous salue, Reine, Mere de miséricorde; je vous salue vous qui êtes notre vie, notre consolation et notre espérance. Ces expressions n'ont jamais été du goût des hérétiques. Leur aversion pour la Mere est aussi ancienne que leur haine pour le Fils : nul qui ne soit éloigné de Marie autant que de la vraie Eglise. La sainte Vierge n'a d'ennemis de son culte, que les ennemis de Jesus-Christ. Celui-là ne s'éloignera jamais de la vérité en parlant de Marie, disoit un ancien Pere Grec, qui en dira tout ce qu'on peut dire de grand, de sublime, de magnifique : mais quelque chose qu'il en puisse dire, il ne pourra par son discours répondre à la grandeur de son mérite et de sa dignité : *De Virgine qui omnia illustria dixerit, numquam is à veritatis aberraverit scopo attamen dignitatis magnitudinem nullâ unquam oratione exæquabit.* Peut-on craindre l'excès en ce point! disoit le savant Chancelier de l'Université

de Paris : tandis que vous mettez Marie au-dessus de Dieu, et dans le rang des créatures, ne craignez pas de porter trop haut vos louanges, et vos pensées : sachez seulement que personne n'ignore, que tous les biens qu'elle a viennent de Dieu, et qu'elle n'est riche que des biens de son Fils ; cette vérité supposée, ne craignez rien autre en parlant de Marie, continue le même Docteur, que d'en dire trop peu, quelque grand, quelque extraordinaire que paroisse ce qu'on en dit, vous souvenant que c'est de la Mere de Dieu qu'on parle. L'Evangéliste dit seulement de Marie qu'elle est Mere de Jesus, et en disant cela, il a tout dit. Doit-on craindre en effet d'en trop dire, ou de porter trop loin le culte qu'on lui rend ? qui ne sait que c'est honorer le Fils que d'honorer la Mere ? La dévotion qu'on a pour Marie, ne partage point le cœur, au contraire elle l'unit plus étroitement à Jesus-Christ. La confiance que nous avons en la protection de la sainte Vierge, ne diminue point la confiance que nous devons avoir en son Fils ; au contraire, elle l'augmente. Notre culte, notre dévotion, notre confiance, et notre amour envers la sainte Vierge est une preuve sensible de notre foi en Jesus-Christ. C'est dans cet esprit que l'Eglise ne laisse échapper aucune occasion d'honorer la Mere de Dieu ; qu'elle autorise avec plaisir tout ce qui tend à augmenter la dévotion des Fideles envers ce réfuge des pécheurs, et qu'elle multiplie si fort toutes ses fêtes : celle qu'on célebre en ce jour sous le titre de Notre-Dame de Pitié, ou des souffrances, et de la Passion de la sainte Vierge, nous doit être d'autant plus à cœur, que c'est à notre occasion que son ame a été transpercée de douleur.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.

Chap. 11.

IN illo tempore : collegerunt Pontifices et Pharisæi concilium adversùs Jesum, et dicebant : quid facimus, quia hic homo multa signa facit ! Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum : et venient Romani, et tollent nostrum locum, et gentem. Unus autem ex ipsis, Caïphas nomine cùm esset Pontifex anni illius, dixit : Vos nescitis quidquam, nec cogitatis quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat. Hoc autem à semetipso non dixit, sed cùm esset Pontifex anni illius, prophetavit, quòd Jesus moriturus erat pro gente, et non tantùm pro gente, sed ut filios Dei, qui erant dispersi, congregaret in unum. Ab illo ergo die cogitaverunt ut interficerent eum. Jesus ergò jam non in palàm ambulabat apud Judæos, sed abiit in regionem juxtà desertum, in civitatem quæ dicitur Ephrem, et ibi morabatur cum discipulis suis.

EN ce temps-là, les Prêtres et les Pharisiens assemblerent le Conseil. Que ferons-nous, disoient-ils, car cet homme fait beaucoup de miracles ! Si nous le laissons ainsi faire, tout le monde croira en lui, et les Romains viendront détruire notre pays, notre nation. Mais l'un d'entre eux appellé Caïphe, étant Grand-Prêtre cette année-là leur dit : vous n'avez nulle intelligence, et vous ne faites pas réflexion qu'il est de votre intérêt qu'un homme seul meure pour la nation, et qu'elle ne périsse pas toute entiere. Or, il ne parla point ici de son Chef : mais comme il étoit Grand-Prêtre cette année-là, il dit par un Esprit Prophétique, que Jesus devoit mourir pour la nation, et non seulement pour la nation, mais pour rassembler en un seul corps les enfans de Dieu qui étoient dispersés. Ainsi depuis ce jour-là, ils penserent à le faire mourir. C'est pourquoi Jesus ne paroissoit plus parmi les Juifs : mais il s'en alla dans le pays voisin du désert, à une ville nommée Ephrem, et il y séjourna avec ses Disciples.

MÉDITATION.

MÉDITATION.

Des souffrances de la sainte Vierge.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que ce n'est pas sans raison que l'Eglise appelle la sainte Vierge la Reine des Martyrs ; nul de ces Héros chrétiens qui ait souffert un martyre plus douloureux que cette Mere affligée. Voulez-vous avoir une idée juste des souffrances de la sainte Vierge ? comprenez, s'il est possible, quelle a été la tendresse, la grandeur, l'ardeur et la pureté de son amour pour son cher Fils. Les tourmens qu'on exerce sur le corps peuvent être adoucis, charmés même par les douceurs intérieures que Dieu verse dans une ame ; et l'on a vu des Martyrs trouver du rafraîchissement au milieu des brasiers, comme les trois enfans Hébreux ; mais qui peut suspendre, ou charmer les douleurs de l'ame ? le martyre de l'ame est un supplice tout pur. La plaie est bien douloureuse quand c'est l'ame même qui est transpercée d'un glaive. Tel a été le martyre de la sainte Vierge : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius ;* vous ressentirez la plus vive douleur, lui dit Siméon, quand elle porta son cher Fils dans le Temple ; les outrages qu'on fera à votre Fils, seront pour vous comme autant de coups de poignard qu'on vous enfoncera dans le sein. Jamais mere n'aima son fils au point que la sainte Vierge aima le Sauveur ; vous savez ce qu'a souffert le Sauveur durant sa vie mortelle ; quelles humiliations, quelle pauvreté, quelles persécutions ; et durant sa passion, quelles douleurs, quels opprobres ! concevez ce qu'a souffert la sainte Vierge qui a été témoin de tout ce qu'a souffert son cher Fils. Jamais martyre ne fut plus long ; la vie de trente-trois ans du Sauveur, a été la mesure de la durée du martyre de sa divine Mere. Ses souffrances devance-

rent même la vie du Sauveur. Que ne dut pas souffrir la sainte Vierge se voyant en terme d'accoucher dans Bethléem où elle fut rebutée de tout le monde Réduite à se retirer dans une étable, sans secours, sans autre soulagement, pour un enfant qui est Dieu, que le souffle de deux vils animaux, et une poignée de paille ! comprenez ce que dut souffrir en cette occasion la plus tendre, la plus passionnée des Meres, et en sa personne, et en la personne de son cher Fils. Rappellez ses alarmes, à la pensée du cruel et impie dessein qu'a Hérodes de le faire mourir ; que n'eut-elle point à souffrir dans son voyage et son séjour en Egypte ? Fut-elle plus tranquille, ou du moins plus heureuse selon le monde, à Nazareth ? Quelles saintes inquiétudes ! dans le besoin souvent de toutes choses, où la réduisoit son état pauvre et obscur ! Dans quelle peine ne fut-elle pas durant ces trois jours que Jesus-Christ resta à Jérusalem ? mais que n'eut-elle point à souffrir en voyant de quelle ingratitude on payoit les bienfaits de son cher Fils, et apprenant jusqu'où les Scribes et les Pharisiens portoient leur haine et leur jalousie ? Il faudroit connoître la tendresse, l'ardeur, la perfection du cœur de Marie pour comprendre ce qu'elle a souffert à l'occasion des mauvais traitemens qu'on a faits à son cher Fils.

SECOND POINT.

Considérez ce que la sainte Vierge a souffert surtout durant la passion et à la mort du Sauveur. On a regardé comme un comble d'inhumanité, et comme le plus cruel de tous les supplices, d'obliger les enfans d'être témoins des tourmens qu'on faisoit souffrir à leur pere, et à être présens à leur mort. Comprenons quel excès de souffrances, et quelle mortelle affliction pour la très-sainte Vierge, d'apprendre avec quelle indignité, avec quels outrages, et quelle cruauté, le Sauveur est

traîné par la ville de Jérusalem, avec quel sacrilege mépris il est traité, et chez les Prêtres, et chez Pilate, et chez Hérodes, et dans tous ces impies Tribunaux Ce n'est pas simplement comme la plus tendre des meres qu'elle souffre, c'est encore comme une mere tendre qui sait que ce Fils cher qu'on traite avec tant d'infamie, est le vrai Dieu. Présente à sa flagellation, quel coup de fouet sur le Fils qui ne portât sur le cœur et sur l'ame de la Mere! Jesus n'ayant presque plus la figure d'homme, est montré à ce peuple barbare pour le toucher de quelque compassion; et ce peuple, l'horreur et l'exécration du Genre-humain, comme une bête féroce, en devient plus altéré de son sang, et crie qu'on le crucifie. Quelle impression fit, sur le cœur de cette Mere désolée, ce triste objet, et quels coups de poignard dans son cœur ne portoient pas ces cris barbares! Cependant ce n'est pas assez dans les vues du Pere Eternel, que la sainte Vierge consente au sacrifice sanglant de son cher Fils, il faut quelle y soit présente; qu'elle le voie de ses propres yeux, épuisé de force et de sang, succomber sous le poids de sa croix; il faut qu'elle entende tous les coups de marteau qu'on donne sur les cloux qui percent ses pieds et ses mains; il faut enfin qu'elle le voie élevé sur cette croix, outragé encore sur cette croix, expirer enfin sur cette croix au milieu des douleurs les plus cruelles, et les plus aiguës. Quelle plaie, quel tourment, quelle douleur dans Jesus-Christ, que Marie n'ait souffert dans son ame! et sans un des plus grands miracles la Mere ne devoit-elle pas expirer de douleur avant le Fils! pouvoit-elle du moins lui survivre! fut-il jamais martyre plus cruel que celui qu'a souffert pour l'amour de nous la sainte Vierge! et quel titre plus juste et mieux acquis que celui de Reine des Martyrs! mais souvenons-nous que c'est pour l'amour de notre salut qu'elle souffre avec tant de résignation, en silence,

et sans se plaindre. Quels sentimens d'amour, de tendresse, de vénération, et de reconnoissance, ne devons-nous pas avoir pour cette Mere de Dieu, qui se fait encore honneur, pour ainsi dire, d'être la nôtre !

Je vous les demande, Seigneur, par l'intercession de la sainte Vierge, ces pieux et religieux sentimens; et daignez recevoir et confirmer pour toujours le dévouement que je fais de tout moi-même à votre sainte Mere.

Aspirations dévotes durant le jour.

Eia Mater, fons amoris, me sentire vim doloris, fac ut tecum lugeam. L'Egl.

O Mere pleine d'amour ! faites-moi sentir les traits de douleur qui percent votre ame, afin que je joigne mes larmes aux vôtres.

Fac me verè tecum flere, crucifixo condolere, donec ego vixero. L'Egl.

Faites, ma chere Mere, que je mêle mes pleurs avec les vôtres, et que, le reste de ma vie, je partage avec vous les douleurs que vous avez ressenties au pied de la croix de mon Sauveur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° UNE compassion seche et purement spéculative est peu intéressante : c'est partager les douleurs d'une personne affligée, que de les ressentir véritablement. Si le Sauveur souffre et meurt pour notre salut, c'est pour l'amour de nous aussi que la sainte Vierge souffre un si long et si cruel martyre; quelle dureté, quelle plus noire ingratitude, d'être peu touché de ce que la sainte Vierge a souffert à notre occasion ! reprochez-vous d'y avoir été jusqu'ici si peu sensible; hélas ! qui pense à honorer, à reconnoître la passion de la sainte Vierge ! combien de gens meurent sans y avoir jamais pensé ! Réparez cet irréligieux oubli,

par le zele que vous devez avoir désormais à honorer particuliérement par toutes sortes de pratiques de piété cette fête ; célébrez-la avec dévotion, communiez dans cette vue, et ayez une dévotion particuliere envers la sainte Vierge, sous ce titre de Notre-Dame de pitié.

2.° C'est une pratique de dévotion fort religieuse, de réciter tous les Vendredis de l'année, et tous les jours de cette Octave, c'est-à-dire, jusqu'au Vendredi Saint, la Prose qui commence par ces paroles : *Stabat Mater dolorosa*. Faites-vous une loi de garder désormais cette sainte pratique. Honorez singuliérement les mysteres qu'on appelle douloureux de cette sainte Reine des Martyrs. Contemplez ces mysteres, tous les Vendredis en disant le chapelet. Ces mysteres douloureux sont : l'Agonie de Notre-Seigneur dans le Jardin des Oliviers, sa Flagellation, son Couronnement d'épines, son Accablement sous le fardeau de la Croix, son Crucifiement ; on médite chacun de ces mysteres, à chaque dixaine du chapelet. Enrôlez-vous dans la Confrérie de la sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame de pitié. L'Eglise autorise ces dévotions ; nous ne saurions avoir trop de pratiques de piété pour honorer la sainte Vierge, et pour mériter sa protection.

LE SAMEDI

DE LA SEMAINE.

DE LA PASSION.

LE Samedi d'après le Dimanche de la Passion est appellé vacant dans l'Ordre Romain, c'est-à-dire, qu'il n'avoit point d'Office particulier, ni de Station publique, à cause que le Pape étoit

occupé en ce jour à faire l'aumône aux pauvres, pour leur donner le moyen de passer plus aisément la Semaine Sainte et les fêtes de Pâques dans les exercices de religion et de piété. Ces aumônes se faisoient dans l'Eglise de saint Pierre au Vatican, non-seulement aux pauvres de la Ville, mais encore aux étrangers et aux pauvres malades des différens quartiers, qui ne pouvoient y venir, ou qui étoient honteux de paroître. On y faisoit aussi la cérémonie de laver les pieds aux pauvres, anticipant ces deux actions, qu'on ne fait maintenant que le Jeudi Saint, pour avoir plus de temps ce jour-là de vaquer aux Offices, et aux cérémonies de l'Eglise, qui sont fort longues. L'Introït de la messe est le même que celui de la messe du jour précédent : *Miserere mihi, Domine, quoniam tribulor.* Soyez touché, Seigneur, de mon affliction, elle ne sauroit être plus grande. *Libera me et eripe me de manibus inimicorum meorum, et à persequentibus me :* toute ma confiance est en vous; et quoique je semble succomber sous le nombre et la malice de mes ennemis, et de tous ceux qui se sont joints à eux pour me perdre, vous saurez bien me retirer de leurs mains : toute leur malice et leur cruauté, ne serviront qu'à rendre ma victoire plus glorieuse et plus complette par votre assistance : *Domine, non confundar, quoniam invocavi te.*

L'Epître contient une espece de conspiration que les Juifs avoient formée contre Jérémie, laquelle nous regardons comme une figure de celle qu'ils formerent dans la suite contre Jesus-Christ, et dont l'Evangile d'hier rapporte l'histoire.

On a dit au jour précédent, quelle étoit la source empoisonnée de cette haine mortelle que les Juifs avoient conçue contre ce saint Prophete. Il leur annonçoit par l'ordre de Dieu, les malheurs qui devoient leur arriver en punition de leurs horribles déréglemens. Quel tort leur faisoit-il ? et

quelle raison avoient-ils de lui vouloir ôter la vie ? ils devoient du moins attendre l'événement. Sa prédiction n'étoit pas la cause de tous ces maux dont ils les menaçoit ; c'étoit, au contraire, un moyen que Dieu leur donnoit de les prévenir : ils n'ignoroient pas leurs crimes ; qu'eussent-ils risqués en se corrigeant, en faisant pénitence ? l'événement même ne tarda pas de vérifier la funeste prédiction. Leur haine en devint-elle moindre ? au contraire, ils en devinrent plus furieux, plus acharnés à conspirer contre lui. *Venite et cogitemus contra justum cogitationes :* venez, formons de nouveaux desseins contre Jérémie, quelque irréprochable qu'il soit dans sa conduite, et dans ses mœurs ; il nous a prédit tous nos malheurs : il faut le perdre. Ainsi raisonne la passion. On ne raisonne jamais mieux, quand c'est la passion qui domine. *Non enim peribit lex à Sacerdote :* nous ne laisserons pas de trouver sans lui des Prêtres qui nous instruiront de la loi, des Sages qui nous feront part de leurs conseils, et des Prophetes. Quelques interpretes donnent à ces paroles un autre sens qui ne rend pas moins pitoyable le raisonnement des Juifs : *venite ;* venez, faisons périr Jérémie ; car tandis qu'il vivra, il n'oubliera jamais la loi ; il ne cessera de nous reprocher que nous la violons : il nous fatiguera éternellement par les conseils importuns de sa prétendue sagesse, et par ses fâcheuses prédictions : *Nec consilium à sapiente, nec sermo à Propheta.* Venez, perçons-le avec les traits aigus de nos langues : *Venite, percutiamus eum linguâ.* Déchirons sa réputation, par toutes sortes de calomnies. Jérémie dans toutes ces persécutions, étoit une figure bien expresse de Jesus-Christ. Il n'est presque rien dit de ce saint Prophete, qui ne convienne encore mieux au Sauveur persécuté par les Juifs. Vous dites : comment avons-nous fait mourir Jesus-Christ, puisque c'est Pilate qui l'a condamné à la mort, et ses soldats qui ont exécuté la Sentence ?

Et vos, ô Judæi, occidistis : et vous aussi, ô Juifs ! vous l'avez fait mourir, dit saint Augustin : *Undè occidistis ?* et comment l'avez-vous fait mourir ? *Gladio linguæ*, répond-il, par le glaive de la langue : *Acuistis enim linguas vestras ;* vous avez aiguisé vos langues : *Et quando percussistis ;* et quand est-ce que vous vous êtes servi de ce glaive pour lui donner la mort, si ce n'est quand vous criâtes : crucifiez-le, crucifiez-le ? *Nisi quando clamastis : crucifige, crucifige !*

Seigneur, jetez les yeux sur moi, dit Jérémie, et faites attention aux paroles de mes ennemis. Est-ce ainsi qu'on rend le mal pour le bien ? *Numquid redditur pro bono malum ?* qui eut jamais plus de raison de faire cette plainte que Jesus-Christ ? *Multa bona opera ostendi vobis : propter quod eorum opus me lapidatis ?* je ne vous ai fait que du bien, leur dit-il ; que de malades guéris ! que de morts ressuscités ! que de gens pressés par la faim, rassasiés ! pour lequel de ces bienfaits, et de ces miracles voulez-vous me faire mourir ? ma mort sur la Croix que vous demandez avec tant d'acharnement, doit-elle être tout le fruit de votre reconnoissance ? *Recordare quòd steterim in conspectu tuo, ut loquerer pro eis bonum, et averterem indignationem tuam ab eis.* Souvenez-vous, Seigneur, continue le Prophete, que je me suis présenté devant vous pour vous prier de leur faire miséricorde, et pour détourner votre indignation de dessus ce peuple ingrat : ne diroit-on pas que c'est Jesus-Christ lui-même qui parle ?

Le Prophete demande à Dieu qu'il punisse ce peuple : *Da filios eorum in famem ;* abandonnez leurs enfans à la famine, etc. Ce n'est point, disent les Peres, un esprit d'aigreur et de vengeance, qui fait parler ainsi Jérémie ; c'est un esprit de zele de la gloire de Dieu, et de charité pour ce malheureux peuple, qui n'étant pas devenu meilleur par les exhortations, et les menaces, le Pro-

phete demande qu'ils se convertissent du moins par le châtiment et les afflictions. Il demande que le péché soit puni, de peur que l'impunité ne fût à leurs descendans un sujet de scandale : *Ne inultum peccatum cæteris noceat exemplo*, dit ici saint Jérôme. *Tu autem, Domine, scis omne consilium eorum adversùm me in mortem :* vous connoissez, Seigneur, tous leurs malins desseins, et leur conspiration contre moi. *In tempore furoris tui abutere eis*, traitez-les selon votre sévérité, au temps de votre fureur. Ce n'est point ici le désir d'un zele amer, disent les Peres, c'est une simple prophétie, par laquelle le Prophete prédit dans sa priere, ce qui devoit bientôt arriver.

L'Evangile de la Messe de ce jour est pris du Chapitre douzieme de saint Jean, qui raconte ce qui arriva à Jesus-Christ le jour d'après qu'il eut soupé chez Simon le lépreux à Béthanie, où Lazare nouvellement ressuscité s'étoit trouvé, et où Marie sa sœur avoit répandu son parfum. Cette histoire commence par le récit du chagrin qu'eurent les Princes des Prêtres de voir que plusieurs d'entre les Juifs se retiroient d'avec eux depuis cette Résurrection miraculeuse, et croyoient en Jesus-Christ. Comme Lazare, cet homme ressuscité, étoit un monument vivant et incontestable de la puissance toute divine de Jesus-Christ ; et que sa nouvelle vie étoit une preuve visible et permanente de la vérité du Messie, les Princes des Prêtres et les plus qualifiés de la Nation résolurent de le faire mourir. Pensée extravagante, dit saint Augustin, autant qu'elle est cruelle ! le coup qui ôteroit la vie à Lazare, ôteroit-il à son Bienfaiteur le pouvoir de la lui rendre ? *O stulta cogitatio, et cæca sævitia ! quando Lazaro inferebatis necem, numquid auferebatis Domino potestatem !* Comme si celui qui avoit pu ressusciter Lazare mort de mort naturelle, n'eût pas pu le ressusciter de mort violente : *Dominus Christus qui suscitare potuit mor-*

tuum, non posset occisum. Tout le crime de Lazare auprès des chefs de la Synagogue, c'est d'être ami de Jesus-Christ; ce miracle vivant, ce prédicateur muet, mais persuasif de la sainteté, et de la toute puissance du Sauveur, irritoit la jalousie et la haine des Prêtres, parce qu'il augmentoit le nombre de ses Disciples, et la vénération du public.

Le lendemain, qui étoit le lundi, cinq jours avant sa passion, le Sauveur qui avoit couché à Béthanie, se mit en chemin avec ses Disciples, pour venir à Jérusalem, où l'on se rendoit de toutes parts, pour y solemniser la Fête de Pâques. A peine étoit-il à la moitié du chemin, lorsque voyant devant lui le village de Bethphagé, qui est au pied du Mont des Oliviers, il y envoya deux de ses Apôtres, pour lui amener un ânon, sur lequel étant monté pour accomplir jusqu'aux moindres circonstances la prophétie de Zacharie, touchant l'entrée que devoit faire dans Jérusalem le Messie, il s'avança vers cette Capitale. Le peuple et tous les étrangers ayant appris que celui qui avoit ressuscité Lazere venoit, coururent en foule au-devant de lui, portant en main des branches de palmiers et criant: *Hosanna*, béni soit le Roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur. Cette espece de triomphe changea en fureur la jalousie des Pharisiens: ne voyez-vous pas, se disoient-ils les uns aux autres, que tous nos ménagemens ne servent qu'à le rendre plus puissant; tout le monde court après lui, et pour peu que nous différions d'exécuter ce qui a été résolu dans la derniere assemblée, tout le peuple va se déclarer pour lui, et nous n'en serons plus les maîtres.

Cependant comme il n'étoit pas juste que les seuls Juifs connussent celui qui étoit venu pour sauver tout le monde, Dieu inspira aux Gentils un grand désir de le voir. Il est croyable que ces Gentils étoient pour la plupart Prosélytes, et son-

geoient à embrasser le Judaïsme, ou du moins qu'ils croyoient et adoroient le Dieu des Juifs, qui étoit le seul vrai Dieu ; et que par un sentiment naturel de religion, ils étoient venus à Jérusalem pour y adorer en cette Fête la plus solennelle de l'année. Ces étrangers s'adresserent à Philippe, l'un des douze Apôtres, qu'ils connoissoient, et lui dirent qu'ils souhaitoient fort de voir Jesus. Philippe en ayant parlé à André, ils le dirent tous deux à leur bon Maître. Alors le Sauveur prenant occasion de ce désir que les Gentils avoient de le voir, il déclara à ses Disciples de grands Mysteres. Le temps est venu, leur dit-il, que celui qui jusqu'à présent ne s'est appellé que le Fils de l'Homme, sera adoré de tous les peuples, comme le Fils de Dieu : on lui rendra désormais dans toute la terre les honneurs divins qui lui sont dus ; il attirera à lui des nations entieres avec plus de facilité qu'il n'a attiré aujourd'hui ce peuple, et ce petit nombre de Gentils qui l'ont reconnu. Mais comme cette conversion de tant de peuples devoit être le fruit des opprobres de sa passion et de sa mort ; il ajouta, qu'il seroit semblable au grain de froment, qui ne germe, ni ne produit rien, s'il ne meurt dans la terre où on l'a semé. Je suis ce grain, dit-il, qui ne doit mourir que pour ressusciter, et par ma mort et ma résurrection, je dois rassembler tous les peuples dans mon Eglise. Il ajouta encore, qu'ils devoient eux-mêmes mourir comme lui, afin de revivre glorieusement comme lui ; que ceux qui en ce monde aiment trop leur vie, qui en recherchent trop les aises et les commodités, ceux qui ne vivent que pour les plaisirs de la vie, se rendent malheureux pour toute l'éternité, et se procurent la mort éternelle ; que ceux au contraire qui ont une sainte aversion pour leur propre chair, qui traitent pour l'amour du Seigneur durement leur corps, qui lui refusent toutes les douceurs de la vie, ceux-là la

conservent pour l'éternité, et s'assurent une félicité éternelle. Cette maxime est austere, ajouta-t-il, elle révolte les sens et alarme l'amour-propre; mais le serviteur doit-il se plaindre d'être traité comme son maître ? et quand le maître n'exige de son serviteur que ce qu'il voit faire à son maître, peut-il dire qu'on en exige trop ? Dans le monde, le maître commande ce qu'il ne fait pas, pour moi je fais toujours le premier ce que je commande. Dans le monde, le serviteur ne loge jamais dans l'appartement du maître; à mon service, en quelque lieu que je sois, le serviteur qui est à moi y est aussi. Il y a à combattre, quand on vit sous mes étendards, il est vrai; mais la victoire dédommage bien du combat, et mon Pere qui couronne tous leurs travaux, comble de gloire tous ceux qui sont à mon service. Tout cela sera le fruit de ma mort; et ne pensez pas, continua-t-il, que quoique cette mort douloureuse et ignominieuse que je dois endurer pour le salut de tous les hommes, soit de mon choix, je n'en sente toutes les frayeurs naturelles, et toute l'amertume. La mort, les douleurs et les opprobres de ma mort, me sont plus sensibles et plus cruels à moi, qu'ils ne sauroient être à tout autre qui n'est qu'un pur homme. La seule image que je m'en fais, la seule pensée que j'en aie, jette maintenant mon esprit dans le trouble. La conformité parfaite qui se trouvoit entre la volonté humaine et la volonté divine de Jesus-Christ, ne diminuoit point la vivacité du sentiment que devoit produire dans la partie inférieure l'idée d'une mort cruelle; et ce sentiment n'étoit point non plus opposé à la parfaite soumission qu'il avoit aux ordres de son Pere, auxquels il avoit lui-même librement souscrit. Cette frayeur, ce trouble que le Sauveur fait paroître ici à la vue de sa passion, lui étoient entiérement libres, aussi-bien que celui qu'il fit paroître peu de jours après dans le jardin des Oliviers; mais il voulut en res-

sentir toute la pointe et l'amertume, comme notre Chef, dit saint Augustin, pour servir d'exemple à ses Apôtres, et à tant de millions de Martyrs. Il leur montre ici qu'il craint la mort comme un autre homme, dit saint Chrysostôme ; mais que pour obéir à son Pere, il surmonte et sa peine et sa répugnance pour l'amour de nous.

Alors le Sauveur s'adressant à son Pere, au milieu de ses Disciples et du peuple qui l'écoutoit : mon Pere, s'écria-t-il, l'horreur naturelle que j'ai de la mort sur une croix, me porteroit bien à vous demander de me dispenser d'une mort si ignominieuse et si cruelle ; mais comme c'est pour mourir sur la croix, et pour sauver les hommes par cette mort, en satisfaisant par là à votre justice, que je suis venu dans le monde, je l'accepte de tout mon cœur. Voici le temps de mon sacrifice, pour lequel je suis venu qui approche ; puisque vous voulez que ma mort serve à votre gloire, je ne demande que l'accomplissement de votre sainte volonté. Faites-vous connoître à vos créatures, manifestez à tous les peuples de la terre, la grandeur de votre nom ; et puisque vous désirez faire servir à votre gloire l'ignominie de ma mort, de même que les travaux de ma vie, disposez-en selon votre bon plaisir.

Cette priere d'un Dieu qui s'offroit si généreusement à la mort pour le salut de tous les hommes, ne pouvoit pas manquer d'être entendue dans le Ciel. Le Pere Eternel y répondit sensiblement par une voix venue du Ciel, qui disoit : J'ai déjà glorifié mon nom en vous envoyant dans le monde, et en faisant connoître par la sainteté de votre vie, et par l'éclat de vos miracles, que vous êtes mon Fils ; et je le glorifierai encore davantage par les prodiges qui accompagneront votre mort, votre résurrection, votre glorieuse ascension, et l'établissement merveilleux de votre Eglise. Cette voix céleste se fit entendre de tous ceux qui étoient

présens, d'une maniere assez intelligible ; mais elle frappa si fort tous les esprits, que quelques-uns la prirent pour une espece de tonnerre, et d'autres crurent que c'étoit la voix d'un Ange qui avoit parlé. Le Sauveur qui ne vouloit que les instruire, sans satisfaire leur curiosité, leur dit que cette voix n'étoit pas venue pour lui, mais pour eux, afin qu'ils ne pussent pas ignorer qu'il étoit Fils du Très-Haut, et le Messie, et qu'il n'étoit venu dans le monde que pour le sanctifier. C'est à cette heure, ajouta-t-il, qu'on va faire justice au monde, et que le Prince du monde va être chassé. Jesus-Christ veut faire entendre par ces paroles, que le monde devoit avoir bientôt son esprit et ses maximes condamnées, et l'empire que le démon avoit eu jusqu'alors dans le monde, détruit par la prédication de l'Evangile. Avant la mort de Jesus-Christ, le démon avoit eu un si grand empire sur les hommes, qu'il avoit établi son culte par-tout l'Univers. Le vrai Dieu n'étoit connu que des Juifs, et encore fort imparfaitement. L'idolâtrie, et avec elle toutes sortes d'abominations, avoient inondé toute la terre ; et combien voyoit-on par-tout de gens possédés ! La mort de Jesus-Christ a détruit l'empire du démon sur la terre. Le paganisme, soutenu de toutes les puissances du monde, est tombé ; la croix de Jesus-Christ a anéanti toutes les idoles ; le seul vrai Dieu a été reconnu, adoré, servi par tout l'Univers. C'est ce qui fit dire en même-temps au Sauveur, que quand il seroit élevé de terre, il attireroit tout à lui ; Juifs, Gentils, Grecs, Romains, Scythes, Barbares : le temps, interprete sur les Prophéties, a clairement fait voir la vérité de celle-ci. Jamais la force des armes ne donna tant d'esclaves aux conquérans profanes, que les foiblesses de la croix ont acquis d'adorateurs à Jesus-Christ, et c'est cette merveille qui suivit de si près sa mort. L'Evangile dit que le Sauveur disoit cela pour faire

entendre de quel genre de mort il devoit mourir. On le comprit bien aussi, des gens de la troupe lui répondirent : nous savons par la loi, que le Christ est pour toujours ; et comment dites-vous, qu'il faut que ce Christ, que vous appellez si souvent Fils de l'Homme, soit élevé de terre, et finisse sa vie sur une croix ? quel est ce Fils de l'Homme ? Ces gens ne faisoient attention qu'à ce que marque l'Ecriture : que le regne du Messie doit être éternel ; mais il leur eût été aisé de savoir ce que l'Ecriture et les Prophetes ont aussi si clairement prédit des circonstances de la mort du Messie. Aussi le Sauveur qui voyoit plus d'ignorance que de malice en ceux qui lui faisoient cette question, qu'il ne jugeoit pas cependant capables de concevoir le mystere de sa passion et de sa mort, se contenta de leur faire cette réponse si salutaire : *vous avez encore de la lumiere pour un peu de temps ; marchez tandis que vous avez de la lumiere.* C'est-à-dire, j'ai désormais peu de temps à vivre avec vous, profitez de cet avantage, et de la facilité que ma présence visible vous donne de vous sauver. Le moment est proche où ceux qui n'auront pas cru en moi, seront abandonnés à leurs ténebres et à leur volontaire aveuglement. Pendant que la lumiere vous éclaire, ouvrez-lui votre esprit et votre cœur, croyez les grandes vérités qu'elle vous découvre, suivez la voie qu'elle vous montre, de peur que surpris de la nuit, vous ne soyiez comme des aveugles qui marchent sans savoir où ils vont. Cette foi simple, humble et soumise, sera pour vous une lumiere dont vous serez éclairés, et qui nous rendra des enfans de lumiere. Le Sauveur voyant la mauvaise disposition de la plupart de l'assemblée, et le dessein qu'ils avoient de l'arrêter pour faire plaisir aux Pharisiens ; l'heure de sa mort n'étant pas encore venue, il se retira, et se déroba d'eux. Quel malheur ! quand Jesus lassé, pour ainsi dire, rebuté de notre endurcissement, se retire.

L'Oraison qu'on dit à la messe de ce jour est celle qui suit.

PROFICIAT, quæsumus, Domine, plebis tibi dicata piæ devotionis affectu : ut sacris actionibus erudita, quantò majestati tuæ fit gratior, tantò donis potioribus augeatur. Per Dominum, etc.

FAITES, Seigneur, que le peuple qui vous est consacré, s'avance dans l'ardeur de la piété ; afin que plus il se rendra agréable à votre Majesté par les sacrés exercices de la Religion, il mérite de recevoir de plus grands dons de votre bonté. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Jérémie. Ch. 18.

IN diebus illis : Dixerunt impii Judæi ad invicem : venite, et cogitemus contra justum cogitationes : non enim peribit lex à Sacerdote, neque consilium à sapiente, nec sermo à Propheta : venite, percutiamus eum linguâ, et non attendamus ad universos sermones ejus. Attende, Domine, ad me, et audi vocem adversariorum meorum. Numquid redditur pro bono malum, quia foderunt foveam animæ meæ ! recordare quòd steterim in conspectu tuo, ut loquerer pro eis bonum, et averterem indignationem tuam ab eis. Propterea da filios eorum in famem, et deduc eos in manus gladii : fiant uxores eorum absque liberis, et viduæ : et viri earum interficiantur morte : juvenes eorum confodiantur gladio in prælio. Audiatur clamor de do-

EN ces jours-là, les Juifs impies se dirent l'un à l'autre : venez, formons des desseins contre le juste. Car nous ne manquerons point de Prêtres qui nous enseignent la Loi, ni de Sages qui nous conseillent, ni de Prophetes qui nous annoncent la parole du Seigneur. Venez, perçons-le avec les traits de nos langues, et n'ayons aucun égard à tous ses discours. Seigneur, jetez les yeux sur moi, et faites attention aux paroles de mes ennemis. Est-ce ainsi qu'on rend le mal pour le bien, puisqu'ils m'ont creusé une fosse pour m'y faire tomber ! Souvenez-vous que je me suis présenté devant vous pour vous prier de leur faire miséricorde, et pour détourner votre indignation de dessus eux. C'est pourquoi abandonnez leurs enfans à la famine, et faites les passer au fil de l'épée. Que leurs fem-

mibus eorum : adduces enim super eos latronem repentè ; quia foderunt foveam ut caperent me, et laqueos absconderunt pedibus meis. Tu autem Domine scis omne consilium eorum adversum me in mortem ; ne propitieris iniquitati eorum, et peccatum eorum à facie tua non deleatur : fiant corruentes in conspectu tuo, in tempore furoris tui abutere eis, Domine Deus noster.

mes perdent leurs enfans, et qu'elles deviennent veuves : Que leurs maris soient mis à mort ; et que les jeunes gens soient percés de coups dans le combat. Que leurs maisons retentissent de cris, et de plaintes. Car vous ferez fondre sur eux tout d'un coup le brigand, parce qu'ils ont creusé une fosse pour m'y faire tomber, et qu'ils ont tendu et caché des filets sous mes pieds. Mais vous, Seigneur, vous connoissez tous les desseins de mort qu'ils ont formés contre moi. Ne leur pardonnez point leur iniquité, et que leur péché ne s'efface jamais devant vos yeux : qu'ils soient renversés tout d'un coup en votre présence, et traitez-les selon votre sévérité au temps de votre fureur.

Ce que le Prophete dit ici en maniere d'imprécation, et comme par un désir de vengeance, est une simple prédiction, dont la vérité et l'effet étoient connus du Prophete. Il dit que cela leur arrive, pour dire : cela leur arrivera. Cette maniere de parler est familiere aux Prophetes. Par le mot de brigand, Jérémie entend Nabuchodonosor, qui bientôt après conquit et s'empara, sans aucun droit, de toute la Judée. Tous ces malheurs que prédit le Prophete, et qu'il vit lui-même arriver, étoient la figure des malheurs infinis qui devoient arriver aux Juifs, en punition de l'horrible déicide commis en la personne du Messie.

RÉFLEXIONS.

Venez, perçons-le avec les traits de nos langues, et n'ayons aucun égard à tous ses discours. Voilà à quoi se réduit toute la haine, toute la rage des ennemis de la vertu contre les gens de bien. Mépris insolent de leurs sages conseils et de leurs bons exemples ; railleries piquantes, fades plaisanteries, discours extravagans, noires calomnies : voilà les

armes, voilà les pitoyables moyens dont le monde, dont le libertinage, dont l'hérésie se servent pour se venger du tort que leur fait la véritable vertu, par son exacte probité, et du chagrin que leur causent les gens de bien, par la pureté de leurs mœurs, par l'éclat de leur piété, et par leurs grands exemples. *N'ayons aucun égard à tous ses discours.* Une vie innocente, une conduite irréprochable et religieuse, une solide dévotion, sont des leçons muettes, mais éloquentes et pathétiques; que les mondains et les libertins ne sauroient goûter, et qui les chagrinent, par le reproche continuel qu'elles leur font de leurs égaremens et de leur insigne folie. On demande d'où vient que les impies ont toujours été de si mauvaise humeur contre les personnes pieuses, quoique la modestie et la retenue de celles-ci, aussi-bien que leur esprit de retraite et de solitude, dussent les mettre à l'abri de la haine des libertins? Mais qui ne voit que c'est cela même, c'est-à-dire, cette régularité de mœurs, cette conduite si édifiante qui allume leur bile? Rien ne décrie tant le vice, que la vertu. Ce contraste met dans tout son jour ce qu'il y a de plus irréligieux, de plus défectueux, de plus indigne dans la conduite déréglée des personnes mondaines; et l'éclat inadmissible de la vertu, pénetre jusque dans le fond de leur conscience, et y cause malgré elles de cruels remords. Irrités furieusement contre ceux qui viennent troubler ainsi leur funeste repos, ils s'emportent, ils s'élevent, ils conspirent contre le juste, et voudroient l'exterminer de dessus la terre, pour n'être point troublés dans leur fausse sécurité. Au défaut d'autres armes, ils emploient les traits de leurs langues pour les percer. Nulle bonne action qu'ils ne noircissent, nulle bonne œuvre qu'ils ne décrient, nulle pratique de piété dont ils ne plaisantent sottement. Si leur noire malice ne peut pas obscurcir une conduite et une probité à laquelle tout homme

raisonnable applaudit, ils s'en prennent à l'intention et aux motifs, et se voyant si hideux et si difformes à des yeux chrétiens, ils voudroient du moins persuader aux simples, qu'il n'y a point de véritable vertu sur la terre. De là ces médisances, ces discours irréligieux, ces calomnies affreuses. Mais que peut toute leur malignité contre la véritable vertu ? elle ne sauroit être obscurcie que dans des esprits aveugles. Ce que fait la vertu dans le cœur corrompu des libertins, la vérité le fait dans l'esprit gâté des hérétiques ; c'est l'esprit d'erreur qui les anime contre les Catholiques, leurs éternelles calomnies prouvent leurs égaremens et leurs erreurs.

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Jean. Chap. 12.

IN illo tempore, cogitaverunt Principes Sacerdotum, ut et Lazarum interficerent ; quia multi propter illum abibant ex Judæis, et credebant in Jesum. In crastinum autem, turba multa, quæ venerat ad diem festum, cùm audissent quia venit Jesus Jerosolymam : acceperunt ramos palmarum, et processerunt obviam ei, et clamabant : Hosanna : benedictus, qui venit in nomine Domini, Rex Israël. Et invenit Jesus asellum, et sedit super eum, sicut scriptum est : noli timere filia Sion : ecce Rex tuus venit, sedens super pullum asinæ. Hæc non cognoverunt Discipuli ejus primùm : sed quando glorifi-

EN ce temps-là, les Princes des Prêtres songerent à faire mourir Lazare même ; parce qu'à son sujet plusieurs des Juifs les quittoient et croyoient en Jesus. Le lendemain une troupe nombreuse de gens, qui étoit venue pour la fête, ayant ouï dire que Jesus venoit à Jérusalem, prit des branches de palmiers, et alla au-devant de lui, en criant : *Hosanna ;* béni soit le Roi d'Israël qui vient au Nom du Seigneur. Et Jesus qui trouva un ânon, se mit dessus, selon ce qui est écrit : ne craignez point, fille de Sion, voici votre Roi qui vient sur un anon. Les Disciples n'entendirent point cela d'abord : mais quand Jesus fut dans sa gloire, ils se souvinrent

catus est Jesus, tunc recordati sunt, quia hæc erant scripta de eo, et hæc fecerunt ei. Testimonium ergo perhibebat turba, quæ erat cum eo, quando Lazarum vocavit de monumento, et suscitavit eum à mortuis. Propterea et obviam venit ei turba : quia audierunt eum fecisse hoc signum. Pharisæi ergo dixerunt ad semetipsos : videtis quia nihil proficimus! ecce mundus totus post eum abiit. Erant autem quidam Gentiles, ex his qui ascenderant ut adorarent in die festo. Hi ergo accesserunt ad Philippum, qui erat à Bethsaïda Galilææ, et rogabant eum, dicentes : Domine, volumus Jesum videre. Venit Philippus, et dicit Andreæ : Andreas rursum et Philippus dixerunt Jesu. Jesus autem respondit eis, dicens : venit hora, ut clarificetur Filius hominis. Amen, amen dico vobis, nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit : ipsum solum manet : si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. Qui amat animam suam, perdet eam : et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. Si quis mihi ministrat, me sequatur : et ubi sum ego, illic minister meus erit. Si quis mihi ministraverit, honorificabit eum Pater meus. Nunc anima mea turbata est. Et

alors que ces choses avoient été écrites de lui, et qu'elles lui étoient arrivées. Les gens qui se trouverent avec lui lorsqu'il dit à Lazare de sortir du tombeau, et qu'il le ressuscita, en rendoient témoignage. C'est aussi pour cela que le peuple alla au-devant de lui. Les Pharisiens donc se dirent les uns aux autres : ne voyez-vous pas que ce que nous faisons, ne nous sert de rien ! voilà que tout le monde le suit. Or quelques Gentils de ceux qui étoient venus pour adorer au jour de la Fête, s'approcherent de Philippe qui étoit de Bethsaïde en Galilée, et le prierent, disant : Seigneur, nous souhaiterions de voir Jesus. Philippe en alla parler à André ; André et Philippe en parlerent à Jesus, Jesus leur fit cette réponse : le temps est venu que le Fils de l'homme va être glorifié. En vérité, je vous le dis, si le grain de bled étant tombé dans la terre ne vient à mourir, il demeure là seul ; mais s'il meurt, il rapporte beaucoup. Qui aime sa vie la perdra, et qui en ce monde hait sa vie, s'en assure pour la vie éternelle. Si quelqu'un est de mes serviteurs, qu'il me suive, et en quelque lieu que je sois, le serviteur qui est à moi y sera aussi. Si quelqu'un est à mon service, mon Pere l'élevera en honneur. J'ai maintenant l'esprit dans le trouble : et que dirai-je ! mon Pere, sauvez-moi de cette heure-là. Mais c'est

quid dicam ! Pater, salvifica me ex hac hora. Sed propterea veni in horam hanc. Pater, clarifica nomen tuum. Venit ergo vox de cælo : et clarificavi, et iterùm clarificabo. Turba ergo, quæ stabat, et audierat, dicebat tonitruum esse factum. Alii dicebant : Angelus ei locutus est. Respondit Jesus, et dixit : non propter me hæc vox venit, sed propter vos. Nunc judicium est mundi : nunc princeps hujus mundi ejicietur foras. Et ego si exaltatus fuero à terra, omnia traham ad meipsum (Hoc autem dicebat, significans qua morte esset moriturus). Respondit ei turba : nos audivimus ex lege, quia Christus manet in æternum, et quomodò tu dicis, oportet exaltari filium hominis ! quis est iste Filius hominis ! Dixit ergo eis Jesus : adhuc modicum lumen in vobis est. Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant : et qui ambulat in tenebris, nescit quò vadat. Dum lucem habetis, credite in lucem, ut filii lucis sitis. Hæc locutus est Jesus : et abit, et abscondit se ab eis.

pour cette heure même que je suis venu. Mon Pere, glorifiez votre nom. A l'instant une voix vint du Ciel : je l'ai déjà glorifié et je le glorifierai encore. Le monde qui étoit là, et qui avoit entendu le bruit, disoit que c'étoit le tonnerre. Les autres disoient : c'est un Ange qui lui a parlé. Jesus répondit : ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais pour vous. C'est à cette heure qu'on va faire justice au monde : le Prince du monde va être chassé ; et moi quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. Or il disoit cela pour faire entendre de quel genre de mort il avoit à mourir. Des gens de la troupe lui répondirent : nous savons par la Loi que le Christ est pour toujours ; et comment dites-vous : il faut qu'on éleve le Fils de l'homme ! quel est ce Fils de l'homme ! A cela Jesus leur dit : vous avez encore de la lumiere, pour un peu de temps. Marchez tandis que vous avez de la lumiere, de peur que la nuit ne vous surprenne. Celui qui marche dans les ténebres, ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumiere, croyez-en la lumiere, afin que vous soyiez des enfans de lumiere. C'est ce que dit Jesus. Ensuite il se retira, et se déroba d'eux.

MÉDITATION.

Des macérations du corps.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les macérations de la chair ne sont pas une vertu des seuls déserts et des seuls cloîtres ; ce sont des fruits de pénitence qui croissent dans toutes les terres, et qui sont de toutes les saisons. Nous portons un corps de péché qu'il faut détruire en le crucifiant avec Jesus-Christ. Nos sens sont tous d'intelligence avec l'ennemi du salut ; nul, pour ainsi dire, qui ne nous soit une occasion de péché ; nul qui ne nous tende des pieges. La mort est entrée dans nos maisons, dit le Prophete, parce qu'elle est montée par nos fenêtres. Désabusons-nous, on ne sauroit se conserver dans l'innocence sans la mortification des sens ; il faut matter la chair par les jeûnes et les austérités ; il faut que la retenue et la modestie soient un frein qui arrêtent la licence des yeux, par où le poison le plus subtil se glisse jusques dans l'ame. La contagion gagne bientôt le cœur, dès qu'elle a saisi les sens.

Nos passions sont à craindre ; cependant elles ne doivent guere leur force qu'à notre immortification. C'est notre sensualité qui les nourrit. Elles se révoltent, dès que nous leur donnons des armes. Détestons leurs pernicieux desseins tant qu'il nous plaira, faisons de résolutions tant que nous voudrons : le moyen d'affoiblir cet ennemi intérieur, c'est de macérer sa chair, de mortifier ses sens, de mener une vie pénitente. On ôte cette haie ; faut-il s'étonner si la vigne est exposée au pillage, si les passans la foulent aux pieds, si toutes sortes d'animaux y passent ? Celui qui nourrit délicatement son esclave, dit le

Sage, le verra ensuite révolté contre lui. L'ame se ressent toujours de la disposition du corps ; on cherche en tout ses commodités ; on mene une vie molle et sensuelle ; les plus beaux jours se passent dans les délices et dans l'oisiveté ; on ne refuse rien à ses sens ; on raffine même sur la délicatesse, et l'on veut que la concupiscence ne dise mot ; que les passions soient soumises à la raison ; que tandis qu'on allume le feu de tous côtés, on puisse se promener sans en sentir seulement la chaleur, au milieu même de la fournaise dans Babylone : compter sur de pareils miracles, n'est-ce pas vouloir s'étourdir pour se perdre avec moins de remords ? Et je me plains ; et je m'étonne après cela, Seigneur, de mes infirmités et de mes chûtes !

SECOND POINT.

Considérez s'il y a un seul de ces grands Saints, qui font l'objet de notre vénération, et que l'Eglise nous propose chaque jour pour modeles, qui n'ait mortifié ses sens, macéré sa chair, et mené une vie austere. Ceux qui n'avoient jamais perdu leur innocence, comme ceux qui avoient péché ; les gens du monde, comme ceux qui vivoient dans les déserts ; le berger et l'artisan, comme ceux qui étoient nés sur le trône, tous ont crucifié leur corps, nul qui n'ait pratiqué la pénitence. Nous sommes effrayés au seul nom de mortification ; l'abstinence, le jeûne du Carême, révoltent : et nous prétendons tous être sauvés ! Nous espérons tous d'être Saints ! quelle plus présomptueuse confiance !

Saint Edouard est jeune, il est Roi ; sa vie a toujours été pure et innocente ; et saint Edouard, jeune, macére sa chair, vit dans une austere pénitence ; et aujourd'hui peu de gens dans le monde qui n'aient horreur des austérités ; âge, condition, raison de santé, affaires, emplois,

délicatesse de tempérament, tout crie à la dispense. La religion n'a pas vieilli, la morale de Jesus-Christ n'est pas changée ; les sens ne sont pas devenus moins ennemis, le tentateur n'est pas lassé, les passions ne sont pas éteintes : sommes-nous privilégiés ? La voie du Ciel s'est-elle élargie ? disons mieux : y aura-t-il beaucoup de gens sauvés ?

Chose étrange ! Une jeune fille va s'ensevelir dans un cloître avec toute son innocence, et se consume en austérités pour mériter le Ciel ; et sa sœur livrée à toutes les joies du monde, passe ses jours dans la mollesse et dans les plaisirs, et ne peut pas entendre parler de jeûne, de mortification des sens, de Carême ; certainement une des deux s'est égarée : consultons l'Evangile, et nous saurons laquelle des deux est dans la voie de perdition.

A l'abri des orages, loin des écueils, avec des passions presque éteintes dans l'état religieux, ces ames pures ne croient pas de pouvoir faire leur salut sans le secours de la pénitence ; et des ames souillées de péchés, esclaves des plus dangereuses passions, au milieu des plus grands périls, croient pouvoir se passer de ce sel qui empêche la corruption ; de ces remedes si salutaires contre la contagion ; de ces armes si nécessaires contre l'ennemi du salut ; de ces dignes fruits de pénitence. Quelle illusion ! quelle extravagance !

J'en connois le besoin, Seigneur, de ces puissans secours, et ma délicatesse passée, en me couvrant de confusion, me fait encore plus sentir l'indispensable nécessité que j'ai de faire pénitence ; je déclare la guerre dès ce moment à mon amour-propre et à mes sens, et plein de confiance en votre miséricorde, j'espere qu'une pleine victoire sera bientôt le fruit des résolutions que je fais à présent.

Aspirations

Aspirations dévotes durant le jour.

Christo confixus sum cruci. Gal. 2.

Oui, mon doux Jesus, je suis attaché à la croix avec vous, et je ne m'en séparerai plus.

Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. Ibid.

Je le vois, mon Sauveur Jesus-Christ, et je ne saurois en douter : nul de ceux qui sont véritablement à vous, qui n'ait crucifié sa chair avec ses vices et ses convoitises.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° DE tout ce que vous avez lu, et de toutes les réflexions que vous venez de faire, concluez que la mortification du corps vous est absolument nécessaire, et comprenez dans quelle erreur, dans quel danger sont toutes les personnes qui passent leur vie dans la mollesse, qui raffinent même sur la délicatesse, et à qui l'abstinence, les jeûnes et les autres autres austérités corporelles font peur! N'oubliez jamais ces belles paroles de saint Paul, cet oracle que vous venez de lire : *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt* : ceux qui appartiennent à Jesus-Christ, ont crucifié leur chair; mais ceux qui traitent si délicatement leur chair, à qui appartiennent-ils ? de qui sont-ils les disciples ? Désabusons-nous ; puisque ces femmes mondaines, ces grands du siecle, ces personnes de qualité, ces gens du monde sont de la même religion que les Saints, il faut que comme les Saints, ils menent une vie crucifiée. Considérez aujourd'hui quelles sont vos pieuses pratiques sur ce point. Réglez, avec l'avis de votre directeur, les pénitences extérieures que vous ferez, et ne passez aucun jour sans faire quelque mortification corporelle.

2.° Les jeûnes de l'Eglise et les abstinences de précepte doivent tenir le premier rang. Quelle irréligion de s'en dispenser, parce qu'on est jeune, parce qu'on a un tempérament délicat, qu'on est de qualité, qu'on a une santé foible, tandis que ces foibles santés, que ces délicatesses de tempérament sont assez fortes pour passer les trois, les six heures au jeu, avec une contention de corps et d'esprit qui useroit la santé la plus robuste. Le jeûne incommode, dit-on, le Carême amaigri; pitoyable raison, ridicule même à qui est Chretien: est-ce que la pénitence est une sensualité? Et prétend-on flatter le goût et nourrir l'amour du plaisir, quand on fait pénitence? Ne vous dispensez jamais des abstinences et des jeûnes de précepte, sans une extrême nécessité, et alors même tâchez de remplacer par quelque bonne œuvre pénible, le jeûne ou l'abstinence dont vous êtes dispensé. Ne vous contentez pas des pénitences d'obligation; cherchez de votre directeur celles que vous pourriez faire de choix et de surérogation tous les ans, tous les mois, toutes les semaines; si vous considérez votre amour-propre, nulle mortification qui vous convienne, parce qu'il n'en est point qui ne lui soit contraire. On se gêne tant pour le monde et pour son plaisir, ne doit-on rien faire, ne doit-on rien souffrir pour son salut?

LA SEMAINE SAINTE.

C'EST dès les premiers jours de l'Eglise que la semaine qui précede immédiatement le jour de Pâques, a été régardée par les fideles comme le temps de l'année le plus saint, et qui demande de nous plus de dévotion et de sainteté, à cause

des grands mysteres dont l'Eglise célebre la mémoire ; aussi a-t-elle été appelée de tout temps, la Semaine Sainte, par excellence. On lui a donné plusieurs autres noms. Eusebe en parle sous le nom de Semaine des Veilles, parce qu'on passoit presque toutes les nuits entières dans les exercices de pieté, pour honorer la Passion du Sauveur, et en particulier cette cruelle nuit qui fit souffrir à Jesus-Christ tant de tourmens, et qui le rassasia d'opprobres. Ce fut durant cette nuit qu'il se livra à cette mortelle tristesse qui le fit suer jusqu'au sang. Ce fut dans cette nuit qu'il fut trahi par l'Apôtre apostat ; qu'il fut saisi et lié comme un scélérat, traîné par les rues de Jérusalem, de tribunal en tribunal, souffleté, couvert de plaies et de crachats ; livré enfin à l'insolente barbarie des soldats, qui, toute la nuit, exercerent sur lui tout ce que l'impiété la plus effrénée, l'insolence la plus outrée, la cruauté la plus déchaînée put lui faire souffrir de plus douloureux et de plus outrageant. C'étoit pour honorer ces souffrances nocturnes du Sauveur, que durant plusieurs siecles, les Fideles passoient toutes les nuits de la Semaine sainte en prieres, en pénitence et en exercices de piété ; et ce fut ce qui fit donner à cette Semaine le nom *des Veilles*. On la trouve appelée *Penal*, ou selon le vulgaire de France, la Semaine *peneuse*, à cause des peines et des souffrances de Jesus-Christ, lesquelles l'ont fait nommer ainsi en ce sens par les Grecs, *jours de douleurs*, *jours de croix*, *jours de supplices* ; et par les Latins, *Semaine laborieuse*, *et jours de travaux*. Elle est appellée encore la Semaine d'*Indulgence*, à cause que ce sont les jours des grandes miséricordes du Sauveur, et où l'on recevoit les pénitens à l'absolution, et ensuite à la communion des Fideles.

Mais le nom de *Semaine sainte*, et *de grande Semaine*, est devenu universel par toute l'Eglise.

Si elle est appellée la grande Semaine, ce n'est point, dit saint Chrysostôme, qu'elle ait plus de jours que les autres, ni que ses jours soient plus longs, mais parce que Jesus-Christ y a opéré les plus grands mysteres. Il a délivré les hommes de la tyrannie du démon; il a satisfait pleinement à la justice divine pour nos péchés; il a institué le divin sacrifice; il nous a rendu la vie aussi bien qu'à lui, comme parle saint Paul, nous remettant tous nos péchés. Il a effacé l'acte qui étoit contre nous, l'arrêt qui nous condamnoit; il l'a annullé en l'attachant à la croix : *Delens quod adversùs non erat chirographum decreti, affligens illud cruci.* Il a remporté les dépouilles des principautés et des puissances, triomphant d'elles en sa personne : *Expolians principatus, et potestates, palàm triumphans illos in semetipso.* C'est ce qui fait appeler cette semaine, la *grande Semaine*, et c'est ce qui fait, ajoute saint Chrysostôme, que plusieurs Fideles augmentent en ces jours leurs pieux exercices. « Quelques-uns » font des jeûnes plus austeres, dit-il, d'autres » les passent en veilles continuelles, et d'autres » font de grandes aumônes. Les Empereurs même » honorent cette semaine, et accordent les va» cances à tous les Magistrats, afin que délivrés » des soins du monde ils passent ces jours dans » le culte de Dieu. Ils honorent encore ces jours, » en envoyant par-tout des lettres, par lesquelles » ils veulent qu'on ouvre les portes des prisons. » C'est toujours saint Chrysostôme qui parle. « Ho» norons donc ces jours, conclut-il, et au lieu » de rameaux et de palmes, offrons notre cœur » à Jesus-Christ. »

La Semaine sainte a toujours été regardée comme une semaine de mortification et de pénitence. Dès les premiers siecles, les jeûnes y étoient plus longs, et les abstinences plus rigoureuses. Nul Chrétien si peu zélé qu'il pût être, qui se dis-

pensât de cette salutaire rigueur. Quelques-uns passoient plus d'un jour sans manger ; nul qui n'ajoutât quelques autres austérités à son jeûne. Saint Denys, Evêque d'Alexandrie, témoigne combien on étoit surpris qu'il se trouvât des gens qui ne jeûnassent le Vendredi et le Samedi Saint, que comme les jours de jeûne ordinaire. Saint Epiphane appelle la Semaine sainte, la Semaine des Xérophagies, ou des jeûnes rigoureux, c'est-à-dire, où les jeûnes étoient réduits au pain et à l'eau, ou tout au plus à des fruits secs, sans assaisonnement ni délicatesse : *Hebdomas xerophagiæ quæ vocatur sancta.* Les Constitutions Apostoliques disent que pendant ces six jours on ne mangeoit que du pain, de l'eau, du sel et des fruits : *Sex diebus Paschæ, pane tantùm, sale, oleribus, et aquâ viventes.* La Semaine sainte est appellée ici la semaine de Pâques, c'est-à-dire, la semaine qui servoit de préparation à cette grande solemnité. A la vérité l'observation de cette xérophagie, ou abstinence de légumes, de laitage et de poisson, n'étoit point de précepte, comme les Monasteres le prétendoient ; mais elle étoit si généralement pratiquée, qu'il y avoit de la honte à s'en dispenser. Elle fut réduite par la suite des temps aux deux jours qui précedent la veille de Pâques, puis au seul Vendredi saint ; encore n'est-elle pas aujourd'hui fort scrupuleusement observée.

Les veilles accompagnoient les grands jeûnes de la Semaine sainte ; la plus considérable étoit celle du Jeudi au Vendredi saint. Elle est encore observée par un grand nombre de personnes religieuses qui passent toute la nuit en prieres devant le très-saint Sacrement, pour y honorer par leurs adorations et par les exercices de leur piété, les humiliations du Sauveur, et tout ce qu'il souffrit de plus ignominieux et de plus affligeant durant toute la nuit qui précéda sa mort, et qui suivit l'institution de l'adorable Eucharistie.

Dans les premiers siecles de l'Eglise, toute la Semaine sainte étoit fêtée, aussi-bien que celle qui la suit, à cause de la mort et de la résurrection de Jesus-Christ, qu'on célébroit en ces deux semaines: *Totâ magnâ hebdomadâ et proximâ sequenti vacent servi*, disent les Constitutions Apostoliques, *quia illa passionis est, et hæc resurrectionis.* Photius, dans l'abrégé des lois Impériales et des Canons, dit que cette quinzaine de Pâques étoit fêtée: *Dies festi sunt septem dies ante Pascha, et septem post Pascha;* et le Pape Grégoire IX, dans sa Décrétale des fêtes, compte encore ces quinze jours de fêtes d'obligation. Saint Chrysostôme dit que ce n'étoit pas seulement les Pasteurs de l'Eglise qui commandoient aux Fideles d'honorer et de sanctifier la Semaine sainte; mais que les Empereurs l'ordonnoient aussi à toute la terre, en faisant suspendre les causes et les poursuites criminelles, et vaquer toutes les affaires civiles et séculieres, afin que ces saints jours fussent exempts du trouble, des disputes, de l'embarras des procès, et de tout autre tumulte qui auroit pu empêcher qu'on ne les employât avec loisir et tranquillité à la piété, au culte de la religion, et aux exercices de la pénitence et des bonnes œuvres. Ce ne fut pas seulement chez les Grecs, que toute œuvre servile, et toute plaidoirie, furent interdites durant la quinzaine de Pâques, les Latins observoient fort religieusement la fête de la Semaine sainte, et de la suivante, avec obligation de la chômer; et elle se faisoit en Italie, en France et en Espagne. Dans la suite on permit au peuple le travail des mains, et l'on se contenta d'interdire toute plaidoirie durant cette semaine.

La Semaine sainte a été toujours regardée comme un temps d'indulgence et de rémission. Les Princes et les Magistrats chrétiens, en vue du pardon et des graces que Dieu accorde aux hommes, par le mérite de la mort de Jesus-Christ, faisoient ouvrir

les prisons durant ces jours des miséricordes divines ; et conformant, pour ainsi dire, leur police à celle de l'Eglise, qui réconcilioit les pénitens à l'autel, ils pardonnoient aux criminels et leur faisoient grace. Saint Chrysostôme nous apprend que l'Empereur Théodose envoyoit des lettres de rémission dans les Villes pour élargir les prisonniers, et donner la vie aux criminels, dans les jours qui précedent la grande fête de Pâques. C'étoit aussi l'usage en France, dès le septieme siecle, d'accorder de pareilles graces aux criminels, dans la Semaine sainte. Le Roi Charles VI, ayant résolu de châtier quelques rebelles, qu'on gardoit étroitement dans les prisons, ordonna cependant qu'on les élargît, parce qu'on étoit dans la Semaine sainte. Cet usage n'est pas tout-à-fait aboli. On voit encore que le Mardi saint, qui est le dernier jour des audiences, le Parlement se transporte aux prisons du Palais. On y interroge les prisonniers et l'on en délivre une grande partie de ceux dont la cause est plus favorable. C'est ce qui se fait encore en France, le jour qui précede la veille de Noël et de la Pentecôte. De tout ce qu'on vient de dire, on peut voir la vénération singuliere que les Fideles ont toujours eue pour cette Semaine privilégiée, dans laquelle se sont opérés les plus grands mysteres de notre religion, et dans laquelle aussi le Seigneur répand si abondamment les trésors de ses grandes miséricordes sur tous les Fideles. Tout nous porte à la passer dans cet esprit de religion, qui en doit animer tous les actes. Le choix et la célébrité des offices, la majesté mystérieuse des cérémonies, le deuil universel de l'Eglise : tout nous prêche la componction, la contrition, la pénitence ; tout nous instruit. Ce sont ici des jours saints par les grands mysteres qu'on y célebre ; mais chacun doit les sanctifier par de saints exercices. Ce sont des jours d'indulgence, dit saint Chrysostôme : un Chrétien doit-il refuser de pardonner ? Les Empereurs

Romains, par un effet de leur piété, et par une observation déjà ancienne, dit le Grand saint Léon, abaissent et suspendent toute leur puissance en l'honneur de la passion, et la résurrection de Jesus-Christ. Ils adoucissent la sévérité de leurs lois, et font relâcher ceux qui sont coupables de divers crimes. Il est bien juste, continue le même Pere, que les peuples Chrétiens imitent aussi leurs Princes; et que ces grands exemples de clémence les portent à user entr'eux d'indulgence dans les favorables conjectures d'un si saint temps. Car les lois domestiques ne doivent pas être plus inhumaines, que les lois publiques. Il faut donc qu'on se pardonne réciproquement, qu'on se remette les offenses et les dettes, qu'on se réconcilie, et qu'on renonce à tout ressentiment, si l'on veut avoir part aux graces que Jesus-Christ nous a méritées par sa passion; et si l'on veut qu'il nous remette nos dettes, remettons-les nous-mêmes à nos débiteurs, et pardonnons du fond du cœur toutes les injures.

LE DIMANCHE
DES RAMEAUX.

PEU de Dimanches durant l'année plus solemnels dans l'Eglise, que le Dimanche des Rameaux; et nul peut-être où la religion paroisse avec plus d'éclat, et où la foi et la piété des Fideles se rende plus sensible. L'Eglise a cru devoir honorer d'un culte particulier, cette entrée triomphante que Jesus-Christ fit dans la ville de Jérusalem, cinq jours avant sa mort, parce qu'elle est persuadée qu'elle n'étoit point sans mystere. Aussi dès que l'Eglise se vit en liberté par la conversion des Empereurs à la foi de Jesus-Christ, elle institua cette

fête. La cérémonie des palmes ou des rameaux bénis, dont on l'accompagna, ne fut que le symbole des dispositions intérieures avec lesquelles les Fideles devoient célébrer, et une juste représentation de cette triomphante entrée que fit le Sauveur dans Jérusalem, et que les saints Peres regardent comme une figure de son entrée triomphante dans la Jérusalem céleste.

La bénédiction des palmes et des rameaux, la procession publique où l'on porte ces palmes, ont toujours été si solemnelles dans l'Eglise, que les Solitaires et les Moines, qui se retiroient dans le fond des déserts après l'Epiphanie, pour se préparer à la grande fête de Pâques, loin de tout commerce humain, ne manquoient point de revenir à leur Monastere, pour célébrer celle des Rameaux, avec leurs freres; et après avoir assisté à la procession avec leur palme, ils s'en retournoient dans leur solitude, pour y passer toute la Semaine sainte dans la pénitence, et dans la contemplation des mysteres de la passion.

Il est aisé de voir quel a été le motif de l'Eglise, dans l'institution de cette fête, et ce qu'elle se propose dans la cérémonie des Rameaux. Elle veut honorer la triomphante entrée de Jesus-Christ dans Jérusalem, par les cris de joie, les applaudissemens, et les acclamations du peuple. Elle veut, par un culte véritablement religieux, et par un hommage sincere de tous les cœurs chrétiens, suppléer, pour ainsi dire, à ce qui manquoit à un triomphe purement extérieur, qui fut suivi, peu de jours après, de la plus noire et la plus infâme perfidie. C'est dans cet esprit de religion qu'on doit recevoir et porter ces rameaux, et assister à toutes les cérémonies de ces jours, selon les intentions de l'Eglise. Les mêmes bouches qui crioient, en ce jour *Hosanna Filio David*: Salut, gloire et bénédiction au Fils de David, qui vient au nom du Seigneur, au Roi d'Israël, au Messie, crient

cinq jours après : *Tolle, tolle, crucifige eum*; qu'il soit crucifié comme un scélérat, qu'il soit cloué à une croix, comme s'il eût été le plus méchant des hommes. C'est pour réparer cette cruelle impiété, que l'Eglise veut que tous ses enfans reçoivent en triomphe leur divin Sauveur, et réparent en quelque maniere cette superficielle et grimaciere réception des Juifs perfides.

Mais rien ne donne une plus juste idée de cette fête, et de la sainteté de cette religieuse cérémonie des Rameaux, que les prieres dont l'Eglise se sert pour la bénédiction des Rameaux même. Elle commence par ce cri de joie, et cette acclamation du peuple, qui, portant des palmes à la main, et des branches d'oliviers, étoit venu de Jérusalem au-devant du Sauveur, pour honorer son entrée dans cette Capitale, et criant : *Hosanna Filio David, benedictus qui venit in nomine Domini, ô Rex Israel! hosanna in excelsis.* Vive le Fils de David! salut et gloire au Roi d'Israël : béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Hosanna, au plus haut des Cieux! On lit ensuite cet endroit de l'Exode, chapitre quinzieme, où Moïse raconte le second campement que firent les Israélites après leur passage de la mer Rouge, à Elim, où il y avoit douze fontaines et soixante et dix palmiers : *Venerunt filii Israel in Elim ubi erant duodecim fontes aquarum, et septuaginta palmæ, et castrametati sunt juxta aquas.* Les enfans d'Israël vinrent ensuite à Elim, où il y avoit douze fontaines et soixante et dix palmiers, et ils camperent auprès des eaux. Tous les saints Peres disent que ces douze fontaines d'eau vive signifioient les douze Apôtres, et que les soixante et dix Disciples étoient signifiés par les soixante et dix palmiers. Peu de ces endroits si marqués dans l'ancien Testament, qui ne soit une figure de quelques faits du nouveau. La bénédiction des Rameaux continue ensuite par l'oraison suivante.

Auge fidem in te sperantium Deus : augmentez, ô Dieu ! la foi de ceux qui mettent toute leur confiance en vous ; *et supplicum preces clementer exaudi :* et daignez écouter favorablement ceux qui implorent avec humilité votre clémence. *Veniat super nos multiplex misericordia tua :* multipliez sur nous les effets de votre miséricorde. *Benedicantur et hi palmites palmarum, seu olivarum :* bénissez ces branches de palmiers et d'oliviers ; *et sicut in figura Ecclesiæ multiplicasti Noë egredientem de Arca, et Moysen exeuntem de Ægypto cum filiis Israël : ità nos portantes palmas, et ramos olivarum, bonis actibus occurramus obviam Christo : et per ipsum in gaudium introeamus æternum.* Et comme pour nous donner une figure excellente des graces que vous répandez sur votre Eglise, vous avez béni et enrichi Noé sortant de l'Arche, et Moïse sortant d'Egypte avec les enfans d'Israël ; faites aussi qu'en portant ces palmes et ces branches d'oliviers, nous allions, enrichis de bonnes œuvres, au-devant de Jesus-Christ, et par lui nous entrions dans la joie éternelle.

Petimus, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus, ut hanc creaturam olivæ, quam ex ligni materia prodire jussisti ; quamque columba rediens ad Arcam proprio protulit ore, benedicere et sanctificare digneris. Nous vous supplions, Seigneur, Pere saint, Dieu tout-puissant et éternel, de bénir et sanctifier ces branches d'olivier, que vous avez fait sortir du tronc de l'arbre, et dont autrefois la colombe porta un rameau dans son bec, en retournant dans l'Arche ; afin que tous ceux à qui on distribuera ces branches, reçoivent de vous, en les portant, une protection spéciale, et pour l'ame et pour le corps ; et que ce qui est le symbole de votre grace, devienne pour nous un remede efficace de salut.

O Dieu ! qui rassemblez ce qui est dispersé, et qui le conservez, l'ayant rassemblé, continue le

Prêtre, comme vous avez béni le peuple qui portoit des rameaux au-devant de Jesus, bénissez aussi ces branches de palmiers et d'oliviers, que vos fideles serviteurs portent en l'honneur de votre nom, afin qu'en quelque lieu qu'elles soient gardées, ceux qui y habitent reçoivent votre bénédiction; et que votre main protege et délivre de tous maux ceux qui ont été rachetés par votre Fils, Notre-Seigneur Jesus-Christ, qui étant Dieu, vit et regne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siecles des siecles.

O Dieu! qui, par un ordre merveilleux de votre providence, avez voulu vous servir des choses mêmes insensibles pour nous faire comprendre l'économie admirable de notre salut; éclairez, s'il vous plaît, l'esprit et le cœur de vos fideles serviteurs, et donnez-leur une connoissance utile et salutaire des mysteres que vous nous avez voulu représenter dans l'action de ce peuple, qui, poussé par une inspiration du Ciel, fut, à tel jour qu'aujourd'hui, au devant du Rédempteur, et jeta des branches de palmiers et d'oliviers dans le chemin par où il passoit: *Redemptori obviam procedens, palmarum atque olivarum ramos vestigiis ejus turba substravit.* Les palmes marquoient la victoire qui devoit être remportée sur le Prince de la mort; et les branches d'oliviers publioient en quelque maniere, que vous aviez répandu sur la terre l'onction spirituelle de votre grace. Car cet heureux peuple comprit alors que cette cérémonie étoit une figure du combat que notre Sauveur, touché des miseres de l'homme, devoit livrer au Prince de la mort, pour rendre la vie à tout le monde; et de la victoire qu'il devoit remporter en mourant. C'est dans cet esprit qu'il porta au-devant de lui des branches d'arbre, qui représentoient son triomphe glorieux, et l'effusion abondante de sa miséricorde. C'est aussi dans la vue de cette action, des mysteres que la foi nous y fait découvrir, que nous nous adressons à

vous, Seigneur, Pere saint, Dieu tout-puissant et éternel, et que nous vous supplions humblement par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur, que comme vous avez voulu, par votre grace, que nous fussions ses membres, vous nous fassiez aussi triompher en lui, et par lui, de l'empire de la mort, afin que nous méritions d'avoir part à la gloire de sa résurrection.

O Dieu! qui avez voulu qu'une colombe annonçât autrefois la paix à la terre par une branche d'olivier : faites-nous, s'il vous plaît, la grace de sanctifier par votre bénédiction céleste ces rameaux d'oliviers et d'autres arbres, afin qu'ils servent à tout votre peuple pour le salut : *Ut cuncto populo tuo proficiant ad salutem per Christum Dominum nostrum.*

Nous vous supplions, Seigneur, continue le Prêtre, de bénir ces branches de palmiers et d'oliviers; et de faire que votre peuple triomphant de l'ennemi de son salut, s'appliquant de tout son cœur aux œuvres de miséricorde, fasse spirituellement au-dedans de lui-même, par une piété sincere et ardente, ce qu'il fait extérieurement aujourd'hui en votre honneur.

O Dieu! qui avez envoyé en ce monde votre Fils Jesus-Christ, Notre-Seigneur, pour notre salut, afin qu'en s'abaissant jusqu'à nous, il nous fît retourner à vous, et qui avez voulu, que lorsqu'il entra dans Jérusalem pour accomplir les écritures, une troupe de peuple fidele, par une piété sincere, étendît ses vêtemens, et jetât des branches de palmiers dans le chemin, par où il passoit; faites-nous, s'il vous plaît, la grace de lui préparer la voie de la foi, et d'en ôter toute pierre d'achoppement, et de scandale, afin que portant devant vous les branches spirituelles des bonnes œuvres, nous puissions suivre les pas de celui qui vit et regne avec vous.

Le Prêtre finit la cérémonie des Rameaux par

cette priere : Dieu tout-puissant et éternel, qui avez voulu que notre Seigneur Jesus-Christ montât sur un ânon ; et qui avez inspiré à un grand nombre de peuple d'étendre leurs vêtemens, et de jeter des branches d'arbres par où il passoit, en chantant à sa louange *Hosanna*, salut et gloire : faites-nous, s'il vous plaît, la grace de pouvoir imiter leur innocence, et de mériter d'avoir part à leur mérite. Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur.

On trouve, dans toutes ces prieres, le motif et la fin de cette fête, et avec quel esprit, et quelles dispositions on doit assister à la cérémonie des Rameaux, que les Fideles ont eu la dévotion, de tout temps, de conserver dans leurs maisons avec respect, persuadés que par la bénédiction, ils ne sauroient manquer d'être salutaires. Les louanges que donne l'Eglise dans ces prieres de la bénédiction, au peuple Juif, qui alla au-devant du Sauveur, regardent les saintes dispositions, et les véritables sentimens de respect et de vénération où étoit véritablement ce peuple, qui regardoit alors le Sauveur comme le Messie. Et si quelques jours après leur estime, et leur vénération se changea en un souverain mépris, et en fureur, ce ne fut que par l'impiété et les artifices malins des Prêtres et des Pharisiens, qui leur firent accroire qu'ils avoient enfin découvert, que celui qu'ils avoient reçu de bonne foi, comme le Messie promis, étoit un insigne imposteur, qui leur avoit imposé par de faux miracles.

Quelque célebre qu'ait été la fête des palmes ou des rameaux, depuis les premiers siecles de l'Eglise, on a jugé à propos d'en réduire toute la cérémonie à la bénédiction et à une procession solemnelle, qui représente l'entrée triomphante de Jesus-Christ dans Jérusalem, aussi-bien que son entrée triomphante dans le séjour de la gloire. Et c'est pour cela que la procession se fait hors de l'Eglise, que l'on tient fermée, non sans mystere, et que l'on n'ou-

vre qu'au retour de la procession, lorsque le Sous-Diacre a frappé à la porte avec le bâton de la croix. Ce qui nous fait ressouvenir que le Ciel étoit fermé aux hommes, et que c'est Jesus-Christ qui nous en a ouvert la porte, et mérité l'entrée par sa mort sur la croix. La bénédiction, et la distribution des rameaux se fait hors de la Ville, en plusieurs endroits, et c'est pour cela qu'on voit des croix proche des bourgs et des villages, et des tables de pierre, sur lesquelles on bénit les rameaux; et de là on s'en va processionellement à l'Eglise.

Anciennement la distribution des rameaux étant faite au peuple, et la procession prête à partir, deux Diacres prenoient, de dessus la crédence, le livre des Evangiles, posé sur un riche oreiller, et le portoient, comme on fait des châsses de reliques, sur leurs épaules, environnés d'une multitude de cierges, parmi les encensemens continuels, précédés de tout le Clergé, et suivis de tout le peuple, qui avoit des palmes et des rameaux à la main. Tout cela étoit accompagné de croix, de bannieres, de banderoles, et de tout ce qui pouvoit augmenter encore la pompe de cette représentation du triomphe de Jesus-Christ. En quelques endroits, au lieu du livre des Evangiles, on portoit le très-saint Sacrement de l'Eucharistie en triomphe; dans la pensée que la présence réelle de Jesus-Christ, sous les symboles du pain, représenteroit bien mieux ce qui se passa dans son entrée dans Jérusalem, et feroit bien plus d'impression sur le peuple, que la représentation de son Esprit, sous la lettre de l'Evangile. Lanfranc, Archevêque de Cantorbery, dans le onzieme siecle, dit qu'on portoit le saint Sacrement en triomphe en cette procession, fermé dans une châsse, en forme de tombeau. Cet usage a cessé par-tout, hors à Rouen, où l'on porte encore le Ciboire dans une châsse, sur les épaules de deux Prêtres, à la procession des rameaux. La fameuse hymne, *Gloria, laus, et honor tibi sit*,

Rex Christe Redemptor, qu'on y chante, a été composée par Théodulphe, Evêque d'Orléans, dans sa prison d'Angers, où l'Empereur Louis-le Débonnaire, l'avoit fait mettre, pour avoir eu part à la conspiration de Bernard, Roi d'Italie. L'Empereur assistant à la procession, le Dimanche des Rameaux, à Angers, l'entendit chanter par des enfans, à la porte de la prison; il en fut si touché, qu'il rendit la liberté à son Auteur, et le rétablit dans son Siege.

Le Dimanche a été nommé de différens noms dans l'Eglise. Dans le temps qu'on y observoit les usages de l'ancienne discipline, touchant la réconciliation solemnelle des pénitens publics, et le baptême des Catéchumenes, on l'appelloit le Dimanche d'indulgence. Le Dimanche, ou Pâque des Compétens ou postulans, c'étoient ceux qui étant les mieux instruits, étoient admis au Baptême. On l'appelloit aussi le jour du *Lave-tête*, en latin, *Capitilavium*, parce qu'en ce jour on faisoit la cérémonie de laver le dessus de la tête à ceux qui devoient être baptisés, sur-tout aux enfans, pour y recevoir plus décemment l'onction sainte. Mais de tous les noms qu'on a donné à ce Dimanche, les plus communs, et ceux qu'on lui donne encore universellement aujourd'hui, sont, le Dimanche des Rameaux, et celui de Pâque-fleurie, à cause des fleurs dont on faisoit des bouquets, qu'on portoit sur de hautes tiges à la processien, et que l'on avoit bénies avec les rameaux d'arbres : *Pascha Floridum*, d'où les Espagnols ont donné le nom de Floride à cette grande contrée de l'Amérique, parce qu'ils l'avoient découverte le jour de Pâque-fleurie de l'an mil cinq cent treize.

Toute la Messe de ce jour est de la passion du Sauveur. L'Introit de la Messe est pris du Pseaume 21, qui doit s'entendre à la lettre de Jesus-Christ. On y voit la priere du Sauveur sur la croix, le portrait de sa passion et de ses souffrances. Sa

résurrection y est dépeinte, aussi-bien que son regne, et la vocation des Gentils à la foi. Les Juifs anciens ont tous convenu que ce Pseaume regardoit le Messie; et ce n'est que depuis le Christianisme que les Juifs modernes se sont avisés d'en détourner le sens. Toutes les circonstance de la passion et de la mort de Jesus-Christ y sont clairement exprimées. *Domine ne longè facias auxilium tuum à me ad defensionem meam aspice :* Seigneur, ne différez plus de venir à mon secours, songez à ma défense. *Libera me de ore leonis, et à cornibus unicornium humilitatem meam :* arrachez-moi au plutôt à ces bêtes féroces et cruelles; et au lieu de cette vie temporelles, que je vais perdre par vos ordres, faites-m'en au plutôt reprendre une nouvelle. *Deus, Deus meus, respice in me : quare me dereliquisti ? longè à salute mea verba delictorum meorum :* mon Dieu ! mon Dieu ! considérez l'état où je suis; pourquoi m'avez-vous abandonné à la rage de mes ennemis ? Les péchés des hommes, dont j'ai voulu me charger, vous demandent justice; j'y vais satisfaire abondamment à cette justice par ma mort.

L'Epître est prise du second chapitre de la Lettre de saint Paul aux Philippiens, où le saint Apôtre exhorte les Fideles à entrer dans de vrais sentimens d'humilité, à l'exemple de Jesus-Christ, qui, étant l'image essentielle et consubstantielle de Dieu, et par conséquent Dieu lui-même, s'est anéanti pour l'amour de nous, jusqu'à prendre la figure d'esclave, s'étant fait semblable aux hommes, et s'étant trouvé dans la contrition de l'homme au péché près. Quel motif plus pressant, pour nous inspirer l'amour de l'abjection; et quelle impression ne doit pas faire sur notre cœur, et sur notre esprit un tel exemple ? *Semetipsum exinanivit :* il s'est anéanti lui-même, en prenant la figure de serviteur, d'esclave. En effet, quel abaissement plus profond ! n'est-ce point une espece d'anéantissement que l'état où Dieu s'est mis en se

faisant homme ? en voulant être traité comme le dernier des hommes, et en expirant sur une croix ! Le nom de figure dont se sert ici saint Paul, ne signifie point une simple apparence extérieure sans réalité ; tout comme le terme d'image de Dieu, dont il se sert plus haut, ne signifie point une représentation vuide, une simple ressemblance. Par ces deux termes, l'Apôtre entend la nature Divine et la nature humaine, hypostatiquement unies sous une seule personne en Jesus-Christ ; par l'image de Dieu, saint Paul entend que Jesus-Christ est vrai Dieu, en tout égal à son Pere ; et par la figure d'esclave, qu'il est vrai homme tout comme nous, au péché près. C'est ce que l'Apôtre explique lui-même, lorsqu'il dit que le Sauveur étant l'image de Dieu, n'a point cru que d'être égal à Dieu, et de se dire tel, ce fût pour lui une usurpation : puisqu'il étoit égal à Dieu son Pere, par sa nature Divine, comme par sa nature humaine, il étoit égal à nous.

L'Evangile de la fête de ce jour, c'est-à-dire, de l'entrée triomphante de Jesus-Christ dans Jérusalem, est prise du 21 chapitre de l'Evangile selon saint Matthieu. Jesus-Christ ayant soupé à Béthanie, six jours avant Pâques, chez Simon le Lépreux, où Lazare, nouvellement ressuscité, s'étoit trouvé, et où sa sœur Marie avoit répandu sur ses pieds un parfum si exquis, en sortit le lendemain pour aller à Jérusalem consommer son sacrifice. Etant arrivé près de Bethphagé, qui étoit au pied du mont des Oliviers, à une petite demi-lieue de la ville, il donna ordre à deux de ses Disciples d'aller dans ce village, et lui amener une ânesse qu'ils trouveroient attachée à une porte et son ânon avec elle ; et que si quelqu'un leur disoit quelque chose, ils lui disent que le Seigneur en avoit besoin, et qu'aussitôt on les laisseroit aller. L'événement vérifia la prédiction ; et ce fut alors que s'accomplit celle du Prophete Zacharie, qui représente le Messie, faisant son entrée dans la Capi-

tale de son Royaume, parmi les acclamations et les applaudissemens des habitans de Jérusalem : *Dicite filiæ Sion ;* dites à la fille de Sion, c'est-à-dire, à la ville de Jérusalem, dont la montagne de Sion fait partie ; les Hébreux donnent souvent aux villes le nom de fille. *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus, sedens super asinam, et pullum filium subjugalis ;* dites-lui : voici votre Roi qui vient à vous dans un esprit de douceur, monté sur une ânesse, et sur l'ânon de celle qui porte le joug ; ou ce qui est le même, sur l'ânon, le poulain de l'ânesse : *et super pullum filium asinæ*, comme dit le Prophete. Jamais prophétie ne fut plus visiblement et plus littéralement accomplie que celle-ci, dans l'entrée triomphante de Jesus-Christ à Jérusalem. Le Prophete promet la venue du Roi Sauveur, du Messie qui faisoit toute l'attente et la consolation des Juifs. Les caracteres par lesquels ils le désignent, et qui sont les mêmes que ceux par lesquels le Prophete Isaïe le dépeint, ne conviennent qu'au Messie, et se rencontrent si parfaitement dans Jesus-Christ, que les Juifs n'auroient jamais pu le méconnoître, si par leur endurcissement, et leur opiniâtre malice, ils ne s'étoient rendus indignes des lumieres du ciel, et des graces nécessaires pour connoître, et pour aimer ce divin Libérateur. Mais nul aveuglement plus incurable que celui qui est volontaire. Peu de Prêtres, peu de Docteurs de la loi, qui ne reconnussent dans Jesus-Christ toujours les marques caractéristiques du Messie ; mais leur orgueil, leur infatigable cupidité, la dissolution de leurs mœurs étouffoient tous ces bons sentimens, éteignoient toutes ces salutaires lumieres ; et ils ne résolurent de s'en défaire, que pour se délivrer de leurs remords trop importuns.

Les deux Apôtres n'eurent pas plutôt exécuté l'ordre de leur divin Maître, que ce fut à qui contribueroit davantage à la pompe et à la joie de son entrée dans Jérusalem. Les disciples donnerent

l'exemple aux autres ; ils amenerent l'ânesse avec l'ânon, et les ayant couverts de leurs manteaux, en forme de housse, ils le firent monter dessus. Une multitude prodigieuse de peuple, que le bruit de sa venue avoit fait sortir de la ville, pour venir au-devant de lui, l'accompagnoit, et témoignoit tant d'affection à son Roi et à son Sauveur, que la plupart étendoient leurs vêtemens sur son passage le long du chemin ; plusieurs coupoient des branches aux arbres, et en jonchoient le chemin ; d'autres venoient de tous côtés, avec des palmes ou des branches d'oliviers à la main, et tous généralement crioient : *Hosanna* au Fils de David ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! *Hosanna* dans le plus haut des cieux ! *Hosanna* signifie, gloire, salut, bénédiction. C'étoit un cri de joie et une acclamation du peuple, qui souhaitoit au Messie toutes sortes de prospérités. Selon l'Hébreu, le mot *Hosanna* signifie, sauvez-nous, sauvez-le ; mais outre cette signification littérale, il a une emphase particuliere dans les acclamations et dans les cris de joie, comme vive le Roi, salut au Fils de David, longue vie et toute sorte de bien au Messie qui vient au nom du Seigneur pour délivrer son peuple. *Hosanna* au plus haut des Cieux, c'est-à-dire, Esprits célestes, joignez vos acclamations et vos souhaits aux nôtres, pour attirer toute sorte de bonheur et de gloire au Fils de David, au Roi d'Isaël, au Messie, au souverain Libérateur. Ce cri de joie est pris du Pseaume 117, que l'on chantoit au jour de la fête des Tentes : *O Domine ! salvum me fac ; ô Domine ! bene prosperare ; benedictus qui venit in nomine Domini.* Comblez, Seigneur, de vos bénédictions celui que le Dieu Tout-Puissant a envoyé pour régner sur nous.

L'Eglise commence en ce jour à nous faire lire, à la Messe, l'histoire de la Passion du Sauveur, selon qu'elle a été décrite par saint Matthieu. Nous

renvoyons aux jours suivans, et sur-tout au Vendredi Saint les réflexions qu'on peut faire sur cette histoire.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

OMNIPOTENS sempiterne Deus, qui humano generi ad imitandum humilitatis exemplum, Salvatorem nostrum carnem sumere, et crucem subire fecisti: concede propitius, ut et patientiæ ipsius habere documenta, et resurrectionis consortia mereamur. Per eumdem Dominum, etc.

DIEU Tout-Puissant et Eternel, qui avez voulu que notre Sauveur se revêtit de notre chair, et souffrit le supplice de la croix, afin que les hommes ne refusassent point d'imiter au moins l'humilité de Dieu même; faites-nous la grace de le suivre dans ses souffrances, afin d'avoir part à sa résurrection glorieuse. Par le même Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Philippiens. Chap. 2.

FRATRES: hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu: qui cùm in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo: sed semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo. Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen, quod est super omne nomen: ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium, et infernorum;

MES FRERES, entrez dans les mêmes sentimens qu'a eus Jesus-Christ, lui qui étant l'image de Dieu, n'a point cru que d'être égal à Dieu, ce fut pour lui une usurpation, qui cependant s'est anéanti lui-même, prenant la figure d'esclave, s'étant fait semblable aux hommes, et s'étant trouvé dans la condition de l'homme. Il s'est abaissé lui-même, ayant été obéissant jusqu'à mourir, et mourir sur la croix. C'est pour cela aussi que Dieu l'a élevé, lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom: afin qu'au Nom de Jesus tout ce qu'il y a dans

et omnis lingua confiteatur quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris.

le Ciel, sur la terre et dans les enfers, fléchisse le genoux ; et que toute langue confesse que le Seigneur Jesus-Christ est dans la gloire de Dieu le Pere.

Saint Paul déclare que tous ceux à qui il avoit prêché sa parole de salut, et qu'il avoit convertis, il n'y en avoit point qui eussent témoigné plus de reconnoissance, de générosité envers lui que les Philippiens. Ils furent les seuls qui lui envoyerent des secours d'argent dans les lieux où il prêchoit ; ils lui en firent tenir jusqu'à deux fois à Thessalonique. Et ils envoyerent Epaphrodite à Rome pour le secourir dans les fers.

RÉFLEXIONS.

Entrez dans les mêmes sentimens qu'a eus Jesus-Christ Ce n'est pas seulement aux fideles de Philippes que saint Paul parle, c'est à tous les Chrétiens. Les membres ne doivent pas avoir d'autres sentimens que ceux de leur chef. Jesus-Christ est notre chef, devons-nous penser autrement que lui ? ses sentimens ne doivent-ils pas être la regle des nôtres ? et étant la voie, la vérité et la vie, devons-nous être animés d'un autre Esprit que du sien ? quiconque ne suit pas cette voie, s'égare ; quiconque pense autrement que la vérité, est dans l'erreur, il se trompe ; quiconque ne vit pas de cette vie, est en état de mort. Jesus-Christ est la véritable sagesse ; tout ce qui lui est opposé n'est que folie, et nos lumieres ne sont pures qu'autant qu'elles participent à son esprit. De là nulle vue droite que celle dont Jesus-Christ est le motif. Nulles maximes vraies que celles que Jesus-Christ nous enseigne ; nul plan, nul système solide que celui de la religion de Jesus-Christ. De ces grands principes tirons les conséquences. Le monde entre-t-il dans les sentimens de Jesus-Christ ? pense t-il, raisonne-t-il, agit-il comme lui ? ne suit-il point d'autres maximes que les

siennes ? les personnes même consacrées à Dieu, et celles qui font profession d'être les disciples de Jesus-Christ, qui font profession de piété, entrent-elles toujours dans les sentimens de ce divin Maître ? avons-nous la même idée des biens de cette vie que le Sauveur en a ? pensons-nous comme lui de tout ce qui flatte les passions, de tout ce qui impose aux sens, et de tout ce qui éblouit par ces faux brillans et par ses charmes ? nos jugemens sur les biens et les maux de cette vie, sont-ils conformes aux siens ? pensons-nous des devoirs même de la religion et de l'affaire du salut, comme il en pense ? Rapprochons notre conduite de celle des Saints, ajustons nos maximes avec celles de l'Evangile : bon Dieu ! quelle horrible disproportion, quelle opposition, quelle différence infinie ! Hélas ! on cherche aujourd'hui le christianisme au milieu des chrétiens ! ce n'est plus qu'un dehors fort mince, qu'une ombre, pour ainsi dire, de religion dans la plupart des fideles. De quel œil regarde-t-on, avec quelle docilité écoute-t-on ces leçons importantes que nous fait si souvent le Sauveur ? Ces leçons d'humilité, de douceur, de mortification, de droiture, d'abnégation, et tout ce qu'il nous dit du pardon des injures ; ce sont-là les sentimens de Jesus-Christ, ce sont ses conseils, ses préceptes ; sont-ils la regle de nos sentimens et de notre conduite ? On pense aujourd'hui, on juge comme le monde, comme l'amour-propre ; on parle le langage de la cupidité et des passions. Un dérangement si volontaire, un égarement si universel, ne font plus rougir ; mais quel en sera le terme ? *Entrez dans les mêmes sentimens qu'a eus Jesus-Christ*, si vous voulez être véritablement ses disciples : nous faisons-nous honneur de l'avoir pour Maître, si nous pensons autrement que lui, ou si pensant comme lui, nous vivons selon l'esprit et les maximes du monde, si contraires à l'esprit de Jesus-Christ, aux maximes de l'Evangile ?

L'EVANGILE DE LA MESSE DU JOUR.

La Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ, selon saint Matthieu. Chap. 26 et 27.

IN illo tempore, dixit Jesus discipulis suis: scitis quia post biduum Pascha fiet, et filius hominis tradetur ut crucifigatur. Tunc congregati sunt Principes Sacerdotum, et Seniores populi, in atrium Principis Sacerdotum, qui dicebatur Caïphas: et consilium fecerunt ut Jesum dolo tenerent et occiderent. Dicebant autem: non in die festo, ne fortè tumultus fieret in populo. Cùm autem Jesus esset in Bethaniâ, in domo Simonis leprosi, accessit ad eum mulier habens alabastrum unguenti pretiosi, et effudit super caput ipsius recumbentis. Videntes autem discipuli, indignati sunt dicentes: ut quid perditio hæc! potuit enim istud venundari multo, et dari pauperibus. Sciens autem Jesus, ait illis: quid molesti estis huic mulieri! opus enim bonum operata est in me. Nam semper pauperes habetis vobiscum, me autem non semper habens. Mittens enim hæc unguentum hoc in corpus meum, ad sepeliendum me fecit. Amen dico vobis, ubicumque prædicatum fuerit hoc Evangelium in toto mundo,

EN ce temps-là, Jesus dit à ses disciples: vous savez qu'on célebre la Pâque dans deux jours, et que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié. Cependant les Princes des Prêtres et les anciens du peuple s'assemblerent dans la salle du grand-Prêtre nommé Caïphe; et ils délibérerent d'arrêter Jesus par surprise, et de le faire mourir. Mais ils disoient que ce ne soit point durant la fête, de peur d'une émotion populaire. Or, comme Jesus étoit à Béthanie, chez Simon le lépreux, une femme s'approcha de lui avec un vase plein d'une liqueur odoriférante, et de grand prix, qu'elle lui répandit sur la tête lorsqu'il étoit à table. Ce que voyant les disciples, ils en furent choqués, et dirent: pourquoi perdre cela! car on en pouvoit tirer beaucoup d'argent, et le donner aux pauvres. Mais Jesus sachant ce qu'ils disoient, leur dit: pourquoi faites-vous de la peine à cette femme! c'est une bonne action qu'elle vient de faire à mon égard. Aussi-bien vous avez toujours des pauvres parmi vous: mais moi, vous ne m'avez pas toujours. Car en répandant cette liqueur sur

mundo, dicetur et quod hæc fecit in memoriam ejus. Tunc abiit unus de duodecim, qui dicebatur Judas Iscariotes, ad Principes Sacerdotum, et ait illis : quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam ! at illi constituerunt ei triginta argenteos. Et exinde quærebat opportunitatem ut eum traderet. Prima autem die Azymorum accesserunt discipuli ad Jesum, dicentes : ubi vis paremus tibi comedere Pascha ! at Jesus dixit : ite in civitatem ad quemdam, et dicite ei : Magister dicit : tempus meum propè est, apud te facio Pascha cum discipulis meis. Et fecerunt discipuli sicut constituit illis Jesus, et paraverunt Pascha. Vespere autem facto, discumbebat cum duodecim discipulis suis. Et edentibus illis, dixit : amen dico vobis, quia unus vestrùm me traditurus est. Et contristati valdè, cœperunt singuli dicere : numquid ego sum, Domine ! at ipse respondens, ait : qui intingit mecum manum in paropside, hic me tradet. Filius quidem hominis vadit, sicut scriptum est de illo : væ autem homini illi, per quem Filius hominis tradetur : bonum erat ei, si natus non fuisset homo ille. Respondens autem Judas, qui tradidit eum, dixit : numquid

mon corps, et l'a fait en vue de ma sépulture. Je vous le dis en vérité ; dans tout le monde, en quelque lieu que cet Evangile soit prêché, ce qu'elle a fait se publiera aussi en mémoire d'elle. Alors l'un des douze, nommé Judas Iscariote, alla aux Princes des Prêtres, et leur dit : que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ! ils s'engagerent à lui donner trente pieces d'argent ; et depuis ce moment-là, il chercha l'occasion de le livrer. Or, le premier jour des Azymes, les disciples s'adresserent à Jesus, et lui dirent : où voulez-vous que nous vous fassions les préparatifs pour manger la Pâque ! il leur répondit : allez dans la ville à un tel, et dites-lui : voici ce que dit le Maître : mon temps approche, je fais la Pâque chez vous avec mes disciples. Les disciples firent ce que Jesus leur avoit ordonné, et préparerent la Pâque. Or, le soir il se mit à table avec ses douze disciples, et comme ils mangeoient, il parla ainsi : je vous le dis en vérité, l'un de vous me livrera. Eux fort affligés se mirent chacun à lui dire : est-ce moi, Seigneur ! mais il répondit : celui qui me livrera met la main au plat avec moi. Pour le Fils de l'homme, il s'en va selon qu'il est écrit de lui ; mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera livré :

ego sum Rabbi ! aït illi : tu dixisti. Cœnantibùs autem eis, accepit Jesus panem, et benedixit, ac fregit, deditque discipulis suis, et aït : accipite, et comedite : hoc est Corpus meum. Et accipiens calicem, gratias egit, et dedit illis, dicens : bibite ex hoc omnes. Hic est enim Sanguis meus novi testamenti, qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum. Dico autem vobis : non bibam amodò de hoc genimine vitis, usque in diem illum, cùm illud bibam vobiscum novum in regno Patris mei. Et hymno dicto, exierunt in montem Oliveti. Tunc dicit illis Jesus : omnes vos scandalum patiemini in me in istâ nocte. Scriptum est enim : percutiam pastorem, et dispergentur oves gregis. Postquàm autem resurrexero, præcedam vos in Galilæam. Respondens autem Petrus, aït illi : et si omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor. Aït illi Jesus : amen dico tibi, quia in hac nocte antequam gallus cantet, ter me negabis. Ait illi Petrus : etiam si opportuerit me mori tecum, non te negabo. Similiter et omnes discipuli dixerunt. Tunc venit Jesus cum illis in villam, quæ dicitur Gethsemani, et dixit discipu-

c'étoit un avantage pour cet homme-là que de ne point naître. Judas qui le livra, répondit : mon Maître, est-ce moi ? vous l'avez dit, lui répartit Jesus. Pendant qu'ils soupoient, Jesus prit du pain, le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples, disant : prenez et mangez, ceci est mon corps. Prenant ensuite la coupe, il rendit des actions de graces, et la leur donna, disant : buvez-en tous, car ceci est mon sang qui fait le Testament nouveau, et qui sera répandu pour plusieurs, afin que les péchés soient remis. Or, je vous le dis : je ne boirai point désormais de ce vin-ci, jusqu'au jour que j'en boirai de nouveau avec vous dans le Royaume de mon Pere. Et après avoir dit le Cantique, ils s'en allerent au Mont d'Olivet. Alors Jesus leur dit : vous vous scandaliserez tous à mon sujet cette nuit. Car il est écrit : je frapperai le Pasteur, et les brebis du troupeau se disperseront. Mais lorsque je serai ressuscité, je me rendrai en Galilée avant vous. Pierre prenant la parole, lui dit : quand tous se scandaliseroient à votre sujet, pour moi, je ne me scandaliserai jamais. Jesus lui répartit : je vous dis, en vérité, que cette nuit même, avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois. Quand même il me faudroit mourir avec vous, lui dit Pierre, je ne vous renoncerai point.

lis suis : sedete hic , donec vadam illuc , et orem. Et assumpto Petro , et duobus filiis Zebedæi , cœpit contristari , et mestus esse. Tunc ait illis : tristis est anima mea usque ad mortem : sustinete hic , et vigilate mecum. Et progressus pusillum , procidit in faciem suam , orans , et dicens : Pater mi , si possibile est , transeat à me calix iste. Verumtamen non sicut ego volo , sed sicut tu. Et venit ad discipulos suos , et invenit eos dormientes , et dixit Petro : sic non potuistis unâ horâ vigilare mecum ! vigilate , et orate , ut non intretis in tentationem. Spiritus quidem promptus est , caro autem infirma. Iterùm secundò abiit , et oravit , dicens : Pater mi , si non potest hic calix transire nisi bibam illum , fiat voluntas tua. Et venit iterùm , et invenit eos dormientes , erant enim oculi eorum gravati. Et relictis illis , iterùm abiit , et oravit tertiò , eumdem sermonem dicens. Tunc venit ad discipulos suos , et dicit illis : dormite jam , et requiescite : ecce appropinquavit hora , et Filius hominis tradetur in manus peccatorum. Surgite , eamus : ecce appropinquavit qui me tradet. Adhuc eo loquente , ecce Judas unus de duodecim venit , et cum eo turba multa cum gladiis et fusti-

Et tous les disciples en dirent autant. Un peu après Jesus alla avec eux dans le lieu qu'on appelle Gethsemani ; et il dit à ses disciples : demeurez ici , pendant que je vais là faire ma priere. Et prenant avec lui Pierre , et les deux fils de Zébédée , il commença à être triste et affligé. Alors il leur dit : je suis dans une tristesse mortelle ; attendez ici , et veillez avec moi. Et s'étant un peu avancé , il se prosterna le visage contre terre, priant et disant: mon Pere , que ce calice passe loin de moi , s'il est possible ; qu'il en soit néanmoins , non comme je le veux , mais comme vous le voulez. Il retourna ensuite à ses disciples : qu'il trouva endormis , et il dit à Pierre : n'avez-vous donc pu veiller une heure avec moi ? veillez, et priez , afin de n'être point engagés dans la tentation. Véritablement l'esprit est fort, mais la chair est foible. S'étant retiré pour la seconde fois il pria , et dit : mon Pere , si je ne puis éviter de boire ce calice , que votre volonté se fasse. Il retourna ensuite et les trouva qui dormoient ; car ils avoient les yeux appesantis. Et les ayant laissés , il s'en alla encore , et fit pour la troisieme fois la même priere. Alors il retourna à ses disciples , et leur dit : dormez maintenant et reposez-vous. Voici l'heure venue , et le Fils de l'homme va être livré entre

bus, missi à Principibus Sacerdotum, et Senioribus populi. Qui autem tradidit eum, dedit illis signum, dicens : quemcumque osculatus fuero, ipse est, tenete eum. Et confestim accedens ad Jesum, dixit : ave Rabbi. Et osculatus est eum. Dixitque illi Jesus : amice, ad quid venisti ! tunc accesserunt, et manus injecerunt in Jesum, et tenuerunt eum. Et ecce unus ex his qui erant cum Jesu, extendens manum, exemit gladium suum, et percutiens servum Principis Sacerdotum amputavit auriculam ejus. Tunc ait illi Jesus : converte gladium tuum in locum suum. Omnes enim qui acceperint gladium, gladio peribunt. An putas, quia non possum rogare Patrem meum, et exhibebit mihi modò plusquàm duodecim legiones Angelorum ! quomodò ergo implebuntur Scripturæ, quia sic oportet fieri ! in illâ horâ, dixit Jesus turbis : tanquam ad latronem existis cum gladiis et fustibus comprehendere me : quotidiè apud vos sedebam docens in Templo, et non me tenuistis. Hoc autem totùm factum est, ut adimplerentur Scripturæ Prophetarum. Tunc discipuli omnes, relicto eo, fugerunt. At illi tenentes Jesum, duxerunt ad Caïpham Principem Sacerdotum, ubi Scribæ et Senio-

les mains des pécheurs. Levez-vous, allons : voïci qu'approche celui qui me livrera. Comme il parloit encore, voilà que Judas, l'un des douze, arrive suivi d'un grand nombre de gens armés d'épées et de bâtons, et envoyés par les Princes des Prêtres, et par les Anciens du peuple. Or, celui qui le livroit, avoit donné un signal : l'homme, dit-il, que je baiserai, c'est lui-même, arrêtez-le. Aussi-tôt s'approchant de Jesus, il dit : mon Maître, je vous salue, et il le baisa. Jesus lui répondit : mon ami ! à quel dessein êtes-vous venu ! cependant ils s'avancerent, et se saisissant de Jesus, ils l'arrêterent. En même temps un de ceux qui étoient avec Jesus, prit son épée, la tira, et frappant un valet du grand-Prêtre, il lui coupa l'oreille. Alors Jesus lui dit : remettez votre épée dans le fourreau ; car tous ceux qui se serviront de l'épée, périront par l'épée. Pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Pere, et qu'il ne me donneroit pas aussi-tôt plus de douze légions d'Anges ! comment donc s'accomplira ce que disent les Ecritures, qu'il faut que les choses se fassent de la sorte ! Ensuite Jesus dit à cette troupe de gens : vous êtes venus à moi comme à un voleur avec des épées et des bâtons, pour me prendre. J'étois tous les jours assis parmi vous, ensei-

res convenerant. Petrus autem sequebatur eum à longè, usque in atrium Principis Sacerdotum. Et ingressus intrò, sedebat cum Ministris, ut videret finem. Principes autem Sacerdotum, et omne consilium, quærebant falsum testimonium contra Jesum, ut eum morti traderent. Et non invenerunt, cùm multi falsi testes accessissent. Novissimè autem venerunt duo falsi testes, et dixerunt: hic dixit: possum destruere Templum Dei, et post triduum reædificare illud. Et surgens Princeps Sacerdotum, aït illi: nihil respondes ad ea, quæ isti adversùm te testificantur! Jesus autem tacebat. Et Princeps Sacerdotum aït illi: adjuro te per Deum vivum, ut dicas nobis si tu es Christus Filius Dei. Dicit illi Jesus: tu dixisti. Veruntamen dico vobis, amodò videbitis Filium hominis sedentem à dextris virtutis Dei, et venientem in nubibus cæli. Tunc Princeps Sacerdotum scidit vestimenta sua, dicens: blasphemavit; quid adhuc egenus testibus! ecce nunc audistis blasphemiam; quid vobis videtur! At illi respondentes, dixerant: reus est mortis. Tunc expuerunt in faciem ejus, et colaphis eum ceciderunt, alii autem palmas in faciem ejus dederunt dicentes: pro-

gnant dans le Temple, et vous ne m'avez point arrêté. Or, tout cela s'est fait, afin que tout ce qu'ont écrit les Prophetes s'accomplît. Alors tous les disciples l'abandonnerent et s'enfuirent. Mais ceux qui avoient Jesus entre leurs mains, le conduisirent chez Caïphe le grand-Prêtre, où les Scribes et les Pharisiens étoient assemblés. Pierre le suivit de loin jusques dans la cour du grand-Prêtre; et quand il y fut entré, il s'assit avec les Officiers pour voir à quoi cela se termineroit. Cependant les Princes des Prêtres, et toute l'assemblée, cherchoient quelque faux témoignage contre Jesus, pour le faire mourir; mais ils n'en trouverent pas, encore qu'il se fût présenté beaucoup de faux témoins. Enfin il en vint deux qui dirent, il a dit: je puis détruire le Temple de Dieu et le rebâtir dans trois jours. Sur cela le grand-Prêtre se levant, lui dit: vous ne répondez rien à ce que ces gens-là déposent contre vous! Mais Jesus ne disoit mot. Alors le grand-Prêtre lui dit: de la part du Dieu vivant, je vous ordonne de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu! Vous l'avez dit, lui répondit Jesus. Et moi je vous dis de plus: vous verrez bientôt le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu Tout-Puissant, venir sur les nues du Ciel. Au même temps

phetiza nobis, Christe, quis est, qui te percussit! Petrus verò sedebat foris in atrio: et accessit ad eum una ancilla, dicens: tu cum Jesu Galilæo eras. At ille negavit coram omnibus, dicens: nescio quid dicis. Exeunte autem illo januam, vidit eum alia ancilla, et ait his qui erant ibi: et hic erat cum Jesu Nazareno. Et iterùm negavit, cum juramento: quia non novi hominem. Et post pusillum accesserunt qui stabant, et dixerunt Petro: verè et tu ex illis es: nam et loquela tua manifestum te facit. Tunc cœpit detestari et jurare, quia non novisset hominem. Et continuò gallus cantavit. Et recordatus est Petrus verbi Jesu, quod dixerat: priusquàm gallus cantet, ter me negabis. Et egressus foràs, flevit amarè. Manè autem facto, consilium inierunt omnes Principes Sacerdotum, et Seniores populi adversùs Jesum, ut eum morti traderent. Et vinctum adduxerunt eum, et tradiderunt Pontio Pilato præsidi. Tunc videns Judas, qui eum tradidit, quòd damnatus esset, pœnitentiâ ductus, retulit triginta argenteos Principibus Sacerdotum, et Senioribus, dicens: peccavi, tradens sanguinem justum. At illi dixerint: quid ad nos! tu videris. Et projectis argentis in

le grand-Prêtre déchira ses vêtemens, en disant: il a blasphémé; qu'avons-nous plus affaire de témoins? Vous venez d'entendre le blasphême; que vous en semble? Il mérite la mort, répondirent-ils. Alors on lui cracha au visage, on lui donna des coups de poing, et il y en eut qui le soufleterent, en disant: Christ, montre-nous que tu es Prophete; qui est-ce qui t'a frappé! Cependant Pierre étoit assis en bas dans la cour; et une servante l'abordant, lui dit: vous aussi vous étiez avec Jesus de Galilée. Mais il le nia devant tout le monde, disant: je ne sais ce que vous dites. Comme il sortoit de la porte, une autre servante l'apperçut, et dit à ceux qui étoient présens: cet homme-là aussi étoit avec Jesus de Nazareth. Il le nia une seconde fois, disant avec serment: je ne connois point cet homme-là. Et un peu après ceux qui étoient préseus s'approcherent, et dirent à Pierre: assurément vous êtes aussi de ces gens-là; car même votre langage fait voir qui vous êtes. Alors il commença à faire des imprécations, et à jurer qu'il ne connoissoit point cet homme-là. Aussi-tôt le coq chanta, et Pierre se ressouvint de ce que Jesus lui avoit dit: avant que le coq chante vous me renoncerez trois fois. Et étant sorti, il pleura amérement. Dès qu'il fut jour,

Templo, recessit : et abiens laqueo se suspendit. Principes autem Sacerdotum, acceptis argenteis dixerunt : non licet eos mittere in corbonam : quia pretium sanguinis est. Consilio autem inito, emerunt ex illis agrum figuli in sepulturam peregrinorum. Propter hoc vocatus est ager ille Halcedama, hoc est, ager sanguinis, usque in hodiernum diem. Tunc impletum est, quod dictum est per Jeremiam Prophetam, dicentem : et acceperunt triginta argenteos pretium appretiati, quem appretiaverunt à filiis Israel : et dederunt eos in agrum figuli, sicut constituit mihi Dominus : Jesus autem stetit ante præsidem, et interrogavit eum Præses, dicens : tu es Rex Judæorum ? dicit illi Jesus : tu dicis. Et cùm accusaretur à Principibus Sacerdotum, et Senioribus, nihil respondit. Tunc dicit illi Pilatus : non audis quanta adversùm te dicunt testimonia ? et non respondit ei ad ullum verbum, ita ut miraretur Præses vehementer. Per diem autem solemnem consueverat Præses populo dimittere unum vinctum, quem voluissent. Habebat autem tunc vinctum insignem, qui dicebatur Barabas. Congregatis ergo illis, dixit Pilatus : quem vultis dimittam vobis, Ba-

tous les Princes des Prêtres et les Anciens du peuple tinrent conseil pour le faire mourir. Ensuite ils le menerent lié, et le remirent entre les mains du Gouverneur Ponce Pilate. Dans ce temps-là Judas qui l'avoit livré, voyant qu'il étoit condamné, fut touché de repentir, et reporta les trente pieces d'argent aux Princes des Prêtres et aux Anciens. J'ai péché, dit-il, en livrant le sang du juste. Mais il lui dirent : que nous importe ; c'est à vous de voir. Lui, jetant l'argent dans le Temple, sortit et alla se pendre ; mais les Princes des Prêtres ramasserent l'argent, et dirent : il n'est pas permis de le mettre au trésor, car c'est le prix du Sang. Et après avoir délibéré ensemble, ils en acheterent le champ d'un Potier pour y enterrer les étrangers. C'est pour cela que jusqu'à présent on appelle ce champ Haceldama, c'est-à-dire, le champ du sang. Alors s'accomplit ce qu'a dit le Prophete Jérémie : ils ont reçu trente pieces d'argent, le prix qu'a été prisé celui que les enfans d'Israël ont mis à prix ; et il les ont données pour avoir le champ du Potier, comme le Seigneur me l'a prescrit. Or, Jesus parut devant le Gouverneur, et le Gouverneur l'interrogea : êtes-vous, dit-il, le Roi des Juifs ? vous le dites, répondit Jesus. Après cela, étant accusé par les

rabbam, an Jesum, qui dicitur Christus ! sciebat enim quòd per invidiam tradidissent eum. Sedente autem illo pro Tribunali, misit ad eum uxor ejus, dicens : nihil tibi, et justo illi : multa enim passa sum hodiè per visum propter eum. Principes Sacerdotum et Seniores persuaserunt populis ut peterent Barabbam, Jesum verò perderent. Respondens autem Præses, ait illis, quem vultis vobis de duobus dimitti ! At illi dixerunt : Barabbam. Dicit illis Pilatus : quid igitur faciam de Jesu, qui dicitur Christus ! dicunt omnes : crucifigatur. Ait illis Præses : quid enim mali fecit ! At illi magis clamabant, dicentes : crucifigatur. Videns autem Pilatus quia nihil proficeret, sed magis tumultus fieret : acceptâ aquâ, lavit manus coram populo, dicens : innocens ego sum à sanguine justi hujus : vos videritis. Et respondens universus populus, dixit : sanguis ejus super nos, et super filios nostros. Tunc dimisit illis Barabbam, Jesum autem flagellatum tradidit eis ut crucifigeretur. Tunc milites Præsidis suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem ; et exeuntes eum, chlamidem coccineam circumdederunt ei : et plectentes

Princes des Prêtres et par les Anciens, il ne fit aucune réponse. Sur quoi Pilate lui dit : n'entendez-vous pas combien ils font de dépositions contre vous ! et il ne lui répondit rien ; de sorte que le Gouverneur en fut extrêmement surpris. Or, le Gouverneur avoit accoutumé le jour de la fête de relâcher au peuple un prisonnier tel qu'il vouloit, et il y avoit alors un fameux prisonnier qu'on appeloit Barabbas. Comme ils étoient donc tous assemblés, Pilate leur dit : lequel voulez-vous que je vous relâche, Barabbas, ou Jesus qu'on appelle Christ ! car il savoit que c'étoit par envie qu'ils l'avoient livré. Or, pendant qu'il étoit à son Tribunal, sa femme lui envoya dire : ne vous mêlez point de ce qui regarde ce saint homme ; car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui à son sujet dans un songe que j'ai eu. Cependant les Princes des Prêtres et les Anciens persuaderent au peuple de demander Barabbas, et de faire périr Jesus. Mais le Gouverneur leur dit : lequel des deux voulez-vous qu'on vous remette ! Barabbas, dirent-ils. Pilate leur répartit : que ferai-je donc de Jesus qu'on appelle Christ? qu'il soit crucifié, dirent-ils tous. Quel mal a-t-il donc fait, leur répondit le Gouverneur ! Et ils crioient encore plus : qu'il soit crucifié. Là dessus Pilate voyant

coronam de spinis, posuerunt super caput ejus, et arundinem in dextera ejus. Et genuflexo ante eum, illudebant ei, dicentes: ave, Rex Judæorum. Et expuentes in eum, acceperunt arundinem et percutiebant caput ejus. Et postquam illuserunt ei, exuerunt eum chlamyde, et induerunt eum vestimentis ejus, et duxerunt eum ut crucifigerent. Exeuntes autem, invenerunt hominem Cyrenæum, nomine Simonem, hunc angariaverunt ut tolleret crucem ejus. Et venerunt in locum, qui dicitur Golgotha, quod est, Calvariæ locus. Et dederunt ei vinum bibere cum felle mistum. Et cùm gustasset, noluit bibere. postquàm autem crucifixerunt eum, diviserunt vestimenta ejus, sortem mittentes: ut impleretur quod dictum est per Prophetam dicentem: diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem. Et sedentes, servabant eum. Et imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam: hic est Jesus Rex Judæorum. Tunc crucifixi sunt cum eo duo latrones: unus à dextris, et unus à sinistris. Prætereuntes autem blasphemabant eum, moventes capita sua et dicentes: vah! qui destruis Templum Dei, et in triduo illud reædificas: salva temetipsum. Si Filius Dei es, que tout étoit inutile, et que même le tumulte en devenoit plus grand; il se fit donner de l'eau, et se lava les mains à la vue du peuple, disant: je suis net du sang de ce saint homme: c'est à vous de voir. Mais tout le peuple répondit: que son sang soit sur nous et sur nos enfans. Alors il leur relâcha Barabbas, et Jesus qui avoit été flagellé, il le leur abandonna pour être crucifié. En ce temps-là même les soldats du Gouverneur ayant emmené Jesus dans le Prétoire, rassemblerent autour de lui la cohorte entiere; et après l'avoir dépouillé, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre; puis faisant une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête. Ils lui mirent aussi une canne à la main droite; et fléchissant le genou devant lui, ils lui disoient par dérision: Roi des Juifs, je vous salue. Et crachant contre lui, ils prenoient la canne et lui en donnoient sur la tête. Après s'être ainsi moqués de lui, ils lui ôterent le manteau de pourpre, lui firent reprendre ses habits, et l'emmenerent pour le crucifier. En sortant, il rencontrerent un homme de Cyrene, appelé Simon; ils l'obligerent par force à porter la croix de Jesus, et ils arriverent ainsi au lieu qu'on appelle Golgotha, c'est-à-dire, le Calvaire. Là on lui présenta à boire du vin

descende de cruce. Similiter et Principes Sacerdotum illudentes cum Scribis et Senioribus, dicebant : alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere : si Rex Israël est, descendat nunc de cruce, et credimus ei ; confidit in Deo : liberet nunc, si vult eum : dixit enim : quia Filius Dei sum. Id ipsum autem et latrones, qui crucifixi erant cum eo, improperabant ei. A sexta autem hora tenebræ factæ sunt super universam terram usque ad horam nonam : et circa horam nonam clamavit Jesus voce magna, dicens : Eli, Eli, lammasabacthâni ! hoc est, Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ! Quidam autem, illic stantes, et audientes, dicebant : Eliam vocat iste. Et continuò currens unus ex eis, acceptam spongiam implevit aceto, et imposuit arundini, et dabat ei bibere. Cæteri verò dicebant : sine, videamus an veniat Elias liberans eum. Jesus autem iterùm clamans voce magna emisit spiritum. * *Et ecce velum Templi scissum est in duas partes à summo usque deorsum : et terra mota est, et petræ scissæ sunt, et monumenta aperta sunt, et multa corpora sanctorum, qui dormierant surrexerunt. Et exeuntes de monumentis post resurrectionem ejus, venerunt*

mêlé de fiel ; mais après en avoir goûté, il n'en voulut point boire. Quand ils l'eurent crucifié, ils partagerent ses habits, en tirant au sort ; afin que ce qui a été dit par le Prophete s'accomplit : ils ont partagé entr'eux mes habits, et ils ont tiré ma robe au sort ; après quoi s'étant assis, ils le gardoient. Et on mit au-dessus de sa tête ces paroles écrites, qui marquoient le sujet de sa mort : *C'est Jesus le Roi des Juifs.* Dans le même temps, deux voleurs furent crucifiés avec lui ; l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche. Et ceux qui passoient par là le chargeoient de malédictions en secouant la tête, et disant : eh bien ! toi qui détruis le Temple de Dieu, et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même. Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. Les Princes des Prêtres se moquant aussi de lui avec les Scribes et les Anciens, disoient : il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même. S'il est Roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous allons croire en lui. Il s'attend au secours de Dieu : que Dieu le délivre maintenant, s'il lui veut du bien. Car lui-même a dit : je suis le Fils de Dieu. Et les voleurs crucifiés avec lui, lui reprochoient les mêmes choses. Or, depuis la sixieme heure jusqu'à la neuvieme, il y

* *Ici tout le monde se prosterne.*

in sanctam civitatem, et apparuerunt multis. Centurio autem, et qui cum eo erant, custodientes Jesum, viso terræ motu, et his quæ fiebant, timuerunt valde, dicentes: verè Filius Dei erat iste. Erant autem ibi mulieres multæ à longè, quæ secutæ erant Jesum à Galilæa, ministrantes ei; inter quas erat Maria Magdalene, et Maria Jacobi et Joseph mater, et mater filiorum Zebedæi. Cùm autem serò factum esset, veni quidam homo dives ab Arimathæa, nomine Joseph, qui et ipse Discipulus erat Jesu. Hic accessit ad Pilatum, et petiit corpus Jesu. Tunc Pilatus jussit reddi corpus. Et accepto corpore, Joseph involvit illud in sindone munda. Et posuit illud in monumento suo novo, quod exciderat in petra. Et advolvit saxum magnum ad ostium monumenti, et abiit. Erant autem ibi Maria Magdalene, et altera Maria, sedentes contra sepulchrum.

ent des ténebres répandues sur toute la terre. Et vers la neuvieme heure, Jesus s'écria d'une voix forte: Eli, Eli, lammasabactani! c'est-à-dire, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé! quelques-uns de ceux qui étoient là, et qui l'ouïrent, disoient: il appelle Elie. Et aussi-tôt un de ces gens courut prendre une éponge, l'emplit de vinaigre, et la mettant au bout d'une canne, lui en donna à boire. Mais les autres disoient: attendez, voyons un peu si Elie viendra le délivrer. Alors Jesus, jetant encore un grand cri, expira. * Au même instant le voile du Temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les pierres se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent, et les corps de plusieurs saints hommes ressuscitèrent; ces personnes sortant de leurs sépulcres après la résurrection, vinrent dans la sainte Cité, et apparurent à beaucoup de gens. Cependant le Centurion et ceux qui étoient là avec lui à garder Jesus, voyant le tremblement de terre, et les choses qui se passoient, furent fort effrayés, et dirent: cet homme étoit véritablement Fils de Dieu. Or, il y avoit là plusieurs femmes un peu éloignées, qui avoient suivi Jesus depuis la Galilée, ayant soin de lui; entre lesquelles étoient Marie Magdelaine, Marie, mere de Jacques et de Joseph, et la mere des fils de Zébédée. Sur le soir, il vint un homme riche nommé Joseph, qui étoit de la ville d'Arimathie, et disciple lui-même de Jesus. Il alla trouver Pilate, et lui demanda le corps de Jesus: aussi-tôt Pilate ordonna que le corps lui fût remis; Je-

* *Ici tout le monde se prosterne.*

seph l'ayant reçu, l'enveloppa dans un linceul bien propre, et le mit dans un sépulcre tout neuf qu'il s'étoit fait tailler dans le roc : et ayant roulé une grande pierre jusqu'à l'entrée du sépulcre, il s'en alla. Mais Marie Magdelaine, et l'autre Marie étoient là assises devant le sépulcre.

Altera autem die, quæ est post Parasceven, convenerunt Principes Sacerdotum et Pharisæi ad Pilatum, dicentes : Domine, recordati sumus, quia seductor ille dixit adhuc vivens : post tres dies resurgam. Jube ergo custodiri sepulchrum usque in diem tertium : ne fortè veniant discipuli ejus, et dicant plebi : surrexit à mortuis. Et erit novissimus error pejor priore. Ait illis Pilatus : habetis custodiam, ite, custodite sicut scitis. Illi autem abeuntes, munierunt sepulchrum : signantes lapidem, cùm custodibus.

Le jour suivant qui étoit le jour du Sabbat, les Princes des Prêtres et les Pharisiens, s'assemblerent chez Pilate, et lui dirent : Seigneur, nous nous sommes souvenus que ce séducteur étant encore en vie a dit : je ressusciterai au bout de trois jours. Commandez donc qu'on garde le sépulcre jusqu'au troisieme jour de peur que ses Disciples ne viennent l'enlever, et ne disent au peuple : il est ressuscité. Alors la derniere erreur seroit pire que la premiere. Pilate leur dit : vous avez une garde, allez ; gardez-le comme vous savez. Eux s'en allerent au sépulcre, le fermerent bien, mirent le sceau sur la pierre ; et poserent des gardes.

L'ÉVANGILE DE LA MESSE DE LA FÊTE DES RAMEAUX.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 21.

In illo tempore : cùm appropinquasset Jesus Jerosolymis, et venisset Bethphage ad montem Oliveti, tunc misit duos discipulos suos, dicens eis : Ite in castellum, quod contra vos est, et statim invenietis asinam alligatam, et pullum cum ea : solvite, et adducite mihi : et si quis vobis aliquid dixerit, di-

EN ce temps-là comme Jesus s'approchoit de Jérusalem, et qu'il étoit déjà à Bethphagé au pied du Mont d'Olivet, il envoya deux de ses Disciples à qui il dit : allez au village que voilà devant vous. Vous y trouverez d'abord une ânesse attachée, et son ânon avec elle. Détachez-les, amenez-les-moi ; et si quelqu'un vous dit quel-

cite, quia Dominus his opus habet, et confestim dimitet eos. Hoc autem totum factum est, ut adimpleretur quod dictum est per Prophetam, dicentem: dicite filiæ Sion: ecce Rex tuus venit tibi mansuetus, sedens super asinam, et pullum filium subjugalis. Euntes autem Discipuli, fecerunt sicut præcepit illis Jesus. Et adduxerunt asinam, et pullum: et imposuerunt super eos vestimenta sua, et eum de super sedere fecerunt. Plurima autem turba straverunt vestimenta sua in via: alii autem cædebant ramos de arboribus, et sternebant in via: turbæ autem, quæ præcedebant, et quæ sequebantur, clamabant, dicentes: Hosanna Filio David: benedictus, qui venit in nomine Domini.

que chose, dites que le Seigneur en a affaire; et aussitôt il les laissera aller. Or tout ceci se fit, afin que cette parole du Prophete s'accomplît: dites à la Fille de Sion: voici votre Roi qui vient à vous dans un esprit de douceur, monté sur une anesse; et sur l'anon de celle qui porte le joug. Les Disciples s'en allerent, et firent ce que Jesus leur avoit ordonné; ils amenerent l'anesse avec l'anon: et les ayant couverts de leurs vêtement, ils le firent monter dessus. Cependant des gens en grand nombre étendirent leurs vêtemens sur son passage, d'autres coupoient des branches aux arbres, et en jonchoient le chemin. Les troupes de gens qui alloient devant, et celles qui suivoient, crioient: Hosanna au Fils de David! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur: Hosanna dans le plus haut des Cieux.

MÉDITATION.

Sur le Mystere de ce jour.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'y eut jamais démonstration de joie plus juste, mieux fondée, on peut même ajouter plus affectueuse, plus sincere que celle que le peuple sorti de Jérusalem témoigna en ce jour à l'arrivée du Sauveur. Frappés des merveilles étonnantes que Jesus-Christ opéroit dans toute la Judée depuis trois ans, et dont la plupart de ceux qui contribuoient le plus à ce triomphe, avoient

été les témoins, ils ne pouvoient douter que celui qui venoit à Jérusalem ne fût leur Sauveur, leur Rédempteur, leur Messie. Animés de ce zele que la vénération inspire, et que l'amour rend si généreux, ils viennent au-devant de celui qu'ils attendoient depuis tant de siecles; ils accompagnent de pieux souhaits et de cris de vive le Messie, d'*hosanna*, de béni soit celui qui vient au Nom du Seigneur, le triomphe du Sauveur du monde; tout retentit des acclamations de ce pieux peuple. La foule, les chemins parsemés de feuillages et de fleurs, les rameaux de palmes et d'oliviers en leurs mains, l'admiration, la vénération, l'allégresse, répandues dans tous les cœurs, peintes sur tous les visages; tout concouroit à rendre cette entrée du Sauveur la plus auguste, la plus religieuse, la plus sainte qui fût jamais; ce fut proprement l'entrée triomphante du Messie dans Jérusalem, malgré la jalousie, la haine, et la maligne obstination des Prêtres et des Pharisiens, à ne vouloir pas le reconnoître. Le Sauveur y entre cependant en qualité de Messie, monté sur une ânesse, comme le Prophete Zacharie l'avoit prédit; toute la ville est en mouvement, tout annonce son triomphe. Tout cela étoit nécessaire pour accomplir les prophéties. Le Sauveur étoit venu bien des fois à Jérusalem, et toujours sans éclat, sans bruit, sans distinction pour son adorable personne. Il change aujourd'hui de conduite, parce qu'il y vient pour y être immolé, pour y achever l'ouvrage de notre Rédemption, pour y consommer son sacrifice, et voilà pourquoi il y entre avec tant de solemnité. On menoit comme en triomphe la victime qu'on devoit immoler; voilà un des motifs de cette entrée triomphante. Mais quels heureux fruits n'avoit-on pas sujet d'attendre d'une démonstration de respect et de joie, si générale? cependant quels plus tristes effets de cette Fête! les Prêtres, les Docteurs de la Loi, le peuple même de Jérusalem

prenant l'alarme de ce qui fait la joie, la consolation, la confiance des étrangers ; car ce ne furent que les étrangers qui étoient venus à Jérusalem pour la Fête de Pâques, qui allerent au-devant du Sauveur, et qui le reçurent avec tant d'acclamations ; les Habitans de Jérusalem qui avoient été plus souvent les témoins de sa sainteté et de ses miracles, soit par crainte, soit par fierté, soit par respect humain, ne voulurent point avoir de part à cette Fête triomphante ; présage évident de la vocation des étrangers et des Gentils à la Foi, et de la funeste réprobation des Juifs. Ce furent aussi les Habitans de Jérusalem qui crierent six jours après : *Tolle, tolle, crucifige eum.* O mon Dieu, que d'importantes, que de salutaires instructions ne me donnez-vous point dans tout ce Mystere !

SECOND POINT.

Considérez que ce qui se passa dans cette entrée triomphante de Jesus-Christ dans Jérusalem, ne se renouvelle que trop tous les jours, dans l'entrée que Jesus-Christ fait par le Sacrement de l'Eucharistie dans l'ame des Fideles. Ce Divin Sauveur vient dans nous à la Communion comme un Roi plein de douceur. Combien de gens vont au-devant de lui dans cette quinzaine de Pâques ! Que d'apparences de religion, que de démonstrations extérieures de respect, que de marques même de dévotion ! que n'auroit-on pas droit d'attendre de tout cet appareil si religieux ? quelle réformation des mœurs, quelle piété, quelle régularité de conduite ? hélas ! n'arrive-t-il point encore parmi les fideles ce qui arriva en ce jour parmi les Juifs. Jesus-Christ est reçu en Messie, et dès le jour même il est oublié ; il n'est même presque plus connu. L'Evangile remarque qu'après être entré dans Jérusalem comme en triomphe, il y fut dès le jour même si abandonné, qu'il fut obligé

d'en sortir sur le soir pour aller chercher un logis à Béthanie. N'arrive-t-il rien de semblable le jour même de la Communion ? combien de gens qui terminent, pour ainsi dire, avec la Communion, toute leur dévotion, presque toute leur religion et leur reconnoissance ? Six jours après cette si religieuse entrée dans Jérusalem, avec quel mépris ce divin Sauveur fut-il traité ? avec quelle cruauté et quelle ignominie ? Différe-t-on toujours autant de temps de maltraiter le Sauveur, après la Communion Paschale ? ces assemblées mondaines, où l'on rougit si fort de l'Evangile ; ces parties de plaisir si peu innocentes ; ces spectacles si peu chrétiens ; disons mieux, si païens, si profanes ; tous ces lieux où le monde, où le démon, se dédommagent si fort des courts exercices de Religion, sont-ils long-temps déserts ? y attend-on toujours six jours sans crier, pour ainsi dire, contre Jesus-Christ : *Tolle, tolle, crucifige eum.* Consultons le nombre des gens qui persévèrent dans l'innocence, consultons le nombre des conversions éclatantes, consultons-nous nous-mêmes ; notre propre expérience nous peut instruire parfaitement sur tous ces faits.

Eh, Seigneur ! seroit-il possible qu'après ces réflexions je tombe encore dans le cas, et que je sois moi-même une nouvelle preuve de cette impie, de cette monstrueuse ingratitude ? ne le permettez pas, Seigneur, et faites que je perde plutôt la vie que de perdre votre grace et votre amour.

Aspirations dévotes durant le jour.

Hosanna Filio David : benedictus qui venit in nomine Domini : Hosanna in altissimis. Matth. 21.

Hosanna au Fils de David : béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : *Hosanna* dans le plus haut des Cieux.

Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo. Matth. 26.

Oui, Seigneur, quand même il me faudroit mourir avec vous, je ne vous renoncerai jamais.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ON peut dire que toutes les Fêtes solemnelles, et sur-tout tous les jours de Communion, sont une espece de triomphe de Jesus-Christ. Ce concours si édifiant des fideles dans le Temple, cette solemnité majestueuse de l'Office Divin, cette magnificence de l'Eglise dans la célébration des grandes Fêtes, c'est un tribut de respect, d'honneur, de Religion, de reconnoissance que nous rendons au Seigneur; n'oubliez rien pour y contribuer le plus que vous pourrez par votre empressement, par votre dévotion, par l'exercice des actes de Religion et des bonnes œuvres. La modestie, la révérence, la dévotion, le respect de chacun en particulier, contribuent beaucoup à ces saintes solemnités; étudiez-vous à y avoir plus de part que personne, et sur-tout ne passez aucun jour de la semaine sainte sans le sanctifier vous-même par de nouvelles bonnes œuvres et par de nouveaux exercices de piété.

2.° Jesus-Christ fait son entrée dans vous à la communion, elle doit être triomphante. Ne cédez point en amour, en culte, en adoration, au peuple Juif. Mais à Dieu ne plaise que cette entrée triomphante de Jesus-Christ en vous soit un prélude de sa Passion et de sa mort, comme elle le fut dans l'entrée que fit le Sauveur dans Jérusalem parmi les acclamations du peuple. N'obligez pas le Fils de Dieu de sortir de chez vous, pour aller loger ailleurs. Retenez-le après la Communion par votre dévotion et par votre ferveur. Eloignez-vous désormais des occasions de le renoncer; bannissez-vous pour toujours de ces assemblées, où on fait profession de ne le pas connoître. Et rendez-lui son

séjour dans votre ame doux et agréable par votre amour, par votre innocence, et par la réformation de vos mœurs.

LE LUNDI SAINT.

COMME l'Eglise est toute occupée cette semaine et de la Passion et de la mort de Jesus-Christ, l'Office de la Messe de ce jour est un précis vif et touchant des principales circonstances de ce triste Mystere. L'introït de la Messe est pris du Pseaume 34 dans lequel David haï, calomnié, persécuté, poursuivi, maltraité, demande à Dieu justice contre ceux qui mettent tout en œuvre pour le perdre. Rien ne convient mieux à Jesus-Christ prêt à être immolé.

Judica, Domine, nocentes me, expugna impugnantes me : c'est à vous, Seigneur, dit le Prophete, que je demande justice de mes persécuteurs; et puisque mes ennemis sont les vôtres, prenez vos armes et votre bouclier pour les combattre, et levez-vous pour venir à mon secours, vous, Seigneur, qui êtes la force de mon salut : *Apprehende, arma et scutum, et exurge in adjutorium meum, Domine, virtus salutis meæ.* Tirez votre épée, et mettez-vous entre moi et ceux qui me poursuivent; faites-moi entendre au fond du cœur que vous êtes mon salut : *Effunde frameam, et conclude deversùs eos qui persequuntur me; dic animæ meæ : salus tua ego sum.* Que ce soit à l'occasion de la persécution de Saül, ou de la conspiration d'Absalon, que David composa ce Pseaume, le Saint-Esprit avoit en vue le Sauveur dans sa passion, persécuté, accusé, calomnié, poursuivi avec autant de cruauté que d'injustice. Ce Pseaume con-

vient aussi aux justes tentés par les démons, et persécutés des hommes; il convient aussi à l'Eglise, qui n'est jamais sans persécution.

L'Epître de la Messe de ce jour est prise de l'endroit où le Prophete Isaïe parle en la personne de Jesus-Christ outragé, souffleté, le visage couvert de crachats, rassasié d'opprobres au jour de sa passion. Il ne fut jamais figure plus ressemblante à la réalité, que celle que nous fait le Prophete, de Jesus-Christ souffrant, dans ce chapitre cinquantieme, où après avoir déclaré d'un style vif et précis, la réprobation de la Synagogue des Juifs, à cause de leurs iniquités: *Ecce in iniquitatibus vestris venditi estis, et in sceleribus vestris dimisi matrem vestram.* Je vous déclare, dit le Seigneur, par la bouche de son Prophete, je vous déclare que c'est à cause de vos péchés que vous avez été vendus; et que ce sont vos crimes qui m'ont fait répudier votre mere. Isaïe parlant en la personne de Jesus-Christ, raconte ensuite les outrages impies qu'ils lui ont faits, et les cruautés inouies qu'ils ont exercées sur lui avec la derniere barbarie. Ce détail prophétique, dont on a vu si clairement l'accomplissement sur la personne adorable du Sauveur, au jour de sa passion; ce détail, dis-je, si marqué, n'est pas sans mystere. Le Prophete, ou plutôt Dieu par son Prophete, a voulu faire entendre que ce qui a enfin déterminé le Seigneur à rompre son alliance avec le peuple Juif, à ne le regarder plus comme son peuple, à le rejeter, à le réprouver, et à répudier la Synagogue; c'est la maniere indigne, infâme, cruelle, dont ils ont traité le Messie; qu'ils n'ont point voulu écouter, ni recevoir, à qui ils ont fait les derniers outrages, et qu'ils ont fait mourir sur une croix.

Dominus Deus aperuit mihi aurem: ego autem non contradico: Le Seigneur mon Dieu m'a ouvert l'oreille, c'est-à-dire, il m'a révélé un grand Mystere, et quelque incroyable, quelqu'incompré-

hensible qu'il m'ait paru, je me suis rendu, je ne lui ai point contredit. Ce Mystere si peu vraisemblable, qui révoltoit même le Prophete, c'étoient les outrages sanglans que les Juifs devoient faire un jour au Messie si ardemment demandé, et si longtemps attendu. Isaïe ne pouvoit comprendre que ce que Dieu lui révéloit des souffrance et de la passion du Sauveur pût jamais arriver, tant cela paroissoit opposé à la raison, à la Religion, aux véritables intérêts des Juifs mêmes. Quoi! après avoir soupiré pendant tant de siecles après la venue du Messie; après l'avoir si ardemment, si affectueusement demandé, attendu, désiré; quand ce Messie, quand ce Roi d'Israël, quand ce souverain libérateur, ce divin Sauveur sera venu, qu'il doive être haï, persécuté, outragé, souffleté, couvert de crachats, mis à mort par ce même peuple! voilà ce que le Prophete avoit de la peine à croire. Il le crut cependant, dès que Dieu le lui eut révélé: *Ego autem non contradico.* Et il fit ici le détail de la plupart des circonstances de cette passion, aussi douloureuse qu'ignominieuse au Sauveur du monde, au Messie.

Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas vellentibus: J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappoient, à ceux qui par le dernier mépris m'arrachoient le poil de la barbe. *Faciem meam non averti ab increpantibus, et conspuentibus in me:* je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvroient d'injures et de crachats. Le Fils de Dieu, parlant par la bouche de David, avoit dit: Seigneur, je vois bien que tous les Sacrifices qu'on vous offre ne sauroient vous être fort agréables: holocaustes, hosties pour les péchés, sang des victimes, rien de tout cela n'est capable de satisfaire à votre justice offfensée, ni d'appaiser votre colere irritée par le péché: *Sacrificium et oblationem noluisti:* vous n'avez point voulu de victimes ni d'oblation: *Holocausta pro peccato non potulasti.* Ce n'a été

que par pure condescendance pour la foiblesse de votre peuple que vous les avez tolérées ; vous avez voulu par là mettre un frein au penchant que ce peuple grossier et matériel avoit à l'Idolatrie, et fixer leurs esprits par des cérémonies extérieures, de peur qu'ils ne se laissassent entraîner au culte des Idoles, par le commerce qu'ils avoient avec les Païens. Voyant donc que toutes ces oblations, ces sacrifices de taureaux et de boucs vous déplaisoient ; je me suis offert pour être moi-même cette victime qui vous seroit infiniment agréable, et qui seule pouvoit être capable de satisfaire abondamment à votre justice, appaiser votre colere, et effacer le péché. Vous m'avez fait un corps pour cela : *corpus autem aptasti mihi ;* et sachant que vous souhaitiez, Seigneur, que je vous l'offrisse en sacrifice, je l'ai abandonné ce corps à tous les outrages, à toutes les souffrances, à tous les crachats, à la mort même : *Corpus meum dedi percutientibus.* C'est ce qui s'est accompli à la passion du Sauveur ; il s'est livré aux bourreaux, comme une victime innocente, comme un agneau qui ne se plaint point lorsqu'on le porte à la boucherie.

Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me. Jesus-Christ allant pour la derniere fois à Jérusalem avec ses disciples, les prévint de tout ce qui devoit lui arriver, et leur en prédit jusqu'aux moindres circonstances : *Voici*, leur dit-il (*a*), *que nous allons à Jérusalem ; et toutes les choses que les Prophetes ont écrites du Fils de l'homme s'accompliront ; car il sera livré aux Gentils, traité avec dérision, flagellé, couvert de crachats.* Le Sauveur, dès le moment de son Incarnation, avoit accepté tout cela : voici que je viens, mon Dieu, pour faire votre volonté : *Ecce venio ut faciam voluntatem tuam* (*b*). Le Seigneur, ajoute le Prophete, est mon protecteur ; qu'ai-je à craindre ? je ne saurois être confondu. *Ideò posui*

(a) *Luc.* 18. (b) *Is.* 53.

faciem meam ut petram durissimam, et scio quoniam non confundar : j'ai présenté mon visage comme une pierre très-dure, et je sais que je ne serai point ébranlé. Celui qui me justifie est auprès de moi, j'en suis inséparable ; qu'on m'accuse, qu'on me calomnie, qu'on me condamne, mon Juge connoît mon innocence, et il est pour moi. Je serai opprimé aux yeux de mes ennemis ; mais sûr de la protection du Très-Haut, cette oppression extérieure sera le sujet de ma gloire : *et scio quoniam non confundar.* C'est ce que le même Prophete explique encore plus dans la suite, lorsqu'il dit, parlant du Messie : *Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum* (c) : en donnant, en sacrifiant sa vie pour le péché, il verra sa race durer jusqu'au delà des siecles. C'est-à-dire, puisqu'il a bien voulu se livrer et souffrir la mort pour le salut des hommes, tous les hommes sont devenus ses serviteurs et ses enfans. Il leur communique sa qualité de Fils de Dieu, par la grace d'adoption. Et pour un petit peuple fort resserré, qui a refusé de le reconnoître pour son Sauveur, pour son Roi, pour le Messie, il sera reconnu par tous les peuples de la terre, et il se verra le Chef de l'Eglise Chrétienne, qui doit subsister même au delà des temps.

Stemus simul : que tous mes ennemis s'unissent ensemble pour me perdre, *qui est adversarius meus ? accedat ad me :* Prêtres, Docteurs de la Loi, Pharisiens, peuples que le démon anime contre moi, joignez-vous encore avec toutes les puissances des ténebres, faites jouer tous les ressorts, employez même l'autorité Romaine : *Ecce Dominus Deus adjutor meus : quis est qui condemnet me ?* Le Seigneur mon Dieu est pour moi, je ne crains point ni les jugemens ni la malice des hommes, toute leur malignité ne sauroit ternir mon innocence ; je triompherai et du monde et de

(c) *Hebr.* 10.

l'enfer. *Ecce omnes quasi vestimentum conterentur ; tinea comedet eos :* toute cette nuée d'ennemis acharnés à me perdre, s'évanouira ; ils s'useront, tomberont en lambeaux et en pourriture, et seront mangés des vers, tandis que je trouverai dans l'ignominie de ma mort une vie glorieuse, impassible et éternelle. *Quis ex vobis timens Dominum, audiens vocem servi sui ?* Qui d'entre vous craint Dieu, et entend la voix de son serviteur ? c'est Jesus-Christ qui parle par la bouche du Prophete, à ses fideles Disciples. Vous qui craignez le Seigneur, et qui écoutez ma voix, ne vous effrayez point des menaces des méchans ; ils font beaucoup de bruit, et peu de mal. Espérez au Seigneur, et rien ne sera capable de vous nuire. Dieu vous conservera au milieu des plus grands dangers, au milieu des épaisses obscurités, il vous servira lui-même de guide. Mais pour ceux qui ne veulent point me suivre, qui sont indociles à ma voix, et qui ne veulent point me croire, je plains leur sort. *Qui ambulavit in tenebris, et non est lumen ei, speret in nomine Domini :* quelque pécheur que vous ayiez été, quelque pauvre, quelque abandonné, haï, persécuté, quelque opprimé que vous puissiez être, mettez toute votre confiance en Dieu, comptez sur sa bonté, appuyez-vous sur sa miséricorde infinie, et ne craignez rien, vous serez assisté.

L'Evangile de ce jour raconte ce qui se passa la veille de l'entrée solemnelle que fit le Sauveur dans Jérusalem, lorsque revenu d'Ephrem, il s'arrêta à Béthanie, où étoit Lazare qu'il avoit ressuscité d'entre les morts. La vénération qu'on avoit pour Jesus dans ce Bourg, sur-tout depuis le miracle de la résurrection de Lazare, fit que chacun s'empressoit pour le recevoir, s'estimant trop heureux d'avoir un tel hôte. Mais le Sauveur s'arrêta chez Lazare et ses sœurs, où on lui avoit préparé à souper, et où bien des gens se rendirent

pour voir celui qu'ils regardoient tous comme le Messie. Lazare étoit un de ceux qui mangeoient à table avec lui ; et Marthe, comme l'aînée des deux sœurs, servoit à table. A peine avoit-on achevé de servir, que Marie, qui surpassoit tous les autres en amour pour Jesus-Christ, voulut le servir d'un mets, d'autant plus exquis qu'il étoit plus précieux, et qu'il renfermoit en même-temps de plus grands mysteres. C'étoit un vase plein d'une liqueur d'épis de Nard, c'est-à-dire, d'une liqueur odoriférante, de grand prix et fort exquise. Le Nard est une plante dont la tige se termine en épi ; l'huile ou la liqueur extraite de l'épi étoit plus estimée que celle qu'on tiroit des feuilles. Le vase donc que la Magdelaine portoit, étoit plein d'une livre de cette huile extraite de l'épi du Nard *pistique*, c'est-à-dire, du Nard tout pur, qui n'étoit point falsifié ; et comme le Sauveur étoit couché sur un de ces petits lits qu'on mettoit autour de la table selon l'usage des Juifs et de tous les Orientaux, elle vint oindre les pieds de Jesus-Christ avec cette précieuse liqueur, dont toute la maison fut embaumée, et puis elle les essuya avec ses cheveux. Cette profusion ne fut pas du goût de tout le monde. Judas, cet indigne Disciple, qui devoit bientôt trahir son bon Maître, fut le premier qui en murmura, et son mauvais exemple, comme il arrive ordinairement, fut suivi de quelques autres ; et comme le murmure est toujours coloré de quelque motif en apparence spécieux : à quoi bon, s'écria-t-il, perdre une liqueur de si grand prix, ne valoit-il pas mieux la vendre ? on en auroit eu trois cents deniers d'argent (cette somme répond à cent cinquante livres de notre monnoie), qu'on auroit pu donner ensuite aux pauvres. Les passions, sur-tout dans ceux qui font profession de piété, parlent toujours un langage dévot, et prétextent toujours des motifs religieux et plausibles. Ce n'étoit point par charité pour les pauvres que ce traître

cela ; il ne se mettoit guere en peine
re, et d'ailleurs il n'étoit pas chargé
umônes, c'étoit le Sauveur lui-même
it ; mais comme il portoit la bourse,
s-Christ par une marque de bonté par-
ui avoit confié le soin de la petite
de recevoir comme économe les cha-
ui faisoit pour ses besoins et ceux de
s, Judas voloit secrétement, et en
plus qu'il pouvoit à son profit, mé-
oute depuis long-temps de quitter la
es Apôtres. Et comme la somme dont
eût été considérable, son chagrin
perdu l'occasion de faire un si gros

outes ces plaintes, soit qu'elles ne se
dans le cœur et tout bas, soit qu'elles
té, n'étoient point inconnues au Sau-
onde ; aussi prit-il tout hautement la
sa pieuse servante, et justifia son
urquoi blâmez-vous, leur dit-il, une
sera louée jusqu'à la fin des siecles ?
ménager cette précieuse liqueur pour le
sépulture. Jesus-Christ vouloit marquer
roles que le temps de sa mort étoit pro-
ue Marie en répandant sur lui ce parfum,
it par avance d'un devoir que la piété et
uloient qu'on rendît aux morts avant que
sevelir. Le Sauveur prédit ici bien posi-
sa mort prochaine ; et pour faire voir
est tout occupé, il veut qu'on regarde
de Marie comme l'embaumement de son
ont elle prévient de peu de jours la mort
ulture ; c'est comme s'il disoit : c'est ici
ge de ma mort prochaine ; elle me traite
un homme à qui on rend les derniers de-
lle commence à m'embaumer, comme un
qu'on va mettre au tombeau. Elle a voulu
avance les frais de ma sépulture, et si

elle en a prévenu le jour, c'est qu'elle a sujet de craindre que les auteurs de ma mort ne l'empêchent alors de me rendre ce dernier devoir. Au reste, ajouta-t-il, je vous ai assez fait connoître combien j'estime l'aumône qu'on donne à ceux qu'une dure nécessité contraint de la demander; mais songez que vous ne manquerez jamais de ces sortes de pauvres; au lieu que ne devant être moi-même que fort peu de temps visible sur la terre, vous ne devez pas trouver mauvais qu'on se hâte de me rendre ces sortes de devoirs. Cependant le bruit de son arrivée à Béthanie s'étant répandu dans tout le pays d'alentour, plusieurs Juifs y accoururent, non-seulement pour avoir la satisfaction de voir Jesus qu'on attendoit avec impatience, mais aussi pour voir de leurs yeux Lazare, cet homme de miracle, que le Sauveur avoit ressucité quatre jours après avoir été enterré dans le tombeau. Jesus mérite bien qu'on aille à lui, pour lui seul, et la parfaite pureté d'intention ne compatit pas même avec une sorte de curiosité pieuse. Que sera-ce donc des vues basses et intéressées qui se mêlent si souvent dans nos bonnes œuvres, et dans la profession même qu'on fait de piété? Nous savons que le Sauveur est réellement sur nos Autels, pour y recevoir nos vœux et nos hommages; qu'il est dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les réduits des pauvres, pour y recevoir de la consolation et du secours; en sommes-nous fort empressés à y aller! La foule est-elle fort grande dans les hôpitaux et dans les prisons, pour y voir, pour y assister, pour y consoler, pour ainsi dire, Jesus-Christ dans la personne des pauvres? et si quelquefois nous courons en foule dans nos Temples, est-ce toujours pour n'y voir que Jesus-Christ, et pour lui rendre nos hommages que nous y courons?

L'Oraison qu'on dit à la Messe de cette fête est celle qui suit.

DA, quæsumus omnipotens Deus, ut qui in tot adversis ex nostra infirmitate deficimus, intercedente unigeniti Filii tui passione respiremus. Qui tecum vivit, et regnat, etc.

O Dieu tout-puissant! qui savez que c'est par notre infirmité que nous succombons à tant de maux qui nous accablent de toutes parts; faites, s'il vous plaît, que nous respirions par les mérites de la passion de votre Fils unique, qui étant Dieu vit et regne, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 50.

IN diebus illis: dixit Isaïas: Dominus Deus aperuit mihi aurem, ego autem non contradico: retrorsum non abii. Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas vellentibus: faciem meam non averti ab increpantibus, et conspuentibus in me. Dominus Deus auxiliator meus, ideò non sum confusus: ideo posui faciem meam ut petram durissimam, et scio quoniam non confundar. Juxtà est qui justificat me, quis contradicet mihi! stemus simul: quis est adversarius meus! accedat ad me. Ecce Dominus Deus auxiliator meus: quis est qui condemnet me! ecce omnes quasi vestimentum conterentur, tinea comedet eos. Quis ex vobis timens Dominum, audiens vocem servi sui! qui ambulavit in tenebris, et non est lumen ei, speret in nomine Domini, et innitatur super Deum suum.

En ces jours-là, Isaïe dit: le Seigneur mon Dieu m'a ouvert l'oreille, et je ne lui ai point contredit, ni ne me suis point retiré en arriere. J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappoient, et mes joues à ceux qui m'arrachoient le poil. Je n'ai point détourné le visage de ceux qui me couvroient d'injures et de crachats. Le Seigneur mon Dieu est mon protecteur; c'est pourquoi je n'ai point été confondu. J'ai endurci mon visage comme une pierre très-dure, et je sais que je ne tomberai point dans la confusion. Celui qui me justifie est auprès de moi; qui est celui qui se déclarera contre moi! Présentons nous ensemble devant le juge: qui est mon adversaire! qu'il s'approche de moi. Voici le Seigneur mon Dieu, qui vient a mon secours; qui me condamnera! ils s'useront tous comme un vêtement, et les vers les con-

sumeront. Qui d'entre vous craint Dieu, et qui entend la voix de son serviteur! que celui qui marche dans les ténebres, et qui n'a point de lumiere, espere au nom du Seigneur, et qu'il s'appuie sur le Seigneur son Dieu.

Le Prophete Isaïe en raccontant tout ce qu'il a souffert des Juifs, leurs insultes, leurs outrages, et tous leurs mauvais traitemens, c'est moins de lui-même qu'il parle, que de Jesus-Christ, dont il étoit la figure, et dont il représentoit la personne, les actions et les souffrances.

RÉFLEXIONS.

J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappoient. Le Seigneur ne s'est-il livré qu'aux insultes des Juifs? et les Juifs sont-ils les seuls qui lui aient manqué de respect, qui l'aient outragé, qui aient refusé de le reconnoître? Ces sacrileges profanations, ces impies dérisions, ces insultans mépris pour le Saint des Saints, ne sont-ils les excès que des habitans de Jérusalem? ces impiétés sont-elles surannées? Hélas! Jesus-Christ par un excès d'amour et de bonté, nous a donné son Corps dans l'adorable Eucharistie: *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem seculi* (*a*). Pour moi, voilà que je suis avec vous en tout temps, jusqu'à la consommation des siecles. Il nous déclare que c'est son propre Corps qu'il nous donne; mais il ajoute: ceci est mon Corps qui sera livré, *quod pro vobis tradetur* (*b*). N'est-ce qu'aux insultes des Juifs ingrats que ce Corps adorable a été livré? n'est-ce qu'aux outrages des Gentils que ce Corps précieux, en qui habite corporellement toute la Divinité, a été en butte? Le Corps de Jesus-Christ est réellement sur nos Autels; il y est pour y être adoré de tous les Chrétiens; il y est pour y être dédommagé des outrages qu'il a reçus des Juifs, par la foi, par la piété, par le respect et les ado-

(*a*) *Matth.* 28. (*b*) 1. *Cor.* 11.

rations des Fideles : mais, mon Dieu ! n'y êtes-vous point encore outragé par ces Fideles même ? n'y renouvelle-t-on point tous les jours les mauvais traitemens que vous avez reçus des Juifs au temps de votre Passion ? Et ce qui doit, pour ainsi dire, vous être encore plus sensible, c'est que ce ne sont pas des Juifs aveugles et obstinés, ce sont des Chrétiens qui font profession de vous connoître, ce sont vos propres enfans. Rappellons dans notre esprit toutes les indécences, toutes les irrévérences, tous les actes d'irréligion, dont nous avons été témoins dans nos temples, et peut-être même les acteurs. Représentons-nous ces airs fiers, et j'ose dire, insultans, avec lesquels on entre dans nos Eglises ; ces postures si irréligieuses, ces immodesties, ces irrévérences avec quoi on semble morguer la patience d'un Dieu qui se tait. Ne diroit-on pas qu'on traite Jesus-Christ sur nos Autels avec autant de mépris qu'on feroit à un Roi de théâtre, lorsqu'on parle, qu'on rit, qu'on l'insulte même en fléchissant à demi le genou devant lui ? Mais combien d'insultes secretes ? combien de profanations invisibles ? combien de traîtres baisers dans tant de communions sacrileges ? Ne se trouve-t-il point de Prêtres dans la nouvelle Loi qui le traitent avec encore plus d'indignité que n'avoient fait ceux de l'ancienne ? Le Sauveur n'a-t-il pas raison de dire, en parlant de l'ingratitude, de l'indévotion, de l'irréligion de tant d'indignes Fideles : j'ai livré, j'ai abandonné mon Corps à ceux qui me frappoient. Mais quelles plaintes n'a pas droit de faire ce Divin Sauveur, ce Dieu caché, de tant de sacrileges hérétiques, qui imitant les Juifs et par leur manque de foi, et par leur fureur et leur rage, enchérissent, pour ainsi dire, sur les blasphêmes et les injures dont ce Divin Sauveur a été chargé, et comme rassasié durant sa Passion ? Que ne doivent pas faire les ames pieuses, les serviteurs fideles, pour réparer par leur

ferveur et par leur religion tant d'outrages ? Donnons des preuves de notre foi par notre dévotion et par nos respects.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.
Chap. 12.

ANTE sex dies Paschæ venit Jesus Bethaniam, ubi Lazarus fuerat mortuus, quem suscitavit Jesus. Fecerunt autem ei cœnam ibi : et Martha ministrabat, Lazarus verò erat unus ex discumbentibus cum eo. Maria ergo accepit libram unguenti nardi pistici pretiosi, et unxit pedes Jesu, et extersit pedes ejus capillis suis : et domus impleta est ex odore unguenti. Dixit ergo unus ex discipulis ejus, Judas Iscariotes, qui erat eum traditurus : Quarè hoc unguentum non vœnit trecentis denariis, et datum est egenis ! Dixit autem hoc, non quia fur erat et loculos habens, ea quæ mittebantur, portabat. Dixit ergo Jesus : Sinite illam, ut in diem sepulturæ meæ servet illud Pauperes enim semper habetis vobiscum : me autem non semper habetis. Cognovit ergo turba multa ex Judæis quia illic est : et venerunt, non propter Jesum tantùm, sed ut Lazarum viderent, quem suscitavit à mortuis.

SIX jours avant la Pâque, Jesus alla à Béthanie, où étoit mort Lazare qu'il avoit ressuscité. Là on lui donna à souper ; Marthe servoit, et Lazare étoit de ceux qui mangeoient avec lui. Pour Marie, elle prit une livre d'huile de senteur, d'un nard excellent et de grand prix : elle en lava les pieds de Jesus, et les lui essuya avec ses cheveux : et la maison fut toute embaumée de cette liqueur. Alors Judas Iscariote, l'un de ses Disciples, qui devoit le livrer, dit : que n'a-t-on vendu cette liqueur trois cent deniers d'argent, et que ne les a-t on donnés aux pauvres ! ce qu'il dit, non qu'il s'intéressât pour les pauvres, mais parce que c'étoit un voleur, et qu'étant chargé de la bourse, il avoit entre les mains ce qui s'y mettoit. Jesus dit donc : laissez-lui ménager cette liqueur pour le jour de ma sépulture ; car vous avez toujours des pauvres avec vous, mais vous ne m'avez pas toujours. Grand nombre de Juifs ayant appris qu'il étoit en ce lieu-là, y allerent, non-seulement à cause de Jesus, mais pour voir Lazare qu'il avoit ressuscité.

MÉDITATION.

De la fausse délicatesse de conscience.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la fausse conscience a ses délicatesses comme la bonne, elle affecte d'être même souvent scrupuleuse ; mais dans ce qui flatte la passion dominante, dont elle est la protectrice et l'appui, elle ne manque point de colorer toujours ses illusions de motifs plus éblouissans et spécieux. Tantôt c'est zele pour le bien public, tantôt c'est amour de la vérité, tantôt c'est délicatesse pour la justice. On pousse un pauvre débiteur sans miséricorde, on veut être payé jusqu'au dernier sou, dans quelqu'indigence qu'on le trouve : on n'écoute ni raisons, ni excuses, ni prieres ; on ferme les yeux à l'état pitoyable où on le réduit ; on est dur, insensible à la ruine de toute une famille ; quel motif peut avoir un homme raisonnable d'une si barbare dureté ? L'avarice, la cupidité, la passion d'intérêt, manquerent-elles jamais de prétexte ? On croiroit faire tort à ses enfans, à ses héritiers, à sa propre famille, à ses devoirs, si on diminuoit quelque chose de la dette. On refuse de pardonner une injure atroce ; ou, si on dit qu'on pardonne, on ne veut point voir celui qui nous a offensé ; mais qui peut justifier une conduite si opposée au précepte de Jesus-Christ, une sévérité si peu chrétienne ? La délicatesse d'une fausse conscience : c'est une personne de mauvaises mœurs, d'un naturel malin et dangereux, avec qui la prétendue prudence interdit tout commerce ; c'est par la délicatesse de conscience qu'on juge si mal de son prochain ; c'est par délicatesse de conscience qu'on viole un des plus essentiels commandemens de Dieu. Fut-il jamais une illusion plus

criminelle ! Quelque obligé qu'on soit de rompre un commerce peu innocent, de s'éloigner d'une occasion prochaine de péché, de ne plus voir une personne dont la conversation est dangereuse à l'innocence, et funeste au salut ; une fausse délicatesse de conscience féconde en expédiens, rassure ; la réputation de la personne dangereuse, et la nôtre propre, doivent faire passer sur tous les dangers : ce seroit décrier une personne, que de rompre tout-à-fait avec elle. Enfin, est-on engagé malheureusement dans un parti ; l'orgueil, l'intérêt, le libertinage, la passion nous ont-ils égarés de la voie de la vérité ? c'est par délicatesse de conscience qu'on prétend persévérer jusqu'à la mort dans son égarement ; c'est par l'amour de la vérité qu'on veut mourir dans l'hérésie. Nul Luthérien, nul Calviniste qui ne rejette jusqu'au moindre doute sur la révolte contre l'Église, et cela pour motif de conscience, c'est-à-dire, que c'est par une prétendue délicatesse de conscience qu'on vit et qu'on meurt dans l'erreur. Bon Dieu ! y eut-il jamais illusion plus grossiere, plus pernicieuse, plus affreuse ? mais on ne connoît plus ni grossiéreté, ni égarement, ni malice, dès qu'on est dans l'illusion. Judas nous en fournit un grand exemple.

SECOND POINT.

Considérez dans ce malheureux Apôtre tous les traits bien marqués de la fausse délicatesse de conscience, de l'illusion et de l'erreur. Magdelaine embrasée de l'amour le plus généreux pour son Sauveur, ne laisse passer aucune occasion de lui en donner publiquement des marques. Six jours avant la mort de Jesus-Christ, lorsqu'il soupoit en Béthanie, elle verse sur les pieds de ce divin Sauveur des essences de grand prix, et les lavant autant avec ses larmes, qu'avec cette précieuse liqueur, elle les essuie avec ses cheveux ; tout le monde en est édifié, et toute la maison embaumée

de cette liqueur odoriférante. Judas est le seul qui désapprouve une si sainte action, et qui se scandalise ; son motif est la charité, et la cause de son murmure, c'est la délicatesse prétendue de sa conscience. A l'entendre parler, c'est la pure charité pour les pauvres qui le fait murmurer ; c'est une économie sage et religieuse qui le fait agir ; c'est l'amour de la pauvreté évangélique qui l'anime : *Ut quid perditio hæc ?* Pourquoi perdre cela ? Car on en pouvoit tirer beaucoup d'argent, et le donner aux pauvres. Ne diroit-on pas que c'est la charité pure qui le fait parler, et que ce Disciple ne songe qu'à soulager l'indigence des pauvres ? Cependant ce n'est que l'avarice qui le fait murmurer, et l'envie de voler cet argent qui l'oblige de faire cette remontrance. Il se mettoit peu en peine des pauvres ; mais ayant déjà résolu de trahir son bon Maître, et de le livrer à ses ennemis pour de l'argent, il eût souhaité qu'on eût vendu cette précieuse liqueur, espérant qu'étant chargé de la petite dépense, on le lui auroit confié, et qu'il auroit eu le moyen de voler encore cette somme. Le vice et la vertu tiennent souvent le même langage, et nous nous y trompons jusques dans nous-mêmes. Rien ne contrefait mieux la bonne conscience que la fausse ; motifs de religion, raisons de piété, prétextes de charité et de zele, tout est mis en œuvre pour rassurer, pour tranquilliser, pour en imposer et pour séduire. Combien de gens n'agissent que par passion, tandis qu'ils se flattent de n'agir que par vertu ! Combien de gens sont la dupe de leur mauvais cœur et de leur fausse conscience ! quand la corruption du cœur a gagné l'esprit ; la conscience est bientôt pervertie. Plus on a de l'esprit, plus l'illusion est incurable ; l'erreur n'est jamais plus pernicieuse que quand elle est l'effet de la malignité du cœur, et de la perversité de l'esprit. Pourquoi être si ingénieux et si industrieux à se perdre ? Pourquoi ne pas agir avec simplicité, avec droiture, sur-tout en fait de salut ?

Est-ce que la passion, quelque déguisée, quelque masquée qu'elle soit, peut imposer à Dieu ? Imposons-nous à nous-mêmes tant qu'il nous plaira : Dieu ne sauroit prendre le change. Voyez cette foule d'hérétiques, et déplorez leur sort ; mais ne cessez de craindre pour le vôtre ; combien de gens habiles d'ailleurs, et d'un caractere excellent pour le commerce et l'usage du monde, qui cependant en fait de religion extravaguent toute leur vie ! peu cependant qui ne se fassent une fausse conscience, à l'abri de laquelle ils vivent et meurent tranquillement, ce semble, dans l'égarement et dans l'erreur.

Ne permettez pas, Seigneur, que je sois jamais dans un pitoyable aveuglement, soit pour le dogme, soit pour la regle des mœurs. Faites par votre grace que je vous serve avec simplicité et avec droiture ; et ne permettez jamais que je tombe dans l'illusion.

Aspirations dévotes durant le jour.

Cor mundum crea in me Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. Psal. 50.

Renouvellez en moi, Seigneur, cette pureté de cœur et cette droiture d'esprit, sans quoi on ne peut que s'égarer de la vraie voie.

Ne projicias me à facie tua, et Spiritum sanctum tuum ne auferas à me. Psal. 50.

Ne me rejetez pas de votre présence ; et faites toujours luire sur moi les lumieres de votre Esprit-Saint.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA fausse conscience a ses délicatesses comme la bonne, et c'est ce qui trompe bien des gens. On peut même dire que les délicatesses de la fausse sont plus opiniâtres, et de là vient la difficulté qu'il y a de convertir ceux qui sont dans l'illusion. Crai-

gnez un mal si pernicieux, et d'ordinaire si incurable. Etudiez-vous à servir Dieu avec droiture et simplicité. L'orgueil est ordinairement la source funeste des illusions de l'esprit, et de celles du cœur. Ayez un cœur et un esprit dociles. Ne faites rien sans le conseil d'un savant et saint Directeur : défiez-vous toujours de vos propres lumieres, et dites souvent à Dieu ces belles paroles du Prophete : *Cor mundum crea in me Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis.*

2.° Un moyen pour ne pas se laisser surprendre à cette delicatesse de conscience, c'est de chercher Dieu avec sincérité. Défiez-vous sans cesse de votre propre esprit ; ne lisez jamais aucun livre suspect. Ayez horreur de tout esprit de parti et de cabale. Faites profession d'une simplicité véritablement chrétienne ; ayez toujours une charité universelle, ne jugez personne, jugez-vous sévérement vous-même, et appliquez-vous à la réformation de vos mœurs. Voilà quel doit être l'objet continuel de votre zele.

LE MARDI SAINT.

A MESURE qu'on approche du grand jour où s'est accompli le grand ouvrage de notre rédemption, par la mort sur la croix du Sauveur du monde, l'Eglise exhorte tous les Fdeles à ne se glorifier que dans la croix ; l'instrument glorieux de notre salut, et à remplir dans leur chair, à l'exemple de l'Apôtre, les restes des souffrances de Jesus-Christ, sur-tout dans ces jours de pleurs, de deuil et de pénitence.

L'Introït de la Messe de ce jour est pris de l'Epître de saint Paul aux Galates, où le saint Apôtre, après leur avoir donné un grand nombre de

préceptes moraux, qui sont un précis de toute la morale chrétienne ; après leur avoir découvert le véritable motif de tous ces faux Apôtres, qui vouloient les obliger de se soumettre encore aux cérémonies légales ; ils ne sont si ardens, leur dit-il, à vous presser de prendre la circoncision, que pour éviter la persécution que font les Juifs à ceux qui croient, comme nous, les cérémonies légales abrogées. Ces faux Apôtres croyoient en Jesus-Christ ; mais ils ne croyoient point que la loi de la circoncision fût abolie par le baptême. Ne croyez point, ajoute le saint Apôtre, que ce soit le zele de votre salut, ou l'amour de la vérité, ou la gloire de Jesus-Christ qui les anime ; c'est la vanité, le respect humain et l'amour-propre. *Ils veulent se glorifier en votre chair*, c'est-à-dire, ils veulent avoir la sotte gloire de vous avoir soumis à la loi de la circoncision ; une crainte lâche, servile, intéressée, les empêche de prêcher, comme nous, la croix de Jesus-Christ, et l'efficace de la foi : *Ut crucis Christi persecutionem non patiantur ;* afin de n'être pas persécutés des Juifs pour la croix de Jesus-Christ. Les Chrétiens étoient exposés aux persécutions des Juifs et des Païens. Les Juifs les persécutoient comme abrogeant les cérémonies légales, et reconnoissant pour Messie celui que leurs peres avoient crucifié ; les Païens, comme introduisant une religion nouvelle, qui condamnoit toutes les autres. Les faux Docteurs, dont parle ici saint Paul, n'étoient ni Juifs, ni Chrétiens, ni Païens, puisqu'ils reconnoissoient Jesus-Christ pour le Messie, se soumettoient à la loi de la circoncision, et n'adoroient point les idoles. Saint Paul ayant instruit les Fideles de la Galatie sur ce point de foi, si important, déclare hautement, que pour lui il met toute sa gloire à prêcher Jesus-Christ, et Jesus-Christ crucifié, qui est un scandale à l'égard des Juifs, et une folie à l'égard des Gentils ; mais qui est la force de Dieu, et la sagesse

de Dieu, à l'égard de tous les vrais Fideles. *Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi* : pour moi, Dieu me garde de me glorifier d'autre chose que de la croix de Jesus-Christ. C'est du sens de ces paroles de l'Apôtre, que l'Eglise a fait l'Introït de la Messe de ce jour.

Nos autem gloriari oportet in cruce Domini nostri Jesu Christi : in quo est salus, vita et resurrectio nostra : per quem salvati et liberati sumus : nous devons mettre notre gloire dans la croix de notre Seigneur Jesus-Christ, dans lequel est notre salut, notre vie, notre résurrection ; par qui nous avons été sauvés et délivrés. Y a-t-il bien des Chrétiens aujourd'hui qui mettent leur gloire dans la croix du Sauveur ! c'est-à-dire, qui n'aient d'autre ambition que de se rendre semblables à ce ce divin modele. On fuit la croix, on a horreur de la croix, et l'on est bien éloigné d'y mettre sa gloire ; cependant c'est dans la croix qu'on trouve le salut et la vie, tandis qu'on ne trouve dans les honneurs et les plaisirs de cette vie que la mort.

Deus misereatur nostrî, et benedicat nobis : que Dieu ait enfin pitié de nous, et verse sur nous ses bénédictions en abondance. *Illuminet vultum suum super, et misereatur nostrî :* qu'il répande sur nous la lumiere de son visage ; cette expression est assez commune dans l'Ecriture, pour marquer la bonté et la bienveillance, et pour dire, qu'il daigne nous regarder d'un œil favorable, et qu'il nous fasse sentir les effets de sa miséricorde et de son extrême bonté pour nous. Ce Pseaume 66 est une vive et dévote priere que fait David à Dieu, en faveur de son peuple, et par laquelle le Prophete demande que toutes les nations connoissent et louent le Seigneur.

L'Epître de la Messe de ce jour nous représente une figure de Jesus-Christ souffrant, et mis à mort sur l'arbre de la croix, par ceux de son pays même, en la personne du Prophete Jérémie. Ce saint

homme, qui étoit Prêtre, avoit souvent repris les Juifs de leur infidélité envers Dieu, et les avoit menacés des peines dont leurs déréglemens et leur rebellion devoient être châtiés. Mais au lieu de profiter de ces charitables remontrances, ils s'étoient irrités contre lui et avoient conjuré sa perte. L'analogie est assez juste entre la figure et la vérité; ce que ce Prophete dit ensuite à Dieu à ce sujet, et que l'Eglise applique en ce jour à Jesus-Christ, rend l'analogie encore plus parfaite.

Seigneur, dit Jérémie, vous m'avez fait voir quelles sont les pensées de mes adversaires, et quels sont leurs pernicieux desseins contre moi. Toutes les Eglises conviennent, dit saint Jérôme, que ces paroles et les suivantes regardent Jesus-Christ et sa passion. C'est lui contre qui l'on forme des desseins de mort; c'est ce divin Sauveur qui, comme un doux agneau qu'on emporte pour servir de victime, va à la mort sans résistance, sans se plaindre, sans dire mot. Il est sûr, dit le même Pere, que Jérémie est ici visiblement la figure de ce divin Sauveur. Il commence à souffrir de la part de ses freres, et à représenter dans sa personne ce divin original, qui s'est qualifié d'homme de douleur: *Et ego quasi agnus mansuetus qui portatur ad victimam.* Je suis comme un doux agneau sans fiel, sans aigreur, sans malice, qu'on porte pour en faire une victime pour les péchés. J'ignorois alors tout ce qu'on tramoit contre moi, et je ne savois pas ce qu'ils vouloient dire, quand ils disoient: *Mittamus lignum in panem ejus, et eradamus eum de terra viventium, et nomen ejus non memoretur ampliùs;* mettons du bois dans son pain, exterminons-le de la terre des vivans, et que son nom soit effacé de la mémoire des hommes. Mais depuis qu'il vous a plu, Seigneur, me donner l'intelligence d'une expression si figurée: *Domine demonstrasti mihi, et cognovi;* je comprends que c'est sur un bois qu'ils ont résolu de me faire mourir.

Tertullien, saint Cyprien, Lactance, saint Grégoire, saint Jérôme, et les autres saints Peres, entendent tout ce passage de la mort de Jesus-Christ sur la croix. Ces propres termes de pain et de bois, développent eux-mêmes le mystere; et c'est sur la vérité du mystere de l'Eucharistie que porte leur explication. Jesus-Christ a déclaré en termes exprès, clairs et précis, qu'il étoit le pain vivant, qu'il étoit le pain de vie, qui étoit descendu du Ciel : *Ego sum panis vitæ, ego sum panis vivus qui de cælo descendi.* Le pain que je donnerai ajoute-t-il, c'est ma propre chair : *et panis quem ego dabo caro mea est.* Et c'est cette même chair qui sera immolée sur la croix pour le salut, pour la vie du monde : *et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita.* Quand les Juifs ont dit de Jérémie : *Mittamus lignum in panem ejus, et eradamus eum de terra.* C'est de Jesus-Christ qu'ils ont dit : il faut nous défaire de lui; et pour cela attachons son corps, qu'il dit être le pain vivant descendu du Ciel, attachons-le sur le bois de la croix, et par-là nous l'exterminerons de ce monde. *Tu autem Domini Sabaoth qui judicas justè, et probas renes, et corda, videam ultionem tuam ex eis : tibi enim revelavi causam meam :* mais vous, ô Dieu des armées! c'est-à-dire, Dieu juste, Dieu souverain Juge, vengeur des crimes, qui punissez l'iniquité, vous qui jugez dans la derniere justice, vous qui ne vous laissez pas éblouir par des dehors imposans, ni par des apparences trompeuses, mais qui sondez les reins et qui voyez le fond du cœur; vous enfin qui savez si bien développer les motifs les plus spécieux, et qui en découvrez toute la malignité, malgré tous les prétextes les plus plausibles dont ils se couvrent et se déguisent; vous connoissez la malice de mes ennemis, qui, sous une vaine et frivole apparence de religion, traitent d'imposteur et de scélérat celui que vous avez envoyé, celui dont vous connoissez l'innocence. *Videam ultionem*

tuam ex eis : faites-moi voir la vengeance que vous devez prendre d'eux. Que je voie l'iniquité des Juifs, leur endurcissement, leur impénitence punie, leurs desseins confondus, et votre justice vengée. *Videam ultionem tuam ex eis :* que je voie le juste qu'ils prétendoient exterminer de la terre des vivans, triompher de leur cruauté et de leur fureur, triompher de la mort même : que je voie tous ceux qui ont conspiré sa perte, humiliés, anéantis, et lui exalté, et reconnu par ceux même qui ne l'ont maltraité que parce qu'ils se sont malicieusement opiniâtrés à le méconnoître. Le Prophete, dit saint Jérôme, ne parle que contre ceux qui devoient demeurer dans leur endurcissement. Il ne soubaite pas le malheur de ses freres ; il en est touché, leur perte le frappe plus que les mauvais traitemens qu'il en a soufferts. Il voudroit que Dieu les châtiât, pour les obliger à se convertir ; mais prévoyant leur opiniâtre obstination, il prédit les malheurs qui doivent leur arriver en punition de leur endurcissement et de leur impénitence. Comme le Sauveur prédit la destruction entiere de Jérusalem et celle du Temple en punition de l'aveuglement volontaire des Juifs : *Si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi ! nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis !* O si du moins après tant d'infidélités passées, tu avois su connoître du moins, en ce jour, ce qui étoit seul capable de te donner la paix, si tu avois su connoître la véritable source de ton bonheur qui étoit au milieu de toi ! *Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis :* mais ces vérités ne sont point maintenant devant tes yeux ; tu ne les vois point, nation infortunée, parce que tu as voulu être aveugle, et tu n'as pas voulu voir la lumiere qui t'éclairoit.

L'Eglise, toute occupée durant cette sainte semaine de la Passion de Jesus-Christ, n'a point de plus grand soin que d'en remplir l'esprit et le cœur de tous les Fideles ; et comme de tous les Mysteres de

notre religion, il n'en est point de plus intéressant, elle souhaite que ses enfans n'en ignorent pas la moindre circonstance. C'est dans la même vue que les quatre Historiens sacrés, qui nous ont donné l'Histoire de la vie de Jesus-Christ dans l'Evangile, se sont comme partagés le détail des principaux faits; l'Esprit-Saint qui les dirigeoit n'ayant voulu faire de tous les quatre qu'une histoire complette; mais pour la passion du Sauveur, chacun s'est appliqué en particulier à en faire une narration détaillée et entière; et ce ne sont que quelques menues circonstances, qui, comme autant de traits particuliers, en distinguent chaque portrait. L'Eglise donc ne voulant nous laisser rien ignorer de ce grand mystere, par lequel le grand ouvrage de notre salut s'est opéré, nous fait lire dans ces saints jours l'histoire de la passion de Jesus-Christ, selon les quatre Evangélistes, qu'elle a distribuée selon l'ordre du temps qu'ils ont écrit. Et ainsi le Dimanche des Rameaux elle nous fait lire l'histoire de la passion du Sauveur selon saint Matthieu; le Mardi, la même histoire selon saint Marc; le Mecredi Saint, selon saint Luc, et le Vendredi Saint, selon saint Jean, qui est celui des Evangélistes qui n'a écrit qu'après les autres. Il n'y a rien de si utile au salut, dit saint Augustin, que de penser tous les jours, combien un Dieu-Homme a souffert pour notre salut: *Nihil tam salutiferum quàm quotidie cogitare quanto pro nobis pertulit Deus-Homo.* Rien n'est plus propre à nous faire souffrir avec patience, et même avec joie, tout ce qu'il y a de plus rude et de plus fâcheux dans cette vie, que de nous rappeller sans cesse dans l'esprit le souvenir de la passion du Sauveur, dit saint Isidore: *Si passio Redemptoris ad memoriam reducitur: nihil tam durum, quod non æquo animo toleretur.* Il est sûr, disoit Origene, que le péché ne sauroit régner dans un cœur qui pense fréquemment à la passion du Sauveur: *Certum est*

quia ubi mors Christi animo circumfertur, non potest regnare peccatum.

Tous les Peres de l'Eglise et les Docteurs conviennent que les souffrances que le Sauveur a bien voulu endurer pour l'amour de nous, sont incompréhensibles à l'esprit humain, et que sa passion est un mystere d'humiliations et de douleurs, qui passe toute intelligence créée. Il faudroit comprendre ce que c'est que le Fils de Dieu, égal en tout à son Pere, et par son Incarnation devenu semblable à nous, pour avoir une juste idée de ce que ce Dieu-Homme a souffert pour racheter les hommes. Il faudroit pénétrer la profondeur de ses humiliations, la vivacité et le nombre de ses douleurs, la délicatesse de sa chair, l'étendue et la pénétration de son esprit, et en même temps la disproportion infinie de l'indignité de tous ses tourmens, avec la dignité infinie de son adorable personne : *Dolorem et confusionem passus est in summo*, dit saint Thomas. Tout est excès dans la passion de Jesus-Christ. Excès de malice dans les Juifs, qu'il avoit comblés de toutes sortes de biens; excès de cruauté dans ses bourreaux, qui lui font souffrir des tourmens inouis, et ne lui laissent aucun espace sur ce corps délicat, sans plaie et sans supplice; excès d'ignominie dans les outrages qu'on lui fait, dans les dérisions et les opprobres dont on le charge. Excès de tristesse et d'amertume auxquelles il se livre, et qui lui causent une sueur de sang; enfin, excès de douleurs qu'il n'eût jamais pu endurer sans miracles. Sachez, dit saint Thomas, que la grandeur de ses douleurs fut proportionnée à la peine que méritoient les péchés de tous les hommes; et cela, parce que le Seigneur ne voulut pas seulement détruire le péché par la force de sa puissance, mais encore selon les regles de sa justice; ainsi il voulut qu'il y eût une égalité parfaite entre la dette et le paiement, entre le

péché et sa peine ; c'est ce qui fait croire à plusieurs savans Interpretes, que le Sauveur a autant souffert de peines temporelles lui seul, que tous les hommes ensemble méritoient d'en souffrir en cette vie, pour chacun de leurs péchés. De sorte que ses souffrances furent si grandes, que quand il n'auroit été simplement qu'homme, elles égaleroient, elles surpasseroient même toutes les peines que la justice divine auroit droit d'exiger de tous les pécheurs, après la rémission de leurs péchés. C'est ainsi que dans la passion du Sauveur, le Pere Eternel déclare qu'il a appesanti son bras sur son propre Fils, à cause des crimes de son peuple : *Propter scelus populi mei percussi eum.*

Mais rien ne nous découvre mieux les trésors qui sont renfermés dans la passion du Sauveur, que l'histoire toute simple de sa passion même. On n'a qu'à suivre le détail qu'en fait l'Evangile, et voir d'un œil chrétien tout ce que Jesus-Christ a souffert dans les trois principaux théâtres de sa passion : le jardin des Oliviers, la ville de Jérusalem, et le Calvaire.

Le Sauveur étant sorti de Jérusalem, après avoir célébré la derniere Pâque avec ses Apôtres, se retira sur la montagne des Oliviers, où il avoit accoutumé de prier durant la nuit, et ne permit qu'à saint Pierre, à saint Jean et à saint Jacques de l'accompaguer, ayant laissé les autres dans le village de Gethsemani, qui étoit au pied de la montagne. Il entra dans le jardin de la ferme de Gethsemani, qui étoit au lieu où il alloit souvent avec ses disciples, et que Judas connoissoit fort bien ; de sorte qu'il étoit sûr de l'y trouver. Jesus ne l'ignoroit pas. Il lui eût été aisé de se retirer ailleurs ; mais l'heure marquée de son sacrifice étant venue, il s'y arrêta pour s'immoler lui-même à son Pere, sur l'autel de son cœur, étant en même temps et le Prêtre et le Ministre et la victime de son sacrifice. Par-

tout ailleurs, on peut dire que ses ennemis eurent part à l'immolation ; ici c'est le Sauveur seul qui rassemble volontairement et dans son ame et sur son corps, tout ce que les tourmens ont de plus cruel, tout ce que la mort a de plus douloureux, tout ce qu'un homme peut souffrir de plus affreux, de plus accablant, de plus sensible. Il se livre à un saisissement de crainte et de frayeur, capable de le faire mourir ; et son imagination réunissant tout à la fois tous les objets affligeans ; trahison d'un Apôtre perfide, fuite des Apôtres fideles ; huées, outrages, imprécations d'un peuple forcené ; insultes ignominieuses du plus injuste des Tribunaux, du plus indigne des Magistrats ; dérisions insolentes ; opprobres, barbarie, impiétés de la part des Soldats ; calomnies criantes, injustices affreuses, monstrueuse préférence, fouets, épines, cloux, gibets, tout se présente, tout se fait sentir ; tout accable le meilleur des cœurs, et l'ame la plus tendre. Jesus semble succomber sous un si énorme poids ; il ne peut même, ce semble, dissimuler l'excès de ses peines : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* La tristesse mortelle à laquelle le Sauveur s'abandonne, est plus l'effet de notre noire ingratitude, et du peu de fruit que tant de mauvais chrétiens tireront de sa mort, que du Calice amer qu'il alloit boire. S'il demande à son Pere de le délivrer de ce qu'il avoit lui-même si volontairement accepté, c'est pour nous faire comprendre qu'il en sent toute l'amertume. A la vérité, ce qui aigrit sa douleur, c'est de voir l'abus sacrilege que feront tant de pécheurs des graces qu'il va leur mériter par son sang. Il veut sauver tous les hommes ; et la plupart des hommes se perdront. Il accepte tous ces tourmens, et la mort même la plus ignominieuse, pour l'expiation de nos péchés, et la terre ne sera remplie que de pécheurs. Il meurt pour son peuple, et ce malheureux peuple ne profitera pas de sa mort.

La crainte et la tristesse extrême à laquelle le Sauveur s'étoit livré, avoit, par un effet naturel, ramassé le sang autour du cœur ; mais l'amour et le désir ardent de notre salut l'ayant repoussé, et répandu avec violence dans tout le corps, il s'en fit une sueur si abondante que la terre en fut arrosée. Eh quoi ! tant de sang répandu par l'effet de l'amour excessif que Jesus-Christ a pour nous, ne tirera-t-il jamais de nos yeux une larme ?

L'arrivée du perfide Judas, à la tête d'une compagnie de soldats et de goujats, armés d'épées et de bâtons, serra le cœur de ce bon Maître ; et le traître baiser que cet infâme Apostat lui donna en signe de sa trahison fit une plaie à ce divin cœur, qui saigna jusqu'au dernier soupir de sa vie. Le Sauveur embrassant alors pour la derniere fois ce malheureux, et lui parlant encore d'un ton de pere : Mon ami, lui dit-il, est-ce par un baiser que vous osez me trahir ? *Juda ! osculo Filium hominis tradis* ? Quoi ! Judas, mon cher Disciple, que j'ai distingué par tant de marques d'amitié ; Judas qui avez été témoin de tant de miracles que j'ai opérés ; Judas, l'un de mes plus chers Apôtres, c'est avec un baiser que vous me livrez à mes plus mortels ennemis ? Quel cœur si barbare n'eût pas été touché, attendri par une si douce plainte ? Judas est insensible à un reproche si touchant. O mon Dieu ! de quoi n'est-on pas capable, quand on vous abandonne, après vous avoir connu ? O que l'insensibilité suit de près une communion sacrilege ! Il eût été fort aisé à Jesus-Christ de se tirer des mains de cette troupe de scélérats, comme il s'étoit tiré tant de fois des mains de ceux qui avoient ordre de s'en saisir avant que son heure fût venue ; mais aujourd'hui, que le temps qu'il avoit déterminé pour son sacrifice est arrivé, il va lui-même au-devant de ceux qui le cherchent ;

et il ne leur a pas plutôt dit que c'est lui-même qu'ils ont ordre d'arrêter, que sa voix, comme un foudre, les renverse par terre ; tant il est vrai que s'il ne se fût pas livré lui-même à la mort pour le salut des hommes, il n'eût jamais été au pouvoir de ces puissances de ténebres de s'en saisir : *Oblatus est quia ipse voluit*, dit Isaïe.

Quel état plus saint et plus parfait, que celui de l'Apostolat ? quelle vocation plus certaine et plus miraculeuse que celle de Judas ? où pouvoit-on être plus à l'abri des orages des passions, des ruses de l'ennemi, et de la contagion du mauvais exemple, que sous les yeux même de Jesus-Christ, et dans la compagnie des Apôtres ? Cependant Judas si bien appelé, dans un état si saint, instruit par Jesus-Christ même, dans l'école des Saints, comblé de ses bienfaits, témoin de ses miracles, Judas se pervertit ; Judas commet le plus horrible crime qui ait jamais été imaginé ; Judas se damne : après cela, qui ne travaillera pas avec crainte et avec tremblement à l'affaire de son salut ? *Amice ! ad quid venisti !* Jesus daigne encore l'appeler du nom d'ami, lors même que ce traître le livre : *amice*. O mon Dieu ! que vous avez de peine à nous laisser perdre, et qu'il vous fâche de nous voir périr ! Le Sauveur ayant permis à ceux que sa seule présence et sa seule voix avoient renversés par terre, de se relever, il se livre à eux, et permet qu'on le lie comme un malfaiteur, et qu'on le mene devant les Tribunaux, au milieu des huées du peuple. Que notre sort seroit à plaindre, mon aimable Sauveur, si nous pouvions vous regarder de sang-froid, dans le pitoyable état où votre tendresse pour nous vous a réduit ! Hélas ! c'est cet amour qui vous lie bien plus étroitement, que les liens dont nous vous voyons chargés : ce même amour ne nous tirera-t-il jamais à vous ?

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

OMNIPOTENS sempiterne Deus, da nobis ita Dominicæ passionis sacramenta peragere, ut indulgentiam percipere mereamur. Per eumdem, etc.

DIEU tout-puissant, et éternel, faites-nous la grace de célébrer les mysteres de la Passion de Notre-Seigneur, en sorte que nous méritions de recevoir la rémission de nos péchés. Par le même, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Jérémie. Chap. 11.

IN diebus illis, dixit Jeremias: Domine demonstrasti mihi, et cognovi: tunc ostendi mihi studia eorum. Et ego quasi agnus mansuetus, qui portatur ad victimam: et non cognovi quia cogitaverunt super me consilia, dicentes: mittamus lignum in panem ejus, et eradamus eum de terra viventium, et nomen ejus non memoretur amplius. Tu autem, Domine Sabaoth, qui judicas justè, et probas renes et corda, videam ultionem tuam ex eis: tibi enim revelavi causam meam, Domine Deus meus.

EN ces jours-là, Jérémie dit: Seigneur, vous m'avez révélé, et fait connoître leurs desseins, et je les ai connus, et je me suis tenu comme un doux agneau qu'on porte pour servir de victime; comme si j'eusse ignoré la conspiration qu'ils avoient formée contre moi, disant: mettons le bois dans son pain; exterminons-le de la terre des vivans, et que son nom soit effacé de la mémoire des hommes. Mais vous, ô le Dieu des armées! qui jugez selon la justice, et qui sondez les reins et les cœurs, faites que je voie la punition que vous devez exercer sur eux: car j'ai remis entre vos mains la justice de ma cause, Seigneur mon Dieu.

Le style de Jérémie, dit saint Jérôme, n'est point élevé comme celui d'Isaïe et d'Osée, et quelques autres Prophetes; mais la simplicité de son style est bien récompensée par la sublimité des sens qu'il renferme. Le Saint-Esprit s'est servi singuliérement de ce Prophete, pour nous faire un portrait bien ressemblant de la Passion de Jesus-Christ.

RÉFLEXIONS.

Je me suis tenu comme un doux agneau qu'on porte pour servir de victime. La douceur fut toujours un des traits des mieux marqués du caractere de Jesus-Christ ; mais cette vertu ne parut jamais en lui avec plus d'éclat, que durant tout le cours de sa Passion, et singuliérement sur le Calvaire. Ce ne fut point une douceur de foiblesse et d'inanition, que l'épuisement produit, et que la nécessité adopte. L'impuissance rend quelquefois doux et traitable le dépit même le plus irrité, et les hommes les plus coleres ; mais cette douceur apparente ne fut jamais une vertu. Il n'en est pas de même de celle dont Jesus-Christ nous donne un si rare exemple, au milieu de ses humiliations et de ses souffrances. Les liens qui l'attachent à la colonne, et les cloux qui l'attachent à la croix, n'avoient point lié son pouvoir. Le Sauveur étoit Dieu sous cette grêle de coups de fouets, au milieu de ce torrent d'injures, d'outrages et d'opprobres dont il est inondé ; l'on peut dire qu'il ne parut jamais plus grand, jamais plus puissant, il ne parut jamais plus Dieu, pour ainsi parler, que dans ce profond abîme de ses humiliations, et sur le Calvaire : *Verè hic homo Filius Dei erat* (a). Et c'est par cette patience divine, par cette douceur ineffable que ce divin Sauveur s'est montré tel qu'il étoit. David avoit eu de la douceur durant sa vie, mais à sa mort il ordonna à son fils de sévir sur ceux qu'il avoit épargnés. Isaïe, Ezéchiel, Jérémie et les autres Prophetes avoient eu de la modération, de la patience même ; mais leur douceur paroît bien âpre ; elle paroît même forcée quelquefois, et les désirs qu'ils paroissent avoir de voir leurs ennemis humiliés, affligés, anéantis, quelques mystérieux qu'ils soient, alterent leur douceur,

(a) *Marc.* 15.

et

et font paroître dans un faux jour leur patience. Il n'y a que la douceur de ce divin Agneau qui ne se dément point, *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt :* c'est jusques sur la croix, c'est un moment avant que d'expirer, qu'il prie son Pere de pardonner sa mort à ceux qui ont été jusqu'alors si altérés de son sang : il excuse leur cruauté sur leur ignorance. C'est dans cette école que tant de millions de Martyrs ont appris à être si patiens, et tous les Saints, à avoir toute leur vie une douceur inaltérable. La leçon est universelle : elle est cependant ignorée de bien des gens. Ces humeurs aigres et fâcheuses, ces airs hautains et impétueux, ces tons éternellement secs et impatiens, ces manieres fieres et austeres ne caractérisent jamais la véritable vertu En vain autorise-t-on sa mauvaise humeur du nom de zele : si c'est l'esprit de Jesus-Christ qui l'anime, il doit être doux. La piété chrétienne ne fut jamais chagrine, et encore moins colere. Dès qu'il y a du fiel ou de l'aigreur, c'est passion. Quelle erreur de vouloir excuser sa mauvaise humeur et son impatience par l'indocilité d'un enfant, ou par la bêtise d'un domestique ! ces fruits sauvages naissent dans notre fonds. Rien ne montre mieux un esprit impoli, et un cœur immortifié, que l'impatience. La douceur ne fait pas seulement l'éloge de la vertu, elle la montre. Nulle vertu chrétienne sans douceur.

L'ÉVANGILE.

La Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ selon saint Marc. Chap. 14 et 15.

IN illo tempore, erat Pascha et Azyma post biduum : et quærebant summi Sacerdotes, et Scribæ, quomodo Jesum dolo tenerent, et occiderent. Dice-

EN ce temps-là, la Pâque et les Azymes étoient à deux jours de là. Et les Princes des Prêtres, avec les Scribes, cherchoient comment ils prendroient Jesus

bant autem : non in die festo, ne fortè tumultus fieret in populo. Et cùm esset Jesus Bethaniæ in domo Simonis leprosi, et recumberet : venit mulier habens alabastrum unguenti nardi spicati pretiosi, et fracto alabastro, effudit super caput ejus. Erant autem quidam indignè ferentes intra semetipsos, et dicentes : Ut quid perditio ista unguenti facta est ! Potèrat enim unguentum istud venumdari plus quàm trecentis denariis, et dari pauperibus. Et fremebant in eam. Jesus autem dixit : Sinite eam, quid illi molesti estis ! bonum opus operata est in me. Semper enim pauperes habetis vobiscum, et cum vòlueritis, potestis illis benefacere ; me autem non semper habetis. Quod habuit hæc, fecit ; prævenit ungere Corpus meum in sepulturam. Amen dico vobis : Ubicumque prædicatum fuerit Evangelium istud in universo mundo, et quod fecit hæc, narrabitur in memoriam ejus. Et Judas Iscariotes unus de duodecim abiit ad summos Sacerdotes, ut proderet eum illis. Qui audientes, lætati sunt, et promiserunt ei pecuniam se daturos. Et quærebat quomodò illum opportunè traderet. Et primo die Azymorum quando Pascha immolabant, dicunt ei Discipuli : quò vis eamus, et

par surprise, et le feroient mourir. Mais que ce ne soit pas durant la fête, disoient-ils, de peur d'une émotion populaire. Or comme il étoit à Béthanie, chez Simon le Lépreux ; dans le temps qu'il étoit à table, il vint une femme, avec un vase plein d'une liqueur odoriférante d'épis de nard et de grand prix, qu'elle lui répandit sur la tête, en cassant le vase. Quelques-uns choqués de cela en eux-mêmes, dirent : pourquoi perdre cette liqueur ! car on en pouvoit tirer plus de trois cents deniers d'argent, et le donner aux pauvres, et ils murmuroient hautement contre elle. Mais Jesus leur dit : Laissez-la en repos, pourquoi lui faites-vous de la peine ! c'est une bonne action qu'elle vient de faire à mon égard. Car vous avez toujours des pauvres avec vous, et vous pouvez leur faire du bien quand vous voudrez : mais pour moi, vous ne m'avez pas toujours. Elle a fait ce qu'elle pouvoit ; elle a embaumé mon corps par avance pour ma sépulture. Je vous le dis en vérité : dans tout l'univers, en quelque lieu que cet Evangile soit prêché, ce qu'elle a fait se racontera aussi en mémoire d'elle. Alors Judas Iscariote, l'un des douze, alla aux Princes des Prêtres, pour leur livrer Jesus. Ils eurent de la joie de ce qu'il leur dit, et ils lui promirent de l'argent. Après quoi il chercha l'occasion de le livrer. Or le premier jour

paremus tibi ut manduces Pascha! Et mittit duos ex Discipulis suis, et dicit eis: ite in civitatem: et occurret vobis homo lagenam aquæ bajulans, sequimini eum: et quocumque introierit, dicite domino domûs, quia magister dicit: Ubi est refectio mea, ubi Pascha cum Discipulis meis manducem! et ipse vobis demonstrabit cœnaculum grande, stratum: et illic parate nobis. Et abierunt Discipuli ejus, et venerunt in civitatem: et invenerunt sicut dixerat illis, et paraverunt Pascha. Vespere autem facto, venit cum duodecim. Et discumbentibus eis, et manducantibus, ait Jesus: Amen dico vobis, quia unus ex vobis tradet me, qui manducat mecum. At illi cœperunt contristari, et dicere ei singulatim: numquid ego! Qui ait illis: unus ex duodecim, qui intingit mecum manum in catino. Et filius quidem hominis vadit, sicut scriptum est de eo: væ autem homini illi, per quem Filius hominis tradetur. Bonum erat ei, si non esset natus homo ille. Et manducantibus illis, accepit Jesus panem: et benedicens fregit, et dedit eis, et ait: sumite, hoc est Corpus meum. Et accepto calice, gratias agens dedit eis, et biberunt ex illo omnes. Et ait illis: Hic est Sanguis meus novi Testamenti, qui pro

des Azymes que l'on sacrifioit l'Agneau Paschal, ses Disciples lui dirent: où voulez-vous que nous allions vous faire les préparatifs pour manger la Pâque? il envoya deux de ses Disciples, et leur dit: allez dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau, suivez-le; et quelque part qu'il entre, dites au maître du logis: le maître demande, où est le lieu où j'ai à manger la Pâque avec mes Disciples? et il vous montrera une grande salle toute meublée: faites-nous là les préparatifs. Ses Disciples s'en allerent à la ville, et y étant arrivés, ils trouverent les choses selon qu'il leur avoit dit; et ils firent les préparatifs de la Pâque. Or sur le soir il vint là avec les Douze; et comme ils étoient à table, et qu'ils mangeoient, Jesus parla de la sorte: je vous dis en vérité, qu'un de vous qui mange avec moi me livrera. Ils en furent affligés, et chacun d'eux se mit à lui dire: est-ce moi? Jesus leur répondit: c'est un des Douze, et qui met la main au plat avec moi. Pour le Fils de l'homme, il s'en va, selon qu'il est écrit de lui; mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera livré. C'étoit un avantage pour cet homme-là que de ne point naître. Tandis qu'ils mangeoient, Jesus prit le pain, et le bénissant, le rompit, et le leur donna en disant: prenez ceci est mon Corps. Il prit

multis effundetur. Amen dico vobis, quia jam non bibam de hoc genimine vitis, usque in diem illum, cùm illud bibam novum in regno Dei. Et hymno dicto, exierunt in montem Olivarum. Et aït eis Jesus : omnes scandalizabimini in me in nocte istâ, quia scriptum est : percutiam pastorem, et dispergentur oves. Sed postquam resurrexero, præcedam vos in Galilæam. Petrus autem aït illi : et si omnes scandalizati fuerint in te, sed non ego. Et ait illi Jesus : Amen dico tibi, quia tu hodie in nocte hac, priusquam gallus vocem bis dederit, ter me es negaturus. At ille ampliùs loquebatur : et si oportuerit me simul commori tibi, non te negabo. Similiter autem et omnes dicebant. Et veniunt in prædium, cui nomen Gethsemani. Et aït Discipulis suis : sedete hîc, donec orem. Et assumit Petrum, et Jacobum, et Joannem secum : et cœpit pavere, et tædere. Et aït illis : tristis est anima mea usque ad mortem : sustinete hîc, et vigilate. Et cùm processisset paululùm, procidit super terram : et orabat, ut si fieri posset, transiret ab eo hora, et dixit : Abba, Pater, omnia tibi possibilia sunt, transfer calicem hunc à me ; sed non quod ego volo, sed quod tu. Et venit, et invenit eos dormientes,

ensuite la coupe, et faisant des actions de graces, il la leur donna, et ils en burent tous. Ceci est mon sang, leur dit-il, qui fait le Testament nouveau, et qui sera répandu pour plusieurs. Je vous dis en vérité, que je ne boirai point désormais de ce vin-ci, jusqu'au jour que j'en boirai de nouveau dans le Royaume de mon Pere. Après le Cantique, ils s'en allerent à la montagne des Olives, et Jesus leur dit : vous vous scandaliserez tous à mon sujet cette nuit. Car il est écrit: je frapperai le Pasteur, et les brebis se disperseront. Mais lorsque je serai ressuscité, je me rendrai en Galilée avant vous. Pierre lui dit ; quand tous se scandaliseroient à votre sujet, pour moi je ne me scandaliserai point. Je vous dis, en vérité, lui répondit Jesus, que vous-même aujourd'hui, cette nuit avant que le coq ait chanté deux fois vous me renoncerez trois fois. Mais Pierre dit de plus : quand même il me faudroit mourir avec vous, je ne vous renoncerai point, et ils en dirent tous autant. Ensuite ils allerent dans un lieu appellé Gethsemani ; et il dit a ses Disciples : demeurez ici, tandis que je prierai. Il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il commença a craindre, et à être accablé d'ennui. Je suis, leur dit-il, dans une tristesse mortelle : attendez ici, et veillez. Et s'étant un peu avancé, il se prosterna,

Et aït Petro : Simon, dormis ! non potuisti unâ horâ vigilare ! Vigilate, et orate, ut non intretis in tentationem. Spiritus quidem promptus est, caro verò infirma. Et iterùm abiens oravit, eumdem sermonem dicens. Et reversus, denuò invenit eos dormientes, erant enim oculi eorum gravati, et ignorabant quid responderent ei. Et venit tertiò, et aït illis : dormite jam, et requiescite : Sufficit : venit hora, ecce Filius hominis tradetur in manus peccatorum. Surgite, eamus. Ecce qui me tradet, propè est. Et, adhuc eo loquente, venit Judas Iscariotes unus de duodecim, et cum eo turba multa cum gladiis et lignis, à summis Sacerdotibus, et Scribis et Senioribus. Dederat autem traditor ejus signum eis, dicens : quemcumque osculatus fuero, ipse est, tenete eum, et ducite cautè. Et cùm venisset, statim accedens ad eum, aït : Ave Rabbi : et osculatus est eum. At illi manus injecerunt in eum, et tenuerunt eum. Unus autem quidam de circumstantibus educens gladium, percussit servum summi Sacerdotis : et amputavit illi auriculam. Et respondens Jesus, aït illis : tanquam ad latronem existis cum gladiis et lignis comprehendere mè : Quotidie eram apud vos in Templo docens, et non mè

et se mit à prier que s'il se pouvoit, ce temps-là ne vint point pour lui. Mon Pere, mon Pere, disoit-il, tout vous est possible ; détournez de moi ce calice. Qu'il en soit néanmoins, non ce que je veux, mais ce que vous voulez. Après, étant venu, il les trouva qui dormoient ; et il dit à Pierre : Simon, vous dormez ! vous n'avez pu veiller une heure ! Veillez, et priez afin de n'être point engagés dans la tentation. Véritablement l'esprit est fort, mais la chair est foible. Il se retira pour la seconde fois, et il fit la même priere. Et retournant il les trouva encore qui dormoient ; car ils avoient les yeux tout appesantis, et ils ne savoient que lui répondre. Il revint enfin pour la troisieme fois, et leur dit : dormez maintenant, et reposez-vous. C'en est assez, l'heure est venue. Voilà que le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous allons : voilà celui qui me doit livrer. Il parloit encore, lorsque vint Judas Iscariote, l'un des Douze, suivi d'un grand nombre de gens armés d'épées et de batons, et envoyés par les Princes des Prêtres et par les Anciens. Or cet homme qui livroit Jesus, leur avoit donné un signal, en disant : celui que je baiserai, c'est lui-même, arrêtez-le, et emmenez-le avec précaution. Dès qu'il fut arrivé, s'avançant vers Jesus : mon Maître, dit-il,

tenuistis. Sed ut impleantur Scripturæ. Tunc Discipuli ejus relinquentes eum, omnes fugerunt. Adolescens autem quidam sequebatur eum amictus sindone super nudo : et tenuerunt eum. At ille rejecta sindone, nudus profugit ab eis. Et adduxerunt Jesum ad summum Sacerdotem : et convenerunt omnes Sacerdotes, et Scribæ, et Seniores. Petrus autem à longè secutus est eum, usque intrò in atrium summi Sacerdotis, et sedebat cum Ministris ad ignem, et calefaciebat se. Summi verò Sacerdotes, et omne concilium, quærebant adversùs Jesum testimonium, ut eum morti traderent, nec inveniebant. Multi enim testimonium falsum dicebant adversùs eum : et convenientia testimonia non erant. Et quidam surgentes falsum testimonium ferebant adversùs eum, dicentes : quoniam nos audivimus eum dicentem : ego dissolvam templum hoc manu factum, et per triduum aliud non manu faciam ædificabo. Et non erat conveniens testimonium illorum. Et exurgens summus Sacerdos in medium, interrogavit Jesum, dicens : Non respondes quidquam ad ea, quæ tibi objiciuntur ab his ! Ille autem tacebat, et nihil respondit. Rursum summus Sacerdos

je vous salue ; et il le baisa. Aussi-tôt ils se jetterent sur lui, et l'arrêterent. Un de ceux qui étoient là tirant l'épée, frappa un domestique du Grand-Prêtre, et lui coupa l'oreille. Jesus prenant la parole, leur dit : vous êtes venus à moi comme à un voleur, avec des épées et des bâtons, pour me prendre. J'étois tous les jours parmi vous, enseignant dans le Temple, et vous ne m'avez point arrêté. Mais c'est afin que les Ecritures s'accomplissent. Alors ses Disciples l'abandonnerent, et s'enfuirent tous. Un certain jeune homme qui le suivoit, n'ayant qu'un linceul sur soi, fut pris aussi : mais laissant aller le linceul, il s'échappa tout nud de leurs mains. Ils conduisirent ensuite Jesus chez le Grand-Prêtre, où tous les Prêtres, les Scribes et les Anciens s'assembloient. Pierre le suivit de loin jusques dans la cour du Grand-Prêtre ; il s'assit là auprès du feu avec les Officiers, et il se chauffoit. Cependant les Princes des Prêtres, et toute l'assemblée, cherchoient des témoignages contre Jesus, pour le faire mourir, et ils n'en trouvoient point ; car plusieurs faisoient de fausses dépositions contre lui, et leurs témoignages ne s'accordoient pas. Quelques-uns parurent alors et porterent un faux témoignage contre lui, disant : nous-mêmes nous lui avons ouï dire : je détruirai ce Temple qui a

interrogabat eum, et dixit ei : Tu es Christus filius Dei benedicti ! Jesus autem dixit illi : ego sum : et videbitis Filium hominis sedentem à dextris virtutis Dei, et venientem cum nubibus cœli. Summus autem Sacerdos scindens vestimenta sua, aït : quid adhuc desideramus testes ! audistis blasphemiam : quid vobis videtur ? qui omnes condemnaverunt eum esse reum mortis. Et cœperunt quidam conspuere eum, et velare faciem ejus, et colaphis eum cædere, et dicere ei : prophetiza. Et ministri alapis eum cædebant. Et cùm esset Petrus in atrio deorsum, venit una ex ancillis summi Sacerdotis : et cùm vidisset Petrum calefacientem se, aspiciens illum, aït : et tu cum Jesu Nazareno eras. At ille negavit, dicens : neque scio : neque novi quid dicas. Et exiit foras ante atrium, et gallus cantavit. Rursùs autem cùm vidisset illum ancilla, cœpit dicere circumstantibus, quia his ex illis est. At ille iterùm negavit. Et post pusillum rursùs qui astabant, dicebant Petro : verè ex illis es : nam et Galilæus es. Ille autem cœpit anathematizare, et jurare : quia nescio hominem istum, quem dicitis. Et statim gallus iterùm cantavit. Et recordatus est Petrus verbi, quod dixerat ei Jesus : été fait de main d'homme, et dans l'espace de trois jours j'en rebâtirai un autre, qui ne sera point fait de main d'homme. Mais ils ne convenoient point dans leur témoignage. Sur cela le Grand-Prêtre se levant au milieu de l'assemblée, interrogea Jesus, et lui dit : vous ne répondez rien à ce que ces gens-là déposent contre vous ? Mais Jesus gardoit le silence, et il ne répondoit rien. Le Grand-Prêtre l'interrogea tout de nouveau, et lui dit : êtes vous le Christ, le Fils du Dieu béni ! Je le suis, lui dit Jesus, et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu Tout-Puissant, et venir sur les nuées du Ciel. Alors le Grand-Prêtre déchirant ses vêtemens, dit : Qu'avons-nous plus affaire de témoins ! Vous avez entendu le blasphème : quel est votre avis ! Et tous prononcerent la mort. En même-temps quelques-uns se mirent à cracher contre lui, à lui couvrir le visage, et à lui donner des coups de poings, en lui disant : montre-nous que tu es Prophete ; et les bas officiers le soufletoient. Cependant comme Pierre étoit en bas dans la cour, une servante du Grand-Prêtre vint là ; et voyant Pierre qui se chauffoit, elle dit, après l'avoir regardé : vous aussi vous étiez avec Jesus de Nazareth ; mais il le nia, en disant : je ne sais ce que vous voulez dire, et je n'y entends rien. Ensuite il se retira dans

priusquàm gallus cantet bis, ter me negabis. Et cœpit fiere. Et confestim, manè consiliam facientes summi Sacerdotes, cùm Senioribus, et Scribis, et universo concilio, vicientes Jesum, duxerunt, et tradiderunt Pilato. Et interrogavit eum Pilatus : tu es Rex Judæorum ! At ille respondens, aït illi : Tu dicis. Et accusabant eum summi Sacerdotes tu multis. Pilatus autem rursùm interrogavit eum, dicens : non respondes quidquam ! vide in quantis te accusant. Jesus autem ampliùs nihil respondit, ita ut miraretur Pilatus. Per diem autem festum solebat dimitterè illis unum ex vinctis, quemcumque petissent. Erat autem qui dicebatur Barabbas, qui cum seditiosis erat vinctus, qui in seditione fecerat homicidium. Et cùm ascendisset turba, cœpit rogare, sicut semper faciebat illis. Pilatus autem respondit eis, et dixit : vultis dimitam vobis Regem Judæorum ! sciebat enim quòd per invidium tradidissent eum summi Sacerdotes. Pontifices autem concitaverunt turbam ut magis Barabbam dimitteret eis. Pilatus autem iterùm respondens, aït illis : quid ergo vultis faciam Regi Judæorum ! At illi iterùm clamaverunt : crucifige eum. Pilatus verò dicebat illis : quid enim

le vestibule, et le coq chanta. Une servante encore l'ayant apperçu, dit aussi-tôt à ceux qui étoit présens : cet homme est de ces gens-là. Il le nia pour la seconde fois ; et peu de temps après ceux qui se trouvoient là, dirent à Pierre : vous êtes assurément de ces gens-là : car vous êtes aussi de Galilée. Mais il se mit à faire des imprécations, et à dire avec serment je ne connois point cet homme-là que vous dites. Aussi-tôt le coq chanta, et Pierre se ressouvint de la parole que Jesus lui avoit dite ; avant que le coq chante deux fois, vous me renoncerez trois fois, et il commença à pleurer. Dès qu'il fut jour, les Princes des Prêtres tinrent conseil avec les anciens Scribes et toute l'assemblée ; et après avoir fait lier Jesus, ils l'emmenerent, et le remirent entre les mains de Pilate. Pilate lui demanda d'abord : êtes-vous le Roi des Juifs ? vous le dites, lui répondit Jesus. Cependant les Princes des Prêtres l'accusoient sur plusieurs chefs. Et Pilate l'interrogea tout de nouveau ; vous ne répondez rien, dit-il à Jesus ! voyez sur combien de chefs ils vous accusent ! Mais Jesus ne fit plus aucune réponse ; de sorte que Pilate en étoit tout surpris. Or il avoit accoutumé de leur relâcher le jour de la fête, le prisonnier qu'ils lui demandoient, quel qu'il fût. Il y en avoit un, nommé Barabbas, qui étoit en prison avec des

mali fecit ! At illi magis clamabant : crucifige eum. Pilatus autem volens populo satisfacere, dimisit illis Barabbam, et tradidit Jesum flagellis cæsum, ut crucifigeretur. Milites autem duxerunt eum in atrium Prætorii et convocant totam cohortem, et induunt eum purpurâ, et imponunt ei plectentes spineam coronam. Et cœperunt salutare eum : Ave Rex Judæorum. Et percutiebant caput ejus arundine : et conspuebant eum, et ponentes genua, adorabant eum. Et postquam illuserunt ei, exuerunt illum purpurâ, et induerunt eum vestimenti suis, et educunt illum ut crucifigerent eum. Et angariaverunt prætereuntem quempiam, Simonem Cyrenæum, venientem de villa, Patrem Alexandri et Rufi, ut tolleret crucem ejus. Et perducunt illum in Golgotha locum, : quod est interpretatum, Calvariæ locus. Et dabant ei bibere myrrhatum vinum : et non accepit. Et crucifigentes eum, diviserunt vestimenta ejus, mittentes sortem super eis, quis quid tolleret. Erat autem hora tertia, et crucifixerunt eum. Et erat titulus causæ ejus inscriptus : Rex Judæorum. *Et cum eo crucifigunt duos latrones, unum à dextris, et alium à sinistris ejus. Et impleta est Scriptura quæ dicit : et cum iniquis reputatus*

séditieux, et qui avoit fait un meurtre dans une sédition. Le peuple étant monté commença à demander ce qu'il leur accordoit toujours. Pilate leur répondit : voulez-vous que je vous relâche le Roi des Juifs ! car il savoit que c'étoit par envie que les Princes des Prêtres l'avoient livré. Mais ceux-ci émurent la populace, afin qu'il leur relachat plutôt Barabbas. Pilate reprenant la parole, leur dit : que voulez-vous donc que je fasse au Roi des Juifs ! Ils s'écrierent tout de nouveau : crucifiez-le. Eh, quel mal a-t-il donc fait ! leur dit Pilate. Et ils crioient encore plus : crucifiez-le. Alors Pilate voulant contenter le peuple, leur relacha Barabbas ; et après que Jesus eût été flagellé, il l'abandonna pour être crucifié. En ce temps-là même les soldats le menerent dans la cour du Pretoire, où ils assemblerent la cohorte entiere. Ils le revêtirent d'un manteau de pourpre, et ils lui mirent une couronne qu'ils firent avec des épines ; puis ils commencerent à le saluer de la sorte : Roi des Juifs, je vous salue. En même-temps ils lui frappoient sur la tête avec une canne, crachoient contre lui, et l'adoroient en se mettant à genoux. Après s'être ainsi moqués de lui, ils ôterent le manteau de pourpre, lui firent reprendre ses habits, et le menerent dehors pour le crucifier. Comme un certain homme de Cyrene, nommé

est: et prætereuntes blasphemabant eum, moventes capita sua et dicentes : vah ! qui destruis Templum Dei, et in tribus diebus reædificas : salvum fac temetipsum descendens de cruce. Similiter et summi Sacerdotes illudentes, ad alterutrum cum Scribis dicebant : alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere : Christus Rex Israël descendat nunc de cruce, ut videamus, et credamus. Et qui cum eo crucifixi erant, convitiabantur ei. Et factâ horâ sextâ, tenebræ facta sunt per totam terram usque in horam nonam : et horâ nonâ exclamavit Jesus voce magna, dicens : Eloï, Eloï, lammasabacthani ! Quod est interpretatum : Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ! Et quidam de circumstantibus audientes, dicebant : Ecce Eliam vocat. Currens autem unus, et implens spongiam aceto, circumponensque calamo, potum dabat si, dicens : sinite, videamus si veniat Elias ad deponendum eum. Jesus autem emissa voce magna expiravit. Et velum Templi scissum est in duo, à summo usque deorsum. Videns autem Centurio, qui ex adverso stabat, quia sic clamans expirasset, ait : vere hic homo Filius Dei erat. Erant autem et mulieres de longè aspicientes : inter quas erat Maria Magdalene, et

Simon, pere d'Alexandre et de Rufus, passoit par là en revenant de sa maison des champs, ils l'obligerent par force à porter la croix de Jesus. Enfin, ils conduisirent Jesus jusqu'au lieu qu'on appelle Golgotha, ce qui signifie le Calvaire. Là on lui présenta du vin de myrrhe ; mais il n'en but point. Après l'avoir crucifié, ils partagerent ses habits, les tirant au sort, pour voir ce que chacun en prendroit. Ce fut la troisieme heure du jour qu'ils l'attacherent à la Croix ; et le sujet de sa mort y étoit écrit en ces termes : *le Roi des Juifs.* Ils crucifierent encore avec lui deux voleurs, l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche, et l'Ecriture fut accomplie, qui dit : il a été mis au nombre des scélérats. Ceux qui passoient par-là le chargeoient de malédictions, en secouant la tête, et disant : eh bien ! toi qui détruis le Temple de Dieu, et qui en trois jours le rebâtis, sauve toi toi-même en descendant de la croix. Les Princes des Prêtres se moquant aussi, se disoient l'un à l'autre avec les Scribes : il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même. Qu'il descende maintenant de la Croix, le Christ, le Roi d'Israël ; afin que nous voyions, et que nous croyions. Et ceux qui étoient crucifiés avec lui le chargeoient pareillement d'injures : Or, depuis la sixieme heure jusqu'à la neuvieme, il y eut des téne-

Maria Jacobi minoris et Joseph mater, et Salome : et cùm esset in Galilæa, sequenantur eum, et ministrabant ei, et aliæ multæ, quæ simul eum eo ascenderant Jerosolymam.

bres par toute la terre ; et à la neuvieme heure, Jesus s'écria à haute voix : Eloï, Eloï, lammasabactani ; ce qui signifie, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ! Quelques-uns de ceux qui étoient là, et qui l'ouïrent, disoient : voilà qu'il appelle Elie. En même-temps un de ces gens courut emplir une éponge de vinaigre, et la mit autour d'une canne, et lui donna à boire, en disant : attendez, voyons un peu si Elie viendra l'ôter de la croix. Mais Jesus après avoir jeté un grand cri, expira. A l'heure même le voile du Temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas ; et le Centurion qui étoit vis-à-vis de lui, voyant qu'il avoit expiré en jetant un si grand cri, dit : certainement cet homme étoit Fils de Dieu. Il y avoit là aussi des femmes qui regardoient de loin, entre lesquelles étoient Marie Magdelaine, Marie mere de Jacques le mineur, et de Joseph, et Salomé, qui le suivoient lorsqu'il étoit en Galilée, et qui avoient soin de lui. Il y en avoit encore beaucoup d'autres qui étoient venues avec lui à Jérusalem.

Et cùm jam serò esset factum, quia erat Parasceve, quod est ante sabbatum, venit Joseph ab Arimathæa, nobilis decurio, qui et ipse erat expectans regnum Dei, et audacter introïvit ad Pilatum, et petiit corpus Jesu. Pilatus autem mirabatur si jam obiisset. Et accersito Centurione, interrogavit eum si jam mortuus esset. Et cùm cognovisset à Centurione, donavit corpus Joseph. Joseph autem mercatus sindonem, et deponens eum involvit sindone, et posuit eum in monumento, quod erat excisum de petra, et advolvit lapidem ad ostium monumenti.

Sur le soir, parce que c'étoit le jour des Préparatifs, qui est la veille du Sabbat, Joseph d'Arimathie, officier considérable, et qui attendoit aussi le Royaume de Dieu, alla chez Pilate sans rien craindre, et lui demanda le corps de Jesus. Pilate étonné que Jesus pût déjà être mort, fit venir le Centurion, et s'informa de lui s'il étoit vrai que Jesus fut déjà mort ; et ayant su la chose du Centurion, il donna le corps à Joseph. Joseph acheta un linceul dont il enveloppa Jesus après l'avoir ôté de la croix ; puis il le mit en un sépulcre taillé dans le roc, et il roula une pierre jusqu'à l'entrée du sépulcre.

MÉDITATION.

De la Passion de Jesus-Christ dans le Jardin des Oliviers.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ ce qui se passe sur ce premier théâtre de la Passion du Sauveur.

Quoiqu'il ne ressentît jamais dans son ame d'autres passions que celles qu'il y excitoit, il voulut alors, pour l'amour de nous, se livrer aux plus cruelles et aux plus violentes. Il commence sa passion par les douleurs intérieures, et par le supplice du cœur.

Une foule d'objets, tous plus tristes, tous plus affreux, se présente à son imagination, et lui fait ressentir toute sa Passion par avance.

Il se représente de la maniere la plus vive avec quelle ignominie il va être traîné par les rues de Jérusalem comme un scélérat, couvert de crachats, déchiré de coups de fouets, et couronné d'épines comme un imposteur; cloué enfin sur une croix comme l'opprobre du genre-humain, et l'exécration de son peuple. Quelle impression ne dut pas faire sur l'esprit et sur le cœur d'un Homme-Dieu une image si affreuse? et quelle impression fait-elle sur le mien?

Quelle tristesse et quelle douleur lorsqu'il se représente la noire trahison de son Disciple, l'horrible ingratitude d'un peuple comblé de tant de bienfaits, et le lâche abandon de ses Apôtres! Il faudroit pouvoir comprendre la bonté, la tendresse, la sensibilité du meilleur cœur qui fût jamais, pour concevoir ce que dut souffrir Jesus-Christ par la représentation vive et sensible de cet excès d'ingratitude.

En effet, l'excès de ses peines intérieures est si accablant, qu'il ne peut pas le dissimuler, il le déclare à ses Apôtres : je souffre, leur dit-il, et ma tendresse est si extraordinaire, si sensible, qu'elle est capable de me faire mourir. Les Apôtres en sont témoins, et bien loin de le consoler, ils s'endorment. O mon doux Jesus ! que cette indifférence est pour vous un cruel tourment, et pour moi un cruel reproche ! Le Sauveur retourne dans le lieu de son Oraison, et redoublant sa ferveur, il redouble ses peines : rien n'échappe à son esprit, ni à son cœur ; il rassemble dans son imagination tous les tourmens, toutes les circonstances de sa Passion ; il en pénetre toute la rigueur, il en ressent à loisir toute l'amertume. L'effroi le saisit et le jette dans un accablement qui va jusqu'à la défaillance. O mon doux Jesus ! qu'il vous en coûte de m'aimer avec tant d'excès ! quand vous aimerai-je avec moins d'indifférence ?

Mais ce qui aigrit sa douleur, c'est de voir par une connoissance anticipée, l'abus étrange que feront tant de pécheurs des graces qu'il va mériter par son sang. Ce sont mes péchés ; c'est mon insensibilité et mon ingratitude qui font en partie le sujet de sa douleur ; c'est la trahison de Judas ; c'est l'endurcissement de son propre peuple.

Eh, mon doux Jesus ! quel renversement est celui-ci ! vous êtes accablé de tristesse à la vue de ce que vous devez souffrir pour mes péchés, et moi qui ai péché, je veux passer mes jours dans la joie ; vous êtes traîné avec infamie sans dire mot, et j'éclate en plaintes, et je ressens de vifs sentimens de vengeance dès que je m'imagine qu'on ne m'honore pas autant que je le souhaite. Croirai-je toujours ce que je viens de méditer, sans que je sois jamais attendri d'une vérité si touchante ! que présage mon insensibilité ?

SECOND POINT.

Considérez qu'il faut bien que les souffrances de Jesus-Christ dans le Jardin des Oliviers aient été excessives, puisque de toutes les peines que ce divin Sauveur a souffertes dans sa Passion, on peut dire que c'est ici la seule dont il se soit plaint.

Il n'attend pas que ses bourreaux viennent répandre son sang, il vient bien nous convaincre que c'est bien lui-même qui se livre, et qui s'immole de son plein gré pour le salut des hommes ; en suis-je bien convaincu ? Il fait du lieu de sa priere un Autel, qu'il arrose de son sang ; l'amour proprement fait ici seul l'Office de Sacrificateur. Cet aimable Sauveur prosterné sur son Autel, est la victime de ce douloureux sacrifice, et l'ardeur dont son cœur brûle en est le feu ; et tout cela se fait pour moi : c'est pour l'amour de moi que va se faire ce sanglant sacrifice.

Il paroît bien, mon divin Rédempteur, que votre Passion est l'effet de votre amour ; je n'y trouve que mes infidélités et mon ingratitude qui ne soient pas de votre choix ; c'est aussi ce qui fait le sujet de votre mortelle tristesse.

N'est-ce point là ce calice trop amer que Jesus refuse de boire ! car pour les fouets, les opprobres, la couronne d'épines, les clous et la croix, il y avoit trop long-temps que tout cela étoit l'objet de ses plus ardens désirs, pour lui devenir un objet d'horreur, et lui causer une si horrible répugnance. Ce ne peut être donc que la perfidie de Judas, la réprobation du peuple Juif, la perte de tant de réprouvés, mes propres péchés, mes désordres qui sont la cause de sa tristesse et de son dégoût.

Oui, mes désordres, Seigneur, que vous aviez alors présens à votre esprit, vous affligeoient ; mais ne vous consolerai-je jamais par ma conver-

sion et par ma patience ? Toute ma religion se réduira-t-elle à quelques légers sentimens de compassion, tandis que je contribue si fort par mes péchés à augmenter votre tristesse ! et ces réflexions que je fais ici, et que je dois aux mérites de ce sang précieux dont je vous vois trempé, ne me deviendront-elles pas un nouveau sujet de condamnation, si je n'en profite point ? C'est un Apôtre perverti qui trahit Jesus-Christ, et qui le trahit par un baiser. Eh, Seigneur ! en quel lieu, en quel état sur la terre serons-nous dans une parfaite sûreté, et quel prétexte aura-t-on jamais de ne pas craindre ? O que la conversion d'un Disciple, d'un Apôtre perverti est difficile, qu'elle est rare ! et qu'une ame qui a servi Dieu, qui a goûté Dieu, et qui s'égare, tombe dans de profonds précipices, et qu'elle revient difficilement de ses égaremens !

Ne permettez pas, mon divin Sauveur, que ce malheur m'arrive. Touché de l'état sanglant où mes péchés vous ont réduit, j'ai encore recours à ce sang ; ma confiance est en ce précieux sang, à qui je devrai mon salut, et toutes les graces que je vous demande, que j'attends de votre miséricorde, pour être du nombre de vos Elus.

Aspirations dévotes durant le jour.

Sponsus sanguinum tu mihi es. Exod. 4.

Oui, Seigneur, ce n'est qu'au prix de votre sang que vous devenez le Sauveur et l'Epoux de mon ame.

Quare ergo rubrum est indumentum tuum ? Isai. 63.

Pourquoi donc, Seigneur, votre robe est-elle toute rouge de votre sang ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA seule vue de nos péchés cause à Jesus-Christ une mortelle tristesse, et noie son cœur dans l'amertume, et ces mêmes péchés ne sauroient nous tirer une larme; nous sommes chargés de péchés, en sommes-nous fort inconsolables? Chose étrange! on peche, et l'on est tranquille; et quelle tristesse, quelle vive douleur suit nos péchés! Se trouve-t-il beaucoup de pécheurs qui puissent dire comme David : *Laboravi in gemitu meo.* Vous savez, Seigneur, ce que mes péchés m'ont déjà coûté de pleurs; je les pleurerai le reste de ma vie, j'emploirai même à les pleurer le temps destiné à mon repos. Que cette rareté de contrition est un grand sujet d'étonnement et de complainte! Examinez quelle a été jusqu'ici la vôtre. A-t-elle été véritable? il est bien difficile qu'on ait détesté sincérement une faute qu'on commet de sang-froid peu après cette prétendue détestation. La contrition pour être véritable doit être intérieure, surnaturelle, souveraine et universelle; c'est-à-dire, qu'il faut que la douleur soit dans le cœur, qu'elle soit excitée par la foi et par un mouvement du Saint-Esprit, et non pas par un pur motif naturel; qu'elle soit plus grande qu'aucune autre douleur que nous puissions jamais ressentir, quoiqu'elle ne soit pas si sensible. On a une douleur souveraine quand on est plus fâché d'avoir offensé Dieu, que d'avoir perdu ce qu'on avoit de plus cher au monde, et qu'on préfere Dieu à tout. On a une douleur universelle, quand on déteste universellement tous les péchés mortels qu'on a commis sans en excepter un seul. Votre contrition a t-elle toujours eu ces conditions? Combien de gens s'imaginent d'avoir eu la contrition, quand ils ont récité du bout des levres un acte de contrition qu'ils ont appris par cœur,

ou qu'ils ont trouvé dans leurs heures ! Rien ne prouve mieux le vuide et la fausse apparence de nos contritions, que notre peu d'amendement : désabusons-nous ; c'est une marque qu'on a été peu contrit, quand on ne se convertit point. Voulez-vous connoître si vous détestez véritablement le péché ! voyez si vous en détestez véritablement toutes les occasions, si vous les fuyez, si vous prenez tous les préservatifs, si vous avez recours à la priere. Faute de véritable contrition, que de mauvaises confessions ! que de confessions du moins nulles ! Examinez avec soin aujourd'hui si toutes celles que vous avez faites sont exemptes de ce défaut : marquez les points à quoi il faut incessamment remédier, et prenez des mesures pour que désormais votre contrition n'ait pas besoin de pénitence.

2.° C'est une faute assez ordinaire de mettre tout le temps à penser à ses péchés, sans s'exciter à la contrition qu'on en doit avoir. Il faut mettre pour le moins autant de temps à la contrition qu'à l'examen. Etudiez-vous à faire fréquemment durant le jour des actes de contrition ; rendez-vous-les familiers, pour n'être pas neufs à les faire aux approches de la mort. N'attendez pas d'être au pied du Tribunal de la pénitence pour détester vos péchés ; repassez toutes les années de votre vie dans l'amertume de votre cœur toutes les fois que vous priez Dieu, et que vous assistez à la Messe. Plusieurs personnes le font à toutes les heures : la pratique est aisée ; un coup-d'œil sur toutes les iniquités passées, avec un vif regret d'avoir déplu à Dieu par le motif de sa bonté infinie, ne demande presque qu'un moment de temps, et cette sainte pratique est d'une grande utilité. Commencez dès ce jour à vous la rendre familiere.

LE MERCREDI SAINT.

C'EST proprement en ce jour que commence le grand deuil de l'Eglise, parce que ce jour est celui auquel les Princes des Prêtres, les Scribes ou Docteurs de la Loi, les Anciens ou Magistrats, s'assemblerent pour délibérer des moyens de faire arrêter enfin Jesus-Christ; et que ce fut en ce jour que sa mort fut résolue : *Expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo.* Aussi après le jour du Vendredi saint, il n'y en a point qui soit plus particuliérement consacré à la passion de Jesus-Christ, puisque ce fut le Mercredi saint que l'Arrêt de mort fut porté contre ce divin Sauveur; et le Vendredi saint, cette cruelle et injuste Sentence fut exécutée. C'est ce qui a porté l'Eglise (selon saint Augustin et les autres saints Peres), à établir la Station, ou certaines prieres, et le jeûne aux Mercredis de l'année comme aux Vendredis, et ces deux jours ont toujours été regardés par les Fideles, comme deux jours singuliérement consacrés aux exercices de la pénitence.

Ce fut deux jours avant leur Pâque, que les Juifs tinrent ce conseil d'iniquité. On y convint qu'on prendroit des mesures justes pour se saisir sûrement et par adresse de Jesus-Christ : *ut Jesum dolo tenerent.* Qu'il falloit que ce fût durant la nuit, pour que ceux qui le suivoient pendant le jour ne fussent point en état de le défendre, et qu'on ne le feroit point arrêter durant la fête, de peur de quelque émotion populaire à son sujet : *Non in die festo, ne fortè tumultus fieret in populo.* Mais le Sauveur sachant que son heure étoit venue, fit voir qu'il disposoit lui-même du temps, comme de la maniere de sa mort; car Judas, ce malheu-

reux Apostat, étant allé traiter avec eux pour leur livrer son Maître, fit changer et avancer leurs résolutions

L'Introït de la Messe de ce jour est pris du second Chapitre de la Lettre de saint Paul aux Philippiens; où le saint Apôtre après leur avoir développé les grands Mysteres des profondes humiliations de Jesus-Christ vrai Dieu et vrai homme, leur fait voir de quelle gloire immense ces étonnantes humiliations ont été suivies; et que ce divin Sauveur, s'est humilié sans mesure, il a été exalté et glorifié à proportion. *In nomine Jesu omne genu flectatur, cælestium, terrestrium, et infernorum:* qu'au Nom de Jesus tout ce qu'il y a dans le Ciel, sur la terre et dans les Enfers fléchisse le genou. *Quia Dominus factus est obediens usque ad mortem, mortem autem Crucis, ideò Dominus Jesus Christus in gloriâ est Dei Patris:* parce que le Seigneur a été obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur la Croix, c'est pour cela que Notre-Seigneur Jesus-Christ est dans la gloire de Dieu le Pere; c'est-à-dire, que Jesus-Christ Dieu et homme, est véritablement dans le ciel à la droite du Pere céleste, jouissant de la gloire qui lui est due comme Dieu, et de celle qu'il s'est justement acquise par les humiliations et par ses souffrances comme Dieu-Homme. *Domine, exaudi orationem meam: et clamor meus ad te veniat:* écoutez ma priere, Seigneur, et que mes cris arrivent jusqu'à vous. C'est du Prophete David plongé dans l'affliction la plus vive, et en cette qualité figure de Jesus-Christ, que ces paroles sont empruntées.

Comme le Samedi suivant est un jour d'Ordination, l'Eglise, comme on a dit ailleurs, lit toujours le Mercredi qui le précede deux Epîtres de la messe. Les deux qu'on a choisies pour ce jour sont prises du Prophete Isaïe; la premiere annonce l'arrivée du Sauveur si long-temps demandé, si long-temps attendu, qui vient enfin sauver son peuple

en le tirant d'une si longue et si dure captivité, dont celle de Babylone étoit la figure.

Dites de la part du Seigneur, à la fille de Sion, c'est-à-dire, dites à Jérusalem, qui se prenant ici pour le peuple, que le Sauveur venoit racheter, signifie par conséquent tous les hommes; dites-lui qu'enfin tous ces maux sont finis, puisque son Rédempteur, son Libérateur, son Sauveur est venu, et qu'il va finir son grand Ouvrage, qui est la rédemption du genre-humain, dont l'accomplissement et la perfection est la récompense de ses travaux et de ses soufirances : *Dicite filiæ Sion, ecce Salvator tuus venit, ecce merces ejus cum eo.* A la naissance de Jesus-Christ, les Anges envoyés du Ciel se contenterent de dire aux bergers, qu'il leur étoit né un Sauveur : *Natus est nobis hodiè Salvator.* Mais ici le Prophete envisageant ce Sauveur non pas naissant, mais mourant; non pas commençant à travailler à l'ouvrage de notre rédemption, mais consommant ce grand ouvrage, nous l'annonce; et nous le représente chargé du fruit de ses travaux, et portant avec lui la récompense de ses peines et de ses souffrances qui est notre rédemption : *ecce Salvator tuus venit : ecce merces ejus cum eo.* Qui est celui ci qui vient d'Edom, s'écrie-t-il? quel est ce conquérant qui vient de Bosra avec la robe teinte de sang? qui charme et éblouit par la beauté et par l'éclat de ses vêtemens, et qui marche avec tant de majesté, d'intrépidité et de force : *Iste formosus in stolâ suâ, gradiens in multitudine fortitudinis suæ.* Edom, c'est l'Idumée, entre l'Arabie Pétrée et la Judée, dont la ville de Bosra étoit anciennement la capitale. Les Iduméens descendoient d'Esaü; ils étoient ennemis des Israélites, et s'étant joints aux Chaldéens, sous Nabuchodonosor, ils ne contribuerent pas peu à la prise de Jérusalem, et à la captivité des Juifs en Babylone. Le Prophete nous représente le Sauveur sous la personne d'un conquérant, qui re-

tourne de l'Idumée tout couvert de sang, après avoir triomphé des ennemis de son peuple. Qui est donc ce Héros, dit-il, tout couvert de sang, et dont le sang donne un si grand éclat à son triomphe? *Ego qui loquor justitiam et propugnator sum ad salvandum :* c'est moi, répond le Sauveur lui-même ; c'est moi qui ai pleinement satisfait à la Justice divine par mon sang, et qui ai employé tout mon pouvoir, et toutes mes forces pour sauver les hommes. *Quarè ego rubrum est indumentum tuum, et vestimenta tua sicut calcantium in torculari?* pourquoi donc votre robe est-elle toute rouge; et pourquoi vos vêtemens ressemblent-ils aux habits de ceux qui foulent la vendange dans le pressoir? *Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum* : c'est que j'ai été seul à fouler le raisin, sans qu'aucun homme de toutes les nations du monde m'ait aidé. C'est toujours dans le sens allégorique et figuré que le Prophete fait parler au Sauveur des hommes. Nul Patriarche, nul Prophete, nul homme si saint, et si chéri de Dieu dans toutes les nations de la terre, qui ait jamais pu écraser la tête du serpent infernal, ni fouler aux pieds comme l'on foule le raisin, l'ennemi du salut, que le péché avoit rendu si puissant dans le monde. *Torcular calcavi solus :* il n'y a eu que moi seul, et il ne pouvoit y avoir que moi qui pût l'écraser. *Calcavi eos in furore meo :* c'est par la force de mon bras tout-puissant que j'ai triomphé seul de tout l'enfer; ne soyez donc pas surpris si je porte encore sur mes habits les marques d'une si sanglante victoire : *Omnia indumenta mea inquinavi.* Je méditois depuis long-temps leur défaite : mais enfin le temps de racheter mon peuple est venu : *Annus redemptionis meæ venit.* Le combat a été violent, la victoire a été sanglante ; je me suis trouvé seul avec un si redoutable ennemi, et je n'ai attendu du secours d'aucun homme : *Circumspexi, et non erat auxiliator.* La force seule de mon bras m'a

sauvé : *Et salvavit mihi brachium meum.* Je ne dois qu'à ma seule vertu, qu'au mérite de mon sang, ma victoire.

Il semble que le Prophete passe ensuite de la victoire du Sauveur sur tout l'enfer, aux suites glorieuses, et aux fruits merveilleux de cette signalée victoire. *Et conculcavi populos in furore meo, et detraxi in terram virtutem eorum.* Le démon avoit subjugué presque toute la terre. Que de Temples sacrileges dressés à son honneur par les païens, et quel nombre d'idoles infâmes dans ces Temples ! L'idolâtrie répandue sur toute la terre régnoit avec empire par-tout ; les Rois, les Empereurs, étoient les plus zélés défenseurs du paganisme : *Conculcavi populos.* Le Sauveur après avoir vaincu et désarmé l'enfer, a triomphé de tous ses partisans ; ses disciples sans armes, sans forces, sans secours humains, par la seule vertu de son nom, ont purgé toute la terre de ces ministres d'impiété ; sa croix a triomphé de tous les peuples idolâtres. Après cela peut-on oublier les miséricordes infinies de notre Dieu ? et quelles louanges, quelles actions de graces, ne doit-on pas au Seigneur pour tant de merveilles ? *Miserationum Domini recordabor, laudem Domini super omnibus quæ reddidit nobis Dominus Deus noster.*

La seconde Epître de la Messe de ce jour, prise du chapitre 53 du Prophete Isaïe, semble être moins une prédiction qu'une histoire de la Passion de Jesus-Christ ; et l'on croiroit en la lisant, entendre plutôt un Historien sacré qui raconte ce qui est arrivé, qu'un Prophete qui prédit ce qui doit arriver au Sauveur du monde. Isaïe commence par se plaindre de l'étonnante incrédulité des Juifs et de leur aveuglement, n'ayant voulu croire ni à sa parole, ni à ses miracles : *Quis credidit auditui nostro : et brachium Domini cui revelatum est !* Qui est-ce qui a ajouté foi à ce qu'on nous a ouï dire ? et à qui le bras du Seigneur s'est-il fait connoître ?

Le bras du Seigneur marque ici la puissance divine qui éclatoit dans les miracles de Jesus-Christ. Il est la parole et le bras du Seigneur, parce qu'il en est la sagesse et la force ; cependant il n'a presque trouvé dans son propre peuple que des oreilles sourdes à sa voix, et des cœurs endurcis. C'est ce qui oblige l'Evangéliste saint Jean de dire qu'après tant de miracles que le Sauveur avoit fait à leurs yeux, ils ne croyoient point en lui : *Non credebant in eum ;* afin, ajoute-t-il, que ce qu'a dit le Prophete Isaïe s'accomplît : *Domine quis credidit auditui nosto ! et brachium Domini cui revelatum est !* Les Juifs n'étoient point infideles en conséquence de la prédication d'Isaïe : c'est l'infidélité volontaire, et obstinée des Juifs rendue présente à l'Esprit-Saint qui la lui avoit fait prédire. Après ce début qui convient si bien au portrait si ressemblant qu'il va faire de Jesus-Christ dans sa passion, il touche en passant la véritable cause de l'erreur des Juifs, qui s'étant toujours figuré un Messie dans l'éclat de la grandeur, de la puissance de la terre, ont méconnu Jesus-Christ dans son abaissement : *Ascendet sicut virgulum coram eo*, dit-il, *et sicut radix de terra sitienti :* vous vous trompez de vous représenter ce Sauveur comme un Grand de la terre, nourri dans les honneurs du monde, dans l'abondance, et dans l'éclat ; vous vous trompez de vous le représenter comme un haut cedre : il s'élevera devant le Seigneur comme un petit arbrisseau, comme un rejeton qui sort d'une terre seche. Il est aux yeux des hommes sans beauté et sans éclat : *Non est species ei, neque decor.* Nous l'avons vu dans le pitoyable état où vous l'avez mis, et nous avons eu de la peine à le reconnoître, tant il étoit défiguré : *Vidimus eum et non erat aspectus, et desideravimus eum.* Ce divin Sauveur, le plus beau des enfans des hommes, nous a paru un objet affreux, un homme de douleurs, qui sait bien ce que c'est de souffrir, enfin le dernier des

hommes : *Despectum, et novissimum virorum, virum dolorum, scientem infirmitatem.* Plus nous l'avons considéré, moins l'avons-nous reconnu. Son visage étoit comme voilé sous ce tas de sang, de meurtrissures, de crachats; il faisoit horreur à voir, et nous n'avons pu nous persuader que ce fût lui-même : *Quasi absconditus vultus ejus, et despectus, undè nec reputavimus eum.* Dans cet étonnement profond où nous a jeté un objet si surprenant, nous avons considéré d'où pouvoit venir cette difformité, et cet assemblage de maux sur sa personne adorable; et nous avons reconnu que c'est parce qu'il a pris effectivement nos langueurs sur lui, et qu'il s'est chargé volontairement pour l'amour de nous de la peine due à nos péchés, de nos douleurs et tout ce que nous devions souffrir de la juste colere de Dieu son Pere : *Verè languores nostros ipse tulit, et dolores nostros postavit.* C'est lui, dit l'Apôtre saint Pierre, qui sur le bois de la croix a porté nos péchés en son corps : *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum* (a). On l'eût pris pour un lépreux, continue le Prophete, et pour un homme frappé de la main de Dieu, et réduit dans l'humiliation la plus profonde : *Et nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum à Deo et humiliatum.* Hommes ingrats! reconnoissez ici les obligations infinies que vous avez à ce divin Sauveur; car c'est uniquement pour nos iniquités qu'il a été percé de plaies; il a été brisé de coups pour nos péchés dont il a bien voulu porter la peine : *ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.* Il a voulu que le châtiment que nous devions subir avant que d'être réconciliés avec son Pere, pour avoir ensuite la paix, tombât sur lui : *Disciplina pacis nostræ super eum.* Aussi n'avons-nous été guéri des plaies que nous avoit faites le péché, que par ses meurtrissures, et par le sang qu'il a versé : *Et livore*

(a) 1. *Petr.* 2.

ejus

ejus sanati sumus. Comprenez, hommes sujets à tant de miseres, comprenez ce que vous devez à ce Rédempteur de tous les mortels : nous étions tous errans depuis le péché de notre premier pere, comme des brebis égarées ; chassés du Paradis terrestre, nous étions exposés à toutes sortes de fâcheux accidens loin du bercail ; chacun s'étoit détourné pour suivre sa propre voie ; et chacun trouvoit dans sa voie mille dangers, et presque à chaque pas quelque précipice ; c'étoit l'effet nécessaire de l'aveuglement causé par le péché : *Omnes nos quasi oves erravimus, unusquique in viam suam declinavit.* Ce bon Pasteur a résolu de donner sa vie pour tout le troupeau. Le Seigneur l'a chargé avec son agrément de l'iniquité de nous tous. S'il a été offert et immolé à la justice de son Pere, c'est parce qu'il l'a bien voulu, *Oblatus est quia ipse voluit* ; aussi n'est-il sorti de sa bouche, ni justification contre les faux témoignages dont on le chargeoit, ni murmure, ni plainte : *Et non aperuit os suum.* Il sera mené à la mort comme une brebis que l'on va égorger, et qui ne dit mot ; et comme un agneau est muet devant celui qui le tond, de même ce divin Agneau qui efface le péché du monde, sera immolé sans ouvrir la bouche : *Et non aperuit os suum.* Enfin il est mort au milieu des douleurs, et après avoir été reconnu innocent, il n'a pas laissé d'être condamné à mort contre toute justice : *De angustia, et de judicio sublatus est.* Cependant cet homme de douleurs, et traité comme le dernier des hommes, est notre Dieu ; car qui est-ce qui pourra raconter sa génération éternelle ? qui peut même comprendre le mystere ineffable de son incarnation ? *Generationem ejus quis enarrabit ?* Que les opprobres dont il a été rassasié ; que l'ignominie même de sa mort ne vous scandalise point : *Quia abscissus est de terra viventium.* Je l'ai frappé, dit le Seigneur, à cause des péchés de mon peuple : *Propter scelus populi mei percussi eum.* Il falloit pour

satisfaire pleinement à la justice divine offensée par le péché, il falloit une victime innocente, et d'un prix infini; il falloit qu'un homme qui n'eût jamais pu pécher souffrît en sa personne la peine due au péché, pour remettre les hommes en grace; et c'est ce que ce divin Sauveur a fait: *Eò quòd iniquitatem non fecerit, neque dolus fuerit in ore ejus.* Aussi mérita-t-il par sa mort la conversion des impies, et des riches, c'est-à-dire, des Juifs même qui ont eu l'impiété de le faire mourir, et des Gentils qui sembloient être les maîtres de la terre: *Et dabit impios pro sepultura, et divitem pro morte sua.* Quoiqu'il fût l'innocence même, Dieu a voulu l'accabler de maux: *Et Dominus voluit conterere eum in infirmitate.* Comprenez, pécheurs, quel mal c'est que le péché, en voyant avec quelle rigueur Dieu traite son propre Fils, chargé seulement de l'apparence du péché, sans avoir égard à son innocence. Au reste, sa gloire répondra à ses humiliations, et son triomphe à l'excès de ses souffrances: *Pro eo quod laboravit anima ejus, videbit et saturabitur.* Puisqu'il a bien voulu donner sa vie pour le péché des hommes, quelle heureuse, quelle longue postérité ne verra-t-il pas! que de millions de Martyrs ne donneront-ils pas leur vie pour la gloire de son Nom! ce n'est pas seulement jusqu'à la fin des siecles que son Eglise subsistera, malgré tous les efforts de l'Enfer; il verra dans le ciel durant toute l'éternité ce nombre infini d'Elus, le fruit de ce qu'il a souffert: *Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum.* Combien de gens seront justifiés par sa doctrine! *Justificabit ipse justus servus meus multos.* Cette multitude innombrable de Saints qui ont triomphé sous ses ordres, et par sa grace de toutes les puissances de l'Enfer, composeront sa cour dans le ciel. A son seul Nom, tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre, et dans les enfers, fléchira le genou Et nul de ses serviteurs qui n'en-

tre dans son Royaume chargé des dépouilles de la mort même qu'il a lui-même vaincue par la sienne. *Dispertiam ei plurimos : et fortium dividet spolia :* et tout cela, parce qu'il s'est livré lui-même à la mort, et qu'il a été mis au rang des scélérats : *Et cum scelĕratis reputatus est* : voilà le fruit de sa mort. Enfin, conclut le Prophete, non content de se charger de nos péchés, il a bien voulu encore prier pour les violateurs de sa Loi, qui trouvent toujours en lui un fond de miséricordes infinies ; et poussant sa bonté jusqu'au delà de toutes les bornes, il a prié encore pour ceux qui l'ont fait mourir : *Et pro transgressoribus rogavit.* C'étoit plus de sept cents ans avant Jesus-Christ, qu'Isaïe en faisoit le portrait avec des couleurs si vives. Un Evangéliste n'en auroit pas parlé plus clairement.

L'histoire de la Passion qu'on lit à la messe de ce jour, a été écrite par saint Luc. On n'en fera ici que le précis avec les réflexions que le sujet suggere. Elle commence par ces paroles : *Appropinquabat dies festus azymorum, qui dicitur Pascha ;* la fête des Azymes, c'est-à-dire, des pains sans levain, appellé la Pâque, étoit proche. C'étoit le Mercredi, la veille du jour que le Sauveur célebra la Pâque pour la derniere fois, que Judas convint avec les Juifs de leur livrer Jesus-Christ. On a vu de quelle maniere cet impie apostat exécuta son infâme dessein. Les soldats s'étant saisis de Jesus dans le Jardin des Oliviers, le lierent, et le traitant avec la derniere ignominie, le conduisirent durant la nuit dans Jérusalem avec des lanternes, et des torches allumées, et avec un fracas tumultueux qui apprenoit à tout le monde qu'on menoit quelque fameux prisonnier. Quelle fut la surprise, et quels furent les sentimens de mépris de tout ce peuple, quand on vit que c'étoit Jesus ce grand Prophete, qu'on avoit reçu depuis trois jours dans cette même Ville, comme le Messie, et qui ve,

noit d'être saisi par ordre des Prêtres et du Magistrat, comme un insigne imposteur : cette aventure frappa d'abord si fort les esprits, que toute leur vénération se changea en indignation contre lui ; et à l'instant ce divin Sauveur devint l'objet de l'exécration publique. On le mene d'abord chez Anne qui étoit Grand-Prêtre, qu'on nomme aussi Ananus, et qui tenoit le premier rang parmi les Juifs; mais comme c'étoit Caïphe son gendre qui, cette année là, faisoit les fonctions de grand Sacrificateur, Anne lui envoya le Sauveur pour lui faire son procès, et pour le condamner. Caïphe averti qu'on lui amenoit celui qu'il haïssoit, et dont il avoit déjà prononcé l'arrêt de mort dans le conseil qu'on avoit tenu quelques jours auparavant, pour trouver les moyens de s'en défaire, avoit assemblé chez lui les Prêtres, les Scribes et les Anciens, qui brûloient d'envie de le voir à leurs pieds, et de pouvoir assouvir sur lui leur jalousie et leur rage. Cependant Pierre honteux d'avoir si lâchement abandonné son bon maître, le suivoit de loin. La crainte lui avoit fait prendre la fuite, et l'amour l'avoit fait revenir ; mais cet amour étoit encore trop foible, pour le faire déclarer pour son Disciple. Mon Dieu ! qu'un ménagement en matiere de piété et de religion a de funestes suites, et qu'il est bien vrai que la mauvaise crainte de passer pour disciple de Jesus-Christ, fait tôt ou tard des infideles, et quelquefois même des apostats.

Caïphe, pour sauver les apparences, interroge Jesus-Christ sur sa doctrine. Le Sauveur lui répond avec sa douceur ordinaire, qu'il avoit toujours prêché en public ; et que si l'on vouloit être parfaitement instruit de sa doctrine, on n'avoit qu'à interroger tous ceux qui l'avoient entendue. Une réponse si sage et si modeste méritoit un applaudissement universel ; elle lui attira cependant un affront insigne. Un des Officiers de Justice lui déchargea un grand soufflet. C'étoit traiter en vil esclave le Roi

des Rois : néanmoins un traitement si injuste fut si approuvé qu'on y applaudit dans toute la salle. Cet outrage fut un des plus sensibles qu'on fit à Jesus-Christ. Aussi ce divin Sauveur qui ne demandoit qu'à souffrir, ne put néanmoins en cette occasion ne pas témoigner combien il lui étoit sensible. Il craignit qu'on ne crût qu'il avoit manqué de respect au Pontife du Seigneur, c'est ce qui lui fit dire : si j'ai parlé mal-à-propos, montrez en quoi ; mais si je n'ai rien dit qui soit contre le respect, pourquoi me frappez-vous de la sorte ? Quelques-uns de la lie du peuple subornés par les ennemis du Sauveur déposent contre lui ; mais quelque artifice qu'on employât pour le calomnier, tous les faux témoignages qu'on apportoit se contredisoient si visiblement, qu'on ne put jamais rien trouver qui donnât un air de vraisemblance ou quelque couleur à la calomnie. Mais il n'y avoit que la passion, la fureur, et l'injustice, qui pussent condamner Jesus-Christ.

Le grand Prêtre s'avisa de l'interroger sur un point très-délicat, et auquel il crut bien que Jesus ne pouvoit se dispenser de répondre : je vous conjure, lui dit-il, par le Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Fils unique de Dieu, le Messie ? oui, répond le Sauveur sans hésiter, je suis celui que vous dites. Il n'avoit pas besoin de preuves, sa vie, sa doctrine, ses miracles le prouvoient assez. Cet oracle si souvent confirmé par le Pere Eternel, fut un arrêt de mort contre lui dans l'esprit du Juge : *Reus est mortis.* Voilà donc le Saint des Saints, l'innocence même, le Créateur de l'Univers, et le Sauveur de tous les hommes, condamné à la mort par le plus énorme de tous les attentats, par le plus impie de tous les tribunaux, et contre toute sorte de droit de justice. Eh, Seigneur ! on crie à l'injustice, à la vengeance, au moindre tort qu'on nous fait ! et le Fils de Dieu ne dit mot, en se voyant condamné à la mort par des scélérats et des impies !

Sa mort conclue, chacun se retire, et on abandonne le Sauveur durant tout le reste de la nuit à la cruauté des soldats, et à l'insolence des valets, qui non-seulement en firent leur jouet, mais qui le regardant comme une vile victime déjà destinée à la mort, le traitent de la maniere du monde la plus barbare. Les uns lui crachent au visage, les autres le poussent à coups de pieds; ceux-ci lui bandent les yeux, et par une raillerie la plus impie et la plus outrageante : faux Messie, lui disent-ils en le soufletant, devine qui te frappe. Enfin c'est à qui lui dira le plus d'injures, à qui lui donnera le plus de coups.

O sagesse éternelle! ô puissance sans borne! ô souverain Maître de tout l'univers, devant qui toutes les puissances du ciel, de la terre et des enfers doivent plier le genou! vous voilà devenu l'objet de l'insolence d'un tas de scélérats, et le jouet d'une canaille effrénée. Concevons, s'il est possible, les injures et les ignominies dont Jesus fut rassasié, et ce que dut souffrir ce divin Agneau le reste de la nuit, au milieu de ces bêtes féroces. Dès la pointe du jour les ennemis du Sauveur, dont le conseil des Juifs étoit composé, s'étant assemblés, on conclut que pour rendre Jesus encore plus odieux à tout le peuple, il falloit le faire encore juger et condamner à mort par Pilate qui commandoit pour les Romains en Judée. C'est à ce tribunal profane qu'on conduit le Sauveur, les mains liées derriere le dos comme un scélérat; au travers de Jérusalem, et dans les rues pleines de monde.

Quel spectacle! Jesus la tête nue, le visage meurtri de coups, les mains liées, à travers une foule de peuple qui le charge d'imprécations; conduit au Gouverneur Païen pour recevoir son dernier arrêt de mort, devant un Juge étranger qui ne connoissoit que des crimes les plus énormes. Pesez toutes ces circonstances. Eh, mon Dieu! quand

est-ce que vos humiliations guériront notre orgueil, et serviront de frein à notre ambition ? il seroit bien juste qu'elles nous rendissent moins délicats sur le point d'honneur, et plus humbles.

Le Juge Païen découvre bientôt l'innocence du prétendu criminel, et la véritable cause de haine des Juifs, et de leur injustice criante. La calomnie n'ayant pu le faire croire criminel en matiere de religion, les Juifs veulent le faire passer pour crimiel d'Etat dans ce tribunal; mais toutes leurs accusations tombent. Pilate reconnoît, et déclare publiquement son innocence; et ce fut sans doute, pour n'être pas obligé de le juger, et pour se faire un ami aux dépens de l'innocent, qu'il l'envoie à Hérode, Tétrarque ou Gouverneur de Galilée. Hérode souhaitoit depuis long-temps de voir Jesus, mais par un pur motif de curiosité; aussi le Sauveur ne daigna pas répondre un seul mot à toutes ses vaines questions : tout se termine à des injures et des railleries piquantes; et celui qui étoit la sagesse éternelle, fut traité de fou par Hérode et par toute sa cour. Faut-il Seigneur qu'il n'y ait aucun tribunal, aucun état dans le monde où vous ne soyiez maltraité, haï des Prêtres, maudit par le peuple, méprisé par les Grands, persécuté de tout le monde. On a beau le déclarer innocent : on veut qu'il meure. Pilate voudroit le délivrer; mais le respect humain l'en empêche. C'étoit la coutume de donner la vie à un criminel, au choix du peuple, la veille de Pâques. Pilate leur propose Jesus et Barabbas. Y avoit-il à délibérer sur la préférence ? Jesus le Saint des Saints qui avoit rendu la vie à tant de morts, et la santé à tant de malades; et Barabbas scélérat de profession, voleur public, chef de faction, et qui avoit été mis aux fers pour avoir depuis peu tué un homme. Voilà le concurrent de Jesus : sur qui tombera ce choix ? si c'est le monde qui doit le faire, certainement Jesus sera oublié, méprisé, postposé, condamné. En effet, donnez-nous Ba-

rabbas, s'écrie-on de tous côtés, et crucifiez Jesus. Jugement du monde, choix de la passion, cris de l'irréligion, et de l'injustice. Mais quel mal a-t-il fait, réplique le Gouverneur? mais est-ce la religion, et la raison qu'on consulte quand on n'agit que par passion? on insiste à demander sa mort. Ce fut alors que ce Juge païen crut que le moyen d'appaiser leur rage, ou du moins de l'adoucir, c'étoit de mettre un innocent Agneau dans un état à faire pitié aux plus barbares. Il ordonne que Jesus soit déchiré à coups de fouets. L'ordre fut exécuté avez tant de cruauté, que Pilate en eut horreur; et il crut qu'il suffiroit de le montrer pour éteindre toute fureur et toute rage. S'étant donc présenté au peuple sur un balcon, il fit avancer le Sauveur, et le leur montrant dans un si pitoyable état: voilà l'homme, leur dit-il, que vous m'avez livré pour le faire mourir; jugez s'il lui reste encore long-temps à vivre? Le voilà, pouvez-vous encore le reconnoître? craindrez-vous désormais qu'il veuille se faire votre Roi? et le croyez-vous en état de dogmatiser? laissez-lui finir par ses douleurs, et son épuisement un misérable reste de vie. Un spectacle si lugubre et si touchant ne fit qu'irriter davantage ces lions furieux; le sang du Sauveur les rendit encore plus acharnés à lui ôter ce reste de vie. On entend crier de toutes parts: qu'il soit crucifié, qu'il meure; et Pilate après avoir protesté publiquement qu'il n'avoit point de part à cette injustice criante, livre enfin cet Agneau sans tache pour être immolé. O qui paroît bien que c'est le péché de tous les hommes dont ce divin Sauveur s'est chargé, qui poursuit avec tant d'acharnement sa mort! et que c'est la satisfaction de ce péché qui l'immole! aussi n'est-ce que la passion, l'injustice, l'iniquité publique qui le condamne à la mort, et qui étouffe tous les sentimens d'humanité dans ce peuple.

On seroit attendri en lisant une pareille histoire,

quand même on seroit prévenu que ce qu'on lit n'est qu'une fiction. On est sûr ici de la réalité. Ce tissu d'injustices, d'opprobres, de supplices, et de cruautés jusqu'alors inouies, est certain; la personne adorable qui souffre tant de cruautés, et tant d'indignités, ne nous est pas inconnue; nous doit-elle être indifférentes? nous savons que ce n'est que pour l'amour de nous qu'elle sourfre: la verrons-nous souffrir de sang-froid?

C'est ce soir que commence l'Office des ténebres. L'Eglise celébre ces trois derniers jours les obseques du Sauveur. On appelle l'Office des ténebres, les Matines qui commencent l'Office des féries majeures de la Semaine sainte, c'est-à-dire, du Jeudi, du Vendredi et du Samedi saint. La solemnité des prieres chantées après le cantique *Benedictus*, pendant l'obscurité de la nuit, toutes les lampes, et les cierges étant éteints, a fait donner à tout l'Office, le nom des ténebres.

Le mot de *Matines* ne convient, à parler proprement, qu'à l'Office des Laudes, qui selon son ancienne institution, doit être chanté le matin à la pointe du jour, et qui s'appelle à cause de cela, Laudes, ou louanges Matutinales: *Matutinæ Laudes*. C'est de là que le mot de Matines est venu, et ce mot n'est attribué qu'à l'Office de la nuit, qu'on nommoit avant cela *l'Office nocturne*, que depuis que l'usage de chanter le matin l'Office de la nuit s'est introduit dans la plupart des Eglises Cathédrales.

On met pendant l'Office des ténebres un chandelier triangulaire; sur lequel sont quinze cierges, qu'on éteint successivement à la fin de chaque Pseaume. C'est encore un reste de l'ancien usage de l'Eglise qu'elle renouvelle durant ces trois jours. Anciennement on ne mettoit point de chandeliers sur les autels. L'usage cependant des lumieres, des cierges et des lampes, est de la premiere antiquité par toutes les Eglises du monde. On

mettoit ces luminaires en grand nombre sur des lustres suspendus, ou sur des poutres élevées qui éclairoient tout le chœur, et même toute l'Eglise, ou sur des grands chandeliers fixes, proches de l'Autel, sans parler des chandeliers portés par les Acolytes. Ces chandeliers fixes étoient de diverses figures. Les uns étoient faits en croix, d'autres étoient en triangles, d'autres avoient plusieurs branches; on en voit encore de cette dernière figure dans l'Eglise de Lyon, et ailleurs. L'usage d'éteindre les cierges à la fin de chaque Pseaume aux Offices des ténebres de la Semaine sainte est très-ancien. Plusieurs donnent un sens spirituel à cette cérémonie, et disent que ces cierges qu'on éteint successivement représentent les Apôtres et les Disciples de Jesus-Christ, que le Sauveur appelle la lumiere du monde, et qui disparurent et s'enfuirent successivement au temps de la Passion de Notre Seigneur. Le cierge qu'on réserve allumé, et qu'on cache durant les prieres qu'on dit à genoux, après le *Benedictus*, qu'on rapporte après ces prieres finies, sert pour allumer la lampe qui doit brûler devant l'Autel, pour ne point laisser sans lumiere le très-Saint Sacrement. Le sens spirituel de ce cierge caché, et rapporté tout allumé après l'Office des ténebres, c'est selon plusieurs Interpretres, pour marquer la mort de Jesus-Christ, et sa résurrection; lequel quoique mort et enseveli durant les trois jours, fut toujours la véritable lumiere qui ne sauroit s'éteindre; et que c'est pour cela qu'on prend le cierge qui est à la tête du chandelier triangulaire, qui représente Jesus-Christ. Le bruit qu'on fait à la fin de l'Office, n'étoit anciennement que le signal que l'Officiant en frappant sur son livre ou sur sa chaise, donnoit au clergé et au peuple de s'en aller. D'autres prétendent qu'on en use ainsi, non-seulement pour marquer la confusion qui parut dans toute la terre à la mort du Sauveur du monde; mais encore pour marquer par ce battement de

mains un applaudissement universel à la résurrection de Jesus-Christ, qui fut son glorieux triomphe sur la mort même, et sur l'Enfer; et que c'est pour cela que le cierge allumé, et caché, paroît dans le temps qu'on frappe.

On dit deux principales Oraisons à la Messe de ce jour. Celle qu'on dit avant la premiere Epître est celle qui suit.

PRÆSTA quæsumus omnipotens Deus, ut qui nostris excessibus iucessanter affligimur, per unigeniti filii tui Passionem liberemur. Qui tecum vivit et regnat, etc.

FAITES, s'il vous plaît, Dieu tout-puissant, que nous soyions delivrés des maux que nous souffrons sans cesse a cause de nos péchés, par la Passion de votre Fils unique, qui étant Dieu, vit et regne, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 62 *et* 63.

HÆC dicit Dominus Deus: dicite filiæ Sion, ecce Salvator tuus venit: ecce merces ejus cum eo. Quis est iste, qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra! iste formosus in stola sua, gradiens in multitudine fortitudinis suæ. Ego, qui loquor justitiam, et propugnator sum ad salvandum. Quarè ergo rubrum est indumentum tuum, et vestimenta tua sicut calcantium in torculari! torcular calcavi solus: et de Gentibus non est vir mecum: calcavi eos in furore meo, et conculcavi eos in ira mea: et aspersus est sanguis eorum super vestimenta mea et omnia indumenta mea inquinavi. Dies

VOICI ce que dit le Seigneur: dites à la fille de Sion: voici votre Sauveur qui vient, et qui porte sa récompense avec lui. Qui est celui qui vient de l'Idumée, et qui sort de Bosra avec ses vetemens teints de sang! Il est beau sous cet habit, et il fait paroître dans sa démarche la grandeur de sa force. C'est moi qui annonce la justice, et qui ai le pouvoir de sauver le monde. D'où vient que votre robe est rouge, et que vos vêtemens ressemblent bien aux habits de ceux qui foulent la vendange dans le pressoir! c'est que j'ai été seul dans le pressoir, sans que de toutes les Nations personne ne m'ait assisté. Je les ai foulés sous

enim ultionis in corde meo, annus redemptionis meæ venit. Circumspexi, et non erat auxiliator : quæsivi, et non fuit qui adjuvaret : et salvavit mihi brachium meum, et indignatio mea ipsa auxiliata est mihi. Et conculcavi populos in furore meo, et inebriavi eos in indignatione mea, et detraxi in terram virtutem eorum. Miserationum Domini recordabor, laudem Domini super omnibus quæ reddidit nobis Dominus Deus noster.

mes pieds dans ma colere. Leur sang a rejailli sur mes vêtemens, et ils en ont été tous souillés. Car voici le jour auquel j'ai résolu d'exercer ma vengeance, et le temps de racheter mon peuple est venu. J'ai regardé de tous côtés, si quelqu'un viendroit pour m'aider, et je n'ai vu personne. J'ai cherché du secours, et je n'en ai point trouvé. Ainsi mon bras seul m'a sauvé, et mon indignation m'a fourni des armes. J'ai terrassé les peuples dans ma fureur, je les ai enivrés dans ma colere. Et j'ai anéanti leur puissance. Je n'oublierai jamais les miséricordes du Seigneur; je louerai le Seigneur notre Dieu, pour tous les bienfaits que nous avons reçus de lui.

L'Oraison qu'on dit avant la seconde Epître est celle qui suit.

Deus, qui pro nobis Filium tuum crucis patibulum subire voluisti, ut inimici à nobis expelleres potestatem : concede nobis famulis tuis, ut resurrectionis gratiam consequamur. Per eumdem Dominum nostrum, etc.

O Dieu, qui avez voulu que votre Fils souffrît pour nous le supplice de la croix, afin de nous délivrer de la puissance de notre ennemi; accordez-nous, comme étant vos serviteurs, la grace de participer à sa résurrection. Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 53.

In diebus illis, dixit Isaïas : Domine, quis credidit auditui nostro ! et brachium Domini cui revelatum est ! Et ascendet sicut virgultum coram eo, et sicut radix de terra si-

En ces jours-là, Isaïe dit : Seigneur, qui a ajouté foi à ce qu'on nous a ouï dire, et à qui le bras du Seigneur s'est-il fait connoître ! il s'élevera devant le Seigneur comme un arbrisseau,

tienti : non est species ei, neque decor : et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum : Despectum, et novissimum virorum, virum dolorum, et scientem infirmitatem : et quasi absconditus vultus ejus et despectus, unde nec reputavimus eum. Verè languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit et nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum à Deo et humiliatum. Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra : Disciplina pacis nostræ super eum, et livore ejus sanati sumus. Omnes nos quasi oves erravimus, unusquisque in viam suam declinavit : et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrùm. Oblatus est quia ipse voluit, et non aperuit os suum : sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum. De angustia, et de judicio sublatus est : generationem ejus quis enarrabit ! quia abscissus est de terra viventium : propter scelus populi mei percussi eum. Et dabit impios pro sepultura, et divitem pro morte sua : eò quòd iniquitatem non fecerit, neque dolus fuerit in ore ejus. Et Dominus voluit conterere eum in infirmitate : si posuerit pro peccato animam suam, vide-

et comme un rejeton qui sort d'une terre seche. Il est sans éclat. Nous l'avons vu, il n'avoit rien qui attirât nos regards. Nous l'avons méconnu, nous l'avons vu méprisé, et traité comme le dernier des hommes. Un homme de douleurs qui a éprouvé toutes sortes de miseres; son visage étoit méprisé, et nous ne l'avons point reconnu. Il a porté véritablement nos langueurs, et il s'est chargé lui-même de nos douleurs. Nous l'avons pris pour un lépreux, pour un homme frappé de Dieu, et humilié. Et cependant c'est pour nos iniquités qu'il a été percé de plaies; il a été brisé pour nos crimes. Le chatiment qui nous devoit donner la paix, est tombé sur lui; et nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous étions tous comme des brebis égarées. Chacun s'étoit détourné pour suivre sa propre voie; et le Seigneur l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous. Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu; et il n'a pas ouvert la bouche : Il sera mené comme une brebis à la mort, et il ne dira pas un mot, comme un agneau est muet devant celui qui le tond. Il est mort au milieu des douleurs, après avoir été injustement condamné. Qui racontera sa génération ? Car il a été retranché de la terre des vivans. Je l'ai frappé, dit Dieu, à cause des péchés de mon peuple. Et il donne-

bit semen longævum, et voluntas Domini in manu ejus dirigetur. Pro eo quòd laboravit anima ejus, videbit et saturabitur : in scientia sua justificabit ipse justus servus meus multos, et iniquitates eorum ipse portabit. Ideò dispertiam ei plurimos : et fortium dividet spolia, pro eo quòd tradidit in mortem animam suam, et cum sceleratis reputatus est : et ipse peccata multorum tulit, et pro transgressoribus rogavit.

ra les impies pour le prix de sa sépulture ; et les riches pour la récompense de sa mort. Parce qu'il n'a point commis de péchés ; et que le mensonge n'a point été dans sa bouche. Mais le Seigneur l'a voulu briser dans son infirmité. S'il donne sa vie pour le péché, il verra une longue et heureuse postérité. Et la volonté du Seigneur sera accomplie heureusement par lui. Il verra le fruit des peines que son ame aura souffertes, et il en sera rassasié. Il est mon serviteur fidele et juste, qui justifiera un si grand nombre par sa doctrine, et il portera sur lui leurs iniquités. C'est pourquoi je lui donnerai pour partage un grand nombre de gens, et il distribuera les dépouilles des forts, parce qu'il s'est livré à la mort, et qu'il a été mis au rang des scélérats ; qu'il a porté le péché de plusieurs, et qu'il a prié pour les violateurs de la Loi.

Isaïe, dans toutes ses prophéties, a toujours eu pour premier et principal objet, la venue du Messie, sa Passion et la rédemption du genre-humain. Jesus-Christ, sa Passion, sa Mort, ses Victoires, son Eglise ; c'est-là où se vérifient toutes les grandes et nobles expressions de ce Prophete. Si Isaïe avoit écrit après la mort de Jesus-Christ, il n'auroit pas pu faire une peinture plus juste, plus ressemblante, ni un portrait plus vrai de ses souffrances, de leur cause et de leurs fruits, que celui qui est en raccourci dans les deux Epîtres de la Messe de ce jour.

RÉFLEXIONS.

Un homme de douleurs, et traité comme le dernier des hommes. Voilà tout ce qu'on peut dire de plus fort, de plus frappant, de plus énergique pour exprimer la douleur la plus vive, la souffrance la plus extrême, et le supplice le plus cruel qu'un

homme puisse endurer. Un homme de douleurs, c'est un homme dont le cœur est noyé dans l'amertume, et l'esprit accablé d'afflictions ; c'est un homme pétri, pour ainsi dire, de douleurs et de souffrances. Mais ce qui met le comble à sa misere, c'est si l'opprobre et le mépris accompagnent ses peines. C'est du moins une espece de soulagement dans les maux, quand on se voit plaint, quand on se voit honoré même au milieu des souffrances ; mais c'est le comble de l'affliction et de la désolation, lorsque les plus grandes souffrances sont accompagnées d'injures, de mépris, d'insultes et d'outrages encore plus grands. Voilà le partage de mon divin Sauveur : *Novissimum virorum, virum dolorum.* Il est l'homme de douleurs, il les souffre toutes ; et au milieu de ces douleurs, il est traité comme le dernier et le plus méprisable de tous les hommes. On a compassion d'un vil esclave quand on le voit souffrir ; on est touché de pitié lorsqu'on voit le plus scélérat même des criminels expirer sur la roue : cet instinct si naturel à tous les hommes n'est suspendu qu'en faveur du divin Sauveur. On diroit que durant sa Passion toutes les lois de la nature et de la raison sont renversées. Bon Dieu ! pourquoi ne nous pas souvenir de ce point de notre croyance, en tant d'occasions où notre orgueil nous fait agir si peu chrétiennement ? Que ne peut point l'envie sur des cœurs qu'elle a infectés de son poison ? et les ames les plus religieuses en apparence, en sont-elles plus exemptes que les autres ? Le Fils de Dieu eût été moins exposé à la persécution des Prêtres, et aux traits calomnieux des Scribes et des Docteurs de la Loi, s'il eût eu moins de sainteté, s'il eût moins fait de prodiges. La vertu sera toujours en butte à l'envie. Les gens de bien doivent s'attendre d'être, à l'exemple de Jesus-Christ, persécutés en mille manieres. Mais malheur à ceux qui exercent la patience des gens de bien. Que la patience

du Sauveur paroît dans un beau jour au milieu de tant de cruautés. Il se trouve durant sa Passion dans toutes les circonstances où il est le plus difficile de se taire. On lui fait des injures si visibles ; on dresse contre lui de si noires et de si fausses accusations ; on lui fait endurer des indignités si brutales et si inhumaines, que ce n'est pas le moindre des prodiges qu'il ait pu endurer tout cela sans dire mot. Que de beaux prétextes, ce semble, n'avoit-il pas de confondre la malice de ses ennemis par ses paroles ? La gloire de son Pere à procurer, la sainteté de sa doctrine à soutenir, le scandale à éviter. On le presse, on l'interroge, et Jesus ne dit rien. Oh ! que ce silence dit de grandes choses, et qu'il nous fait de belles leçons ! Pilate reconnut l'innocence de Jesus-Christ ; il le voulut sauver, et pourtant il le condamna. O mon Dieu ! qu'il y a de distance entre connoître le bien et le faire, entre vous connoître et vous aimer ! Hélas ! tout le monde chrétien vous connoît, y a-t-il bien des gens qui vous aiment ? Pilate vouloit sauver Jesus-Christ, dont il connoissoit l'innocence ; mais il ne vouloit pas déplaire aux Juifs, dont il craignoit les menaces et la fureur. Malheureuse politique, fausse prudence des hommes, par laquelle la religion est toujours sacrifiée à l'ambition et l'intérêt.

L'EVANGILE.

La Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ, selon saint Luc. Chap. 22 et 23.

IN illo tempore, appropinquabat dies festus Azymorum, qui dicitur Pascha : et quærebant Principes Sacerdotum, et Scribæ, quomodò Jesum interficerent : timebant verò plebem. Intra-

EN ce temps-là, la Fête des Azymes, appelée la Paque, étoit proche : les Princes des Prêtres cherchoient avec les Scribes, comment ils feroient mourir Jesus ; mais ils craignoient le peuple. Ce-

vit autem Satanas in Judam, cognominabatur Iscariotes, unum de duodecim. Et abiit, et locutus est cum Principibus Sacerdotum, et Magistratibus, quemadmodum illum traderet eis. Et gavisi sunt, et pacti sunt pecuniam illi dare. Et spopondit. Et quærebat opportunitatem ut traderet illum sine turbis. Venit autem dies Azymorum, in qua necesse erat occidi Pascha. Et misit Petrum, et Joannem, dicens: euntes parate nobis Pascha, ut manducemus. At illi dixerunt: ubi vis paremus? et dixit ad eos: ecce introeuntibus vobis in civitatem, occurret vobis homo quidam amphoram aquæ portans: sequimini eum in domum, in quam intrat, et dicetis patrifamilias domûs: dicit tibi Magister: ubi est diversorium, ubi Pascha cum Discipulis meis manducem? et ipse ostendet vobis cœnaculum magnum stratum, et ibi parate. Euntes autem, invenerunt sicut dixit illis, et paraverunt Pascha. Et cum facta esse hora, discubuit, et duodecim Apostoli cum eo. Et ait illis: desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum, antequam patiar. Dico enim vobis, quia est hoc non manducabo illud, donec

pendant satan entra dans Judas, surnommé l'Iscariote, l'un des douze, qui s'en alla aussi-tôt conférer avec les Princes des Prêtres et les Magistrats, des moyens de le leur livrer. Ils en eurent de la joie, et ils s'obligerent à lui donner de l'argent. Il s'engagea de son côté, et il cherchoit l'occasion de le livrer, sans que le peuple fît du bruit. Or, le jour des Azymes étant venu, auquel on étoit obligé d'immoler la Paque, Jesus envoya Pierre et Jean. Allez, dit-il, nous préparer la Paque, afin que nous la mangions. Et ils dirent: où voulez-vous que nous la préparions? il leur dit: d'abord en entrant dans la Ville vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le dans la maison où il entrera, et vous direz à celui à qui est le logis, voici ce que vous dit le Maître: où est le lieu où j'ai à manger la Paque avec mes Disciples? et il vous montrera une grande salle à manger, toute meublée. Faites là les préparatifs. Eux donc s'en étant allés, trouverent les choses selon qu'il leur avoit dit, et ils préparerent la Paque. Quand il fut temps, il se mit à table, et les douze Apôtres avec lui, et il leur dit: j'avois un désir extrême de manger cette Paque avec vous avant que de souffrir; car je vous le dis,

impleatur in regno Dei. Et accepto calice gratias egit, et dixit : accipite, et dividite inter vos. Dico enim vobis quòd non bibam de generatione vitis, donec regnum Dei veniat. Et accepto pane, gratias egit, et fregit, et dedit eis, dicens : hoc est corpus meum, quod pro vobis datur : hoc facite in meam commemorationem. Similiter et Calicem, postquam cœnavit, dicens : hic est Calix novum Testamentum in sanguine meo, qui pro vobis fundetur. Veruntamen ecce manus tradentis me, mecum est in mensa. Et quidam Filius hominis, secundùm quod definitum est, vadit : veruntamen væ homini illi, per quem tradetur. Et ipsi cœperunt quærere inter se, quis esset ex eis, qui hoc facturus esset. Facta est autem et contentio inter eos, quis eorum videretur esse major. Dixit autem eis : Reges Gentium dominantur eorum ; et qui potestatem habent super eos, benefici vocantur. Vos autem non sic : sed qui major est in vobis, fiat sicut minor ; et qui præcessor est, sicut ministrator. Num quis major est, qui recumbit, an qui ministrat ! nonne qui recumbit ! ego autem in medio vestrùm sum, sicut qui ministrat. Vos autem estis, qui permansistis mecum in ten-

je ne la mangerai plus, qu'elle n'ait son accomplissement dans le Royaume de Dieu. Ensuite prenant la coupe, il rendit des actions de graces, et dit : prenez, et vous la donnez les uns aux autres ; car je vous dis que je ne boirai point de vin, jusqu'à ce que vienne le Royaume de Dieu. Puis prenant le pain, il rendit des actions de graces, le rompit, et leur en donna, disant : ceci est mon corps, qui est donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même la coupe, après avoir soupé, et il dit : ceci est la coupe, qui est le Testament nouveau de mon sang, et qui va être répandu pour vous. Cependant voilà que celui qui me livre, met la main au plat avec moi. Pour le Fils de l'homme, il s'en va, selon ce qui est arrêté ; mais malheur à l'homme par qui il sera livré. Et aussitôt ils se demanderent l'un à l'autre, qui d'eux devoit faire une telle action! Il s'éleva aussi entr'eux une contestation, qui d'eux devoit passer pour le plus grand. Mais il leur dit : les Rois des Nations leur commandent en maîtres ; et ceux qui ont autorité sur elles, prennent le nom de bienfaisans. Pour vous, n'en usez pas de même ; mais que celui qui est le plus grand parmi vous, devienne comme le plus petit ; et que celui qui tient le pre-

tationibus meis : et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum, ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo ; et sedeatis super thronos, judicantes duodecim tribus Israël. Ait autem Dominus : Simon, Simon ! ecce Satanas expetivit vos ut cribaret sicut triticum : ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua : et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos. Qui dixit ei : Domine, tecum paratus sum et in carcerem et in mortem ire. At ille dixit : dico tibi Petre, non cantabit hodie gallus, donec ter abneges nosse me. Et dixit eis : quando misi vos sine sacculo, et pera, et calceamentis : numquid aliquid defuit vobis ! at illi dixerunt : nihil. Dixit ergo eis : Sed nunc qui habet sacculum, tollat ; similiter et peram ; et qui non habet, vendat tunicam suam, et emat gladium. Dico enim vobis, quoniam adhuc, hoc quod scriptum est, oportet impleri in me : et cum iniquis deputatus est. Etenim ea, quæ sunt de me, finem habent. At illi dixerunt : Domine, ecce duo gladii hic. At ille dixit eis : satis est. Et egressus est ibat secundùm consuetudinem in montem Olivarum. Secuti sunt autem illum et discipuli. Et

mier rang, soit comme celui qui sert. Car qui est le plus grand, de celui qui est à table, ou de celui qui sert! n'est-ce pas celui qui est à table ! et moi cependant je suis parmi vous comme celui qui sert. Or, c'est vous qui êtes demeurés constamment avec moi dans les épreuves que j'ai eues. Aussi je vous prépare le Royaume, comme mon Pere me l'a préparé, afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table dans mon Royaume, et que vous soyez assis sur des Trônes comme Juges des douze Tribus d'Israël. Le Seigneur dit ensuite : Simon, Simon ! satan a demandé à vous cribler comme on crible le froment ; mais moi, j'ai prié pour vous, afin que vôtre foi ne vienne point à manquer. Et vous aussi, quand une fois vous serez revenu à vous, affermissez vos freres. Seigneur, lui dit Pierre, je suis prêt d'aller avec vous, et en prison et à la mort. Mais Jesus répondit : Pierre, je vous le dis, le coq ne chantera point aujourd'hui, que vous ne m'ayez nié trois fois que vous me connoissiez. Puis il leur dit : quand je vous ai envoyés sans bourse, sans souliers, avez-vous manqué de quelque chose ! de rien, dirent-ils. Il leur dit donc : mais maintenant, que celui qui a une bourse la prenne avec son sac ; et que celui qui n'en

cùm pervenisset ad locum, dixit illis : orate ne intretis in tentationem. Et ipse avulsus est ab eis quantùm jactùs est lapidis, et positis genibus orabat, dicens : Pater ! si vis transfer Calicem istum à me ; verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat. Apparuit autem illi Angelus de Cœlo, confortans eum. Et factus in agonia, prolixiùs orabat. Et factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram. Et cùm surrexisset ab oratione, et venisset ad Discipulos suos, invenit eos dormientes præ tristitia. Et ait illis : quid dormitis ! surgite, orate, ne intretis in tentationem. Adhuc eo loquente, ecce turba et qui vocabatur Judas, unus de duodecim, antecedebat eos : et appropinquabat ut osculàretur eum. Jesus autem dixit illi : Juda ! osculo Filium hominis tradis ! videntes autem hi, qui circa ipsum erant, quod futurum erat, dixerunt ei : Domine, si percutimus in gladio ! et percussit unus ex illis servum Principis Sacerdòtum, et amputavit auriculam ejus dexteram. Respondens autem Jesus, ait : sinite usque huc. Et cùm tetigisset auriculam ejus, sanavit eum. Dixit autem Jesus ad eos, qui venerant ad se Princi-

a point, vende son manteau, et qu'il achete une épée. Car je vous dis qu'il faut encore que ce qui est écrit s'accomplisse en ma personne : et il a été mis au nombre des méchans. Car les choses qui me regardent s'en vont finir. Seigneur, dirent-ils, voici deux épées, et il leur répondit : cela suffit. Puis étant sorti, il alla, selon sa coutume, à la montagne des Oliviers, et ses Disciples y allerent aussi avec lui. Quand il fut arrivé au lieu, il leur dit : priez, afin de n'être point engagés dans la tentation. Ensuite il s'écarta d'eux, à la distance d'un jet de pierre ; et s'étant mis à genoux, il fit cette priere : mon Pere ! détournez, s'il vous plaît, de moi ce Calice ; néanmoins que ma volonté ne se fasse point, mais la vôtre. Alors un Ange venu du Ciel, lui apparut, qui le fortifia. Lui, de son côté, étant réduit comme à l'agonie, continuoit de plus en plus à prier ; et il eut une sueur comme de gouttes de sang coulant jusqu'a terre. S'étant levé après sa priere, il alla à ses Disciples, et il les trouva qui s'étoient endormis de tristesse. Pourquoi dormez-vous, leur dit-il ! Levez-vous et priez, afin de n'être point engagés dans la tentation. Comme il leur parloit encore, voici une troupe de gens ; et devant eux l'un

pes Sacerdotum, et Magistratus templi, et seniores : quasi ad latronem existis cum gladiis et fustibus ! Cùm quotidie vobiscum fuerim in Templo, non extendistis manus in me : sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum. Comprehentes autem eum, duxerunt ad domum Principis Sacerdotum : Petrus verò sequebatur à longè. Accenso autem igne in medio atrii, et circum sedentibus illis, erat Petrus in medio eorum. Quem cùm vidisset ancilla quædam sedentem ad lumen, et eum fuisset intuita, dixit : et hic cum illo erat. Ille negavit eum, dicens : mulier ! non novi illum. Et post pusillum, alius videns eum, dixit : et tu de illis es. Petrus verò ait : ó homo ! non sum. Et intervallo facto quasi horæ unius, alius quidam affirmabat, dicens : vere et hic cum illo erat : nam et Galilæus est. Et ait Petrus. Homo ! nescio quid dicis. Et continuò adhuc illo loquente cantavit gallus. Et conversus Dominus respexit Petrum. Et recordatus est Petrus verbi Domini, sicut dixerat : quia priusquam gallus cantet, ter me negabis. Et egressus foras Petrus flevit amarè. Et viri qui tenebant illum, illudebant ei, cædentes. Et velaverunt eum, et

des douze, nommé Judas, qui s'approcha de Jesus pour le baiser. Mais Jesus lui dit : quoi ! Judas, avec un baiser vous livrez le Fils de l'homme ! Cependant ceux qui étoient autour de lui, voyant bien ce qui devoit arriver, lui dirent : Seigneur, frapperons-nous avec l'épée ; en même temps l'un d'eux frappant un des valets du Prince des Prêtres, lui coupa l'oreille droite. Mais Jesus dit : tenez-vous en là. Et lui ayant touché l'oreille, il le guérit. Il dit après aux Princes des Prêtres, aux Officiers du Temple, et aux Anciens, qui étoient venus à lui : vous êtes venus comme à un voleur, avec des épées et des bâtons ! J'étois tous les jours avec vous dans le Temple, et vous n'avez pas mis la main sur moi. Mais voici votre heure, et l'empire des ténebres. L'ayant arrêté au même temps, ils le menerent dans la maison du Prince des Prêtres, et Pierre suivoit de loin. Après qu'ils eurent allumé du feu au milieu de la cour, et qu'ils se furent assis tout autour, Pierre se mit parmi eux. Une servante le voyant devant le feu, dit, après l'avoir bien regardé : cet homme étoit aussi avec lui. Mais il renonça Jesus, disant : femme ! je ne le connois point. Et peu de temps après, un autre le voyant, dit : vous êtes

percutiebant faciem ejus; et interrogabant eum, dicentes: Prophetiza, quis est, qui te percussit! et alia multa blasphemantes dicebant in eum. Et ut factus est dies, convenerunt Seniores plebis, et Principes Sacerdotum, et Scribæ, et duxerunt in concilium suum dicentes: si tu es Christus, dic nobis. Et ait illis: si vobis dixero, non credetis mihi: si autem et interrogavero, non respondebitis mihi, neque dimittetis. Ex hoc autem erit Filius hominis sedens à dextris virtutis Dei. Dixerunt autem omnes: tu ergo es Filius Dei! qui ait: vos dicitis, quia ego sum. At illi dixerunt: quid adhuc desideramus testimonium! ipsi enim audivimus de ore ejus. Et surgens omnis multitudo eorum, duxerunt illum ad Pilatum. Cœperunt autem illum accusare, dicentes: hunc invenimus subvertentem gentem nostram, et prohibentem tributa dare Cæsari, et dicentem se Christum Regem esse. Pilatus autem interrogavit eum, dicens: tu es Rex Judæorum! at ille respondens, ait: tu dicis. Ait autem Pilatus ad Principes Sacerdotum, et turbas: nihil invenio causæ in hoc homine. At illi invalescebant, dicentes: commovet populum, docens per

aussi de ces gens-là. Homme! je n'en suis point, répondit Pierre. Environ une heure après, un autre disoit affirmativement : celui-ci, sans doute, étoit aussi avec lui, car il est Galiléen. Homme! dit Pierre, je ne sais ce que vous voulez dire. Aussi-tôt, comme il parloit encore, le coq chanta : et le Seigneur s'étant retourné, regarda Pierre. Alors Pierre se ressouvint de ce que le Seigneur avoit dit : avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois ; et étant sorti, il pleura amérement. Cependant les gens qui tenoient Jesus, le traitoient avec dérision, et le frappoient. Ils lui banderent les yeux, et lui donnant des coups dans le visage, ils lui disoient : montre que tu es Prophete ; qui est-ce qui t'a frappé ! et blasphémant, ils disoient encore plusieurs autres paroles contre lui. Dès qu'il fut jour, les Anciens du peuple et les Princes des Prêtres et les Scribes s'assemblerent, et l'ayant fait amener dans leur Conseil, ils lui dirent : si vous êtes le Christ, dites-le-nous ! il leur répondit : si je vous le dis, vous ne m'en croirez pas. Que si je vous interroge à mon tour, vous ne me répondrez point, ni vous ne me laisserez point aller. Le fils de l'homme au reste sera bientôt assis à la droite de Dieu tout-puissant. Alors ils di-

universam Judæam, incipiens à Galilæa usque huc. Pilatus autem audiens Galilæam, interrogavit si homo Galilæus esset. Et ut cognovit quòd de Herodis potestate esset, remisit eum ad Herodem, qui et ipse Jerosolymis erat illis diebus. Herodes autem viso Jesu, gavisus est valdè. Erat enim cupiens ex multo tempore videre eum, eò quòd audierat multa de eo, et speralat signum aliquod videre ab eo fieri. Interrogabat autem eum multis sermonibus. At ipse nihil illi respondebat. Stabant autem Principes Sacerdotum, et Scribæ, constanter accusantes eum. Sprevit quavit Jesu autem illum, Herodes cum exercitu suo: et illusit indutum veste alba, et remisit ad Pilatum. Et facti sunt amici Herodes et Pilatus in ipsa die: nam anteà inimici erant ad invicem. Pilatus autem convocatis Principibus Sacerdotum, et Magistratibus, et plebe, dixit ad illos: obstulistis mihi hunc hominem, quasi advertentem populum, et ecce coram vobis interrogans, nullam causam inveni in homine isto ex his, in quibus eum accusatis. Sed neque Herodes nam remisi vos ad illum, et ecce nihil dignum mortem actum est ei. Emendatum ergo illum

rent tous : vous êtes donc le Fils de Dieu ! il leur répondit : vous dites vrai, je le suis. Sur cela ils dirent : qu'avons-nous besoin d'autres témoignages, puisque nous-mêmes nous venons de lui entendre dire de sa propre bouche ! Tout ce qu'il y avoit là de gens assemblés s'étant levés, ils le menerent à Pilate, et ils commencerent par l'accuser, en disant : nous avons trouvé cet homme-ci qui révoltoit notre Nation, qui défendoit de payer le tribut à César, et qui se donnoit le nom de Christ et de Roi. Alors Pilate l'interrogea. Êtes-vous, dit-il, le Roi des Juifs ! et Jesus lui répondit : vous le dites. Ensuite Pilate dit aux Prince des Prêtres, et au monde qui étoit là en foule : je ne trouve en cet homme aucun sujet de condamnation. Mais ils firent de plus fortes instances, et ils dirent : il excite le peuple à la révolte, semant sa doctrine par toute la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici. Pilate entendant nommer la Galilée, demande si Jesus étoit Galiléen. Et quand il sut que Jesus étoit de la Juridiction d'Hérode, il le renvoya à Hérode, qui, pour lors éteit lui-même à Jérusalem. Hérode voyant Jesus, eut bien de la joie ; car depuis long-temps il souhaitoit de le voir, parce qu'il avoit fort entendu parler de lui, et qu'il espé-

dimittam. Necesse autem habebat dimittere eis per diem festum unum. Exclamavit autem simul universa turba, dicens : tolle hunc, et dimitte nobis Barabbam. Qui erat propter seditionem quamdam factam in civitate, et homicidium, missus in carcerem. Iterùm autem Pilatus locutus est ad eos, volens dimittere Jesum. At illi succlamabant, dicentes : crucifige, crucifige eum. Ille autem tertio dixit ad illos : quid enim mali fecit iste! nullam causam mortis invenio in eo : corripiam ergo illum et dimittam. At illi instabant vocibus magnis postulantes ut crucifigeretur. Et invalescebant voces eorum. Et Pilatus adjudicavit fieri petitionem eorum. Dimisit autem illis eum qui propter homicidium et seditionem missus fuerat in ca cercm, quem petebant : Je um verò tradidit voluntati eorum. Et cùm ducerent eum, apprehenderunt Simonem quemdam Cyrenensem, venientem de villa : et imposuerunt illi crucem portare post Jesum. Sequebatur autem illum multa turba populi, et mulierum, quæ plangebant, et lamentabantur eum. Conversus autem ad illas Jesus dixit : filiæ Jerusalem ! nolite flere super me, sed super vos ipsas flete, et super filios roit de lui voir faire quelque miracle. Ainsi il lui fit plusieurs questions ; mais Jesus ne lui faisoit aucune réponse. Cependant les Princes des Prêtres et les Scribes persistoient opiniâtrement à l'accuser. Mais Hérode, avec les gens de sa garde, le méprisa ; et lui ayant fait mettre une robe blanche, il se moqua de lui, et le renvoya à Pilate. Dès le jour même Hérode et Pilate se réconcilierent ; car auparavant ils étoient ennemis. La dessus Pilate ayant assemblé les Princes des Prêtres, les Magistrats et le peuple, il leur dit : vous m'avez présenté cet homme-là comme un homme qui révoltoit le peuple, et vous voyez que je l'ai interrogé en votre présence, sans trouver en lui aucun sujet de condamnation sur les chefs dont vous l'accusez. Hérode n'y en a point trouvé non plus. Car je vous ai renvoyés à lui, et vous voyez qu'il ne l'a point traité en homme digne de mort. Je le laisserai donc aller après quelque chatiment. Or, le Gouverneur étoit obligé de leur relacher un prisonnier à la Fête : ils s'écrierent donc tous ensemble : défaites-nous de celui-là, et relachez-nous Barabbas. Celui-ci avoit été mis en prison pour avoir excité une sédition dans la ville, et pour avoir commis un meurtre. Pilate

vestros.

vestros. Quoniam ecce venient dies, in quibus dicent : beatæ steriles, et ventres qui non genuerunt, et ubera quæ non lactaverunt. Tunc incipient dicere montibus : cadite super nos ; et collibus : operite nos. Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ! Ducebantur autem et alii duo nequam cum eo, ut interficerentur. Et postquam venerunt in locum, qui vocatur Calvariæ, ibi crucifixerunt eum ; et latrones, unum à dextris, et alterum à sinistris. Jesus autem dicebat : Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt. Dividentes verò vestimenta ejus miserunt sortes. Et stabat populus spectans, et deridebant eum Principes cum eis, dicentes : alios salvos fecit : se salvum faciat, si hic est Christus Dei electus. Illudebant autem ei et milites accedentes, et acetum offerentes ei, et dicentes : si tu es Rex Judæorum, salvum te fac. Erat autem, et superscriptio scripta super eum litteris Græcis, et Latinis, et Hebraïcis, Hic est Rex Judæorum. *Unus autem de his, qui pendebant, latronibus, blasphemabat eum, dicens : si tu es Christus, salvum fac temetipsum, et nos. Respondens autem alter increpabat eum, dicens: neque tu times Deum,* qui vouloit sauver Jesus, leur parla une seconde fois; mais ils crioient de leur côté : crucifiez-le ; crucifiez-le. Et s'adressant à eux pour la troisieme fois, il dit : qu'est-ce donc que cet homme a fait de mal ! je ne lui trouve aucun crime digne de mort. Ainsi je le ferai chatier et le laisserai aller. Mais ils faisoient de nouvelles instances, demandant avec de grandes clameurs qu'il fût crucifié, et ils crioient toujours de plus en plus. Alors Pilate ordonna qu'on exécutat leur demande. Il leur relâcha celui qu'ils demandoient, et qui avoit été emprisonné à cause d'un meurtre et d'une sédition, et il leur abandonna Jesus pour en faire ce qu'ils voudroient. Comme ils l'emmenoient, ils prirent un certain Simon, de Cyrene, qui venoit de sa maison des champs ; et ils lui mirent la croix sur les épaules pour la porter derriere Jesus. Cependant Jesus étoit suivi d'une grande foule de peuple, et de femmes qui le pleuroient avec de grandes marques de douleurs ; mais se tournant vers elles : filles de Jérusalem, dit-il, ne me pleurez point, mais pleurez sur vous-mêmes et vos enfans. Car voilà le temps qui vient auquel on dira : heureuses les entrailles qui n'ont point porté d'enfans, et les mamelles qui n'en ont point allaité. C'est alors qu'ils

quòd in eadem damnatione es ! Et nos quidem justè, nam digna factis recipimus : hic verò nihil mali gessit. Et dicebat ad Jesum : Domine ! memento mei, cùm veneris in regnum tuum. Et dixit illi Jesus : amen dico tibi : hodie mecum eris in Paradiso. Erat autem ferè hora sexta, et tenebræ factæ sunt in universam terram usque in horam nonam. Et obscuratus est sol ; et velum Templi scissum est medium. Et clamans voce magna Jesus ait ; Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. Et hæc dicens, expiravit. Videns autem Centurio quod factum fuerat, glorificavit Deum ! dicens ; verè hic homo justus erat. Et omnis turba eorum, qui simul aderant ad spectaculum istud, et videbant quæ fiebant, percutientes pectora sua revertebantur. Stabant autem omnes noti ejus à longè, et mulieres quæ secutæ eum erant à Galilæa, hæc videntes.

commenceront à dire aux montagnes : tombez sur nous ; et aux collines : cachez-nous. Car si on fait cela au bois verd, que ne fera-t-on point au bois sec ! Il y avoit aussi deux criminels qu'on menoit avec lui pour être exécutés. Et quand ils furent arrivés au lieu appelé Calvaire, on y crucifia Jesus avec les deux voleurs, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. Cependant Jesus disoit : mon Pere ! pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Eux de leur côté partagerent ses vêtemens, les tirant au sort Le peuple qui étoit là, qui regardoit, et les principaux de la Nation se moquoient de lui comme le peuple, en disant : il a sauvé la vie aux autres, qu'il se la sauve à lui-même, si c'est le Christ, l'Elu de Dieu. Les soldats aussi se moquoient de lui, s'approchant et lui présentant du vinaigre. Si tu es le Roi des Juifs, disoient-ils, sauve-toi la vie. Et il avoit écrit au-dessus de sa tête, en Grec, en Latin et en Hébreu : *C'est ici le Roi des Juifs.* Or, l'un de ces voleurs qui étoient crucifiés, blasphémoit contre lui, en disant : si tu es le Christ, sauve-toi la vie à toi-même, et à nous aussi ; mais l'autre prenant la parole, lui fit une réprimande ; quoi ! dit-il, vous ne craignez point Dieu, tout condamné que vous êtes au même supplice ! pour nous, ce n'est pas sans sujet ; car nous portons la peine due à nos crimes ; mais lui, il n'a fait aucun mal. Il dit ensuite à Jesus : Seigneur ! souvenez-vous de moi lorsque vous serez entré dans votre Royaume. Je vous le dis en vérité, lui répondit Jesus, dès aujourd'hui vous serez avec moi en Paradis. Il étoit environ

la sixieme heure du jour, et il y eut des ténebres répandues sur toute la terre, jusqu'à la neuvieme heure; le soleil s'obscurcit, et le voile du temple se déchira par le milieu. Au même temps Jesus s'écria d'une voix forte : mon Pere, je remets mon ame entre vos mains; et disant ces paroles, il expira. Alors le Centurion, qui avoit vu ce qui s'étoit passé, rendit gloire à Dieu, et dit : en vérité, c'étoit là un saint homme. Tout le monde qui avoit été présent à ce spectacle, et qui considéroit ce qui venoit d'arriver, s'en retournoit se frappant la poitrine. Mais, toutes les personnes qui étoient de sa connoissance, et les femmes qui l'avoient suivi de Galilée se tenoient à l'écart, regardant ce qui se passoit.

Et ecce vir nomine Joseph, qui erat decurio, vir bonus et justus; hic non consenserat consilio, et actibus eorum; ab Arimathæa, civitate Judææ, qui expectabat et ipse regnum Dei. Hic accessit ad Pilatum et petiit Corpus Jesu; et depositum involvit sindone, et posuit eum in monumento exciso, in quo nondum quisquam positus fuerat.

Cependant voici qu'un Officier, nommé Joseph, homme de probité et fort vertueux, qui n'avoit point pris de part au dessein des Juifs, ni à ce qu'ils avoient fait, qui étoit d'Arimathie, ville de Judée, et qui attendoit aussi le Royaume de Dieu, va trouver Pilate, et lui demande le corps de Jesus. L'ayant descendu, il l'enveloppa dans un linceul, et le mit en un sépulcre qui étoit taillé dans le roc, et où l'on n'avoit encore mis personne.

MÉDITATION.

De la Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ dans la ville de Jérusalem.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quelle dut être la confusion du Sauveur du monde, lorsqu'il se vit lié comme un criminel, traîné par les rues de Jérusalem avec infamie, comme un scélérat, chargé d'opprobres et de malédictions, par tout ce peuple, qui ne le regarde plus que comme un imposteur, un faux

Prophete, un enchanteur. Bon Dieu ! que cette premiere scene est ignominieuse ! et quel supplice plus amer et plus humiliant ! Ce n'est encore là, cependant, que le prélude.

Vous n'ignorez pas cette multitude effroyable de tourmens, tous plus cruels, qu'on fait souffrir à Jesus-Christ. Vous vous en représentez même le détail, vous en savez toutes les circonstances ; mais à travers cette barbarie inimaginable de mauvais traitemens, sous cette grêle de coups de fouets, quelque défiguré que soit Jesus-Christ, ne le confondons pas avec le reste des hommes ; reconnoissons, à travers ces plaies, sous cette couronne d'épines, sur cette croix, notre Créateur, notre Sauveur, notre Dieu, notre Pere.

Jesus-Christ, le souverain juge de tous les mortels, l'innocence et la sainteté même, aux pieds d'un juge impie, qui le condamne à la mort, comme le plus infâme de tous les criminels !

Jesus-Christ, ce Roi de gloire, que tous les Anges adorent, dès le premier instant de sa vie mortelle, et au nom duquel tout ce qu'il y a dans le Ciel, sur la terre et dans les enfers, fléchit le genou ; livré à l'insolence d'un tas de canailles, durant toute une nuit souffleté, injurié, baffoué par ces scélérats, qui en font leur jouet, et le traitent en roi de théâtre.

Jesus-Christ, le Maître souverain de l'Univers, le Sauveur du genre-humain, lié à une colonne, et déchiré à coups de fouets, comme le plus vil, le plus infâme de tous les esclaves.

Jesus-Christ, l'objet des complaisances du Pere Eternel, la joie et la félicité de tout le Ciel, le Paradis des ames saintes, cloué sur une croix, et expirant dans le plus douloureux et le plus ignominieux de tous les supplices : et voilà, mon doux Jesus, ce que vous avez souffert pour moi ! voilà ce que je vous coûte ! Et quelle impression fait sur mon cœur ce que je médite, ce que je crois !

Une goutte de sang pouvoit nous racheter, une larme de Jesus-Christ pouvoit laver toutes nos fautes. Pourquoi donc tant de sang ? N'étoit-ce pas trop, mon adorable Sauveur ? Oui, nous répondra-t-il, c'étoit trop pour appaiser mon Pere, trop pour éteindre la haine de mes ennemis, trop pour effacer tous les péchés de la terre, trop pour étouffer tous les feux de l'enfer, trop pour vous mériter ma gloire ; mais est-ce assez pour toucher votre cœur, et pour vous inspirer le moindre sentiment de reconnoissance ? Ce reproche est-il bien fondé ? Et qui pourra, à l'heure de la mort, et durant toute la malheureuse éternité, tenir contre ce reproche ? Ah, Seigneur ! ôtez-moi ce cœur de bronze, et donnez-moi un cœur de chair.

SECOND POINT.

Considérez si vous êtes beaucoup touché de ce que vous venez de lire ; et si vous n'y êtes que peu sensible, examinez s'il est vrai, s'il est même possible que vous le croyiez.

On seroit attendri en lisant une pareille histoire, quand même on seroit prévenu que ce qu'on lit n'est qu'une fable : on est sûr ici de la réalité ; ce tissu d'injustices, d'opprobres, de supplices, de cruautés est certain ; la personne adorable qui souffre tant de cruautés ne nous est pas inconnue, nous doit-elle être indifférente ? et sachant que ce n'est que pour l'amour de nous qu'elle souffre, pouvons-nous la voir souffrir de sang-froid ? Pensé-je au Dieu que j'adore, et au maître que je sers, lorsque je suis si délicat sur le point d'honneur, lorsque je fuis si fort la croix, lorsque je passe mes jours dans les plaisirs et dans la mollesse ?

Jesus-Christ est l'homme de douleurs, l'homme des humiliations ; il est rassasié d'opprobres, et je veux être son Disciple et vivre dans les plaisirs ! Jusus-Christ souffre tout sans dire mot : que ne

nous souvenons-nous, en tant d'occasions, de ce point de notre croyance !

Pilate connut l'innocence de Jesus-Christ, il le voulut sauver, et pourtant il le condamna. O mon Dieu ! qu'il y a encore loin entre vous connoître et vous aimer ! Hélas ! tout le monde chrétien vous connoît : y a-t-il bien de gens qui vous aiment ? Pilate vouloit sauver Jesus-Christ, dont il connoissoit l'innocence ; mais il ne vouloit pas déplaire aux Juifs, dont il craignoit les menaces et la fureur. Malheureuse politique, aveugle prudence du siecle, par laquelle la Religion est toujours sacrifiée à l'ambition et à l'intérêt !

Mon Dieu ! que la patience de Jesus souffrant, que la douceur inaltérable de son visage parmi toutes ses cruautés, que la tranquillité de son cœur, et sa tendresse même pour ses ennemis, au milieu de tant d'indignités et d'outrages, doivent être un grand remede contre les saillies de nos passions, et contre les sentimens de la vengeance et de la colere. Amour-propre, délicatesse humaine, orgueil de la vie, subsisterez-vous toujours à la vue de cet objet ?

O aimable Jesus ! falloit-il tant souffrir pour me persuader que vous m'aimez ? et si je le connois, comment vous aimé-je si peu ? Puis-je même assurer que je vous aime ? Eh, Seigneur ! que me sert la justice que je rends, si mon cœur ne change ? Mais ce changement doit être votre ouvrage, que ce soit aujourd'hui le fruit de vos souffrance de votre sang.

Aspirations dévotes duran le jour.

Verè languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit. Isaïe.

Qu'il est bien vrai, Seigneur, que vous vous êtes chargé de toutes nos iniquités, et que vous en avez voulu porter toute la peine.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? Calicem salutaris accipiam. Psal. 115.

Que rendrai-je à ce Dieu de bonté pour tous les biens que j'en ai reçus, et pour tout ce qu'il a daigné souffrir pour moi? J'accepterai de bon cœur de boire son calice.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LES gens du monde regardent les macérations de la chair comme un fruit des pays étrangers, qui ne peut venir que dans les déserts ou dans les cloîtres; et s'ils en voient parmi les personnes du siecle, ils les regardent comme de ces fruits rares qui ne croissent que dans des abris, et à force de culture; on les admire, on les loue, et voilà tout. Depuis quand les austérités corporelles ne sont-elles que pour les Religieux et les dévots, et nullement pour les gens du monde? Les passions sont-elles moins violentes, moins à craindre dans le cœur des mondains, que dans ces ames pures et mortifiées? Y a-t-il deux Evangiles? Saint Paul châtie son corps par de dures austérités, et le réduit en servitude, de peur, dit-il, qu'après avoir prêché aux autres, je ne devienne réprouvé moi-même; et des personnes chargées de péchés nourrissent leurs passions dans les plaisirs, flattent leurs corps, frémissent au seul nom de mortification, se pâment à la vue d'un instrument de pénitence; mon Dieu, que cela prouve bien le petit nombre des Elus! Si dans ces assemblées mondaines où tout brille, où l'on ne parle que de plaisirs, on s'avisoit de parler de cilices ou de pareilles austérités, on feroit rire; mais à la mort, l'horreur qu'on aura eu de ces pénitences, ne fera-t-elle point gémir et pleurer? Dans quelque état que vous soyiez, vous avez besoin de matter votre chair par des austérités. Sachez d'un Directeur sage et zélé celles qui vous conviennent; n'écoutez

point une séduisante délicatesse, qui en nous persuadant que ces pénitences ne sont point propres pour nous, prouveroit par-là que nous sommes peu propres pour le Ciel. N'en pratiquez point cependant, quelque légeres qu'elles soient, sans conseil et sans permission; l'indiscrétion dans la ferveur peut être aussi nuisible, que la lâcheté dans une vie tiede. Quand on suit un bon guide, on ne s'égare point.

2.° Si votre délicatesse s'alarme par cette pratique, animez-vous par cette réflexion que faisoit saint Augustin pour vaincre sa lâcheté: *Et tu non poteris quod isti, et istæ!* Pourquoi avec le secours de la grace ne pourrai-je pas faire, ce qu'ont fait, et font encore tous les jours tant de personnes de mon âge, de mon sexe et de ma condition, ce que fait mon frere dans l'état religieux, ce que pratique ma sœur dans le monastere! Par quel titre, par quel privilege en serai-je exempt? Est-ce parce qu'ils sont plus innocens, plus saints que je ne suis? C'est pour cela même que je dois moins me dispenser de ces pénitences. Commencez toujours par observer avec plus de régularité les jeûnes de l'Eglise, et les abstinences qu'elle prescrit; mais n'en demeurez pas là, ajoutez encore certaines petites austérités. Rien ne contribue tant à affoiblir, à dompter les passions, et rien ne console tant à la fin de la vie.

LE JEUDI SAINT.

LE Jeudi Saint a été de tout temps un des jours des plus solemnels de l'Eglise, à cause des grands Mysteres qui ont été opérés en ce jour, lequel les Grecs et les autres peuples de l'Orient

ont appellé par honneur le *jour des Mysteres*. On y célebre le Mystere de l'humilité et de l'abaissement de Jesus-Christ dans le lavement des pieds, celui de son amour incompréhensible à tout esprit créé, dans l'institution de la divine Eucharistie, et du Sacerdoce sacré de la nouvelle Loi. Son oraison mystérieuse, qui fut comme sa premiere oblation; son agonie sanglante dans le jardin des Oliviers, laquelle fut comme le prélude de sa passion, et sa prise volontaire qui en fut la premiere scene. Mais l'objet principal de la Fête du Jeudi Saint, c'est l'institution du Mystere de l'Eucharistie; cette Fête a commencé avec l'institution de cet Auguste Sacrement, et l'on peut dire que sa célébration est aussi ancienne que l'Eglise. Le deuil même et la tristesse où est l'Eglise dans ces jours consacrés à la passion du Sauveur, céda, pour ainsi dire, dès-lors à la réjouissance spirituelle, en quoi semble consister la véritable notion de cette fête. L'Eglise suspend encore aujourd'hui son deuil dans la célébration de la Messe, par la couleur et la magnificence des ornemens, et en chantant le Cantique *Gloria in excelsis*. La rigueur même du jeûne de la Semaine sainte fut mitigée dès les premiers siecles, à cause de la solemnité de ce jour, en permettant de prendre le repas après None, comme dans les petits jeûnes. La fête du Jeudi Saint a porté long-temps l'obligation de chômer, et cette obligation auroit encore continué, sans la translation de la fête du Saint Sacrement, que l'Eglise a faite du Jeudi Saint, au Jeudi d'après la Sainte Trinité, pour rendre cette fête encore plus solemnelle. Le Concile de Trèves, assemblé l'an 1549, réduisit la fête du Jeudi Saint au rang des demi-fêtes, où la matinée est destinée au service divin, et aux autres exercices de piété, et l'après-midi au travail pour le peuple. L'usage le plus communément reçu aujourd'hui, est de laisser la fête à la dévotion des particuliers, en leur re-

commandant d'assister à l'office Divin, et de visiter l'après-midi les Stations dans cet esprit de religion, avec cette dévotion que demande une pratique de piété si sainte et si utile.

Quelque solemnelle que fût la Fête de l'institution de l'adorable Eucharistie, qui fait le capital de la célébrité du Jeudi Saint, l'Eglise a trouvé dans la suite que cette grande Fête étoit trop resserrée dans un jour, dont la mémoire de la Passion du Sauveur partage la solemnité et mêle son deuil avec la joie spirituelle de la Fête. Ce fut donc vers le milieu du treizieme siecle qu'elle jugea à propos de transférer la fête particuliere du très-saint Sacrement, du Jeudi Saint, au Jeudi d'après l'octave de la Pentecôte, pour la célébrer avec toute la magnificence et la solemnité que demande un Mystere qui fait notre bonheur, et qui renferme la source de toutes les graces, et qu'on peut appeller le trésor de notre religion. On renvoie à ce jour à parler plus au long de cet adorable Mystere.

Le lavement des pieds est une des principales cérémonies du Jeudi Saint. Jesus-Christ ayant dit à ses Disciples que s'il leur lavoit les pieds, lui qui étoit leur Seigneur et leur Maître, ils devoient aussi se laver les pieds les uns aux autres. On a toujours pris cet ordre comme un commandement d'humilité, et comme une leçon qu'il étoit à propos d'observer à la lettre. Les premiers Chrétiens s'en firent une loi de charité, à l'égard des hôtes qu'ils recevoient, et à qui on ne manquoit jamais de laver les pieds d'abord après leur arrivée. La même pratique se conserva encore plus religieusement dans les Monasteres. L'Eglise ne voulant pas en laisser perdre l'usage, crut devoir en faire une pratique réglée, qu'elle réduisit à ses principaux Ministres, comme tenant plus particuliérement la place de Jesus-Christ par leur rang de supériorité. L'usage fut donc établi, que comme

l'Abbé ou le Prieur lavoit les pieds le Jeudi saint à tous ses Religieux, à l'exemple de Jesus-Christ, l'Evêque ou le chef du Chapitre les lavoit à tout le Clergé. Le nombre devenant tous les jours plus grand, on le réduisit à douze, qui étoit le nombre des personnes à qui le Sauveur avoit lavé les pieds. Le souverain Pontife, comme étant le Vicaire de Jesus-Christ, a toujours regardé cette sainte cérémonie comme un devoir de religion qui lui étoit indispensable. Il lave les pieds à douze pauvres Prêtres, à chacun desquels il donne ensuite une grosse aumône, et les renvoie aussi touchés d'un si grand exemple, que charmés de sa charité. A Narbonne chaque Chanoine lave les pieds à douze pauvres, ce qui en multiplie le nombre quelquefois jusqu'à deux cents. Comme l'action de Jesus-Christ n'étoit pas un acte de Sacerdoce, les Laïques se sont crus autant en droit d'imiter l'exemple d'humilité que leur a donné ce divin Sauveur, que les Papes, les Evêques et les Religieux. Les personnes les plus qualifiées, les Rois et les Empereurs se sont fait un devoir et un honneur en ce jour, de laver les pieds à douze pauvres, et de les servir eux-mêmes à table; après cette sainte cérémonie, outre une riche aumône dont ils accompagnoient toujours cet acte d'humilité. Les plus grandes Princesses ne cedent point en piété et en libéralités aux plus grands Princes dans cette si édifiante pratique de religion. On voit en ce jour les Reines et les Impératrices laver les pieds à douze pauvres femmes, par le même motif de religion et de piété.

C'est encore l'usage universellement établi dans toute l'Eglise, de choisir le Jeudi saint, c'est-à-dire, le jour de l'institution de l'adorable Eucharistie, et du sacrifice auguste de notre religion, pour consacrer les saintes Huiles qui doivent servir aux onctions saintes. Cette consécration, l'une des plus augustes cérémonies de l'Eglise, consiste dans

les solemnités de trois bénedictions que fait l'Evêque, dont la premiere est celle de *l'Huile des infirmes*, pour le Sacrement de l'Extrême-Onction. La seconde est celle du *saint Chrême*, pour le Sacrement du Baptême, dont l'onction se fait au sommet de la tête; de la Confirmation, au front; et de l'Ordination, aux mains; et pour d'autres consécrations, qui sont celles des Autels, des Eglises, des Rois et des autres personnes qu'on sacre. La troisieme bénédiction est celle de *l'Huile des Catéchumenes*, dont on se sert aussi pour les Sacremens de Baptême et de l'Ordination, pour le sacre des Rois, et pour d'autres saints usages.

Les saints Peres, les plus voisins du temps des Apôtres, font assez connoître que ces bénédictions des saintes Huiles et du saint Chrême, sont de tradition Apostolique. *Quelqu'un d'entre vous est-il malade*, dit saint Jacques, *qu'il fasse venir les Prêtres de l'Eglise, et qu'ils prient sur lui, en lui faisant l'onction d'huile au nom du Seigneur!* On a toujours regardé dans l'Eglise l'onction d'huile que les Apôtres employoient du vivant de Notre-Seigneur, pour guérir les malades, et dont il est parlé dans S. Marc, comme un prélude, et comme la figure et la représentation du Sacrement de l'Extrême-Onction. *Ungebant oleo multos ægros, et sanabant.* Ces trois bénédictions se faisoient à la Messe qu'on appelloit Chrismale. L'huile des infirmes est sans mélange. Le saint Chrême est composé d'huile et de baume. Les Grecs modernes depuis leur Schisme, y mêlent plusieurs essences et parfums. A l'égard des cérémonies sacrées, dont la bénédiction ou consécration particuliere du saint Chrême est accompagnée, on peut dire qu'il n'y en a guere dans l'Eglise qu'on ait voulu faire avec plus d'appareil, soit dans l'Eglise Latine, soit dans la Grecque. Le Concile de Meaux fit un Décret l'an 845, pour défendre à tout Evêque de faire le saint Chrême en aucun autre jour que la

cinquieme férie de la grande Semaine, qui porte le titre spécial de la Cène du Seigneur, et du Jeudi saint.

Le Jeudi saint est encore appellé le jour *d'indulgence* ou le *Jeudi absolu*, parce que dans les premiers siecles on y réconcilioit les pécheurs publics, en leur donnant l'absolution de leurs péchés, d'où est venu notre mot vulgaire *d'absoute;* ensuite on les admettoit dans l'Eglise qu'on leur avoit interdite, dès le jour des Cendres après leur avoir imposé une pénitence pour leurs péchés. Comme dans l'Eglise on réconcilioit en ce jour les pénitens; de même, les Princes et les Rois, dit saint Eloi, délivroient les prisonniers et faisoient grace : *Hac die pœnitentibus subvenitur per indulgentiam, purificantur impuri; judices latronibus parcunt, patescunt carceres, in toto orbe dant indulgentiam criminosis principes.* Les autres cérémonies de l'Eglise en ce jour se réduisent au silence des cloches, à la visite des Eglise, et à réserver le Saint Sacrement pour le lendemain. Comme la cérémonie de sonner toutes les cloches, quand on dit *Gloria in excelsis*, est pour rendre cette Messe plus solemnelle, la cessation aussi du son des cloches doit être regardée comme la marque de la profonde tristesse, et du grand deuil de l'Eglise durant ces trois jours.

La visite des Eglises qu'on fait par-tout si religieusement le Jeudi Saint, est une espece d'amende honorable que les fideles font à Jesus-Christ, non-seulement pour ce qu'il a souffert, et d'ignominieux, et de douloureux durant sa Passion au jardin des Oliviers, dans les rues de Jérusalem, chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérode, et sur le Calvaire; mais encore pour toutes les irrévérences et les sacriléges commis dans les Eglises, depuis l'institution du divin Sacrement. Il est aisé de comprendre avec quel esprit on doit faire ces visites. On réserve une Hostie consacrée pour le lendemain, parce que le Vendredi saint l'Eglise

n'offre point le saint sacrifice de la Messe, et pour représenter la mort de Jesus-Christ d'une maniere plus sensible dans l'Office, le Prêtre consume par la communion le très-saint Sacrement du corps et du sang de Jesus-Christ, qui a été exposé durant vingt-quatre heures à l'adoration des Fideles; ce divin Sauveur nous ayant laissé l'Eucharistie pour un mémorial de sa Passion.

L'Office de la Messe de ce jour renferme la mémoire de tous ces grands Mysteres. L'Introït est pris du chapitre sixieme de l'Epître de saint Paul aux Galates: *Nos autem gloriari oportet in cruce Domini nostri Jesu Christi, in quo est salus, vita et resurrectio nostra, per quem salvati et liberati sumus.* Nous devons mettre toute notre gloire dans la croix de Notre-Seigneur Jesus-Christ, en qui est notre salut, notre vie, notre résurrection, par qui nous avons été sauvés, et rachetés. *Deus misereatur nostri, et benedicat nobis: illuminet vultum suum super nos, et misereatur nostri:* que Dieu ait compassion de nos miseres, et verse ses bénédictions sur nous; qu'il jette de favorables regards sur tant de misérables mortels, et qu'il nous fasse sentir les effets de sa miséricorde. Comme c'est par la croix que nous avons été rachetés, ce n'est que dans la croix de Jesus-Christ que nous trouvons la vraie gloire, par la conformité que nous y avons avec ce Divin Sauveur.

L'Epître de la Messe est prise de l'onzieme chapitre de la premiere lettre que saint Paul écrivit aux Fideles de Corinthe, dans lequel il rapporte l'institution du Sacrement de l'Eucharistie par Jesus-Christ dans la derniere Cène; et le crime, et le châtiment de ceux qui en approchent indignement. Outre ce que les Evangélistes ont dit de cette consécration que Notre-Seigneur fit alors de son corps et de son sang, avec le pain et le vin, pour devenir lui-même la nourriture de nos ames, saint Paul écrivant aux Corinthiens, a fait l'his-

toire de ce qui se passa dans tout ce grand Mystere, selon qu'il témoigne l'avoir appris de Jesus-Christ même. Voici ce qui donna occasion aux reproches qu'il leur fait.

Dans ces premiers temps de l'Eglise, les fideles, soit pour représenter la derniere Cène que Jesus-Christ célébra avec ses Apôtres et à la fin de laquelle il institua l'Eucharistie, soit pour entretenir l'union entr'eux, et avoir occasion de pratiquer la charité à l'égard des pauvres, faisoient de petits festins, auxquels ils donnoient le nom d'Agapes, qui est un mot Grec, qui signifie charité mutuelle, et ils les faisoient dans les lieux où ils s'assembloient pour la célébration des saints Mysteres, et pour y communier. Les Corinthiens abusoient de cet usage en plus d'une maniere. Premiérement, ils ne gardoient pas toujours dans ces religieux repas la tempérance et la retenue convenables. Secondement, au lieu de s'attendre les uns les autres, et de mettre en commun ce que chacun avoit apporté; les premiers venus commençoient d'abord à manger, les riches se séparoient des pauvres. Ce qui étoit contraire à l'esprit, et à la fin de ces repas, qui étoit la charité fraternelle, qui, selon Jesus-Christ, devoit animer et caractériser tous ses Disciples, et mettre comme à niveau toutes les conditions. Cette conduite irréguliere des Corinthiens ne pouvoit manquer de causer du trouble, et d'exciter les murmures. Mais le plus grand mal, c'est qu'en approchant de la sainte Table avec de pareilles dispositions, plusieurs se rendoient coupables d'un horrible sacrilége.

Tertullien, dans son Apologétique, explique l'origine de ces religieux festins. Le nom de nos soupers, dit-il, apprend la raison de leur établissement. On leur donne un nom qui signifie en grec, *charité*. Quelque dépense que l'on y fasse, on regarde comme un gain, une dépense que l'on fait par piété. C'est un rafraîchissement, par lequel on

soulage les pauvres; chacun y mange modestement, et le repas finit par la priere. Comme ces Agapes ou festins de charité se faisoient la nuit, pour honorer le souper que fit Jesus-Christ avec ses Apôtres, lorsqu'il institua l'Eucharistie, ce qui arriva le soir, qui étoit le commencement du jour de la Pâque; parce que le jour chez les Juifs, et chez tous les peuples d'Orient, commençoit au coucher du Soleil; cette circonstance de la nuit, jointe à l'apparat somptueux avec lequel les Juifs nouvellement convertis faisoient ce festin, pour mieux représenter le festin de la Pâque légale : tout cela donna lieu aux Païens d'accuser les Chrétiens de commettre des impuretés dans ces assemblées nocturnes. Ce mot d'Agape qui signifie amour et charité, fortifioit le soupçon et la calomnie. C'est ce qui obligea l'Eglise d'abolir entierement les Agapes, à cause des abus qui s'y commettoient. Ce fut le Concile de Carthage qui les condamna en 397, et ce qui a obligé l'Eglise, dans la suite des temps, d'interdire toutes les assemblées nocturnes, quelque pieuses qu'elle fussent.

Convenientibus vobis in unum, dit l'Apôtre, écrivant aux Corinthiens, *jam non est Dominicam cænam manducare :* de la maniere dont se font les Agapes dans vos assemblées, sans union et sans charité, ce n'est pas imiter cette Cène du Seigneur, à la fin de laquelle il institua le Sacrement de l'Eucharistie. *Manger* la Cène du Seigneur, ne signifie pas ici recevoir le corps et le sang de Jesus-Christ : mais faire un repas en mémoire, et à l'imitation de la Cène que fit Jesus-Christ, avant l'institution du Sacrement. Saint Chrysostôme croit que la communion précédoit les Agapes; mais selon saint Augustin, les Agapes précédoient la communion; et ce dernier sentiment, du moins par rapport aux Corinthiens, paroît plus conforme au texte de l'Apôtre. Certainement, l'abus que l'Eglise particuliere de Corinthe faisoit de cette

pratique, dès le temps même des Apôtres, montre assez que l'Eglise universelle a eu raison de la changer. Saint Augustin témoigne assez que l'usage de communier le Jeudi saint après avoir mangé, étoit commun en Afrique et en Egypte, à l'exemple de Jesus-Christ, qui institua ce Sacrement après le souper de la Pâque. Toutefois le même Pere marque que de son temps l'usage universel de toute l'Eglise, étoit de communier à jeun. Il est évident, dit-il, que la premiere de toutes les communions du Corps et du Sang de Jesus-Christ, ne se fit pas à jeun par les Apôtres. On ne doit point pour cela trouver à dire à la sainte pratique de l'Eglise, qui veut et ordonne qu'on ne communie qu'à jeun; c'est le Saint-Esprit qui veut que par respect pour un si grand et auguste Sacrement, ceux qui communient, n'aient encore rien pris, quand ils communient. Tel est l'usage de l'Eglise par tout. *Liquidò apparet, quando primùm acceperunt Discipuli corpus, et sanguinem Domini, non eos accepisse jejunos, numquid tamen propterea calumniandum est universæ Ecclesiæ quòd à jejunis semper accipitur? ex hoc enim placuit Spiritui sancto ut in honorem tanti sacramenti, in os Christiani priùs Dominicum corpus intraret, quàm cæteri cibi. Nam ideò per universum orbem meos iste servatur.*

Saint Paul reprend donc les Corinthiens de la maniere si peu religieuse, scandaleuse même, avec quoi ils exerçoient une si sainte pratique de piété. Ce n'est plus un repas de charité, lorsque chacun mange ce qu'il a apporté sans en faire part aux autres; et de là vient que les plus riches font bonne chere, tandis que les pauvres, pour qui ces Agapes étoient établies, meurent de faim. *Numquid domos non habetis?* Est-ce que vous n'avez pas des maisons pour manger et pour boire? est-ce pour faire des excès de bouche, ou pour insulter à ceux qui n'ont rien à manger, qu'on vous permet

de venir prendre ces repas dans l'Eglise ? quel mépris n'auriez-vous point de cette Eglise, et de cette assemblée des fideles, dont les pauvres sont membres comme vous, si c'étoit pour insulter par vos excès à leur indigence, que vous y venez ? On a toujours appellé du nom d'Eglise le lieu où les fideles s'assembloient ; soit que ce fût une simple salle, ou une maison particuliere, ou un Temple consacré au vrai Dieu. L'Eglise en cet endroit peut aussi marquer l'assemblée des Fideles. Que vous dirai-je ? que je vous loue, continue l'Apôtre ; non certainement, je ne vous loue point. L'usage de ces repas de charité, est louable, mais l'abus que vous en faites est criminel. Saint Paul ne prétend pas blâmer ou défendre absolument les Agapes ; il veut seulement apprendre aux Fideles à les distinguer des repas ordinaires, et à ne les regarder que comme un moyen établi pour entretenir la charité mutuelle que Jesus Christ a eu sur-tout en vue de nous inspirer, en instituant le Sacrement de l'Eucharistie, qui est par excellence un Sacrement d'amour.

Le saint Apôtre voulant corriger les abus qui régnoient dans ces assemblées, où l'on communioit, rapporte l'institution de l'adorable Eucharistie, afin que cela les porte à en approcher avec respect, et dans les dispositions que demande le plus auguste de tous les Sacremens, et le plus redoutable de tous les Mysteres. *Ego enim accepi à Domino quod ut tradidi vobis :* c'est du Seigneur lui-même, dit-il, que j'ai appris ce que je vous ai aussi enseigné, et que je vous redis ici, pour que vous n'en perdiez jamais la mémoire. Ces mots, et que je vous ai aussi enseigné, font bien voir que les Apôtres apprenoient bien des choses en particulier aux Fideles sur la religion, qui n'ont pas été toutes écrites et que nous ne savons d'eux que par tradition. Ce n'est point des hommes, ajoute-t-il, pas même des autres Apôtres que je tiens ce

que je vous ai enseigné, touchant cet article important de notre foi ; c'est Jesus-Christ lui-même qui me l'a révélé ; que la nuit même qu'il devoit être livré à la mort, après avoir lavé les pieds à ses Apôtres, pour nous faire comprendre avec quelle pureté, avec quelle innocence on doit approcher de la sainte Table, il prit du pain, et rendant des actions de graces à Dieu son Pere, pour le miracle permanent qu'il alloit opérer, comme il avoit fait quand il voulut ressusciter Lazare ; il rompit ce pain et il dit : *Prenez et mangez, ceci est mon Corps qui sera livré pour vous ;* c'est-à-dire, c'est réellement ce même corps qui va être livré pour vous à la mort, et qui doit expirer sur la croix dans quelques heures. Prenant ensuite du vin dans une coupe, il dit : *Cette coupe est le Testament nouveau par mon sang ;* c'est-à-dire, c'est par ce sang que je fais la nouvelle alliance avec les hommes. De même que l'ancienne alliance fut confirmée par le sang des veaux et des taureaux ; ainsi la nouvelle est scellée par le sang du Sauveur. Il ne se faisoit point d'alliance solemnelle dans l'ancien Testament, sans effusion de sang et sans sacrifice ; Jesus-Christ veut que l'alliance qu'il fait avec le peuple nouveau soit cimentée par son propre sang : *In meo sanguine.* Faites ceci, ajoute le Sauveur, en mémoire de moi, toutes les fois que vous le ferez. C'est comme s'il disoit : faites ceci, et souvenez-vous, que toutes les fois que vous le ferez, vous ferez réellement la même chose que je viens de faire ; mêmes merveilles, mêmes miracles, même victime ; puisque la substance du pain et du vin sera détruite, il n'y restera que l'apparence de l'un et de l'autre ; et sous cette apparence se trouvera ce même corps, et ce même sang qui va être immolé et répandu pour la rémission des péchés. Saint Paul, après avoir rapporté l'institution de cet adorable Mystere, fait faire de salutaires réflexions aux Corinthiens, et leur fait en même-

temps des leçons importantes. Souvenez-vous, leur dit-il, que toutes les fois que vous mangerez de ce pain, et que vous boirez de cette coupe, vous annoncerez la mort du Sauveur, jusqu'à ce qu'il vienne. Le sacrifice non sanglant de Jesus-Christ sur nos Autels, ne différant que quant à la maniere du sacrifice sanglant du même Sauveur sur le Calvaire, il doit rappeller dans l'esprit de ceux qui y participent, le souvenir de la mort de Jesus-Christ. Par ces paroles : *jusqu'à ce qu'il vienne*, saint Paul nous marque que le Sacrement de l'Autel durera jusqu'à la fin du monde. Remarquez que l'Apôtre dit bien : *toutes les fois que vous mangerez de ce pain ;* mais il ne dit pas, et que vous boirez de ce vin; mais, *et que vous boirez de cette coupe ;* parce qu'en effet, après la consécration, il n'y a plus de vin dans le calice, mais du sang; et s'il appelle toujours le corps de Jesus-Christ du pain, c'est que le Sauveur s'est appellé le pain vivant, le pain de vie : *Ego sum panis vivus* (a). Celui qui mange ce pain-ci, dit-il, vivra éternellement.

De tout ce que je viens de dire, continue le saint Apôtre, il est aisé de comprendre quel crime c'est, et quel horrible sacrilege, de recevoir en état de péché l'Eucharistie. Qui ne voit que quiconque mange de ce pain, ou boit de cette coupe indignement, n'est pas moins coupable que s'il avoit fait mourir Jesus-Christ, et qu'il eût répandu son sang : *Reus erit corporis et sanguinis Domini.* Saint Paul ne dit pas : qui mangera de ce pain *et* boira de cette coupe; mais, qui mangera de ce pain, *ou* boira de cette coupe, pour montrer qu'il est permis de communier sous une seule espece, ainsi que l'Eglise l'a déclaré. Que l'homme donc s'examine soi-même à fond, avant que d'approcher de la sainte Table; et que s'il se trouve coupable de quelque péché mortel, quelque contrition qu'il croie avoir, il recoure au Sacrement de pénitence,

(a) *Joan.* 6.

avant que de communier. C'est la définition du saint Concile de Trente, fondée sur la pratique ancienne de l'Eglise, depuis son établissement, et sur le témoignage constant des saints Peres, dans tous les siecles. Saint Paul ajoute qu'il n'est pas surpris s'il y a parmi eux tant de maladies, et même de morts subites; ce sont souvent la punition des communions sacriléges. Si nous nous jugions nous-mêmes sans miséricorde, nous ne serions pas jugés; c'est-à-dire, nous ne serions pas punis de la sorte, comme profanateurs du sang de Jesus-Christ.

L'Evangile de la Messe de ce jour ne contient que la cérémonie du lavement des pieds, qui, selon les Interpretes, fut une préparation à la communion.

Le premier jour des Azymes, c'est-à-dire, des pains sans levain, auquel on devoit immoler l'Agneau Paschal (ce jour commençoit au coucher du Soleil), Jesus-Christ, dit saint Jean, s'étant rendu à Jérusalem sur le soir, fit la Cène avec ses Apôtres, selon que la loi le prescrivoit. On distingue comme deux soupers dans cette cérémonie légale. Le premier, où l'on ne servoit que l'Agneau Paschal, qui devoit être mangé avec les cérémonies prescrites par la loi; le second qui étoit un souper ordinaire, où il étoit permis de servir et de manger ce qu'on vouloit, l'Agneau Paschal n'étant pas communément suffisant pour rassasier une famille entiere. Ce fut donc après la Cène légale que Jesus-Christ sachant que son temps étoit venu pour passer de ce monde à son pere, il voulut nous donner à la fin de sa vie temporelle, une marque de son amour, qui surpassât toutes celles qu'il nous avoit données jusqu'alors. Apres avoir fait la Cène légale, Jesus-Christ se leva seul de table, et ayant quitté sa robe, prend un linge qu'il met devant lui. Il verse ensuite de l'eau dans un bassin, et il commence à laver les pieds de ses Disciples,

qu'il essuie avec le linge qui lui servoit de tablier. Après quoi il se remit à table pour le souper ordinaire. Et ce fut aussi sur la fin de ce dernier souper, qu'il institua le Sacrement de l'Eucharistie, et le Sacerdoce de la nouvelle loi. L'Evangéliste dit, que quand le Sauveur vint à saint Pierre, pour lui laver les pieds, cet Apôtre frappé de voir son divin Maître à ses pieds, lui dit avec son ingénuité ordinaire : quoi, Seigneur ! vous me laverez les pieds, à moi qui suis un homme de rien et qui ne suis pas digne d'être du nombre de vos Disciples. Non, mon Divin Maître, je ne le souffrirai jamais. Le Sauveur fut bien aise de le voir dans ces sentimens d'humilité ; mais il lui dit que cette cérémonie étoit un mystere qu'il ne comprenoit pas, et qu'il comprendroit dans la suite, et que, s'il ne se laissoit laver les pieds, il n'auroit point de part à son Royaume. Cette menace l'effraya, et lui fit dire : si ce n'étoit pas assez de me laver les pieds, je suis prêt de me les laisser laver et les mains et la tête : Jesus-Christ, disent les Péres, vouloit faire comprendre à saint Pierre, et à tous ses Disciples, avec quelle pureté il faut approcher du Mystere de l'Eucharistie ; c'est ce que comprit cet Apôtre, lorsque Jesus-Christ institua le Sacrement. Plusieurs croient que le lavement des pieds étoit la figure du Sacrement de la pénitence ; ce que saint Pierre ne comprenoit pas alors. Le Fils de Dieu répondant à ce que cet Apôtre lui avoit dit, qu'il étoit prêt de se laisser laver et les mains et la tête : celui qui sort du bain, lui dit-il, n'a besoin que de se laver les pieds, pour nettoyer la poussiere qu'il a pu contracter en marchant ; aussi êtes-vous nets, mais non pas tous. Marquant par là que les Apôtres, à l'exception de Judas, n'étoient coupables d'aucun péché grief, et qu'ils n'avoient besoin que d'être purifiés de leurs imperfections, et de quelques péchés légers. Certainement Jesus-Christ aux pieds de Judas est

un spectacle bien touchant, et un acte d'humilité qui frappe ; mais Judas insensible en voyant Jesus-Christ à ses pieds, est un exemple qui doit faire trembler. Après que le Seigneur leur eut lavé les pieds, et qu'il eut repris sa robe, il se remit à table, et leur dit : comprenez-vous bien ce que j'ai fait à votre égard ? vous m'appellez Maître et Seigneur, et vous dites bien ; car je le suis. Si donc moi, étant Seigneur et Maître, je vous ai lavé les pieds, aurez-vous de la peine à vous humilier les uns à l'égard des autres ? et ambitionnerez-vous les premieres places comme vous faisiez ? Qu'il n'y ait donc plus parmi vous de contestation pour le premier rang : que l'exemple que je viens de vous donner, soit pour vous une leçon efficace ; et souvenez-vous de celle que je vous ai si souvent faite : que quiconque s'humilie sera élevé.

L'Eglise, pour honorer aujourd'hui l'institution de l'Eucharistie, et celle du Sacerdoce, veut qu'à l'exemple de Jesus-Christ le Souverain Pasteur, tous les Prêtres communient à la Messe, de la main de leur Prélat, ou de leur Curé, et les Religieux de la main de leur Supérieur. Cette communion est toujours solemnelle : on ne donne point la paix à la Messe de ce jour, à cause que ce fut en ce jour que Judas livra Jesus-Christ par un baiser sacrilege.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

Deus à quo et Judas reatûs sui pœnam, et confessionis suæ latro præmium sumpsit : concede nobis tuæ propitiationis effectum, ut sicut in passione sua Jesus Christus Dominus noster diversa utriusque intulit stipendia merito-

O Dieu ! de qui Judas a reçu la punition de son péché ; et le larron, la récompense de sa confession : faites-nous ressentir l'effet de votre miséricorde ; afin que, comme Notre-Seigneur Jesus-Christ a traité dans sa Passion l'un et l'autre selon

rum, ita nobis ablato vetustatis errore, resurrectionis suæ gratiam largiatur. Qui tecum vivit et regnat, etc.

leur mérite, il détruise ce que nous avons du vieil homme, et nous fasse la grace d'avoir part à sa résurrection glorieuse, lui qui étant Dieu vit et regne, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 6.

FRATRES : convenientibus vobis in unum, jam non est Dominicam cœnam manducare. Unusquisque enim suam cœnam præsumit ad manducandum. Et alius quidem esurit, alius autem ebrius est. Numquid domos non habetis ad manducandum et bibendum : aut Ecclesiam Dei contemnitis, et confunditis eos, qui non habent! Quid dicam vobis! Laudo vos! in hoc non laudo. Ego enim accepi à Domino quod et tradidi vobis, quoniam Dominus Jesus in qua nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens fregit et dixit : Accipite, et manducate : hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur : hoc facite in meam commemorationem. Similiter et calicem, postquam cœnavit, dicens : Hic calix novum Testamentum est in meo sanguine. Hoc facite, quotiescunque bibetis, in meam commemorationem. Quotiescunque enim manducabitis panem hunc, et calicem bibetis : mortem Do-

MES FRERES : de la maniere que se font vos assemblées, ce n'est plus manger la Cène du Seigneur. Car chacun se mit d'abord à manger ce qu'il a pour souper : tellement que l'un souffre la faim, et que l'autre fait des excès. Est-ce que vous n'avez pas des maisons pour manger et pour boire ; ou que vous méprisez l'Eglise de Dieu, et que vous prétendez donner de la confusion à ceux qui n'ont rien ? Que vous dirai-je, que je vous loue ! Non, en cela je ne vous loue point. Car j'ai appris du Seigneur ce que je vous ai aussi enseigné, que le Seigneur Jesus, la nuit même qu'il fut livré, prit du pain, et que rendant des actions de graces, il le rompit, et il dit : prenez et mangez ; ceci est mon corps qui sera livré pour vous, faites ceci en mémoire de moi. De même après souper il prit la coupe, et il dit : cette coupe est le Testament nouveau par mon sang ; faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous en boirez. Car toutes les fois que vous mangerez de ce

mini

mini annuntiabitis, donec veniat. Itaque quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indignè : reus erit corporis et sanguinis Domini. Probet autem seipsum homo ; et sic de pane illo edat, et de calice bibat. Qui enim manducat et bibit indignè, judicium sibi manducat et bibit : non dijudicans corpus Domini. Ideò inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi. Quòd si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur. Dum judicamur autem, à Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur.

pain, et que vous boirez de cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. Quiconque donc mangera de ce pain ou boira cette coupe indignement, sera coupable de crime contre le corps et le sang de Jesus-Christ. Mais que l'homme s'examine soi-même à fond, et qu'après cela il mange de ce pain, et boive de cette coupe ; car celui qui mange, et boit indignement, mange et boit sa condamnation, faute de discerner le corps du Seigneur ; c'est pour cela qu'il y a beaucoup de malades, et d'infirmes, et qu'il en meurt beaucoup. Que si nous nous jugions nous-mêmes, sans doute nous ne serions pas jugés. Mais en même-temps que nous sommes ainsi jugés, le Seigneur nous châtie, afin que nous ne soyions point condamnés avec ce monde.

Dans les assemblées des premiers chrétiens, après la lecture des Livres saints, et la priere, on offroit le divin sacrifice, tout le monde communioit ; ensuite on faisoit en commun le repas de charité que les Grecs appelloient Agapes. *Saint Augustin a cru que* Dominica cœna, *en cet endroit, signifioit la Cène Eucharistique prise à la rigueur.*

RÉFLEXIONS.

C'est pour cela qu'il y a beaucoup de malades et d'infirmes, et qu'il en meurt beaucoup. Rien en effet n'est plus surprenant que de voir tant de malades spirituels, et de morts même, parmi ceux qui ont le bonheur de communier souvent. Que de gens se nourrissent du corps et du sang adorable de Jesus-Christ ! fut-il jamais une nourriture plus salutaire, ni un remede plus efficace pour toutes sortes de maux ? Où sont les guérisons ? c'est

ici le pain des forts : où sont ces ames généreuses, la terreur des ennemis de leur salut ? Ces ames qui comptent par leurs combats, leurs victoires ; où sont ces ames embrasées de ces divines ardeurs, que doit produire nécessairement la viande céleste dont elles se nourrissent ? Quel étrange paradoxe ! on porte le feu dans son sein, et on n'en sent point les ardeurs ; et en se nourrissant de ce feu divin, on est encore tout de glace. Jesus-Christ touche seulement de sa main un malade, et il le guérit. La femme qui avoit touché le bord de sa robe, recouvre sur le champ la santé : je n'en suis pas surpris. Je le serois même très-fort, si ce seul attouchement n'avoit pas opéré sur l'heure ce miracle. En effet, quel étonnement, quelle surprise, si lorsque le Fils de Dieu touche seulement le cercueil où étoit le jeune homme mort, qu'on portoit en terre, le mort ne fût point ressuscité, et si la femme qui avoit touché le bord de sa robe n'eût pas été guérie ! est-ce un moindre sujet d'étonnement, que la plupart de ceux qui approchent si souvent de nos sacrés Mysteres, que tant de Prêtres qui tiennent tous les jours cette divine victime entre leurs mains, et qui s'en nourrissent, soient toujours les mêmes, c'est-à-dire, toujours imparfaits, toujours aussi malades spirituellement, toujours aussi indévots, aussi grossiérement imparfaits, peut-être même aussi vicieux, et souvent même tous les jours plus indignes d'approcher de l'Autel, et de la sainte Table ? ce n'est plus le bord de la robe du Sauveur, qu'on a le bonheur de toucher maintenant, c'est le corps et le sang adorable de Jesus-Christ qu'on tient entre ses mains, qu'on reçoit, qu'on mange ; et l'on reste aussi languissant, aussi malade, encore même plus indévot, plus irréligieux que si on ne l'avoit jamais touché : comprenez ce paradoxe ; quelle passion vaincue, après un si grand nombre de communions ? quel vice corrigé ? quelle vertu acquise ?

une seule communion peut suffire pour faire un Saint : j'en puis compter cent vingt et davantage, et je suis aussi colere, aussi ambitieux, aussi avare, aussi médisant, aussi indévot, peut-être même plus méchant que je n'étois avant que j'eusse eu le bonheur de recevoir cette divine nourriture. Cette réflexion doit effrayer tout homme qui a de la religion ; et par malheur elle n'est que trop bien fondée. En effet, qu'y aura-t-il de salutaire, pour moi, si le corps et le sang précieux de Jesus-Christ ne me servent plus de rien ? et quel autre remede sera efficace, si celui-ci est inutile ? Bon Dieu ! qu'un Prêtre peu dévot, qu'une personne religieuse, peu réguliere, seront un jour effrayés, quand cette terrible vérité se faisant jour à travers toutes leurs imperfections, se montrera avec toutes ses conséquences ! on ne pense pas à une si effrayante vérité ; et à quoi est-ce qu'on pense ? Le dégoût que nous avons de cette divine nourriture, signifie-t-il beaucoup de santé ? et la langueur, et la foiblesse, et les infirmités accompagnées de tant de rechûtes, après tant de communions, ne nous présagent-elles point une mort prochaine ? et nous sommes tranquilles, et nous n'y pensons pas ! qui nous rassure ? Il vaudroit donc mieux s'éloigner de l'Autel, et de la communion, si elle doit être si nuisible. Pitoyable raisonnement ! erreur grossiere : il s'agit de quitter ou ces vices, ces habitudes criminelles, ces défauts, ces imperfections, ou le corps et le sang de Jesus-Christ même ; et l'on conclut qu'il vaut mieux s'éloigner de Jesus-Christ, que de quitter ces mauvaises habitudes, et son indévotion. Comprenez non-seulement l'impiété, mais encore le ridicule de cette sacrilege préférence.

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Jean. Chap. 13.

ANTE diem festum Paschæ sciens Jesus quia venit hora ejus ut transeat ex hoc mundo ad Patrem : cùm dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. Et cœnâ factâ, cùm diabolus jam mississet in cor, ut traderet eum Judas Simonis Iscariotæ : sciens quia omnia dedit ei Pater in manus, et quia à Deo exivit, et ad Deum vadit : surgit à cœnâ, et ponit vestimenta sua : et cùm accepisset linteum, præcinxit se. Deindè mittit aquam in pelvim, et cœpit lavare pedes discipulorum, et extergere linteo, quo erat præcinctus. Venit ergo ad Simonem Petrum. Et dicit ei Petrus : Domine, tu mihi lavas pedes ! Respondit Jesus, et dixit ei : Quòd ego facio, tu nescis modò, scies autem posteà. Dicit ei Petrus : non lavabis mihi pedes in æternum. Respondit ei Jesus : si non lavero te, non habebis partem mecum. Dicit ei Simon Petrus : Domine, non tantùm pedes meos, sed et manus, et caput. Dicit ei Jesus : Qui lotus est, non indiget nisi ut pedes lavet, sed est mundus totus. Et vos mundi estis : sed non omnes. Sciebat enim quisnam esset

AVANT la Fête de Pâques ; Jesus sachant que son temps étoit venu pour passer de ce monde à son Pere ; comme il avoit aimé les siens, qui étoient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Et après le souper, le démon ayant inspiré à Judas, fils de Simon l'Iscariote, de livrer Jesus ; lui qui savoit que tout lui avoit été mis entre les mains par son Pere, qu'il étoit venu de Dieu, et qu'il retourneroit à Dieu, se leve de table, quitte ses vêtemens, et prend un linge qu'il met devant lui. Il verse ensuite de l'eau dans un bassin, et il commence à laver les pieds de ses Disciples, qu'il essuie avec le linge qu'il avoit devant lui. Il vint donc à Simon Pierre. Mais Pierre lui dit : Vous, Seigneur, me laver les pieds à moi ! Jesus lui répondit : ce que je fais vous ne le comprenez pas maintenant, mais vous le comprendrez dans la suite. Vous ne me laverez jamais les pieds, lui dit Pierre. Si je ne vous lave, répondit Jesus, vous ne partagerez point avec moi. Seigneur, lui dit Simon Pierre, lavez-moi non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. Jesus lui dit : celui qui sort du bain n'a besoin que de se laver les pieds, et il est entiérement net : aussi êtes-

qui traderet eum : propterea dixit : Non estis mundi omnes. Postquam ergo lavit pedes eorum, et accepit vestimenta sua : cùm recubuisset iterùm, dixit eis : scitis quid fecerim vobis ! Vos vocatis me, Magister, et Domine : et bene dicitis : sum etenim. Si ergo ego lavi pedes vestros, Dominus, et Magister : et vos debetis alter alterius lavare pedes. Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci vobis, ita et vos faciatis.

vous nets, mais non pas tous ; car il savoit bien qui étoit celui qui devoit le livrer ; c'est pourquoi il dit : vous n'êtes pas tous nets. Après donc qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut repris ses vêtemens, il se remit à table, et leur dit : comprenez-vous bien ce que j'ai fait à votre égard ! en me parlant, vous dites : Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc moi étant Seigneur et Maître, je vous ai lavé les pieds ; vous aussi, vous devez vous laver les pieds l'un à l'autre. Car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes ce que j'ai fait à votre egard.

MÉDITATION.

Sur l'institution du très-saint Sacrement.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'amour immense que Dieu a eu pour nous, paroît visiblement dans les Mysteres ; mais on peut dire que l'institution du très-saint Sacrement, est le miracle et le chef-d'œuvre de son amour, et comme l'abrégé de tous les autres Mysteres. Soit qu'on considere le motif qu'a eu Jesus-Christ en instituant le très-saint Sacrement ; soit qu'on en regarde toutes les circonstances, tout nous montre un amour incompréhensible ; tout nous fait sentir l'excès incroyable de son amour. Il parut excessif cet amour dans le Mystere de l'Incarnation, dans lequel le Verbe s'unit hypostatiquement à la nature humaine ; et dans l'Eucharistie, le même Verbe qui s'est uni à l'humanité sainte, s'unit véritablement et réellement à chaque

homme en particulier. Il parut ineffable cet amour dans sa naissance dans une étable ; quel berceau pour un enfant qui est Dieu ! dans l'Eucharistie, cet Homme-Dieu s'abaisse, se rapetisse sous les especes du pain et du vin, dans un espace presque indivisible, et tout cela pour satisfaire l'amour immense qu'il a pour nous. Sa vie pauvre, humiliée, obscure durant trente ans, est un Mystere étonnant ; mais quel plus étonnant Mystere que Jesus-Christ sur nos Autels, jusqu'à la fin des siecles, dans l'état le plus humilié, le plus obscur qu'un homme puisse jamais imaginer ? L'esprit se perd, et se confond dans cette scene tragique de la Passion du Sauveur : sa mort est un Mystere vraiment incompréhensible ; un Dieu tout-puissant qu'il est, peut-il donner une marque de son amour pour nous, plus surprenante ? C'est parce qu'il ne peut pas, ce semble, donner une plus grande marque de son amour pour nous qu'il veut que ce prodige, qui ne s'est fait qu'une fois sur le Calvaire, se perpétue sur nos Autels dans l'adorable Eucharistie : et tout cela pour satisfaire l'amour extrême qu'il a pour nous. Mais quel motif, et quelle fin de l'institution de ce Mystere ? le motif, c'est de satisfaire le désir immense et incompréhensible qu'il a de se donner lui-même tout à nous, de la maniere la plus intime. On diroit qu'il ne compte pour rien tous les biens qu'il nous a donnés, tous les bienfaits dont il nous a comblés, s'il ne se donne encore lui-même ; il le fait en se faisant notre nourriture : je deviens bien riche, puisque, comme dit saint Augustin, Dieu devient ma possession : *de toto Deo dives est.* Il est vrai que le Fidele possede Jesus-Christ par la foi, selon le langage de saint Paul ; mais ce n'est qu'une possession de connoissance, et encore d'une connoissance fort obscure. Le juste le possede par la charité ; mais c'est une possession qui se fait par la conformité des volontés, et non pas par l'union des substan-

ces. Mais dans la communion, nous possédons Jesus-Christ par une possession très-intime, très-véritable, très-réelle; et nous le possédons par un domaine si absolu, que nous ne saurions le posséder plus absolument. Jesus-Christ est dans l'Eucharistie notre propre bien; il est en même temps et notre Pasteur et notre nourriture, notre Médecin et notre remede, notre guide, notre viatique, notre Rédempteur et le prix de notre rachat. *Omnia nobis Christus.* La fin qu'il se propose est que nous soyions tout à lui, que nous n'aimions que lui, que nous trouvions en lui notre consolation dans les adversités, notre force dans les plus grandes tentations, notre courage dans les combats avec l'ennemi de notre salut, notre vie dans ce lieu d'exil, notre voie dans le voyage que nous faisons, et la vérité que nous devons écouter, et que nous devons suivre. David appelle cette Divine nourriture, l'abrégé des miracles du Seigneur; saint Augustin, le terme de la toute-puissance de Dieu; saint Thomas, le plus grand de tous les miracles, et l'assemblage de toutes les merveilles. Dieu seul qui les fait, peut les comprendre, pour nous, nous ne pouvons que les admirer, et aimer celui qui les fait.

SECOND POINT.

Considérez que rien ne donne mieux une haute idée de l'excès de l'amour qui fait faire à Jesus-tous ces miracles dans l'institution de l'Eucharistie, que les circonstances où il les fait, la veille de sa passion et de sa mort; c'est ici proprement son testament, par lequel il nous laisse en héritage son corps, son sang, son ame, sa divinité, il se laisse tout lui-même; s'il eût eu quelque chose de meilleur, et de plus précieux, il nous l'eût encore donné. Il nous fait ce don inestimable, quelques heures avant sa mort, c'est-à-dire, ayant présent à son esprit tous les tourmens que les hommes lui

préparoient, tous les opprobres dont il devoit être dans peu d'heures rassasié ; tous les instrumens de sa Passion, fouets, épines, croix, ignominies, douleurs, souffrances, la mort enfin sur une croix. Et à la vue de tous ces tourmens, Jesus-Christ institue le Sacrement de l'Eucharistie ! c'est-à-dire, le plus incompréhensible miracle de sa toute-puissance, de sa bonté et de son amour. L'esprit humain peut-il concevoir ce prodige ? mais n'en seroit-ce point un encore moins compréhensible, si le cœur de l'homme, pour qui ce prodige s'est fait, refusoit à Jesus-Christ sa reconnoissance et son amour ? Mais peut-être le Sauveur ignoroit-il le peu de reconnoissance que les hommes auroient pour un si insigne bienfait ; nullement. Tout lui étant connu, il avoit alors même présent à son esprit tous les mépris, tous les sacrileges, toutes les irrévérences, toutes les horribles profanations qu'on feroit de son sacré corps. Il avoit devant ses yeux les horribles excès où se porteroit contre ce divin Sacrement, la malignité diabolique des héretiques ; toutes les communions sacrileges de tant de mauvais Chrétiens ; toutes les sacrileges irrévérences qui se commettroient dans nos Eglises. Malgré ce tas affreux d'outrages, d'impiété, d'irréligion, Jesus-Christ institue ce Mystere d'amour, qui devoit être la mémoire continuelle de sa Passion, et qui par la malice des hommes, en devoit renouveller, pour ainsi dire, toutes les ignominies. Comprenons-nous l'excès de l'amour infini que le Sauveur nous témoigne dans l'Eucharistie ? Mais pouvons-nous comprendre l'excès de notre ingratitude envers cet aimable Sauveur ? Jesus-Christ n'a pas besoin des hommes, et cependant il les aime si fort, qu'il ne compte pour rien d'être renfermé dans une hostie, jusqu'à la fin des siecles, tant il estime le plaisir qu'il a d'être avec eux. Les hommes au contraire ne peuvent pas se passer de Jesus-Christ, et cependant ils l'aiment si peu, qu'ils ne comptent

pour rien cette merveille, tant ils font peu d'état du bonheur qu'ils ont d'avoir continuellement Jesus-Christ avec eux. Que Jesus-Christ habite corporellement avec nous, et que nous ne soyions point empressés de lui faire la cour, de le dédommager en quelque maniere par nos adorations, par notre respect, par notre dévotion, de tout ce qu'il a souffert d'ignominieux durant sa Passion, et depuis l'institution de cet adorable Mystere!

Voilà, Seigneur, ce qui fera désormais le sujet de ma confusion, de mon regret, et de mes larmes: et j'espere avec le secours de votre grace, de réparer par mon amour et par mon culte, mes irrévérences passées et mon oubli.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quid mihi est in cælo, et à te quid volui super terram! Deus cordis mei. Psal. 72.

Je vous ai réellement présent dans l'Eucharistie, ô le Dieu de mon cœur! je n'ai plus rien à souhaiter, ni dans le Ciel, ni sur la terre.

Parasti in conspectu meo mensam, adversùs omnes qui tribulant me. Psal. 22.

Vous avez eu soin de me préparer une nourriture contre tous les efforts de mes ennemis.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ON peut dire que l'Eglise ne nous propose aujourd'hui que l'amour extrême que Jesus-Christ nous témoigne dans l'Eucharistie, et les ignominies qu'il a souffertes depuis l'institution merveilleuse de cet adorable Sacrement; soit de la part des Juifs, durant le cours de sa Passion, qui commença d'abord après; soit de la part des mauvais Chrétiens, par leurs irrévérences et leurs communions sacrileges. La solemnité et la célébrité pompeuse de la fête de ce grand Mystere est réser-

vée à un autre temps. Entrez dans l'esprit de l'Eglise, n'oubliant rien pour reconnoître cet amour, et pour réparer, autant qu'il est possible, par votre dévotion tous ces sacrileges, toutes ces profanations. Communiez aujourd'hui avec une nouvelle ferveur, en action de graces de l'institution de cet adorable Mystere, et de la concession d'un si insigne bienfait.

2.° La visite des Eglises doit avoir pour fin, outre ce premier motif, la réparation de tant d'indignités et de tant d'irrévérences commises. C'est proprement une amende honorable que nous faisons à Jesus-Christ dans le saint Sacrement. Evitez un défaut si commun dans un acte de religion si important; gardez-vous bien de faire ces visites avec un esprit tout dissipé, tout mondain, qui n'a de religieux que la coutume. Visitez ces Eglises en silence; que votre modestie soit une preuve de votre piété, et votre dévotion celle de votre foi. Entrez dans les Eglises, les yeux baissés, comme un sujet qui ayant manqué de respect à son Prince, va lui en demander pardon, et réparer par son humiliation et son respect, sa faute. Passez quelque temps dans chaque Eglise, considérant ce que Jesus-Christ a souffert durant sa passion, et ce qu'il souffre encore de la part des Hérétiques et des mauvais Chrétiens dans l'Eucharistie. Pensez combien d'irrévérences, de profanations, de sacrileges ont été commis dans l'Eglise où vous vous trouvez; cette même considération doit vous faire rester plus long-temps dans l'Eglise où vous avez vous-même manqué le plus souvent de respect, et dans votre Paroisse. Accompagnez ces réflexions d'un véritable regret, et d'un vif repentir; quelle raison n'auroit-on pas d'arroser le pavé des Eglises de ses larmes? occupez-vous durant le chemin des outrages que le Sauveur souffrit quand il fut traîné par les rues de Jérusalem, au milieu des huées du peuple. Après avoir visité le plus d'Eglises que

vous pourrez, passez la soirée et le plus de temps que vous pourrez dans l'Eglise où vous devez être enterré; et là répandez votre cœur devant Jesus-Christ, détestant vos indévotions dans le lieu saint, et toutes vos irrévérences. Dieu fait aujourd'hui de grandes graces à tous ceux qui s'acquittent avec fidélité et avec ferveur de toutes ces pratiques de piété si intéressantes.

LE VENDREDI SAINT.

LE Vendredi saint, qu'on nomme aussi par excellence, le grand Vendredi, à cause du grand Mystere de notre rédemption, consommée en ce jour, et dont l'Eglise célebre aujourd'hui la mémoire, a été regardé de tout temps comme le plus saint, le plus auguste, et le plus vénérable de tous les jours; et celui que les Chrétiens ont toujours célébré avec plus de religion et avec une dévotion plus sensible. C'est le grand jour des miséricordes du Seigneur, puisque c'est le jour auquel ce divin Sauveur a voulu par un excès d'amour incompréhensible à tout esprit créé, souffrir les plus cruels supplices, et expirer ignominieusement sur la croix, afin, dit le Texte sacré, que nous fussions guéris par ses plaies, lavés dans son sang, justifiés par l'arrêt de sa condamnation, et que nous trouvassions dans sa mort le principe de vie. C'est ici le grand jour des expiations, puisque c'est le jour que Jesus-Christ a expié par son sang tous les péchés des hommes. *Anima quia afflicta non fuerit die hoc, peribit de populis suis :* tout homme qui ne sera point affligé en ce jour d'expiation, disoit le Seigneur, périra au milieu de son peuple : Dieu vouloit qu'au jour destiné pour les

que le sixieme jour de la semaine, les Juifs préparoient tout ce qui étoit nécessaire pour célébrer le Sabbat. Chez les Grecs, le Vendredi saint est appellé Pâques *Staurosime*, c'est-à-dire, de Jesus crucifié; et le Dimanche suivant, Pâques *Anastasime*, c'est-à-dire, de Jesus ressuscité. La fête de ce jour a toujours été une fête de pleurs, de deuil et de pénitence dans l'Eglise; et quelque adoucissement, pour ne pas dire relâchement, qui se soit introduit dans la suite du temps dans le jeûne du Carême, on peut dire que rien n'a altéré la rigueur du jeûne du Vendredi saint; c'est proprement le seul jour où l'on observe, sur-tout dans les maisons Religieuses, et même chez les séculiers, la Xérophagie, c'est-à-dire, le jeûne réduit aux viandes seches ou aux racines, et plusieurs mêmes jeûnent aujourd'hui au pain et à l'eau.

C'est depuis les Apôtres, qu'il n'y a point de Messe en ce jour. Le grand deuil de l'Eglise, et la mort du Sauveur, font qu'on n'offre point le divin sacrifice. Avant qu'on avançât l'office de la nuit de Pâques jusqu'au Samedi, il n'y avoit point non plus, pour la même raison, de Messe ce jour-là : *Hoc biduo*, dit le Pape Innocent I, *Sacramenta non celebrantur.* Le quatrieme Concile de Tolede, en 633, dit que le Vendredi saint on fermoit en Espagne toutes les portes de l'Eglise, pour marquer la profonde tristeste et l'affliction où l'Eglise étoit plongée; il ordonne cependant de célébrer l'office, et d'y prêcher la Passion. Anciennement le Clergé et le peuple communioient le Vendredi saint; cet usage ne s'observe plus aujourd'hui que dans quelques anciennes Abbayes.

L'office de ce jour, qu'on a substitué à la place de la Messe, est un des plus augustes et des plus touchans; tout inspire la componction, la dévotion, et une religieuse tristesse; l'esprit du Mystere et de la religion s'y fait sentir dans toutes les cérémonies; et dans les prieres : tout se ressent

de la triste solemnité du jour, qui est le jour de la mort du Sauveur dont l'Eglise fait les obseques.

On étend sur l'Autel une simple nappe, qui est l'image du suaire, dont le corps du Sauveur fut enveloppé, après qu'on l'eut descendu de la croix. Le Prêtre prosterné la face contre terre, témoigne par cette posture, l'amertume où son cœur est plongé, laquelle doit être commune en ce jour à tous les fideles. Il commence par lire deux Epîtres, l'une est du Prophete Osée, et l'autre est prise de l'endroit de l'Exode, où Moïse décrit la cérémonie de l'Agneau Paschal, figure de Jesus-Christ immolé en ce jour pour tous les hommes. L'Agneau Paschal fut suivi de la fin de la servitude, où les Israélites vivoient en Egypte; la mort de Jesus-Christ, en ce jour, nous a affranchis de la servitude du péché.

Il n'y eut jamais une prophétie plus claire, plus précise, mieux marquée de la mort, de la résurrection du Sauveur, et de l'établissement de l'Eglise, que celle du Prophete Osée, qui fait le sujet de la premiere Epître de ce jour, et par où commence l'office qui tient lieu de Messe : *Hæc dicit Dominus.* Voici ce que dit le Seigneur : *In tribulatione sua manè consurgent ad me.* Dans l'excès de leur affliction, ils se hâteront d'avoir recours à moi : venez, diront-ils, retournons au Seigneur : *Venite et revertamur ad Dominum.* Il nous a châtiés pour nos péchés, espérons qu'il nous fera miséricorde; c'est sa justice qui nous a blessés, ce sera sa miséricorde qui nous guérira : *Ipse cepit et sanabit nos, percutiet et curabit nos.* Selon le sens allégorique, c'est tout le genre-humain, qui, par le péché, s'est attiré ce déluge de maux, qui pendant plus de quatre mille ans, a inondé toute la terre, et qui ne pouvoit être délivré de la servitude du péché, que par celui qui l'y avoit condamné. A la vérité, il falloit le sang d'un Homme-Dieu, pour guérir toutes les plaies de l'homme; et c'est

ce que le Prophete nous prédit, et ce qui s'est vérifié par le Mystere que nous célébrons. Ce divin Sauveur nous rendra la vie dans deux jours, dit-il, et le troisieme, il nous ressuscitera, et désormais nous vivrons sous ses yeux ; il ne nous regardera plus que d'un œil favorable, il sera notre Dieu, et nous serons son peuple. Nous saurons alors, par une foi vive, qui il est, et nous le suivrons avec empressement, avec fidélité, le reconnoissant tous les jours davantage. Il se communiquera à nous, non pas au milieu des foudres et des tonnerres, comme sur le Mont-Sinaï, mais comme une douce rosée du printemps, ou une pluie féconde de l'automne, qui ne tombent sur la terre que pour la rendre fertile en fleurs et en fruits ; son lever sera semblable à celui de l'aurore qui inspire la joie : *Vivificabit nos post duos dies, in die tertia suscitabit nos.* Cette prophétie, prise dans son sens propre et littéral, ne s'est jamais exécutée dans la rigueur, chez les peuples Hébreux, disent les Interpretes. Inutilement chercheroit-on dans l'histoire ce nombre de deux jours, après lesquels il devoit recevoir la nouvelle vie, et ce troisieme jour auquel il devoit ressusciter. Osée insinuoit par là la résurrection des Fideles rachetés par le sang de Jesus-Christ ; il désignoit de la maniere la plus expresse la résurrection du Sauveur même, qui, comme dit saint Paul, nous a rendu la vie, lorsque nous étions morts par nos péchés : *Cum essemus mortui peccatis, convivificavit nos in Christo* (*a*) ; et il nous a encore ressuscités avec Jesus-Christ, et nous a fait prendre place au Ciel dans sa personne : *Conresuscitavit et consedere fecit in cœlestibus* (*b*). C'est à cet endroit du Prophete que l'Apôtre fait allusion, lorsqu'il dit que le Sauveur est ressuscité le troisieme jour, conformément aux écritures : *Quia Christus resurrexit tertia die secundùm scripturas.* Il paroîtra, ce Sauveur, con-

(a) *Eph.* 2. (b) 1. *Cor.* 15.

tinue le Prophete, comme l'aurore; Jesus-Christ, dans sa résurrection, a été ce soleil levant qui a dissipé toutes les ténebres de l'erreur et de l'idolâtrie; il viendra à nous comme une pluie qui tombe à propos sur une terre seche, qui, sans elle, n'auroit jamais porté aucun fruit. *Quid faciam tibi Ephraïm! quid faciam tibi Juda!* La Judée étoit divisée, depuis la mort de Salomon, en deux Royaumes, celui de Juda, qui ne comprenoit que deux Tribus, et le Royaume d'Israël, qui comprenoit les dix autres; et parce que Jéroboam, le premier Roi des dix Tribus, étoit de la Tribu d'Ephraïm, on entend tous les Juifs, à qui Dieu dit, par son Prophete: que pouvez-vous me demander de plus que ce que je viens de faire? comme s'il disoit: la mort du Messie doit mettre fin à votre captivité, et sa résurrection doit vous donner une nouvelle vie. Quelle plus grande merveille pouvez-vous attendre de ma bonté? Si je n'avois eu égard qu'à vos prieres, qu'à vos œuvres de charité, si peu constantes, qu'à votre pénitence si légere, je n'eusse jamais porté ma compassion pour vous, et ma miséricorde si loin; c'est à ma seule bonté que vous devez une si grande merveille: *Misericordia vestra quasi nubes matutina, et quasi ros manè pertransiens.* J'ai eu beau vous menacer par mes Prophetes, et vous prédire tous les maux dont j'avois résolu de punir vos impiétés, vous n'en êtes pas devenus moins indociles. Apprenez, peuple ingrat, que je préfere le sacrifice du cœur et la charité, à tous vos sacrifices; et que la science de Dieu, la connoissance de Dieu qu'on a par la foi, m'est plus agréable que tous les holocaustes que vous pourriez m'offrir: *Quia misericordiam volui, et non sacrificium, et scientiam Dei plusquam holocausta.*

La seconde Epître est prise de l'Exode. Les Israélites gémissoient depuis long-temps sous l'oppression des Egyptiens, lorsque Dieu touché des

cris de son peuple opprimé, envoya Moïse en Egypte, pour ordonner de sa part au Roi Pharaon de rendre la liberté à son peuple. Moïse, accompagné d'Aaron, son frère, se présenta devant le Roi, lui déclara l'ordre de Dieu; et sur le refus qu'il fit de lui obéir, il le frappa, lui et son Royaume, de plusieurs fléaux, selon le pouvoir et l'ordre qu'il en avoit reçu du Seigneur. Pharaon s'y étant endurci, s'opiniâtra à ne point laisser aller les Israélites. Mais Dieu, avant que de porter le dernier coup qui devoit rompre leurs chaînes, et les faire sortir de cette longue captivité, leur fit dire par Moïse, qu'ils eussent à se disposer à célébrer la Pâque, c'est-à-dire, le passage du Seigneur. Cette Epître contient ce que Dieu lui ordonna touchant cette célebre cérémonie.

Le mois où vous êtes sera désormais le premier mois de l'année pour vous, leur dit-il. C'étoit vers l'équinoxe du printemps, et l'on y fixa dans la suite le commencement de l'année sainte des Israélites : car l'année civile commençoit toujours vers l'équinoxe de l'automne, comme chez les Egyptiens. Au dixieme jour de ce mois, dit le Seigneur, chacun prendra un agneau pour sa famille; que si sa famille n'est pas assez nombreuse pour manger un agneau, qu'on assemble ou de la parenté ou du voisinage un nombre suffisant de personnes pour cette cérémonie. Ce nombre fut déterminé pour le moins à dix. Il faut que l'Agneau Paschal n'ait qu'un an, qu'il soit sans défaut et sans tache. Le terme Hébreu signifie parfait. Les Apôtres et les Peres de l'Eglise nous font remarquer les ressemblances de l'Agneau Paschal avec Jesus-Christ, qui est le seul Agneau sans tache immolé pour nous sur la croix, qui, par son sang, nous a délivrés de la servitude du péché, nous a mis à couvert de l'Ange exterminateur, et sert encore tous les jours de nourriture à tous les Fideles, dans le Sacrement de l'Eucharistie. Vous le garderez, dit Dieu,

jusqu'au quatorzieme jour de ce mois : c'étoit le mois nommé Nisan, qui répond à notre mois de Mars ; et toute la multitude des enfans d'Israël l'immolera au soir. Cette immolation de l'Agneau paschal étoit la figure bien marquée du sacrifice sanglant du Sauveur du monde. On prendra de son sang, ajoute le Seigneur, et on en mettra sur l'un et l'autre poteaux, c'est-à-dire, aux deux côtés, et au haut des portes des maisons où ils le mangeront, afin que l'Ange qui devoit faire mourir les aînés des Egyptiens, n'entrât point dans les maisons qui auroient cette marque. Ce n'est pas, disent les Peres, que les Anges eussent besoin de ce signe pour distinguer les maisons des Hébreux, de celles des Egyptiens ; mais il étoit nécessaire de faire comprendre par quelque chose de sensible à ce peuple grossier, la protection spéciale que Dieu donnoit à leurs familles. Saint Jérôme semble dire qu'on marquoit un signe de la Croix avec ce sang ; ce qu'il y a de certain, c'est que le sang de l'Agneau paschal étoit la figure et le symbole du sang de Jesus-Christ, qui nous délivre bien plus efficacement de la puissance de l'Ange exterminateur, et qui nous mettant à couvert de la colere de Dieu, nous rend des sujets dignes de sa miséricorde. Vous ferez rôtir cet Agneau, continue le Seigneur, vous n'en mangerez rien de cru, ni rien de cuit dans l'eau, mais seulement rôti au feu ; vous mangerez la tête, les pieds et les intestins : tout doit être consumé cette nuit-là, et vous n'en réserverez rien pour le lendemain, et s'il en reste quelque chose, on le brûlera, on le réduira en cendre, pour en empêcher la profanation. Vous le mangerez avec des pains sans levain et des laitues sauvages. En le mangeant, vous aurez les reins ceints, les pieds chaussés, le bâton à la main, comme des voyageurs prêts à partir, et vous le mangerez à la hâte : car c'est la Pâque, c'est-à-dire, le passage du Seigneur. Tout est mysté-

rieux, tout est figure dans cette célebre cérémonie si détaillée ; et il n'y eut jamais une figure de Jesus-Christ immolé pour nous sur la Croix plus expresse, plus significative et mieux symbolisante, que cette immolation de l'Agneau paschal avec toutes ses circonstances à la sortie de l'Egypte. *Est enim Phase* (*id est transitus*) *Domini.* C'est le passage que le Seigneur a fait faire à son peuple, de la captivité où il vivoit, dans un état libre ; de l'Egypte, dans la terre de promission ; et par Jesus-Christ immolé, de l'état servile du péché, à l'heureux état de la grace. Il est clair que la délivrance miraculeuse des Juifs qui se fit en cette premiere Pâque, n'étoit que la figure de la délivrance du genre-humain de la servitude du péché, par la mort de Jesus-Christ, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Le sang de l'Agneau paschal préserva les Hébreux du carnage qui fut fait cette nuit même dans les maisons des Egyptiens ; c'est le sang de Jesus-Christ, dit saint Paul, qui nous a délivrés de la colere de son Pere. Il est, selon saint Pierre, l'Agneau sans tache et sans souillure, dont le sang nous a sauvés. Lui-même, pour accomplir en sa personne ce qui avoit été prédit de lui sous la figure de l'Agneau paschal, alla à Jérusalem se mettre entre les mains de ceux qui devoient l'immoler le dixieme jour de la Lune, c'est-à-dire, le même jour qu'on devoit, selon la loi, se fournir d'un agneau. Il fut immolé le quatorzieme jour, et il expira sur la croix à la même heure que se commençoit ce jour-là même l'immolation de l'Agneau paschal. On ne lui rompit point les jambes, comme on avoit coutume de faire à tous ceux qui étoient crucifiés ; et cela se fit, dit saint Jean, afin que l'Ecriture s'accomplit, qui défendit de briser aucun os de l'Agneau paschal : *Nec eos illius confringetis* (a). On mangeoit l'Agneau paschal pour se souvenir, dit l'Ecri-

(a) *Exod.* 12.

ture, du passage du Seigneur. Nous mangeons Jesus-Christ, après l'avoir offert à son Pere au sacrifice de la Messe, qui est la continuation réelle du sacrifice de Jesus-Christ sur la croix. Le pain sans levain, c'est à-dire, insipide, et les laitues sauvages et ameres, avec quoi l'on mangeoit l'Agneau paschal, font assez comprendre que la mortification doit toujours accompagner, et la sacrée communion, et la célébration du divin sacrifice : c'est un des fruits du souvenir, et de la célébration du mystere douloureux de sa passion.

On lit, ensuite de ces deux Epîtres, l'histoire de la Passion selon saint Jean qui, ayant été témoin de tout ce qui s'y est passé, assure qu'il dit la vérité, et qu'on doit en croire à son témoignage : *Et qui vidit testimonium perhibuit, et verum est testimonium ejus.*

Tout est frappant, mais tout est incompréhensible dans la Passion de Jesus-Christ, autant la rage et l'inhumanité des Juifs, que l'amour et la patience du Sauveur. Au milieu de ces tas de cruautés et d'opprobres, qui n'eût cru que la seule vue de cet Homme-Dieu, dans l'état affreux où l'avoit réduit la plus barbare des flagellations, qui n'avoit fait de tout son corps qu'une seule plaie, eût dû assouvir la rage et la fureur que ce peuple cruel avoit contre un homme divin, qui ne leur avoit fait que du bien, et qui avoit fait en leur faveur tant de merveilles ? Cependant, ce pitoyable objet ne fait qu'irriter leur cruauté ; ce sang, qui coule de toutes parts, allume encore plus leur rage. Le Sauveur n'a pas plutôt été condamné à la mort, contre toute justice, que chacun veut avoir part à l'exécution de cet injuste arrêt. Avec quelle barbarie ces furieux se jettent-ils sur ce divin Agneau ? On le dépouille : le sang tenoit collée à son corps, la robe rouge dont on l'avoit revêtu par moquerie. On tire avec violence cette robe, et avec elle on emporte sa chair par lambeaux ; on lui rend ses

habits, afin qu'il fût moins méconnoissable; et quelqu'affoibli, quelque épuisé qu'il soit, on le charge de sa croix, sous le poids de laquelle il succombe.

Il paroît bien que tout est extraordinaire dans la Passion de Jesus-Christ. Qui s'est jamais avisé, si barbare fût-il, de faire porter à un criminel son poteau? Mais qui eût jamais osé charger d'un si pesant fardeau un homme, sur-tout épuisé par tant de tourmens, dont plusieurs étoient plus que suffisans pour lui ôter la vie? Mais quelque foible, quelque épuisé que soit le Sauveur, il veut lui-même porter sa croix, pour nous faire voir la nécessité indispensable que nous avons tous de porter la nôtre. Mais n'étoit-ce point toutes les nôtres qu'il portoit lui seul? Jesus sort de Jérusalem avec ce pesant fardeau sur le dos; il plie, il tombe sur ses genoux à chaque pas; il lui faut un nouveau miracle pour ne pas expirer sous ce faix. On auroit eu compassion d'une bête de charge accablée de son fardeau; mais nulle compassion, nul sentiment d'humanité pour Jesus-Christ. Plus on le voit souffrir, plus on est acharné à lui procurer de nouvelles souffrances. Jesus arrive enfin au lieu destiné pour servir d'Autel au plus saint de tous les sacrifices. On le dépouille pour la seconde fois; et en tirant avec violence ses habits, on rouvre encore toutes ses plaies. On l'étend sur la croix; et, par un excès de cruauté presque inconnu jusqu'alors aux plus cruels tyrans, on lui perce les pieds et les mains avec de gros cloux, qu'on fait entrer à grands coups de marteaux jusques dans la croix qui le porte. O Dieu! il ne faut que piquer un nerf pour causer d'horribles convulsions. Quel concours de toutes les plus vives douleurs dont un corps est capable, lorsqu'avec ces gros cloux on fend, on déchire, on perce ces pieds et ces mains qui ne sont qu'un tissu de nerfs, de muscles, de veines et d'arteres! Concevons, s'il est possible,

ce que Jesus-Christ souffre. Mais quel tourment, ô mon Dieu ! quel excès de douleurs, lorsqu'on leve cette croix, et qu'on la laisse tomber dans le trou creusé dans le rocher ! Quelle douloureuse secousse à ce corps que son poids entraîne, et qui cependant demeure suspendu par trois cloux ! Qu'il est vrai que mourir sur la croix, c'est mourir autant de fois qu'on y vit de momens ! Triste et cruel état où Jesus-Christ passe trois heures ! Ce fut alors, comme dit saint Paul, que le Sauveur des hommes étant attaché à la croix, y attacha avec lui la cédule de notre condamnation, pour l'effacer de son sang ; et qu'en même-temps il désarma les puissances et les principautés, emportant leurs dépouilles, triomphant d'elles en sa personne, à la vue de tout le monde : *Delens quod adversùs nos erat chirographum decreti quod erat contrarium nobis, affigens illud cruci.* Colos. 2.

Mais du moins, fut-il alors plaint de cette multitude qui étoit accourue à ce spectacle ? Nullement. A peine le Sauveur est élevé à la vue de tout ce peuple, qu'il est insulté, chargé d'opprobres, d'outrages, et de mille malédictions ; on n'épargne ni malédictions, ni blasphêmes. Quel patient s'est jamais vu chargé d'imprécations et d'injures sur le gibet, sur lequel on le voyoit expirer ? Tout est singulier, inoui, incroyable à la mort du Sauveur. Mais sa douceur, sa patience et sa charité, sont encore plus frappantes. Il prie son Pere pour ceux qui le font mourir ; il meurt pour eux, et c'est pour eux qu'il demande miséricorde. C'est un Dieu qui souffre et qui meurt, mais qui souffre et qui meurt en Dieu. Une patience si merveilleuse, une si extraordinaire douceur touche un des criminels qui mouroient à ses côtés. Heureuse conversion, mais conversion effrayante. Eh quoi, Seigneur ! le jour de vos grandes miséricordes, lors même que vous mourez pour l'expiation de tous les péchés, et pour le salut de tous les hommes ; de

deux pecheurs qui avoient différé jusqu'à la mort de se convertir, tous deux à vos côtés, tous deux teints de votre sang qui couloit de vos plaies, il n'y en a qu'un qui se convertit, il n'y en a qu'un qui soit sauvé, et l'autre se damne! qui peut différer jusqu'à la mort sa pénitence, et se flatter de mourir pénitent!

La Sainte Vierge avoit trop de part à ce grand sacrifice; et elle aimoit son cher Fils avec trop de tendresse pour l'abandonner dans cette extrémité. Qui peut concevoir quelle fut la douleur du Fils et de la Mere, dans cette cruelle circonstance? ce fut bien là que la prédiction de Siméon fut vérifiée; et qu'elle eut l'ame transpercée d'un glaive qui lui fit endurer une douleur plus amere que la mort. Enfin, ce fut au milieu des douleurs, des humiliations, des opprobres dont il étoit rassasié, que le Sauveur voyant que les arrêts du Ciel étoient exécutés, la justice Divine pleinement satisfaite, tous les oracles des Prophetes vérifiés, le grand ouvrage de la rédemption accompli, toutes les dettes des hommes comptables à la justice Divine, payées, et son amour extrême pour ces mêmes hommes satisfait; il dit d'une voix mourante: tout est consommé, et en même-temps baissant la tête, pour consommer son sacrifice, il mit son ame comme un dépôt entre les mains de son Pere, en lui disant: mon Pere, je remets mon ame entre vos mains; et au moment il expira. Il se fit alors un tremblement de terre universel. Le voile qui séparoit les deux parties du Temple se déchira par le milieu. Ce déchirement marque assez visiblement l'accomplissement entier de ce que signifioient les figures de la loi ancienne; que le Ciel nous étoit ouvert par la mort de Jesus-Christ; que les ombres de la loi étoient dissipées; que l'ancienne alliance avec le peuple Juif étoit rompue par ce déicide; que l'intelligence des plus grands mysteres de la religion alloit être donnée au peuple

chrétien par les lumieres de la foi. Saint Ephrem dit que l'on vit en même-temps une colombe sortir du fond du Sanctuaire, comme pour signifier que l'Esprit-Saint abandonnoit un Temple ou Dieu ne devoit pas être adoré en esprit et en vérité. Plusieurs tombeaux s'ouvrirent par le tremblement qui arriva au moment que le Sauveur mourut; mais les corps ne ressusciterent qu'après la résurrection de Jesus-Christ, qui devoit être le premier des morts : *Primogenitus ex mortuis;* et l'on croit qu'ils monterent au Ciel en corps et en ame avec lui. A la vue de tant de merveilles, les cœurs les plus endurcis se laisserent toucher, et s'amollirent. Les Juifs se retirerent en se frappant la poitrine, et détestant leur endurcissement et leur erreur; et le Centurion, c'est-à-dire, l'Officier qui étoit resté avec quelques soldats, pour empêcher qu'on enlevât le corps de Jesus, selon l'ordre qu'il en avoit eu, frappé de ce merveilleux spectacle, s'écria *Verè* : *Filius Dei erat iste;* cet Homme étoit vraiment leFils de Dieu.

Eh, Seigneur, que je vous coûte cher! à quel prix avez-vous racheté mon ame? ô mon divin Sauveur, puis-je vous voir sur cette croix, et ne pas mêler mes larmes du moins avec votre sang! puis-je me souvenir que ce sont mes péchés qui vous y ont attachés, et n'avoir qu'une médiocre douleur de mes fautes! les cœurs les plus durs se sont enfin amollis à votre mort : n'y aura-t-il donc que le mien qui reste insensible? Non, mon Jesus, je sens déjà l'effet de votre grace; il est bien temps que mon cœur se rende à un objet si touchant. Souvenez-vous que vous avez promis, que quand vous seriez élevé sur la croix vous attireriez tout à vous : me voici, Seigneur, prêt à vous suivre, accomplissez en moi votre oracle, ce cœur ne vous résistera plus; vous êtes mort pour moi, il est bien juste que du moins je ne vive plus que pour vous.

Tout

Tout est mystérieux dans l'histoire de la Passion : peu de circonstances qui ne renferment quelque mystere ; encore moins qui ne soient une instruction. On va tâcher de donner ici le sens moral ou allégorique de certains endroits de cette histoire sacrée, selon l'explication des saints Peres, et des plus savans interprêtes : ç'a été pour ne pas interrompre le fil de l'histoire qu'on a renvoyé ici ces courtes interprétations.

Quoique l'ame de Jesus-Christ jouît continuellement de la béatitude, et vît Dieu intuitivement, cette vision béatifique n'empêcha pas qu'il ne ressentît véritablement cette tristessse excessive, cette crainte, et cet ennui mortel, dont parlent les Evangélistes. Tous ces mouvemens lui étoient libres, et il les faisoit naître lui-même ; mais il en voulut sentir toute la pointe, réservant tout l'adoucissement pour ceux qui devoient dans la suite souffrir pour l'amour de lui.

Quand le Sauveur dit à son Pere, que, s'il étoit possible, ce calice passe loin de lui, il n'ignoroit point que sa mort étoit résolue dans les décrets éternels de Dieu, et il y avoit souscrit lui-même volontairement : il ne s'en repent point ; la volonté humaine n'est point ici opposée à la volonté Divine. Le Sauveur laisse seulement paroître la répugnance que tout homme a naturellement des souffrances, et que Jesus-Christ sentit plus vivement que tout homme ; sa sueur, comme des gouttes de sang coulant jusqu'à terre, en est une grande preuve. Tout cela a été pour prévenir le doute qu'on pouvoit avoir, si la nature divine dans Jesus-Christ n'avoit pas ôté tout sentiment de douleur à la nature humaine : le Sauveur fait bien voir par tout ce qui se passe dans le jardin des Oliviers, qu'il a senti toute la rigueur, toute l'amertume des souffrances, plus vivement qu'aucun homme l'ait jamais pu ressentir. La répugnance naturelle de la partie inférieure, fait naître le désir naturel de ne

pas souffrir ; mais la soumission parfaite de la partie supérieure aux ordres de Dieu, dit saint Léon, l'emporte sur le désir de la partie inférieure : *Prima petitio, infirmitatis est ; secueda, virtutis : illud optavit ex nostra, hoc elegit ex propria ; superiori voluntati voluntas cessit inferior.*

Saint Pierre voyant qu'on saisissoit son divin Maître, et qu'on le lioit, se laissant aller à son naturel bouillant, et à l'ardeur de son zele, se saisit d'une épée pour le défendre, et voulut frapper sur un des domestiques du Grand-Prêtre, nommé Malchus : celui-ci voulant esquiver le coup, en eut l'oreille coupée ; mais il fut guéri sur l'heure par le Sauveur, qui reprit sévérement saint Pierre d'un zele mal entendu. Jesus-Christ n'avoit pas appris à ses Apôtres à se servir des armes, lui qui leur défendoit même de porter des bâtons. Ce fut pour avoir mal interprété les paroles du Sauveur, et pour n'être pas entré dans sa pensée, qu'arriva cette aventure.

Jesus-Christ après avoir fait souvenir ses Apôtres, que pendant qu'il a été avec eux, rien ne leur a manqué, qu'ils ont été bien reçus par-tout, et qu'ils ont eu fort peu à souffrir ; il les avoit avertis que le temps étoit venu qu'ils manqueroient de tout, et qu'ils seroient persécutés de tout le monde. Pour leur faire comprendre cet état de persécution où ils vont se trouver, il se sert à son ordinaire d'une maniere de parler allégorique et figurée ; il leur représente ce qui arrive dans un temps de disette et de guerre. Alors on fait provision de vivres et d'argent, et l'on ne marche pas sans armes. *Quand je vous ai envoyé*, leur dit-il, *sans bourse, sans sac et sans souliers, avez-vous manqué de quelque chose !* de rien, lui dirent-ils. Mais voici le temps où il va vous arriver ce qui arrive en un temps de disette et de guerre, où l'on remplit sa bourse d'argent, pour faire des provisions de bouche ; et pour cela si l'on manque de

sacs, on en cherche pour les remplir de grains; de même qu'en temps de guerre, on vend jusqu'à son manteau, pour en acheter une épée, pour avoir de quoi se défendre. Pour vous, vous allez vous trouver bientôt dans des temps aussi fâcheux, vous auriez besoin des mêmes précautions, et des mêmes secours, si votre ressource n'étoit que dans les secours humains : mais c'est moi qui serai tout votre appui et votre unique ressource ; et aussi vous n'avez pas besoin de faire les mêmes préparatifs contre ces temps de persécution : Jesus-Christ ne fait donc pas ici un commandement à ses disciples de se pourvoir d'armes et d'argent ; il les avertit seulement des miseres, et des dangers à quoi ils seront exposés dans la suite. Les Apôtres n'étant pas entrés dans la pensée du Sauveur, prirent trop à la lettre ce qu'il venoit de leur dire ; c'est ce qui leur fit dire, qu'ils avoient trouvé deux épées. Le Fils de Dieu connoissant qu'ils ne comprendroient point ce qu'il avoit voulu leur dire, qu'après sa résurrection, ne jugea à propos de leur donner un plus grand éclaircissement, dont ils n'étoient pas encore capables. Il interrompit donc le discours, en leur disant : *c'est assez*. Vous comprendrez dans quelque temps que les seules armes dont vous devrez vous servir dans les persécutions, sont la douceur, la confiance en moi, et la patience.

Après toutes les humiliations auxquelles le Sauveur s'est volontairement livré, on ne doit pas être surpris qu'il ait bien voulu recevoir, pour ainsi dire, de la consolation d'un Ange. Voulant apprendre à tous les fideles par son exemple à vaincre nos répugnances, et à attendre de Dieu le secours dans nos peines. Il ne les ignore pas, et il est attentif à nous secourir ; nos Anges Gardiens faisant invisiblement à notre égard, le même office que fit visiblement cet Ange qui vint consoler le Sauveur durant sa tristesse mortelle.

Le Sauveur voulant nous faire comprendre dans quelle amertume et dans quel excès de douleurs il expiroit, s'écria un moment avant que d'expirer: mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? Cette plainte n'est ni l'effet de la défiance, ni un reproche que le Sauveur fasse à son Pere, ni une doléance de l'injustice de son châtiment; ce seroit un blasphême de dire que le Sauveur s'est plaint à son Pere de l'avoir traité si cruellement, lui qui étoit l'innocence même. Jesus-Christ n'a rien souffert qu'il ne l'ait souffert volontairement. Il s'étoit chargé librement de nos péchés, il en a voulu subir librement toute la peine: *Qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem.* C'est bien de son propre choix qu'il a préféré la mort la plus douloureuse et la plus ignominieuse à une vie douce, et à une délicieuse prospérité. Ces paroles sont un témoignage des douleurs excessives, dans lesquelles il expiroit en satisfaction de nos péchés. Le Sauveur vouloit déclarer lui-même l'excès des tourmens qu'il souffroit, et dont la rigueur n'étoit adoucie par aucun miracle, qui en émoussât la pointe, pour nous faire mieux comprendre la rigueur des jugemens de Dieu, et ce que lui coûtoit l'ouvrage de notre rédemption. On peut dire encore que c'est ici plutôt une priere, qu'une plainte que Jesus-Christ fait à son Pere, *Deus meus, Deus meus:* mon Pere, mon Dieu, faites connoître à tous les hommes pourquoi vous m'avez livré et abandonné à de si horribles tourmens, à une mort aussi douloureuse qu'ignominieuse: *Ut quid dereliquisti me!* Faites connoître à tous les hommes la cause pourquoi vous me traitez avec tant de rigueur, qui n'est autre que leurs péchés, dont je me suis volontairement chargé; et si la seule apparence de péché, le seul titre de caution vous oblige à exiger de moi, qui suis votre Fils bien-aimé, en qui vous trouvez toutes vos complaisances, une satisfaction si rigou-

verse, que sera-ce d'eux ? *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet.* Si l'on traite ainsi le bois verd, plein de suc et sans tache, que ne fera-t-on point au bois sec ? Cette expression *ut quid* semble autoriser cette derniere interprétation, qui est une des plus littérales, et qui approche fort du sens que donne à ces paroles saint Cyprien.

Quelques saints Peres ont cru que le Fils de Dieu, avant que d'expirer, voulut autoriser et accomplir la prophétie de David en se servant lui-même des premieres paroles du Pseaume 21, qui est tout de Jesus-Christ mourant, où le Prophete fait dire au Sauveur sur la croix : *Deus, Deus meus, respice in me, quarè me dereliquisti, longè à salute mea verba delictorum meorum :* mon Dieu, mon Dieu, considérez l'état où je suis ! pourquoi m'avez-vous abandonné à la rage de mes ennemis ? Ce sont les péchés dont j'ai voulu me charger, qui vous obligent à me traiter avec tant de rigueur.

L'Eglise en ce jour, à l'exemple de Jesus-Christ, prie solemnellement pour toutes sortes d'états et de conditions ; pour ses enfans, aussi-bien que pour ses plus grands ennemis, et ces oraisons sont appellées solemnelles, ou sacerdotales ; elles sont toutes précédées d'une génuflexion (excepté quand on prie pour les Juifs), pour les rendre par cet acte d'une profonde humilité plus efficace. La premiere de ces oraisons est pour l'Eglise en général : la seconde pour le Pape, qui en est le chef visible ; la troisieme est pour les Evêques, les Prêtres, les Diacres, les Sous-diacres, et tous les autres Ordres de Clercs inférieurs, pour les Confesseurs de la foi, pour les Vierges, les Veuves, et pour tout le peuple de Dieu ; la quatrieme, pour le Roi ou pour le Souverain du pays où l'on est ; la cinquieme, pour les Catéchumenes, pour ceux qu'on disposoit au Baptême ; la

sixieme, est pour demander à Dieu qu'il purge le monde de toutes les erreurs, qu'il préserve son peuple des maladies, de la famine et de tous les autres fléaux, qu'il rende la liberté aux esclaves, et aux prisonniers, qu'il assiste les voyageurs, qu'il rende la santé aux malades, et fasse arriver heureusement au port du salut, tous ceux qui sont sur mer : rien ne montre mieux les entrailles de tendresse et de charité de l'Eglise notre bonne mere. La septieme, est pour les Hérétiques et les Schismatiques, afin que Dieu daigne dissiper les ténebres de leur esprit et de leur cœur, et leur ouvrir les yeux pour retourner dans le sein de l'Eglise. La huitieme, est pour les Juifs perfides, demandant à Dieu de leur ôter ce voile épais, qui les rend et aveugles et obstinés, et de leur faire enfin reconnoître, pour leur divin Sauveur, Jesus-Christ, qu'ils ont toujours refusé de reconnoître. Cette oraison est la seule où l'on ne fléchisse pas le genou, à cause de l'impiété de ce peuple, qui le fléchissoit par dérision devant Jesus-Christ, en l'outrageant, et le traitant, par ses moqueuses génuflexions de Roi de théâtre. La neuvieme et derniere est pour les païens, priant le Seigneur de détruire par tout l'univers ce reste de paganisme, qui damne encore tant de malheureux peuples que le démon tient encore dans ses liens.

Après la lecture des deux prophéties et de l'histoire de la Passion du Sauveur, en quoi consiste la premiere partie de l'Office ; après ces oraisons solemnelles, qui en font la seconde, suit l'adoration de la croix, qui fait la troisieme partie de l'Office de ce jour. Le Prêtre tenant la croix voilée entre ses mains, en découvre une au coin de l'Autel, une autre un peu plus avant ; et enfin, étant arrivé au milieu de l'Autel, il la découvre entiérement, disant à chaque fois : *Ecce lignum crucis in quo salus mundi pependit*, et l'on répond : *Venite, adoremus :* voici le bois de la croix, sur

lequel a été attaché celui qui est le salut du monde: venez, adorons-le. Cette sainte cérémonie de découvrir la croix en trois endroits différens, dit l'Abbé Rupert, signifie que le mystere de la croix, qui a été un scandale à l'égard des Juifs, une folie à l'égard des Gentils, mais qui est la force et la sagesse de Dieu à l'égard des Chrétiens, nous a été révélé après avoir été caché durant tant de siecles; et que cet adorable mystere n'a été prêché d'abord que dans un coin de la Judée; ensuite publiquement dans tout le pays; et puis par toute la terre. Dans l'adoration solemnelle de la croix, on fait trois génuflexions, comme pour réparer par ces trois actes de religion, les trois mépris insignes, et pour ainsi parler, les trois solemnelles dérisions, les trois affronts qu'on fit à Jesus-Christ chez Caïphe, où il fut traité comme un faux Prophete et un insigne séducteur; dans le prétoire et à la cour d'Hérode, où il fut regardé comme un Roi imaginaire, et traité d'insensé; enfin sur le calvaire, où il fut regardé comme le plus scélérat de tous les imposteurs, qui avoit été assez téméraire pour s'attribuer l'auguste qualité de Messie, de Fils de Dieu et de Sauveur: *Vah! qui destruis templum Dei! si Filius Dei es, descende de cruce! alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere.*

Le terme d'adoration de la croix, est commun aux Grecs et aux Latins, dès les premiers siecles de l'Eglise; et ce n'est que depuis la naissance des nouvelles hérésies, que les ennemis de l'Eglise ont affecté d'en être scandalisés. Rien n'est plus commun parmi les fideles, que de savoir et d'être bien persuadés, que le culte suprême n'est dû qu'à Dieu seul; et que ce n'est jamais que Jesus-Christ qu'on adore, quand on se prosterne devant la croix, sur laquelle Jesus-Christ a été cloué. C'est ce corps adorable, uni hypostatiquement à la divinité; c'est ce sang précieux dont cette croix a été teinte, qui

fait le principal objet de notre culte. Ce seroit une idolâtrie que de rapporter l'adoration au bois en lui-même, et séparé de Jesus-Christ ; car ce bois n'est point Dieu, et Dieu seul doit être l'objet de notre culte suprême. Lorsque l'Eglise dit aujourd'hui, en montrant la croix à tout le peuple : *Venite, adoremus :* venez, adorons. Lorsqu'elle chante : *tuam crucem adoramus, Domine ;* nous adorons votre croix, Seigneur ; par ces paroles, l'Eglise ne prétend adorer du culte de latrie, que Jesus-Christ attaché à la croix ; elle s'est assez expliquée sur cela en toute occasion ; et lui attribuer une autre doctrine sur ce point, c'est ou ignorance ou malignité, et toujours une calomnie atroce. Ces paroles donc, *ecce lignum crucis in quo salus mundi pependit, venite, adoremus*, n'ont d'autre signification que celle-ci : prosternons-nous devant la croix, pour adorer Jesus-Christ, qui y a été attaché pour notre salut. A la vérité, le terme d'adorer, dans notre langue, paroît consacré pour signifier communément l'honneur et le culte souverain, qui ne sont dus qu'à Dieu ; mais en latin, comme en hébreu et en grec, il a une signification plus étendue. Il signifie en général, se prosterner et marquer son respect, ce qui convient à d'autres qu'à Dieu ; car on se prosterne tous les jour par respect devant les hommes, sans les adorer ; l'Ecriture sainte nous en fournit plusieurs exemples. Ce n'est donc pas le mot *d'adorer* qui peut avoir plusieurs sens, qu'il faut juger de la foi de l'Eglise, quand on le trouve dans les prieres publiques ; mais par le sens que l'Eglise y donne, et par la déclaration solemnelle qu'elle fait de sa croyance. Or, l'Eglise a toujours protesté qu'elle n'adoroit que Dieu seul.

On ne doute point que l'adoration de la croix, le Vendredi saint, ne soit de tradition Apostolique. Les Peres de la premiere antiquité et les Conciles fort anciens en parlent, comme d'une cérémonie

de piété établie dans toute l'Eglise. *Lignum venerabilis crucis*, dit le Diacre Rustique, *omnis per totum mundum Ecclesia absque ulla contradictione adorat :* c'est une pratique établie et reçue par toute l'Eglise d'adorer la croix du Sauveur. C'étoit un des reproches que Julien l'Apostat faisoit aux chrétiens. Tertullien, Minutius Felix, saint Cyrille d'Alexandrie, disent que les païens accusoient les chrétiens d'être les adorateurs de la croix ; et l'on trouve des preuves certaines de la tradition de l'Eglise sur ce point, dans saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Léon, saint Grégoire, Théodoret, et dans un grand nombre d'autres. Mais dans quels sentimens de religion, avec quel respect, et dans quels sentimens d'amour, de contrition, et d'une dévotion la plus tendre, devons-nous aujourd'hui faire cette adoration de la croix, et baiser les sacrées plaies de notre Seigneur, puisque c'est nous qui les lui avons faites ; et il ne les conserve que comme des marques éternelles de l'excès de son amour pour nous.

En plusieurs Eglises, on étoit nus pieds pendant tout l'Office du Vendredi saint, et non-seulement les Prêtres, les Moines et tout le clergé, mais encore le peuple : *Officio intererunt nudis pedibus*, dit Lanfranc dans ses Statuts. Le saint Abbé de Cave n'officioit jamais le Vendredi saint que nus pieds. Et la même pratique s'observe encore avec une grande édification, par messieurs les Comtes de Lyon, et même par Monsieur l'Archevêque, quand il officie : nul qui ne soit nus pieds à l'Autel durant tout l'Office du Vendredi saint.

PREMIERE EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Osée. Chap. 6.

HÆC dicit Dominus : in tribulatione sua manè consurgent ad me : venite,

VOICI ce que dit le Seigneur : dans l'excès de leur affliction, ils se hateront

et revertamur ad Dominum : quia ipse cepit, et sanabit nos : percutiet, et curabit nos. Vivificabit nos post duos dies : in die tertia suscitabit nos, et vivemus in conspectu ejus. Sciemus, sequemurque, ut cognoscamus Dominum : quasi diluculum præparatus est egressus ejus, et veniet quasi imber nobis temporaneus, et serotinus terræ. Quid faciam tibi Ephraim ! Quid faciam tibi Juda ! Misericordia vestra quasi nubes matutina, et quasi ros manè pertransiens. Propter hoc dolavi in Prophetis, occidi eos in verbis oris mei : et judicia tua quasi lux egredientur. Quia misericordiam volui, et non sacrificium ; et scientiam Dei, plusquàm holocausta.

d'avoir recours à moi : venez, diront-ils, retournons au Seigneur ; parce qu'il nous a pris pour nous sauver, et il ne nous blessera que pour nous guérir. Il nous rendra la vie dans deux jours ; le troisieme jour il nous ressuscitera, et nous vivrons en sa présence. Nous aurons la science du Seigneur, et nous le suivrons pour le connoître. Il se levera comme l'aurore, et il viendra à nous comme une pluie du soir qui tombe en son temps sur la terre. Que vous puis-je faire, ô Ephraïm ! que vous puis-je faire, ô Juda ! votre miséricorde est comme une nuée du matin, et comme la rosée qui passe dès que le soleil paroît. C'est pour cela que j'ai exposé les Prophetes aux souffrances et à la mort, pour vous annoncer ma parole ; afin que votre justice éclate comme la lumiere. Car j'aime mieux la miséricorde que le sacrifice ; et la science de Dieu m'est plus agréable que les holocaustes.

On croit qu'Osée est le plus ancien de tous les Prophetes dont nous ayions les prophéties écrites. Il prophétisa sous Jéroboam II de ce nom, environ huit cents ans avant la naissance de Jesus-Christ, et continua jusqu'au temps d'Ezéchias, Roi de Juda ; et par conséquent il a fait la fonction de Prophete près d'un siecle.

L'Oraison qu'on dit après cette premiere Epître est celle qui suit.

Deus à quo et Judas reatûs sui pœnam, et confessionis suæ latro præmium sumpsit : concede no-

O Dieu ! de qui Judas a reçu la punition de son péché, et le larron la récompense de sa confession,

bis tuæ propitiationis effectum, ut sicut in passione sua Jesus Christus Dominus noster diversa utrisque intulit stipendia meritorum, ita nobis ablato vetustatis errore, resurrectionis suæ gratiam largiatur. Qui tecum vivit et regnat, etc.

faites-nous ressentir l'effet de votre miséricorde, afin que comme Notre-Seigneur Jesus-Christ a traité dans sa passion l'un et l'autre selon leur mérite, il détruise ce que nous avons du vieil homme, et nous fasse la grace d'avoir part à sa résurrection glorieuse, lui qui étant Dieu vit et regne, etc.

SECONDE EPÎTRE.

IN diebus illis : dixit Dominus ad Moïsem et Aaron in terrâ Ægypti : mensis iste vobis principium mensium : primus erit in mensibus anni. Loquimini ad universum cœtum filiorum Israël, dicite eis : decimâ die mensis hujus tollat unusquisque agnum per familias et domos suas. Sin autem minor est numerus ut sufficere possit ad vescendum agnum assumet vicinum suum, qui junctus est domui suæ juxtà numerum animarum quæ sufficere possint ad esum agni. Erit autem agnus absque macula, masculus, anniculus : juxtà quem ritum tolletis et hœdum : et servabitis eum usque ad quartam decimam diem mensis hujus, immolabitque eum universa multitudo filiorum Israël ad vesperam. Et sument de sanguine ejus, ac ponent super utrumque postem, in superliminaribus domorum, in quibus comedent illum. Et edent

EN ces jours-là, le Seigneur dit à Moïse et à Aaron dans la terre d'Egypte : ce mois sera le commencement de vos mois, il sera le premier mois de l'année. Parlez à toute l'assemblée des enfans d'Israël, et dites-leur : que chacun de vous au dixieme jour de ce mois prenne un agneau par famille ; que si le nombre de la famille est trop petit pour manger un agneau, il appellera son plus proche voisin, et autant de personnes qu'il en faut pour le manger. Il faut que cet agneau soit sans tache, qu'il soit mâle, et qu'il n'ait pas plus d'un an. Vous observerez la même chose, si c'est un chevreau, et vous le garderez jusqu'au quatorzieme jour de ce même mois. Alors tout le peuple d'Israël l'immolera sur le soir, et prenant de son sang, ils en mettront aux deux côtés, et au haut des portes des maisons où ils le mangeront ; et cette même nuit, ils en mangeront la chair rôtie au feu, avec des pains

carnes nocte : illi assas igni, et azymos panes cum lactucis agrestibus. Non comedetis ex eo crudum quid, nec coctum aquâ, sed tantum assum igni : caput cum pedibus ejus et intestinis vorabitis, et os ejus non confringetis. Nec remanebit quidquam ex eo usque manè. Si quid residuum fuerit, igne comburetis. Sic autem comeditis illum : renes vestros accingetis, calceamenta habebitis in pedibus, tenentes baculos in manibus, et comeditis festinanter : est enim Phase (id est transitus) Domini.

sans levain, et des laitues sauvages. Vous n'en mangerez rien qui soit cru, ni bouilli dans l'eau, mais seulement rôti au feu. Vous mangerez la tête avec les pieds et les entrailles, et vous ne briserez aucun de ses os, vous n'en réserverez rien pour le lendemain; et s'il en reste quelque chose, vous le brûlerez dans le feu. Or, vous le mangerez en cette sorte : vous ceindrez vos reins, vous aurez vos souliers à vos pieds, et un bâton à la main; et vous le mangerez à la hâte : car c'est la Pâque (c'est-à-dire, le passage) du Seigneur.

Les Juifs commençoient chaque mois avec la nouvelle lune. Le mois dont il est parlé ici, est celui qu'ils appellent Nisan ; il commence avec la lune de Mars. Dieu veut qu'il soit désormais pour les Israélites le premier mois de l'année, en mémoire de leur délivrance miraculeuse, qui arriva le quatorze de la lune, et par conséquent du mois de Mars.

RÉFLEXIONS.

Outre le sens littéral et allégorique contenu dans cette Epître, il y a encore le sens moral. Tout est mystérieux dans ce détail de cérémonies pour la manducation de l'Agneau paschal. Si Dieu veut que cette victime, la figure du divin Agneau, soit sans tache, il n'exige pas moins de pureté et d'innocence d'une ame qui mange réellement le corps et le sang de Jesus-Christ dans la communion. Ce sang adorable a bien plus de vertu que le sang de l'Agneau paschal, qui n'en étoit que la simple figure ; mais il faut que les marques de ce précieux sang, ne soient pas effacées par le péché, qui noircissant l'ame, fait disparoître ce qui écartoit tout

ce qui peut lui nuire. Le pain sans levain et les laitues ameres, avec quoi on étoit obligé de manger l'Agneau paschal, montrent assez, que sans la mortification, il n'est pas possible de se conserver dans l'innocence avec laquelle on doit s'approcher des saints Autels et de la sainte Table. Une ame sensuelle n'est guere long-temps sans péché. La Pâque des Chrétiens est infiniment plus sainte que celles des Israélites, aussi doit-elle se faire dans de bien plus saintes dispositions. Dieu leur défendoit de manger l'Agneau cru ou bouilli dans de l'eau; cette crudité et cette chair bouillie marquent assez le caractere des passions, et celui d'un cœur mou, d'une ame lâche qui ne communie qu'avec dégoût. Tout doit être rôti au feu. C'est l'amour qui seul peut donner à une ame ce goût, cette ferveur, qui sont des dispositions si nécessaires pour s'approcher avec fruit de l'adorable Eucharistie. On doit même brûler tout ce qui en reste, c'est-à-dire, que ce feu divin, dont l'ame doit être embrasée au sortir de la communion, doit tout consommer. On devoit manger l'Agneau paschal promptement et à la hâte; ce qui peut nous marquer avec quelle ferveur, avec quel empressement, avec quelle faim on doit communier. L'indifférence, le peu d'ardeur de communier, marque toujours un dégoût spirituel, signe certain qu'on est malade. Chaque communion doit augmenter notre faim. Enfin, on devoit manger l'Agneau en disposition de voyageur prêt à partir: en effet, ils sortirent sur l'heure même de l'Egypte, et voilà ce qui montre assez dans quelle disposition on doit communier, c'est-à-dire, tout prêt, tout résolu de sortir de l'Egypte, de changer de conduite, de réformer sa vie et ses mœurs, de quitter ses criminelles habitudes: si ce n'est point là le fruit de notre communion Paschale, si après la communion on reste encore dans l'Egypte, que doit-on penser d'une telle communion?

L'EVANGILE.

La Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ, selon saint Jean. Chap. 18.

IN illo tempore : Egressus est Jesus cum discipulis suis trans Torrentem Cedron, ubi erat hortus in quem introïvit ipse, et discipuli ejus. Sciebat autem et Judas, qui tradebat eum, locum : quia frequenter Jesus convenerat illuc cum Discipulis suis. Judas ergò cùm accepisset cohortem, et à Pontificibus et Pharisæis ministros, venit illuc cum lanternis, et facibus, et armis. Jesus itaque sciens omnia quæ ventura erant super eum, processit, et dixit eis : quem quæritis ! Responderunt ei : Jesum Nazarenum. Dixit eis Jesus : ego sum Stabat autem et Judas, qui tradebat eum, cum ipsis. Ut ergo dixit eis : ego sum, abierunt retrorsùm, et ceciderunt in terram. Iterùm ergo interrogavit eos : quem quæritis ! illi autem dixerunt : Jesum Nazarenum. Respondit Jesus : dixi vobis, quia ego sum : si ergo me quæritis, sinite hos abire. Ut impleretur sermo, quem dixit : quia quos dedisti mihi, non perdidi ex eis quemquam. Simon ergo Petrus habens gladium eduxit eum : et percussit Pontificis servum, et abscidit auricu-

EN ce temps-là, Jesus sortit avec ses Disciples, pour aller au delà du torrent de Cedron, où étoit un jardin dans lequel il entra lui et ses Disciples. Or, Judas qui le livroit, savoit aussi le lieu, parce que Jesus et ses Disciples y étoient souvent assemblés. Judas donc ayant pris une cohorte et des gens de chez les Grands-Prêtres, et de chez les Pharisiens, vint là avec des lanternes, des flambeaux, et des armes. Cependant Jesus sachant tout ce qui lui devoit arriver, s'avança et leur dit : qui est-ce que vous cherchez ? Jesus de Nazareth, lui répondirent-ils : c'est moi, leur dit Jesus. Judas qui le livroit, étoit aussi avec eux. Or, dès que Jesus leur eut dit, c'est moi; en reculant ils tombèrent par terre. Jesus leur dit donc une seconde fois : qui est-ce que vous cherchez ? Jesus de Nazareth, lui dirent-ils. Jesus répondit : je vous ai déjà dit que c'est moi. Puis donc que c'est moi que vous cherchez, laissez aller ces gens-ci; afin que la parole qu'il avoit dite s'accomplît : de ceux que vous m'avez donné, je n'en ai perdu aucun. Sur cela Simon Pierre, qui avoit une épée, la tira et frappant un serviteur du Grand-Prêtre, lui

lam ejus dexteram. Erat autem nomen servo, Malchus. Dixit ergò Jesus Petro : mitte gladium tuum in vaginam. Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum ! Cohors ergo, et tribunus, et ministri Judæorum comprehenderunt Jesum, et ligaverunt eum : et adduxerunt eum ad Annam primùm, erat enim socer Caïphæ qui erat Pontifex anni illius. Erat autem Caïphas, qui consilium dederat Judæis : quia expedit unum hominem mori pro populo. Sequebatur autem Jesum Simon Petrus, et alius discipulus. Discipulus autem ille erat notus Pontifici, et introïvit cum Jesu in atrium Pontificis. Petrus autem stabat ad ostium foris. Exiit ergò discipulus alius, qui erat notus Pontifici, et dixit ostiariæ et introduxit Petrum : Dicit ergo Petro ancilla ostiaria : numquid et tu ex discipulis es hominis istius ! Dicit ille : non sum. Stabant autem servi et ministri ad prunas, quia frigus erat, et calefaciebant se : erat autem cum eis et Petrus stans, et calefaciens se. Pontifex ergò interrogavit Jesum de discipulis suis, et de doctrina ejus. Respondit autem Jesus : ego palàm locutus sum mundo : ego semper docui in Synagoga, et in Templo, quo omnes Judæi conve-

coupa l'oreille droite : ce serviteur s'appelloit Malchus. Mais Jesus dit à Pierre, remettez votre épée dans le fourreau. Quoi ! ne boirai-je point le calice que mon Pere m'a donné ! Aussi-tôt la cohorte et son Commandant, avec les Officiers des Juifs, se saisirent de Jesus, et le lierent. Ils le menerent d'abord chez Anne, car il étoit beau-pere de Caïphe le Grand-Prêtre de cette année-là. C'est ce Caïphe qui avoit fait entendre aux Juifs, qu'il étoit expédient qu'un homme mourût pour la nation. Or, Simon Pierre suivoit Jesus, avec un autre disciple, et ce disciple qui étoit connu du Grand-Prêtre entra dans la cour de sa maison, avec Jesus. Mais Pierre étant demeuré dehors à la porte, l'autre disciple qui étoit connu du Grand-Prêtre sortit, et parlant à la portiere, il fit entrer Pierre. La portiere donc dit à Pierre : n'êtes-vous point aussi vous des disciples de cet homme-là ! non, dit-il. Les domestiques et les officiers étoient là auprès du feu, (car il faisoit froid,) et ils se chauffoient. Pierre étoit là aussi avec eux qui se chauffoit. Alors le Grand-Prêtre interrogea Jesus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jesus lui répondit : j'ai parlé au monde ouvertement ; j'ai toujours enseigné dans la Synagogue, et dans le Temple où s'assemblent tous les Juifs, et je n'ai rien dit en cachette. Pourquoi m'in-

niunt : et in occulto locutus sum nihil. Quid me interrogas! interroga eos, qui audierunt quid locutus sim ipsis : ecce hi sciunt quæ dixerim ego. Hæc autem cùm dixisset, unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu, dicens : Sic respondes Pontifici! Respondit ei Jesus : Si malè locutus sum, testimonium perhibe de malo : si autem benè, quid me cædis! Et misit eum Annas ligatum ad Caïphan Pontificem. Erat autem Simon Petrus stans, et calefaciens se. Dixerunt ergo ei : numquid et tu ex Discipulis ejus es! Negavit ille, et dixit : non sum. Dicit ei unus ex servis Pontificis, cognatus ejus, cujus, abscidit Petrus auriculam : nonne ego te vidi in horto cum illo : Iterùm ergò negavit Petrus : et statim gallus cantavit. Adducunt ergò Jesum à Caïpha in prætorium. Erat autem manè : et ipsi non introierunt in prætorium, ut non contaminarentur, sed ut manducarent Pascha. Exivit ergò Pilatus ad eos foras, et dixit : quam accusationem affertis adversùs hominem hunc! Responderunt, et dixerunt ei : si non esset hic malefactor, non tibi tradidissemus eum. Dixit ergò eis Pilatus : accipite eum vos, et secundùm legem vestram judicate eum. Dixerunt

terrogez-vous ? interrogez ceux qui m'ont entendu, et sur ce que je leur ai dit. C'est eux qui savent les choses que j'ai dites. A ces paroles un des officiers qui étoit à côté de Jesus, lui donna un soufflet, en disant : est-ce ainsi que vous répondez au Grand-Prêtre ! Jesus lui répartit : si j'ai parlé mal-à-propos, montrez ce que j'ai dit de mal; mais si j'ai parlé à propos, pour quel sujet me frappez-vous ? Anne l'avoit envoyé lié chez Caïphe le Grand-Prêtre. Comme Simon Pierre étoit là, qui se chauffoit, quelques-uns lui dirent : n'êtes-vous pas aussi de ses disciples ? il le nia, en disant : je n'en suis point. Un des domestiques du Grand-Prêtre, parent de celui à qui Pierre avoit coupé l'oreille, lui dit : ne vous ai-je pas vu avec lui dans le jardin? Pierre le nia une troisieme fois, aussi-tôt le coq chanta. Ils menerent donc Jesus de chez Caïphe au Prétoire : or, c'étoit le matin; mais eux, ils n'entrerent point dans le Prétoire, de crainte de se souiller, et afin de manger la Paque. Pilate vint donc à eux dehors, et leur dit : de quel crime accusez-vous cet homme-là? Si ce n'étoit pas un méchant homme, lui répondirent-ils, nous ne vous l'aurions pas livré. Sur quoi Pilate leur dit : prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon votre Loi. Mais les Juifs lui dirent : nous n'avons pas le pouvoir de faire mourir per-

nobis ergo ei Judæi : non licet interficere quemquam : ut sermo Jesu impleretur, quem dixit : significans quâ morte esse moriturus. Introïvit ergò iterùm in prætorium Pilatus, et vocavit Jesum, et dixit ei : Tu es Rex Judæorum ! Respondit Jesus : A temetipso hoc dicis, an alii dixerunt tibi de me ! Respondit Pilatus : numquid ego Judæus sum! Gens tua, et Pontifices tradiderunt te mihi : quid fecisti ! Respondit Jesus : Regnum meum non est de hoc mundo. Si ex hoc mundo esset regnum meum, ministri mei utique decertarent ut non traderer Judæis : nunc autem regnum meum non est hinc. Dixit itaque ei Pilatus : Ergo Rex es tu ! Respondit Jesus : tu dicis quia Rex sum ego. Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati : omnis qui est ex veritate, audit vocem meam. Dicit ei Pilatus : quid est veritas! Et cùm hoc dixisset, iterùm exivit ad Judæos, et dicit eis. Ego nullam invenio in eo causam. Est autem consuetudo vobis, ut unum dimittam vobis in Pascha : vultis ergò dimittam vobis Regem Judæorum ! Clamaverunt ergò rursum omnes, dicentes : non hunc, sed Barabbam. Erat autem Barabbas latro. Tunc ergò apprehendit Pilatus Jesum,

sonne. Afin que s'accomplît la parole qu'avoit dit Jesus, pour marquer de quelle mort il devoit mourir. Là-dessus Pilate, étant entré dans le Prétoire, fit venir Jesus, et lui dit : êtes vous le Roi des Juifs ! Jesus répondit : dites-vous cela de votre chef, ou si d'autres vous ont fait ce rapport de moi! Est-ce que je suis Juif ! répliqua Pilate. C'est votre nation et les Grands-Prêtres qui vous ont mis entre mes mains : qu'avez vous fait ! Mon Royaume n'est pas de ce monde, répondit Jesus. Si mon Royaume étoit de ce monde, mes soldats ne manqueroient pas de combattre, pour que je ne fusse point livré aux Juifs. Mais mon Royaume n'est pas d'ici. Alors Pilate lui dit : vous êtes donc Roi ! Jesus répondit : vous le dites même que je suis Roi. C'est pour rendre témoignage à la vérité, que je suis né et venu au monde. Quiconque est pour la vérité, écoute ma voix. Qu'est-ce que la vérité ! lui dit Pilate. Et dès qu'il eut dit cela, il revint aux Juifs, et leur dit : je ne trouve en lui aucun sujet de condamnation. Cependant c'est un usage établi parmi vous, qu'à la fête de Paque je vous relâche un criminel. Voulez-vous donc que je vous relâche le Roi des Juifs ! Tous s'écrierent de nouveau : non pas cet homme-là, mais Barabbas. Or Barabbas étoit un voleur. Alors Pilate fit prendre Jesus, et le fit flageller.

et flagellavit. Et milites plectentes coronam de spinis, imposuerunt capiti ejus : et veste purpureâ circumdederunt eum. Et veniebant ad eum, et dicebant : Ave Rex Judæorum : et dabant ei alapas. Exivit ergò iterùm Pilatus foras, et dicit eis : Ecce adduco vobis eum foras, ut cognoscatis quia nullam invenio in eo causam. (Exivit ergò Jesus portans coronam spineam, et purpureum vestimentum.) Et dicit eis : Ecce homo. Cùm ergò vidissent eum Pontifices, et ministri, clamabant, dicentes : crucifige, crucifige eum. Dicit eis Pilatus : accipite eum vos, et crucifigite : ego enim non invenio in eo causam. Responderunt ei Judæi : Nos legem habemus, et secundum legem debet mori, quia Filium Dei se fecit. Cùm ergò audisset Pilatus hunc sermonem, magis timuit. Et ingressus est prætorium iterùm : et dixit ad Jesum : undè es tu ! Jesus autem responsum non dedit ei. Dicit ergò ei Pilatus : mihi non loqueris ! Nescis quia potestatem habeo crucifigere te, et potestatem habeo dimittere te ! Respondit Jesus : non haberes potestatem adversùm me ullam, nisi tibi datum esset desuper. Propterea qui me tradidit tibi, majus peccatum habet. Et exinde quærebat Pilatus

Les soldats ensuite faisant une couronne avec des épines, la lui mirent sur la tête, et le couvrirent d'un manteau de pourpre, puis s'approchant de lui, ils disoient : Roi des Juifs, je vous salue ; et ils le soufletoient. Pilate sortant de nouveau, dit aux Juifs : voilà que je vous l'amene dehors, pour vous faire voir que je ne trouve en lui aucun sujet de condamnation. Jesus sortit donc avec une couronne d'épines et un manteau de pourpre ; et Pilate leur dit : voilà l'homme. Les Grands-Prêtres et les Officiers s'écrierent dès qu'ils le virent : crucifiez-le, crucifiez-le. Pilate leur dit : prenez-le vous-même, et crucifiez-le ; car pour moi je ne trouve point en lui de quoi le condamner. Les Juifs lui répondirent : nous avons une loi, et selon cette loi il mérite la mort, parce qu'il s'est fait passer pour le fils de Dieu. Pilate entendant ces paroles, eut encore plus de crainte ; et rentrant dans le Prétoire, il dit à Jesus : d'où êtes-vous ! mais Jesus ne lui répondit point. Pilate lui dit donc : vous ne dites mot ! ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous faire crucifier, et que j'ai aussi le pouvoir de vous faire relâcher ! Vous ne pourriez rien contre moi, répartit Jesus, s'il ne vous avoit été donné d'en haut. C'est pour cela que celui qui m'a livré à vous est plus criminel. Depuis ce moment Pilate chercha à le

dimittere eum. Judæi autem clamabant, dicentes : si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris. Omnis enim, qui se regem facit, contradicit Cæsari. Pilatus autem eùm audisset hos sermones, adduxit foras Jesum : et sedit pro tribunali, in loco qui dicitur Litostrotos, Hebraïce autem Gabbatha. Erat autem Parasceve Paschæ, hora quasi sexta, et dixit Judæis : ecce Rex vester. Illi autem clamabant : Tolle, tolle, crucifige eum. Dicit eis Pilatus : Regem vestrum crucifigam ! Responderunt Pontifices : non habemus regem, nisi Cæsarem. Tunc ergo tradidit eis illum ut crucifigeretur. Susceperunt autem Jesum, et eduxerunt. Et bajulans sibi crucem, exivit in eum, qui dicitur Calvariæ, locum, Hebraïcè autem Golgotha : ubi crucifixerunt eum, et cum eo alios duos, hinc et hinc, medium autem Jesum. Scripsit autem et titulum Pilatus : et posuit super crucem. Erat autem scriptum : Jesus Nazarenus, Rex Judæorum. Hunc ergò titulum multi Judæorum legerunt, quia propè civitatem erat locus, ubi crucifixus est Jesus. Et erat scriptum Hebraicè, Græcè, et Latinè. Dicebant ergo Pilato Pontifices Judæorum : Noli scribere, Rex Judæorum : sed, quia ipse dixit:

relâcher ; mais les Juifs se mirent à crier : si vous relâchez cet homme-là, vous n'aimez pas César. Car quiconque se fait passer pour Roi, se déclare contre César. Pilate les entendant parler de la sorte, amena Jesus dehors, et prit séance dans son tribunal, au lieu qu'on appelle en Grec Lito-trotos, et en Hébreu Gabbatha. C'étoit la veille du Sabbat de Paques, sur la sixieme heure du jour ; et il dit au Juifs : voilà votre Roi. Mais ils s'écrierent : défaites-nous-en ; crucifiez-le. Crucifierai-je votre Roi ? leur dit Pilate. Nous n'avons point d'autre Roi que César, répondirent les Grands-Prêtres. Alors donc il le leur remit entre les mains, pour qu'il fût crucifié. Ainsi ils prirent Jesus et l'emmenerent ; et chargé de la croix qui étoit pour lui, alla au lieu appellé Calvaire, qui se nomme en Hébreu Golgotha. C'est là qu'ils le crucifierent, lui et deux autres, un de chaque côté, et Jesus au milieu. Pilate fit aussi faire un écriteau, et le fit mettre sur la croix. Voici ce qu'on avoit écrit : *Jesus de Nazareth, le Roi des Juifs.* Il y eut donc beaucoup de Juifs qui lurent cet écriteau ; car le lieu où Jesus fut crucifié étoit près de la ville, et cela étoit écrit en Hébreu, en Grec, et en Latin. Sur quoi les Grands-Prêtres dirent à Pilate : n'écrivez pas le Roi des Juifs, mais qu'il a dit : je suis le Roi des Juifs. Pila-

Rex sum Judæorum : Respondit Pilatus : quod scripsi, scripsi. Milites ergò, cùm crucifixissent eum, acceperunt vestimenta ejus, (et fecerunt quatuor partes : unicuique militi partem,) et tunicam. Erat autem tunica inconsutilis, desuper contexta per totum. Dixerunt ergò ad invicem : non scindamus eam, sed sortiamur de illa cujus sit. Ut scriptura impleretur, dicens : partiti sunt vestimenta mea sibi : et in vestem meam miserunt sortem. Et milites quidem hæc fecerunt. Stabant autem juxta Crucem Jesu, mater ejus, et soror matris ejus, Maria Cleophæ, et Maria Magdalene. Cùm vidisset ergo Jesus matrem et discipulum stantem quem diligebat, dicit matri suæ : Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : ecce mater tua. Et ex illâ horâ accepit eam discipulus in sua. Posteà sciens Jesus, quia omnia consummata sunt, ut consummaretur Scriptura, dixit : Sitio. Vas ergò erat positum aceto plenum. Illi autem spongiam plenam aceto, hyssopo circumponentes obtulerunt ori ejus. Cùm ergò accepisset Jesus acetum, dixit : consummatum est. Et inclinato capite tradidit spiritum. Judæi ergò, quoniam parasceve erat, ut non remanerent in Cruce corpora sabbatho,

te répondit : ce que j'ai écrit, est écrit. Les soldats, après avoir crucifié Jesus, prirent ses habits dont ils firent quatre parts, à chaque soldat la sienne. Ils prirent aussi sa tunique. Or elle étoit sans couture, et depuis le haut d'un même tissu par-tout. De sorte qu'ils dirent entr'eux : ne la déchirons point, mais tirons au sort à qui l'aura ; afin que ce que dit l'Écriture s'accomplît : ils ont partagé mes habits entre eux, et ils ont tiré ma robe au sort : c'est ce que firent les soldats. Cependant la Mere de Jesus, et la sœur de sa Mere, Marie femme de Cléophas, étoient auprès de sa croix, avec Marie Magdelaine. Jesus ayant apperçu sa Mere, et le Disciple qu'il aimoit, qui étoit là, dit à sa mere : Femme, voilà votre fils. Puis il dit au Disciple : voilà votre Mere. Et dès-lors celui-ci la prit chez soi. Ensuite Jesus sachant que tout étoit accompli ; afin que l'Écriture s'accomplît, il dit : j'ai soif. Il y avoit là un vase plein de vinaigre ; et les soldats y ayant trempé une éponge, ils la mirent autour d'une branche d'hyssope, et la lui présenterent à la bouche. Alors Jesus ayant pris de ce vinaigre, dit : tout est accompli ; et baissant la tête, il rendit l'esprit. Comme donc c'étoit la veille du Sabbat, afin que les corps ne demeurassent point à la croix le jour du Sabbat ; car ce Sabbat-là étoit un jour fort

erat enim magnus dies ille sabbathi, rogaverunt Pilatum ut frangerentur eorum crura, et tollerentur. Venerunt ergò milites : et primi quidem fregerunt crura, et alterius qui crucifixus est cum eo. Ad Jesum autem cùm venissent, ut viderunt eum jam mortuum, non fregerunt ejus crura. Sed unus militum lanceâ latus ejus aperuit, et continuò exivit sanguis, et aqua. Et qui vidit testimonium perhibuit : et verum est testimonium ejus. Et ille scit quia vera dicit : ut et vos credatis. Facta sunt enim hæc, ut Scriptura impleretur : Os non comminuetis ex eo. Et iterùm alia Scriptura dicit : Videbunt in quem transfixerunt.

Post hæc autem rogavit Pilatum Joseph ab Arimathæa, eò quòd esset discipulus Jesu, occultus autem propter metum Judæorum : ut tolleret corpus Jesu. Et permisit Pilatus. Venit ergò, et tulit corpus Jesu. Venit autem et Nicodemus, qui venerat ad Jesum nocte primùm, ferens mixturam myrrhæ et aloes, quasi libras centum. Acceperunt ergò corpus Jesu, et ligaverunt illud linteis cum aromatibus sicut mos est Judæis sepelire. Erat autem in loco, ubi crucifixus est, hortus : et in horto monumentum novum, in quo nondum quisquam positus

solennel, les Juifs prierent Pilate de leur faire rompre les jambes, et les faire enlever. Il y alla donc des soldats, qui rompirent les jambes au premier, puis à l'autre qui étoit crucifié avec lui. Ensuite, venant à Jesus, et voyant qu'il étoit déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes : mais un des soldats lui ouvrit le côté d'un coup de lance, et aussi-tôt il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai, et il sait qu'il dit la vérité ; afin que vous croyiez aussi vous-mêmes. Car cela s'est fait, afin que l'Ecriture s'accomplit : vous ne lui briserez pas un os. L'Ecriture dit encore ailleurs : ils jetteront les yeux sur celui qu'ils ont transpercé.

Après cela Joseph d'Arimathie, étant Disciple de Jesus, mais Disciple caché, parce qu'il appréhendoit les Juifs, demanda à Pilate d'enlever le corps de Jesus, ce que Pilate lui permit; de sorte qu'il alla enlever le corps de Jesus. Nicodeme, qui la premiere fois fut voir Jesus de nuit, vint aussi là, portant environ cent livres d'une composition de myrre et d'aloës. Il prirent donc le corps de Jesus, et l'envelopperent de linges, avec des drogues aromatiques, selon que les Juifs ont coutume d'ensevelir. Or il y avoit un jardin au lieu où il avoit été crucifié, et dans ce jardin un sépulcre nouvellement fait, où

erat. Ibi ergò propter parasceven Judæorum, quia juxtà erat monumentum, posuerunt Jesùm.

l'on n'avoit encore mis personne. Ils mirent donc là Jesus, à cause que c'étoit la veille du Sabbat des Juifs, et que le sépulcre étoit proche.

MÉDITATION.

De la Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ sur le Calvaire.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quel spectacle est celui-ci : Jesus-Christ pliant sous le poids d'une pesante Croix qu'il porte : Jesus-Christ expirant sur la Croix ! voilà la preuve de son amour, l'objet de notre foi, le prix de notre rédemption ; mais n'est-ce pas-là en même temps le reproche de mon infidélité, le sujet de ma réprobation, et la mesure de mon ingratitude !

Quels concours prodigieux de douleurs, d'amertumes, d'ignominies et de tourmens sur le Calvaire pour Jesus-Christ mourant! on ne le dépouille avant qu'il s'étende sur la Croix, que pour renouveller à ce moment toutes les souffrances de sa Passion, en renouvellant toutes ses plaies. Ce sacré Corps avoit déjà perdu tout son sang, mais il avoit encore tous ses nerfs, les instrumens du sentiment et de la douleur ; c'est pour les déchirer tout à la fois, ces nerfs, qu'on lui perce les pieds et les mains avec de gros clous, et qu'on les cloue sur ce lit de douleur. Concevez toute l'étendue et la pointe de ces douleurs ! Comprenez, s'il est possible, toute la cruauté de ce supplice !

Il semble que ce divin Sauveur veut souffrir à chaque moment toutes les douleurs ensemble ; une Croix élevée avec de fréquentes secousses ; un corps qui pese, pour ainsi dire, sur ses plaies, et qui

n'est suspendu que par des cloux ; cette seule idée fait frémir : c'est l'état où Jesus passa les trois dernieres heures de sa vie.

Les opprobres dont on le charge, les injures qu'on lui fait, égalent l'excès des douleurs qu'il souffre ; aussi ne meurt-il qu'après en avoir été rassasié. Mais pourquoi, mon adorable Sauveur, une mort si douloureuse et si humiliante ? votre Pere ne demande point ces excès, ma rédemption peut être à un moindre prix ; en falloit-il tant pour confondre mon orgueil, pour condamner ma sensualité, pour faire aimer la Croix, pour amollir la dureté du cœur le plus barbare ; et tout cela a-t-il affoibli mon ambition et ma vanité ? en aimé-je davantage la Croix ? en suis-je fort touché ? en ai-je donné beaucoup de larmes ?

Que la passion, que la mort ignominieuse et amere d'un Homme-Dieu, étonne les peuples barbares ; qu'elle paroisse incroyable aux Païens ; qu'ils ne puissent pas comprendre qu'un Dieu puisse aimer jusqu'à cet excès les hommes, on n'en doit pas être surpris ; mais qu'un Chrétien regarde d'un œil sec et indifférent Jesus-Christ sur le Calvaire ; que l'image de Jesus-Christ sur la Croix se trouve par-tout, excepté dans le cœur de la plupart des Chrétiens ; qu'on assiste tous les ans de sang-froid à la célébrité de ce grand Mystere ; les Païens seroient-ils moins frappés d'étonnement à la vue de notre insensibilité et de notre ingratitude, qu'à la vue du prix de notre rédemption ? Mon Dieu ! quelle impression ne devroit pas faire cette réflexion bien pénétrée !

SECOND POINT.

Considérez que le Sauveur a fait de sa Croix une chaire, et il ne faut, ce semble, que des yeux pour apprendre les leçons qu'il nous y fait ; ce sont ses plaies qui nous y font ces leçons : là, il confond notre sotte vanité, notre orgueil ; là,

il condamne hautement notre mollesse et notre sensualité ; là, il nous reproche d'une maniere vive et pressante notre dureté, et notre amour-propre. Le crucifix doit être le symbole de la vie chrétienne, et le miroir le plus fidele de tous les Chrétiens ; en nous y voyant tels que nous sommes, nous voyons quels nous devrions être. Mon Dieu ! que votre silence sur la Croix est éloquent !

Quand je serai élevé de terre, disoit le Sauveur, *j'attirerai tout à moi* (*a*). Il faut bien qu'on tienne à la terre, pour empêcher en nous l'effet de cet Oracle. Il s'est vérifié, cet Oracle, dans tant de peuples barbares, dans tant de Princes infideles, dans tant de pécheurs endurcis, après leur conversion, et quelle impression fait aujourd'hui dans la plupart des Chrétiens ce divin objet ? La vue du Crucifix réveille-t-elle notre foi ? amortit-elle nos passions ? nous est-elle un remede efficace ?

Jesus-Christ crucifié est un scandale à l'égard des Juifs, une folie à l'égard des Gentils (*b*) : mais tous les Chrétiens les regardent-ils comme la force de Dieu, et comme sa sagesse ? Puis-je dire, comme saint Paul : pour moi, Dieu me garde de me glorifier d'autre chose que de la Croix de Jesus-Christ, par qui le monde est crucifié à mon égard ; et moi, je le suis à l'égard du monde. Un Crucifix seroit-il regardé avec joie et avec respect dans ces assemblées mondaines, dans ces académies de jeu et d'oisiveté, par ces personnes qui se font une espece d'honneur d'être peu chrétiennes ? ce sera cependant le dernier objet qu'elles verront, le seul en qui elles chercheront de la consolation contre les frayeurs de la mort, au moment qu'il faudra aller paroître devant le souverain Juge. Cette femme mondaine, cet homme vain et religieux, ce libertin, s'estimeront heureux d'expirer en tenant, en baisant même le Crucifix. Douce conso-

(*a*) 1. *Joan.* 12. (*b*) *Cor.* 1.

lation

lation à celui à l'égard de qui Jesus-Christ crucifié n'a pas été une folie, ni un scandale.

On nous le présentera à la fin de notre vie, ce Jesus mourant pour l'amour de nous ; cela est consolant : mais on nous le représentera mourant sur une Croix, c'est-à-dire, nous disant, par autant de bouches qu'il a de plaies, ce qu'il a fait et souffert pour l'amour de nous, et ce que nous devons faire pour l'amour de lui. Eh ! mon doux Jesus ! dites-moi aujourd'hui avec efficace, ce que vos sacrées plaies me reprocheront alors sans fruit. Ma conscience me les fait déjà, ces reproches, et toute ma ressource est dans vos plaies. *Respice in faciem Christi tui :* voilà tout ce que j'ai à vous représenter, Pere Eternel ! voyez si vos foudres que je mérite, peuvent passer à travers ce Médiateur ; voyez si votre colere peut persévérer en vous présentant cette victime ; c'est à l'abri de cette Croix, c'est sur cette Croix que je veux vivre, et j'espere que vous me ferez la grace de mourir en aimant, en embrassant, en baisant avec confiance cette Croix.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum ? Zach. 13.

Je comprends, Seigneur, ce que signifient ces plaies au milieu de vos mains.

Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu-Christi. Gal. 6.

Dieu me garde de me glorifier désormais d'autre chose que de la Croix de Jesus-Christ.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° *INSPICE, et fac secundùm exemplar quod tibi in Monte monstratum est* (a). Ne perdez jamais de vue ce divin Objet, et faites selon le modele qui

(a) *Exod.* 25.

vous a été montré sur la montagne. Quand Dieu exigeroit de nous le sacrifice de notre vie, en demanderoit-il trop, après ce qu'il a fait pour nous? Notre salut lui coûte cher, le sang de Jesus-Christ en est le prix : nous en coûtera-t-il trop, si, pour être sauvé, il faut se priver de quelque légere satisfaction, s'il faut donner quelques larmes? *Inspice et fac* : Quand vous sentirez désormais quelque peine à obéir à la voix du Seigneur, regardez Jesus-Christ sur la Croix, et voyez si vous oseriez lui refuser le peu qu'il vous demande. Cette pratique est excellente pour vaincre nos répugnances, et confondre notre lâcheté. Ne vous contentez pas de petits sacrifices indispensables selon la loi ; déterminez tous les ans le Vendredi saint, ou du moins en ce jour, un petit sacrifice que vous voulez bien faire à Dieu durant l'année ; par exemple, de vous priver d'un tel divertissement, d'un tel jeu, d'un tel fruit, d'une telle parure. De ne plus parler à personne du tort qu'on vous a fait, des chagrins que vous avez reçus, du sujet que vous avez de vous plaindre de cette personne. Par ce mot de sacrifice, on peut encore entendre certaines pratiques de piété un peu pénibles, comme d'aller à pied tous les Samedis visiter quelque chapelle un peu éloignée, où la sainte Vierge est plus particuliérement honorée, jeûner un jour de la Semaine, visiter les pauvres malades dans les Hôpitaux, faire une aumône, visiter les pauvres prisonniers chaque semaine, etc. Et souvenez-vous qu'à votre mort rien ne vous consolera tant, que le sacrifice que vous aurez fait régulièrement durant cette derniere année.

2.° C'est une dévotion très-louable de porter toujours sur soi l'image du Crucifix, non pas par une indigne vanité qui ose faire de la Croix de Jesus-Christ un bijou, et une parure de luxe ; mais par un motif de Religion, et pour trouver dans ce pieux et consolant Objet un remede à

toutes nos passions, et singuliérement à notre amour-propre et à notre orgueil ; un mémorial qui excite notre ferveur, un modele qui regle notre conduite. Plusieurs Saints le portoient sur leur cœur, peu qui ne l'eussent souvent devant les yeux, sur-tout en faisant leurs prieres.

LE SAMEDI SAINT.

LE Samedi saint, qu'on appelle aussi le grand Samedi, a toujours été regardé dans l'Eglise, comme un des jours des plus solemnels, avant même qu'on eût avancé les Offices de la nuit du Dimanche de Pâques, au jour qui les précede. L'Office proprement du Samedi saint, est la continuation, pour ainsi dire, des obseques du Sauveur, et en particulier de sa sépulture. L'Eglise est encore dans son grand deuil. Son profond silence, et la cessation du divin Sacrifice qu'on n'offroit point en ce jour, de même que le Vendredi saint, tout cela marque son affliction. Elle est uniquement occupée à pleurer la mort du divin Epoux, à honorer en ce jour le repos mystérieux que Jesus-Christ garde en ce jour dans son sépulcre, et en même temps sa descente aux Enfers, c'est-à-dire, comme dit saint Paul, dans les plus bas lieux de la terre : *In inferiores partes terræ.* L'ame très-sainte de Jesus-Christ de laquelle la Divinité ne fut jamais séparée, non plus que son Corps adorable qui fut mis dans le sépulcre d'abord après sa mort ; cette très-sainte ame descendit effectivement dans les lieux les plus souterrains, elle y triompha des Démons qu'elle venoit de vaincre entiérement par sa mort, et à qui elle fit sentir les tristes suites de leur défaite. Elle y consola

les ames du Purgatoire, en leur faisant espérer d'être bientôt délivrées de leurs douloureux cachots. Enfin elle tira de ces ténebres, les ames des saints Patriarches et des autres Justes, c'est-à-dire, de tous ceux à qui Dieu avoit, par avance, fait miséricorde, et accordé la rémission de leurs péchés, en vue des mérites de Jesus-Christ; mais qui ne pouvoient jouir pleinement de l'effet de cette miséricorde jusqu'à ce que Jesus-Christ eût satisfait à Dieu son Pere pour les péchés de tous les hommes, par l'effusion de son sang. C'est de ces bienheureux prédestinés que l'ame du Sauveur se fit d'abord comme une Cour, et qu'il mena ensuite avec lui en triomphe dans le Ciel, dont l'entrée étoit fermée aux hommes, jusqu'à ce que Jesus-Christ l'eût ouverte par sa mort. C'est cette partie des lieux souterrains où étoient ceux qui étoient morts dans la grace de Dieu, avant la mort de Jesus-Christ, que l'Ecriture appelle le sein d'Abraham, et que nous appellons les Limbes. Durand remarque que la raison pourquoi l'Eglise a consacré tous les Samedis de l'année, au culte singulier, et à la dévotion spéciale de la sainte Vierge, c'est que, Jesus-Christ étant mort, et tous ses Disciples doutant de sa Résurrection, la foi se trouva toute dans la seule sainte Vierge; elle fut la seule qui durant le Samedi conserva avec soin le précieux dépôt de la foi; elle seule fut fidelle.

Tout l'Office du Samedi saint, selon l'esprit de l'Eglise, ne tend qu'à honorer ce double Mystere; la descente de l'Ame de Jesus-Christ dans les Enfers, et le repos de son Corps adorable dans le sépulcre. Cet Office ne se terminoit qu'après l'heure de None qui s'étendoit jusqu'au coucher du Soleil, et alors commençoit avec le nouveau jour, l'office solemnel de la grande veille de Pâques. C'étoit la premiere de toutes les veilles de l'année en dignité; c'est aussi la premiere pour l'antiquité par rapport aux établissemens de l'Eglise.

Elle a toujours passé pour la plus célebre, et la plus indispensable de toutes; elle étoit aussi la plus longue, joignant immédiatement l'Office de la grande Fête de Pâques au sien. Comme le jour civil chez les Juifs commençoit toujours au coucher du Soleil, c'étoit aussi à ce coucher du Soleil, le Samedi saint, que commençoit cette célebre veille. On se rendoit alors à l'Eglise; peu de Fideles qui n'y passassent toute la nuit, en des exercices de piété. L'Office qui étoit fort long, la lecture des leçons prises de l'ancien Testament, les instructions, les cérémonies, les prieres occupoient jusqu'au point du jour, où commençoit l'Office de Pâques, qui étoit suivi de la Messe à laquelle les fideles qui étoient tous à jeun, les uns depuis l'austere et modique repas du Vendredi saint, plusieurs même depuis le Jeudi communioient. Après quoi chacun se retiroit chez soi pour y prendre un peu de repos, et retourner ensuite à l'Eglise. Ce religieux usage subsiste encore chez les Grecs. Mais depuis que l'Eglise Latine, toujours conduite par l'Esprit-Saint, a jugé à propos pour plusieurs raisons, d'interdire les assemblées nocturnes, l'Office du Samedi saint a été avancé comme celui des deux autres grandes Féries, au soir du jour précédent; et tout l'Office du Samedi saint, qui jusqu'à la Messe est consacré à la mémoire de la sépulture du Sauveur, se termine le matin à l'Office de None. Alors commence l'Office de la grande veille de Pâques; mais l'Eglise en changeant le temps de le célébrer, n'en a point changé les cérémonies, ni les prieres.

Cet Office commence par la bénédiction solemnelle du nouveau feu, l'ancien étant éteint. Tout est mystérieux dans ces saintes cérémonies. L'ancien feu éteint, semble représenter la loi ancienne, éteinte et abolie à la mort du Sauveur; et le feu nouveau, cette ardente charité qui doit être comme l'ame de la loi nouvelle. Jesus-Christ, la lumiere

du monde, étant mort, cette divine lumiere, pour ainsi dire, fut durant ces trois jours comme éteinte. Ce fut donc au moment que le Sauveur reprit une nouvelle vie, que reparut ce nouveau feu, dont celui qu'on tire aujourd'hui du caillou, est comme le symbole et la figure. Les Oraisons dont l'Eglise se sert pour bénir solemnellement ce nouveau feu, en développent elles seules tout le mystere, aussi-bien que les sens mystique et moral.

O Dieu ! dit-elle, qui par votre Fils, qui est la pierre angulaire de votre Eglise, avez répandu dans les cœurs de vos fideles le feu lumineux de votre charité, sanctifiez ce feu nouveau que nous avons tiré de la pierre pour notre usage : *Productum è silice, nostris profuturum usibus, novum hunc ignem sanctifica :* et faites-nous la grace que durant ces Fêtes de Pâques, nous soyions tellement embrasés de désirs tout célestes, qu'avec des cœurs purs, nous puissions arriver à la solemnité des Fêtes de la loi éternelle. Par le même Jesus-Christ notre-Seigneur.

Seigneur Dieu, Pere tout-puissant, lumiere éternelle, créateur de toute lumiere, bénissez celle-ci, comme vous l'avez bénie et sanctifiée en éclairant tout le monde. Afin que vous en fassiez naître un feu divin qui nous embrase, et nous éclaire ; et comme vous avez éclairé Moïse sortant de l'Egypte par une lumiere miraculeuse : daignez aussi éclairer nos cœurs et nos sens ; afin que nous puissions arriver un jour à la vie et à la lumiere éternelle. Par Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Seigneur, Pere saint, Dieu tout-puissant et éternel, nous bénissons ce feu en votre Nom, au Nom de votre Fils uniqne Jesus-Christ notre Dieu et Notre-Seigneur, et au Nom du Saint-Esprit ; daignez coopérer avec nous, et assistez-nous de votre secours contre les traits enflammés de l'ennemi, et répandez sur nous la lumiere de votre grace céleste. Vous qui étant Dieu vivez et régnez avec le

même Jesus-Chrit votre Fils unique, et avec le Saint-Esprit, dans tous les siecles des siecles.

La bénédiction des cinq grains d'encens destinés pour être appliqués au Cierge Paschal, n'est pas moins significative du sens et de l'esprit de tout le Mystere. Nous vous supplions, ô Dieu tout-puissant ! continue le Prêtre, que cet encens reçoive une effusion abondante de votre bénédiction. Allumez vous-même ce feu qui nous doit éclairer pendant cette nuit ; vous qui renouvellez le monde par des opérations invisibles de votre puissance ; afin que non-seulement le Sacrifice qui vous est offert cette nuit, reçoive les impressions secretes de votre lumiere ; mais aussi qu'en quelque lieu qu'on apportera quelque chose de ce que nous sanctifions ici, tous les artifices et toute la malice du Démon, en soient bannis, et que la vertu de votre divine Majeste s'y fasse sentir par une assistance particuliere ; par Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Toutes ces prieres font assez voir quel est l'Esprit de l'Eglise dans toutes ces mystérieuses cérémonies, et avec quel sentiment de Religion on doit y assister. On assure que durant un assez long-temps, on a vu tous les ans dans Jérusalem dans l'Eglise du saint Sépulcre, un miracle le samedi saint à l'occasion de ce nouveau feu. Car toutes les lumieres étant éteintes, au moment qu'on croit que Jesus-Christ ressuscita, une lampe étoit miraculeusement allumée, à la vue d'une multitude innombrable de témoins, que la dévotion et la merveille attiroient de toutes parts. Odolric, Evêque d'Orléans, au retour d'un pélerinage qu'il avoit fait à Jérusalem en 1033, témoigne avoir rapporté la Lampe que le feu du Ciel avoit allumée l'année qu'il y étoit, et l'avoit achetée du Patriarche Jourdain, pour en faire présent à son Eglise.

C'est en l'honneur de la très-sainte Trinité, dont Jesus-Christ est la lumiere, que d'abord après la

bénédiction du nouveau feu, on allume un cierge qui se divise en trois; et qu'on invite tout haut le peuple à remercier Dieu de la connoissance que nous a donné Jesus-Christ de cet adorable Mystere. *Lumen Christi :* notre foi est proprement la lumiere de Jesus-Christ. *Deo gratias*, répond-t-on; quelles actions de graces infinies ne lui devons-nous pas pour un bienfait si insigne ? le Cantique de joie qu'on appelle communément l'*Exultet*, parce qu'il commence par ce mot, est comme un cri d'allégresse de toute l'Eglise, à l'agréable nouvelle de la résurrection du Sauveur. Aussi se chantoit-il au moment que le jour commençoit à poindre; et comme les Anges annoncerent aux hommes l'heureuse naissance du Sauveur, par un cantique céleste : *Gloria in excelsis Deo ;* gloire à Dieu au plus haut des Cieux; aujourd'hui l'Eglise annonce sa triomphante Résurrection en invitant toute la cour céleste à célébrer avec elle ce glorieux triomphe : *Exultet jam Angelica turba cælorum ;* que la troupe céleste des Anges tressaille de joie maintenant, qu'elle célebre avec une sainte allégresse, nos divins Mysteres. Que la trompette sacrée qui nous annonce notre salut, retentisse par tout l'univers, et publie l'insigne victoire d'un si grand Monarque : *Et pro tanti Regis victoriâ tuba insonet salutaris.* Que la terre se réjouisse aussi, voyant luire sur elle une si brillante lumiere; et que les rayons éclatans de gloire, que ce Roi éternel répand par-tout, lui fassent sentir le bonheur qu'elle a d'être enfin délivrée des épaisses ténebres qui étoient répandues par tout le monde : *Totus orbis se sentiat amisisse caliginem.* Que l'Eglise notre Mere tressaille de joie, se voyant ornée de l'éclat éblouissant d'une si grande lumiere : *Lætetur et mater Ecclesia tanti luminis adornata fulgoribus.* Et que ce Temple retentisse des cris d'allégresse de tout le peuple qui y est assemblé pour la célébration d'une si grande fête : *Et magnis populorum vocibus*

hæc aula resultet. Tout ce Cantique de joie n'est qu'un continuel enthousiasme. *Quapropter adstantes, vos, Fratres charissimi :* c'est pourquoi, mes très-chers Freres, continue le Diacre, vous qui êtes ici présens, et qui venez d'être éclairés de l'admirable clarté de cette sainte lumiere, joignez vos prieres aux miennes, afin que de concert nous obtenions qu'il répande sur moi les rayons de sa divine lumiere, et que sans avoir égard à mon indignité, il me fasse la grace de publier toutes les louanges de ce Cierge mystérieux consacré à son honneur et à son Nom... Elevons nos cœurs à Dieu, et rendons-lui d'éternelles actions de graces; il est bien juste de joindre le son de la voix avec les affections du cœur pour louer le Dieu invisible, le Pere tout-puissant, et son Fils unique Notre-Seigneur Jesus-Christ, qui a payé pour nous au Pere Eternel la dette d'Adam, et qui a effacé par son sang même l'acte qui étoit contre nous, et l'arrêt qui nous condamnoit comme coupables ensuite du péché du premier homme. *Hæc sunt festa Paschalia, in quibus verus ille Agnus occiditur, cujus sanguine postes fidelium consecrantur :* car voici les Fêtes de Pâques dans lesquelles est immolé le veritable Agneau, dont le sang consacre et sanctifie les portes des maisons des fideles. Voici la nuit : *Hæc nox est*, ô mon Dieu ! dans laquelle vous avez retiré autrefois de l'Egypte nos Peres, les enfans d'Israël, et vous les avez fait passez la mer rouge à pied sec. C'est cette nuit : *Hæc nox est*, qui a dissipé les ténebres des péchés par l'éclat d'une colonne lumineuse. *Hæc nox est :* c'est cette nuit qui séparant aujourd'hui par tout le monde ceux qui croient en Jesus-Christ, des vices du siecle, et des ténebres du péché, les rétablit dans la grace, et les fait entrer dans la société des Saints. *Hæc nox est ;* c'est ici cette nuit dans laquelle Jesus-Christ ayant rompu les liens de la mort, et remonté victorieux des enfers. Aussi ne nous eût-il rien servi d'être nés, si nous n'eus-

sions eu le bonheur d'être rachetés : *Nihil enim nobis nasci profuit, nisi redimi profuisset.* O effusion admirable de votre bonté sur nous ! ô excès incompréhensible de votre charité ineffable ! *O mira circa nos tuæ pietatis dignatio ! ô inestimabilis dilectio charitatis !* pour racheter l'esclave pour qui vous avez livré votre Fils : *Ut servum redimeres, Filium tradidisti !* ô péché d'Adam détestable à la vérité par sa malice ; mais qui a été certainement l'occasion du plus grand de tous les bonheurs, puisqu'il a été effacé par la mort du Sauveur : *O necessarium Adæ peccatum quod Christi morte deletum est* ! ô faute à la vérité malheureuse par ses tristes effets ! mais dans un sens heureuse, puisqu'elle nous a procuré un si grand Rédempteur : *O felix culpa quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem !* ô nuit vraiment heureuse ! *O verè beata nox !* qui seule a pu savoir le temps et le moment auquel Jesus-Christ est ressuscité ! *Hæc nox est de qua scriptum est, et nox sicut dies illuminabitur, et nox illuminatio mea in deliciis meis :* C'est de cette nuit qu'il est écrit : la nuit sera à mon égard aussi claire que le jour ; et cette nuit toute lumineuse par mon éclat, ne contribuera pas peu à la splendeur de mon triomphe. La sainteté de cette heureuse nuit bannit les crimes, lave les offenses, rétablit dans l'innocence ceux qui l'avoient perdue, rend la joie à ceux qui étoient dans l'affliction, dissipe les haines et les inimitiés, ramene la paix et l'union dans les cœurs, et soumet à Dieu les Empires du monde. Recevez donc, ô Pere Eternel ! en considération de cette nuit sacrée, le sacrifice de cet encens que votre Eglise sainte vous offre ce soir par les mains de ses Ministres, dans l'oblation solemnelle de ce Cierge, dont les abeilles ont fourni la matiere. Ici le Diacre met les cinq grains d'encens au Cierge Paschal en forme de croix ; puis continuant sur la même allégorie de la Colonne de feu miraculeuse qui éclairoit les

Israélites pendant la nuit ; et qui pendant le jour mettoit à couvert des ardeurs du Soleil tout ce peuple : c'est maintenant, continue-t-il, que nous reconnoissons les avantages excellens de cette Colonne de cire, qu'un feu brillant et sacré va allumer en l'honneur de la Majesté divine. Et quoique ce feu béni se divise ensuite en plusieurs parties dans tous les sujets auxquels il va communiquer et son ardeur et sa lumiere, il ne perd rien par cette communication, se nourrissant de la cire fondue que l'abeille a produite pour composer la substance de ce mystérieux flambeau. Et c'est ici qu'on allume les lampes.

O verè beata nox ! poursuit le Diacre, *quæ expoliavit Ægyptios, ditavit Hebræos :* ô nuit vraiment heureuse qui en dépouillant les Egyptiens a enrichi les Hébreux ! Le sens littéral tombe sur ce qui se passa au départ des Israélites de toute l'Egypte ; et le sens allégorique nous représente les Chrétiens enrichis, pour ainsi dire, des dépouilles des Juifs, qui en refusant de reconnoître le Messie, et en le faisant mourir, ont perdu pour toujours, et la qualité de peuple choisi, et toutes les bénédictions qui en abandonnant la Synagogue ont passé dans l'Eglise. *Nox, in qua terrenis cælestia, humanis divina junguntur :* nuit dans laquelle le Ciel s'unit à la terre, et Dieu aux hommes. *Oramus ergò te, Domine, ut Cereus iste in honorem tui nominus consecratus, ad noctis hujus caliginem destruendam, indeficiens, perseveret.* Nous vous supplions donc, Seigueur. que ce Cierge consacré en l'honneur de votre Nom, brûle pendans toute cette nuit, pour en dissiper les ténebres ; et que sa lumiere s'élevant comme un parfum agréable, se mêle avec celle des célestes flambeaux. *Flammas ejus Lucifer matutinus inveniat :* que l'Astre du Matin le trouve encore allumé ; cet Astre, dis-je, qui n'a point de Couchant, qui étant ressuscité, et revenant victorieux des Enfers, a

fait luire sur tout le genre-humain une si brillante lumiere dans une sérénité parfaite : *Ille qui regressus ab inferis, humano generi serenus alluxit.* Nous vous prions, Seigneur, que donnant à nos jours la tranquillité d'une heureuse paix, vous daigniez dans la réjouissance de ces fêtes de Pâques, conserver par une protection spéciale tous vos fideles serviteurs, tout le Clergé, et tout ce dévot peuple avec notre saint Pere le Pape, notre Prélat. Jetez aussi un regard favorable sur notre très-pieux Monarque; et connoissant les vœux et les désirs de son cœur, faites, ô Dieu! par une grace spéciale de votre bonté et de votre miséricorde, qu'il jouisse de la tranquillité d'une paix inaltérable, et qu'il remporte une céleste victoire avec tout son peuple sur tous les ennemis du salut. C'est la grace que nous vous demandons tous, par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur votre fils, qui étant Dieu vit et regne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, par tous les siecles. Ainsi soit-il.

L'Esprit-Saint se fait trop sentir dans la sainteté de cette solemnelle bénédiction du Cierge Paschal, et dans la célébrité de cette auguste et mystérieuse cérémonie, pour ne pas croire que ce ne soit ici son Ouvrage. On ne sauroit douter qu'elle ne soit de tradition Apostolique, quoiqu'elle ne se fit point avec cette majestueuse publicité dans ces temps de persécution, où les Empereurs Païens tenoient comme captive toute l'Eglise. Mais dès que ces temps sombres furent passés, et que la paix fut rendue à l'Eglise, on vit ses sacrées cérémonies se développer, et ses Offices se célébrer avec cet ordre, cette religion et cette majesté, qui marquent la haute sagesse, et la sublime sainteté de l'Esprit divin qui les regle. On croit que ce fut le Pape Zozime qui ordonna la solemnité de la cérémonie du Cierge Paschal; et on en attribue la bénédiction telle que nous l'avons, à saint Ambroise. Ce Cierge mystérieux ne représente pas

seulement la Colonne de nuée, et la Colonne de feu dont on a déjà parlé dans la bénédiction, mais encore la lumiere de la foi qui nous éclaire; et ce feu divin de la charité que Jesus-Christ est venu allumer sur la terre, et dont il veut que tous les hommes soient embrasés. C'est proprement à sa Résurrection que ce feu divin s'est allumé, et que cette lumiere surnaturelle a commencé de se répandre dans le monde; et c'est ce que semblent signifier ces paroles de la bénédiction: *Gaudeat et tellus tantis irradiata fulgoribus. Lætetur et Mater Ecclesia tanti luminis fulgoribus adornata.* Le savant Durand, Evêque de Mende, dans son Rational des Offices divins, dit que les cinq grains d'encens qu'on met au Cierge Paschal en forme de croix, signifient les cinq plaies dont le Sauveur a voulu conserver les cicatrices sur son Corps glorieux; et qui font assez entendre que la mortification est une espece de sacrifice offert à Dieu en odeur de suavité, dont le feu de l'amour divin consume la victime.

La bénédiction du Cierge Paschal est suivie des douze leçons de l'Ecriture sainte, que l'on appelle ordinairement Prophéties, dont la lecture est entrelacée de Cantiques et d'Oraisons. Les rapports spirituels, mystiques et moraux qu'on en fait avec la solemnité du jour, et sur-tout avec la cérémonie du Baptême, dont on peut dire que le Samedi saint est la grande fête, donnent une assez juste idée du grand Mystere de notre régénération qu'on appelle la Pâque, c'est-à-dire, le passage de l'Egypte, pour ainsi dire, dans la terre de promission; de l'état d'esclaves à la qualité d'enfans de Dieu; de l'état du péché à l'état de grace. On les lit sans titre, parce que comme c'étoit principalement aux Catéchumenes qu'on les lisoit, on ne les leur lisoit que sous le titre de parole de Dieu, sans leur nommer les Ecrivains sacrés dont ils ignoroient les noms, la qualité et le mérite.

La premiere de ces leçons tirée de la Genese,

est de la création du monde, et principalement de la formation de l'homme à l'image de Dieu qui avoit été effacée par le péché, et qui est réparée dans le Baptême de la régénération en Jesus-Christ par le mérite de sa mort, et de sa résurrection glorieuse, qui a dissipé les ténebres qui étoient répandues sur toute la terre. Cette Leçon est une vive représentation allégorique de la rédemption, sous le nom historique de la création.

La seconde leçon contient l'histoire du Déluge. La malice des hommes étant arrivée au dernier excès, et toute chair ayant corrompu sa voie sur la terre, Dieu résolut de noyer, pour ainsi dire, l'iniquité dans les eaux du déluge, en ne se conservant dans l'arche qu'un petit nombre d'ames justes qui devoient dans la suite repeupler tout l'Univers. Ce n'est proprement que dans le sang de Jesus-Christ que l'iniquité a été véritablement noyée, et le péché détruit, selon la prophétie de Daniel: *Et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas.* L'arche est la figure de l'Eglise, hors de laquelle il n'y a point de salut.

La troisieme leçon rapporte l'histoire du sacrifice d'Isaac, c'est-à-dire, l'histoire d'un pere comme sacrificateur, et d'un fils comme victime; il ne fut jamais figure plus significative du sacrifice de Jesus-Christ.

La quatrieme leçon, c'est l'histoire du passage miraculeux des Israélites à travers la Mer rouge, en sortant de la servitude d'Egypte pour aller dans cette heureuse Terre promise qui couloit en fleuve de lait et de miel. Ce qui fut le salut du peuple de Dieu, fut la perte des ennemis de ce peuple. Qui ne voit dans cette figure l'image du triomphe de l'Eglise sur tous les ennemis de Jesus-Christ?

La cinquieme leçon est prise du Prophete Isaïe, par la bouche duquel le Seigneur, après avoir marqué en quoi consiste l'héritage qu'il promet à ceux qu'il doit adopter par Jesus-Christ ressuscité, convie tout le monde d'embrasser la foi, afin de

pouvoir recueillir le fruit de ses promesses, et partager cet héritage entre les cohéritiers de Jesus-Christ : *Hæredes quidem Dei*, comme parle saint Paul, *cohæredes autem Christi.*

La sixieme leçon contient la prophétie de Baruch. Ce Disciple du Prophete Jérémie déclare aux enfans d'Israël, gémissant alors dans la captivité de Babylone, que la cause de leurs malheurs vient de ce qu'ils ont quitté le Seigneur leur Dieu, en s'éloignant de ses voies. Ensuite leur prédisant la venue de Jesus-Christ ; c'est lui, leur dit-il, qui est notre Dieu : *Hic est Deus noster.* Nul autre que lui, par qui tout a été fait, n'a su trouver la voie de la véritable sagesse : *Qui scit universa, novit eam, et adinvenit eam qui præparavit terram in æterno tempore.* C'est lui qui a trouvé toutes les voies de la véritable sagesse : *Hic adinvenit omnem viam disciplinæ.* Il l'a donnée à Jacob son serviteur, et à Israël son peuple bien-aimé. Après cela ce Dieu fait homme a paru sur la terre, et il a conversé avec les hommes : *Post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversus est.*

La septieme leçon, prise du Prophete Ezéchiel, nous représente le Mystere de la Rédemption des hommes, sous l'image allégorique de l'état pitoyable où étoit le genre-humain, à la venue du Sauveur. Un champ vaste rempli d'ossemens desséchés, se présente aux yeux du Prophete, et il entend une voix qui dit : *Fili hominis, putasne virent ossa ista!* Fils de l'homme, pensez-vous que ces os doivent revivre ? le miracle paroissoit peu possible, cependant le miracle se fit. Dieu découvrit lui-même au Prophete tout ce mystere. *Ossa hæc universa, domus Israël est :* tous ces os, dit le Seigneur, représentent la maison d'Israël ; les Israélites disent : nos os sont desséchés, il ne nous reste aucune espérance, nous sommes perdus sans ressource. Voici cependant ce que je vous ordonne de leur annoncer : *Ecce ego aperiam tumulos vestros, et educam vos de sepulcris vestris.* Mon peuple, ayez con-

fiance ; j'ouvrirai vos tombeaux et je vous ferai sortir de vos sépulcres ; et je vous ramenerai dans cette terre de bénédiction que je vous ai promise, et vous saurez par votre propre expérience que je suis le Seigneur. Ce n'est proprement qu'à la mort et à la resurrection du Sauveur que cette prophétie s'est accomplie.

La huitieme leçon est prise de l'endroit d'Isaïe, où il est dit que sept femmes prendront un homme à qui elles ne demanderont autre chose, sinon qu'elles puissent porter son nom, et être délivrées de l'opprobre. Le Prophete ayant prédit la ruine entiere de la Synagogue, et de Jérusalem, nous donne ici l'image de la vraie Eglise dont Jesus-Christ est, et le Chef et l'Epoux ; le nom de sept, signifie dans l'Ecriture un nombre indéfini. Et ces femmes signifient ici les ames rachetées par Jesus-Christ, et purifiées par son sang, qui mettent toute leur gloire et leur bonheur à être les épouses durant toute l'Eternité, de l'Agneau sans tache.

La neuvieme leçon est de l'Exode, où le sacrifice de Jesus-Christ immolé sur la croix, nous est représenté sous la figure de l'Agneau Pâschal, dont le sang imprimé sur la porte des maisons, préserva les Israélites de la main de l'Ange exterminateur, et dont la chair servit de nourriture à tous ceux qui sortirent de l'Egypte en passant à travers les eaux de la Mer rouge. C'est la figure la plus expressive de la Pâque des Chrétiens, et des effets merveilleux de l'Agneau de Dieu immolé pour nous sur la Croix, et devenu la nourriture du vrai peuple de Dieu, dans l'adorable Eucharistie. Ce monde est une mer orageuse et pleine d'écueils : et les ennemis du salut qu'on a à combattre durant le voyage de cette vie, ne demandent pas un moindre secours, ni une nourriture moins miraculeuse.

La dixieme leçon est celle du Prophete Jonas représenté lui-même comme une figure de Jesus-

Christ, d'autant moins équivoque, que c'est Jesus-Christ lui-même qui nous le donne comme sa figure. En effet, la mort, la sépulture, et la résurrection du Sauveur après trois jours, sont assez visiblement marquées par la maniere dont ce Prophete, qui s'étoit comme chargé lui seul de l'iniquité de tout l'équipage, fut jeté dans la mer, englouti par le poisson et rejeté trois jours après, tout vivant sur le rivage; ce qui fut suivi d'abord de la conversion des Ninivites à la seule prédication de Jonas.

L'onzieme leçon est tirée de l'endroit du Deutéronome, où il est marqué que Moïse écrivit son second Cantique, et l'apprit aux Israélites peu de temps avant sa mort; et comme il y décrivoit fort au long toutes les faveurs qu'ils avoient reçues de Dieu depuis leur sortie d'Egypte, qu'il y marquoit leur extrême ingratitude, et les châtimens dont Dieu les avoit punis, il voulut que cet abrégé historique fût gardé à côté de l'Arche d'Alliance pour servir de témoignage contr'eux. L'Eglise nous raconte aujourd'hui ce fait, pour nous faire la même leçon, et nous avertir combien sévérement nous méritons d'être punis, si nous nous rendons inutile le bien infini de la Rédemption par la plus noire, et la plus criante de toutes les ingratitudes.

La douzieme et derniere leçon, est prise du Livre de Daniel, où est racontée l'histoire de l'injuste persécution excitée contre les trois jeunes Hébreux, leur condamnation à être brûlés dans une fournaise pour n'avoir pas voulu adorer la statue du Roi de Babylone; et le miracle que Dieu fit en leur faveur, le feu leur ayant servi de rafraîchissement, bien loin de les brûler, et la fournaise étant devenue pour eux un Oratoire, où ils bénissoient Dieu et chantoient ses louanges. Comme l'on peut dire que ce miracle étoit un type de ce grand nombre de semblables merveilles qui devoient arriver dans l'Eglise, où l'on devoit voir tant de mil-

sacrée, comme si cette Messe se disoit encore sur la fin de la nuit. On n'y donne point la paix, parce que le Sauveur ne l'avoit point encore annoncée à ses Disciples, et c'est pour la même raison qu'on y omet l'*Agnus Dei*, parce qu'à cette heure-là on ne le croyoit point encore ressuscité.

L'Epître est prise de cet endroit de saint Paul où il dit aux Colossiens, que si par le Baptême ils sont morts, et ressuscités en Jesus-Christ, ils doivent mener une vie toute nouvelle, et en quelque sorte toute céleste; qu'ils ne doivent plus avoir d'affection que pour le Ciel, de désirs, de passions même que pour les choses du Ciel, se regardant désormais comme des Citoyens de cette céleste Patrie, qui voyagent sur la terre, qui doit être pour eux un lieu d'exil. Vous êtes morts au monde et au péché par le Baptême; vous ne devez plus vivre qu'en Jesus-Christ, et c'est en lui que votre vie doit être comme cachée, c'est-à-dire, que la vie des Chrétiens doit être une vie pure, une vie mortifiée que la foi anime, et que la charité nourrit; en sorte que tous les Chrétiens ressuscités avec le Chef dont ils sont les Membres, doivent pouvoir dire comme saint Paul : je vis, non ce n'est pas moi qui vis, c'est Jesus-Christ qui vit en moi.

Après cette Epître qui est comme une Leçon que l'Eglise fait à tout ceux qui ont reçu une nouvelle vie par le Baptême, elle commence proprement la solemnité Paschale par l'ALLELUIA, dont le chant avoit été interrompu depuis la veille de la Septuagésime, que l'Eglise étoit entrée dans l'affliction, et dans le deuil de la pénitence. C'est un Cantique de louanges, d'action de graces, et de réjouissance, le plus court des Cantiques, composé de deux mots Hébreux, qui expriment d'une maniere bien plus énergique que nous ne saurions faire en notre langue ce qu'il signifie, c'est-à-dire : *Louons Dieu, remercions-le, faisons éclater notre allégresse :* ALLELUIA. C'est de l'Apocalypse que ce Cantique

de joie a été pris. Il étoit si familier aux Fideles durant le temps Paschal, que c'étoit le salut ordinaire qu'on se donnoit mutuellement les uns aux autres. Et cela conformément à l'esprit de l'Eglise qui le répete si souvent dans ses Offices durant tout ce saint temps. Cet usage étoit dans l'Eglise Romaine depuis le temps du Pape saint Damase ; on croit que c'étoit saint Jérôme qui l'avoit apporté à Rome, l'ayant vu établi depuis long-temps dans l'Eglise de Jérusalem. Comme anciennement on ne chantoit l'*Alleluia*, qu'au temps Paschal, Sozomene dit que c'étoit une sorte de jurement parmi le peuple durant tout le reste de l'année, par lequel on protestoit de la vérité de la chose dont il s'agissoit : comme ils souhaitoient de pouvoir entendre, et chanter ALLELUIA, à la Fête de Pâques.

L'Evangile de la Messe raconte avec quel saint empressement sur la fin de la nuit du Sabbat, c'est-à-dire, dès le point du jour du Dimanche qui étoit le premier jour de la Semaine, et le troisieme depuis la mort du Sauveur ; les saintes femmes qui avoient eu une dévotion plus tendre, plus fervente, et plus généreuse pour Jesus-Christ pendant sa vie, coururent au lieu de sa sépulture pour lui rendre les derniers devoirs après sa mort. La Fête du Sabbat finissoit toujours après six heures du soir. Sur la fin donc de la nuit Marie Magdelaine, et Marie mere de Jacques et de Joseph, avec Salomé mere des enfans de Zébédée Jean et Jacques, prenant les drogues aromatiques, le baume, et huiles odoriférantes qu'elles avoient achetées dès les six heures du soir, c'est-à-dire, dès que la Fête du Sabbat fut finie, auquel temps on ouvroit les boutiques qui étoient fermées tout le jour du Sabbat. Dès qu'elles eurent de quoi embaumer le corps de Jesus, elles se mirent en chemin avant le jour à la faveur du clair de la Lune, qui étoit en son plein, pour aller rendre les derniers devoirs à leur bon Maître, faisant peu d'at-

tention à la promesse qu'il leur avoit faite de ressusciter le troisieme jour. La Fête du Sabbat qui commence à six heures du soir du Vendredi, ne leur ayant pas permis d'être plus diligentes, elles n'arriverent au Sépulcre que vers le lever du Soleil. Avant qu'elles fussent arrivées au Sépulcre, il se fit un grand tremblement de terre, et Jesus-Christ ressuscita. Le tremblement de terre, et le renversement de la pierre qui bouchoit l'entrée du sépulcre, arriverent, pendant que les saintes femmes étoient encore en chemin. Elles entendirent le bruit qui effraya les Gardes, et elles sentirent bien le tremblement de terre qui avoit fait prendre la fuite aux soldats. Etant arrivées, elles furent fort surprises de ne trouver ni les Gardes, ni la pierre énorme qui fermoit l'entrée de la premiere grotte, qui servoit comme de vestibule à la seconde où étoit le tombeau. La premiere grotte avoit neuf pieds et demi de long, et étoit un peu moins large; ce fut dans cette premiere grotte où se tenoit la Garde, que l'Ange apparut aux Soldats au moment du tremblement de terre, et qui les obligea de prendre la fuite. Cette premiere grotte tenoit à une autre moins vaste, toute taillée dans le roc; elle avoit six pieds de long, et cinq pieds de large; sa hauteur est d'environ huit pieds. L'entrée en étoit assez étroite, n'ayant que trois pieds et quelques pouces de hauteur, et environ deux pieds de large. Elle étoit fermée par une pierre d'un poids énorme à laquelle les Prêtres avoient mis le sceau. C'étoit dans cette seconde grotte qu'on avoit mis le corps sacré de Jesus-Christ. Ces pieuses femmes étant donc arrivées et n'ayant point trouvé de Soldats, elles entrerent d'abord dans la premiere grotte. Elles y apperçurent un Ange sous la figure d'un jeune homme vêtu d'une robe blanche; son visage brilloit comme un éclair, et sa robe plus éblouissante que la blancheur de la neige. Il étoit assis sur la pierre qui avoit été mise pour boucher l'entrée du sépulcre, et qu'il

avoit renversée au côté droit. Elles en furent d'abord saisies d'effroi ; mais l'Ange les ressurant : n'ayez point de peur, leur dit-il, ce n'est pas vous qui avez sujet de craindre, vous qui embrasées de l'amour pour votre Sauveur, ne veniez que pour lui rendre les derniers honneurs. Ce sont ceux qui l'ayant persécuté jusqu'à la fin, ne le gardoient ici dans le tombeau que pour rendre inutile, s'ils eussent pu, la prédiction qu'il avoit faite de se donner après sa mort une nouvelle vie. C'est à eux à craindre ; pour vous, je sais pour quel religieux motif vous cherchez ce Jesus de Nazareth qui a été crucifié, il n'est plus ici. Vous pensiez le trouver encore dans le tombeau ; il en est sorti glorieux et triomphant, et après avoir ressuscité tant de morts, il s'est ressuscité lui-même. Si vous en doutez, avancez-vous sans crainte, venez voir le lieu où on l'avoit mis, afin que convaincues de la vérité de sa Résurrection, vous en alliez porter l'agréable nouvelle à ses Disciples, et nommément à Pierre. Dites-leur aussi, qu'avant qu'ils se puissent rendre dans la Galilée il s'y trouvera pour se faire voir à eux, comme il le leur avoit promis.

L'amour empressé de ces saintes femmes les conduit dès avant le jour au tombeau de leur cher Maître ; et le Seigneur y envoie un Ange pour leur apprendre sa Résurrection. La ferveur, et l'empressement envers Dieu, ne sont pas long-temps sans récompense ; il n'y a que ces dévotions froides, ces ames lâches et paresseuses qui soient exclues de la salle des nôces, parce qu'elles arrivent toujours trop tard. La résurrection de Jesus-Christ inspire une joie spirituelle et bien douce à toutes les ames fidelles, tandis qu'elle remplit de frayeur ses ennemis. Quand on est véritablement à Dieu, une véritable piété, une conscience pure, ressent aux Fêtes de Pâques, et aux autres Mysteres durant l'année, cette douce joie qui est un avant goût des joies du Ciel ; tandis que la fausse piété, tandis

qu'une dévotion apparente n'est jamais plus chagrine, et ne sent jamais moins d'onction et de ferveur que dans ces grandes solemnités.

Comme c'étoit dans cette nuit qu'on donnoit solemnellement le Baptême, et aux enfans, et aux adultes, ceux-ci communioient tous à la fin de la Messe, et après la Communion on leur donnoit du lait et du miel, qui avoient été bénis, pour marquer qu'on les regardoit encore comme des enfans encore tendres qui ne devoient être nourris que de lait et de miel. C'étoit aussi pour leur faire entendre que par le Baptême et la Communion, ils avoient acquis le droit d'entrer dans la terre des vivans, c'est-à-dire, dans la Jérusalem céleste, que Dieu avoit promise à ses Elus sous le nom d'une terre où couloit le lait et le miel. C'est encore en ce jour que le Pape bénit les *Agnus Dei*; ce sont des médailles de cire neuve bénite, ou de la cire du Cierge Paschal de l'année précédente, avec de l'huile sainte, auxquelles la bénédiction du saint Pere donne beaucoup de vertu, contre les orages, les tempêtes, et les artifices nuisibles des malins Esprits.

L'oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

Deus, qui hanc sacratissimam noctem gloriâ Dominicæ resurrectionis illustras: conserva in novâ familiæ tuæ progeniê adoptionis spiritum, quem dedisti: ut corpore; et mente renovati, puram tibi exhibeant servitutem. Per eumdem Dominum nostrum, etc.

O Dieu, qui rendez cette sacrée nuit illustre et solemnelle par la gloire de la résurrection de Notre-Seigneur; conservez dans les nouveaux enfans de votre Eglise, l'Esprit d'adoption que vous leur avez donné; afin qu'étant renouvellés de corps et d'esprit, ils vous servent avec pureté de cœur. Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la Lettre de l'Apôtre saint Paul aux Colossiens. Chap. 3.

FRATRES : si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens : quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram. Mortui enim estis : et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. Cùm Christus apparuerit, vita vestra : tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria.

MES FRERES, si vous êtes ressuscités avec Jesus-Christ, cherchez les choses qui sont du Ciel où Jesus-Christ est assis à la droite de Dieu. Goûtez les choses qui sont du Ciel, et non pas celles qui sont de la terre; car vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jesus-Christ. Lorsque Jesus-Christ paroîtra, lui qui est votre vie, vous paroîtrez aussi avec lui dans la gloire.

Les faux Apôtres vouloient persuader aux Fideles de Colosse qu'ils étoient obligés de garder les cérémonies légales et sur-tout la Circoncision. Saint Paul leur montre ici qu'étant morts et ressuscités en Jesus-Christ et avec Jesus-Christ par le Baptême, ils n'étoient plus assujettis aux pratiques de la loi Judaïque. Que s'ils étoient ressuscités avec Jesus-Christ, ils devoient mener une vie toute nouvelle, et toute spirituelle par la foi.

RÉFLEXIONS.

Si vous êtes ressuscités avec Jesus-Christ, cherchez les choses qui sont du Ciel, goûtez les choses qui sont du Ciel. Quand on est ressuscité avec Jesus-Christ, on goûte peu ce qui est de la terre; on ne peut guere avoir d'autres désirs, d'autre empressement que pour les choses qui sont du Ciel. La résurrection spirituelle produit dans l'ame les mêmes effets presque, que la résurrection corporelle produit dans le Corps. C'est une nouvelle vie; c'est un homme nouveau qui ne retient aucune des imperfections de l'ancien. Quelle brillante lumiere dans l'esprit! quelle pureté de désirs dans le cœur! quelle régularité de mœurs, et de conduite

suite durant la vie ! ce n'est que d'un fonds corrompu que naissent les désirs terrestres. Un cœur agité par les passions produit tous ces brouillards épais qui obscurcissent l'esprit. Tout est terrestre dans un homme peu chrétien. Vérités sublimes, morale sainte, spiritualité pratique : c'est un langage qu'une ame terrestre n'entend point. De là ces cœurs durs, ces esprits bouchés, ces opiniâtretés de mal, ces aveuglemens spirituels, ces impénitences finales. La notion la plus juste d'une personne mondaine, c'est-à-dire, qui vit selon l'esprit du monde, dit tout cela. On est sourd à la voix de Dieu quand on n'est pas de ses ouailles ; on ne connoît pas même cette voix quand on n'est pas dans le bercail. De là ces grandes difficultés pour convertir un mondain, une femme qui n'est animée que de l'esprit du monde. De là si peu d'hérétiques qui se convertissent. Est-on ressuscité avec Jesus-Christ, on devient tout spirituel. Les passions éteintes, ou du moins mortifiées n'ont garde d'exciter des révoltes dans l'homme intérieur. Un cœur purifié par la grace n'est plus un fonds fécond en malignes exhalaisons. L'air est trop pur pour former des nuages. La foi est trop vive pour souffrir des brouillards ; le Ciel sous lequel on vit alors est trop serein, et la mer sur laquelle on est embarqué est trop calme, pour ne pas laisser à l'ame toute la liberté de penser, et d'agir en chrétien. Elle découvre alors le vuide et le néant des biens créés, le faux brillant des honneurs mondains, le poison de ces plaisirs qui enchantent. Citoyens de la céleste Patrie, on ne peut regarder la terre que comme un lieu d'exil. On ne soupire qu'après le Ciel, on ne trouve de biens solides que ceux du Ciel, on n'a du goût que pour les choses du Ciel ; tout autre goût est étranger : c'est un goût dépravé, qui est toujours un signe sûr d'une ame malade. L'esprit et les maximes du monde font pitié à

ceux qui sont véritablement ressuscités. Cette poignée de jours en qui consiste la plus longue vie, n'a plus de charmes dès qu'on la compare à l'éternité. Tout est prestige à qui n'est pas ressuscité avec le Sauveur. Dignités brillantes, emplois éclatans, trésors immenses, tout éblouit, tout enchante un cœur naturel, un esprit terrestre. Par la résurrection spirituelle le prestige s'évanouit, le charme tombe, et le fantôme démasqué n'est plus fantôme, et il paroît tel. Quel malheur pour ceux qui à ces fêtes de Pâques n'expérimentent point les effets salutaires de la résurrection ! malheur à qui persévere dans ses ténebres ! Ce n'est qu'en faveur de ceux qui sont sortis de l'Egypte que Dieu fait ces merveilles. La manne n'est que pour ceux qui ont passé la mer rouge, et qui ont été purifiés dans le sang de l'Agneau.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.

Chap. 28.

VESPERE autem Sabbati, quæ lucescit in prima Sabbati, venit Maria Magdalene, et altera Maria, videre sepulcrum. Et ecce terræ motus factus est magnus. Angelus enim Domini descendit de Cœlo; et accedens revolvit lapidem, et sedebat super eum. Erat autem aspectus ejus sicut fulgur: et vestimentum ejus sicut nix. Præ timore autem ejus exterriti sunt custodes, et facti sunt velut mortui. Respondens autem Angelus, dixit mulieribus: nolite timere vos; scio enim, quòd Jesum, qui crucifixus est, quæritis. Non est

SUR la fin de la nuit du Sabbat au premier jour de la semaine, Marie Magdelaine, et l'autre Marie allerent pour voir le sépulcre, et tout-à-coup il se fit un grand tremblement de terre; car un Ange du Seigneur descendit du Ciel, s'approchant, il renversa la pierre, et s'assit dessus. Son visage étoit semblable à un éclair, et son habit à la neige. De la frayeur qu'en eurent les gardes, ils furent tout éperdus, et demeurerent comme morts. Mais l'Ange parlant aux femmes, leur dit : pour vous, n'ayez point de peur; car je sais que vous cherchez Jesus, qui a été crucifié; il n'est

hîc : surrexit enim, sicut dixit : Venite, et videte locum, ubi positus erat Dominus. Et citò euntes, dicite Discipulis ejus, quia surrexit : ecce præcedit vos in Galilæam : ibi eum videbitis. Ecce, prædixi vobis.

point ici, parce qu'il est ressuscité comme il l'avoit dit. Venez et voyez l'endroit où l'on avoit mis le Seigneur, et allez vîte dire à ses Disciples qu'il est ressuscité : voilà qu'il s'en va en Galilée avant vous. Là vous le verrez; je vous le dis par avance.

MÉDITATION.

Sur le Mystere de ce jour.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ dans quelle profonde tristesse, et dans quelle affliction étoient tous les Disciples du Sauveur, depuis le jour de sa mort. Leur foi ensevelie, pour ainsi dire, avec lui, ne soutenoit presque plus leur espérance ; leur amour, à la vérité, pour ce divin Maître, n'étoit pas éteint ; mais il ne pouvoit que donner des larmes. Toute la foi ne se trouvoit que dans la sainte Vierge, nul autre qui ne doutât de sa résurrection. Magdelaine et les autres femmes pieuses s'empressent de lui aller rendre les derniers devoirs ; mais remarquez que ce ne sont que celles qui l'avoient suivi jusques sur le Calvaire, et dont la fidélité avoit été à l'épreuve des ignominies de la croix. Que l'amour de Dieu, quand il est sincere et ardent, inspire de courage ! et qu'il importe d'être fidele dans les adversités ! mon Dieu ! que vous êtes libéral, que vous êtes prompt à récompenser ceux qui vous aiment avec tendresse ! Voyez dans la Magdelaine et dans les autres femmes, la vraie image d'une ame véritablement convertie, d'une ame généreuse et fervente, d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu. Quelle sainte impatience ne leur inspire pas le désir de revoir Jesus-Christ, et de lui rendre encore les derniers devoirs ! déliberent-elles

long-temps si elles se mettront en chemin pour le chercher ? croient-elles, comme la plupart des ames lâches, qu'elles le trouveront toujours assez tôt ? Il falloit toute l'autorité de la loi, pour tempérer leur ardeur. Le respect qu'elles eurent pour le jour du Sabbat, suspendit leurs empressemens et leur zele ; mais ce ne fut que pour faire croître leurs saints désirs. Mon Dieu ! qu'on craint peu, qu'on délibere peu, quand on aime beaucoup ! à peine le jour jour du Sabbat expire, qu'elles vont faire provision de parfums. Elles n'attendent pas le jour pour se mettre en chemin ; elles préviennent le lever du soleil ; leur amour leur sert de guide à travers les ténebres. Consultent-elles leur délicatesse ? écoutent-elles la timidité naturelle à leur sexe, et cent fausses raisons qui se présentent à leur esprit, pour les dissuader de leur dessein ? Une piété moins solide, un amour de Dieu moins pur auroit été moins généreux, et se seroit laissé persuader ; mais on défere peu aux sentimens humains, quand on suit les attraits de la grace. Dieu ne veut point de ces esprits incertains et irrésolus, qui chancelent toujours sur leur conversion. Dieu rejete ces ames tiédes, ces cœurs timides, qui semblent ne compter que sur leurs propres forces ; ces demi-volontés, qui ne servent qu'à étourdir, et à nous amuser. Mais peut-être que ces généreuses servantes de Dieu ne prévoyoient point les difficultés, et qu'elles ignoroient les obstacles. Nullement : à peine sont-elles en chemin, qu'elles pensent à la difficulté qu'elles trouveront pour remuer et ôter la pierre qui fermoit l'entrée du sépulcre : *Quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti !* Ce seul obstacle devoit, ce semble, les faire revenir sur leurs pas ; un corps-de-garde, une pierre d'un poids énorme, le sceau du Magistrat, étoient de puissantes raisons de n'aller pas plus loin : sans doute à qui n'a qu'un amour de Dieu foible

et languissant ; mais à celui qui aime Dieu sans réserve, qui ne cherche que Dieu, la confiance lui inspire un merveilleux courage, et lui tient lieu de tout.

SECOND POINT.

Considérez combien Dieu tarde peu de récompenser la ferveur d'une ame qui ne cherche que lui, et qui n'est animée que de son esprit. Rien n'engage plus le Seigneur à faire des miracles qu'un amour généreux, et une vive foi. Ces saintes femmes ne sont point arrêtées, ni par la crainte de trouver des soldats qui les empêchassent d'approcher du sépulcre, ni par l'impossibilité d'ôter elles seules une pierre, que plusieurs hommes ensemble n'auroient pu remuer; mais à peine se sont-elles déterminées à passer outre, que les soldats sont mis en fuite, et que le sépulcre est ouvert. C'est ainsi qu'au service de Dieu les plus grands obstacles sont applanis, les plus rebutantes difficultés disparoissent, dès qu'on est résolu de les vaincre, dès que Dieu voit qu'on le cherche avec droiture, avec ardeur, avec courage, et de bonne foi. Dieu laisse quelque temps ses plus fideles serviteurs dans des épreuves. Ténebres, aridités, obstacles, tentations, tout met notre foi et notre vertu à l'épreuve ; heureux qui persévere à aimer Dieu, à chercher Dieu ; heureux qui plein de confiance, ne se décourage point. Le Seigneur ne tarda guere de récompenser ces ames généreuses. Elles ont la consolation d'apprendre les premieres, que le bon Maître est ressuscité, et elles sont choisies pour etre les premiers hérauts de sa glorieuse et triomphante résurrection. Nul soldat qui paroisse, nul obstacle qui se présente, nulle difficulté. Cette pierre, d'un poids énorme, qui fermoit l'entrée du sépulcre, est ôtée ; au lieu d'un corps-de-garde manaçant, elles trouvent des Anges qui les rassurent, qui les consolent, qui

leur apprenent que Jesus-Christ est ressuscité, et les invitent à venir s'en assurer elles-mêmes en entrant dans le sépulcre. O que la persévérance au service de Dieu est libéralement et promptement récompensée! les empressemens, le zele, la ferveur, et les larmes de ces fidelles servantes de Dieu obligent le Seigneur à faire bien des merveilles en leur faveur. On n'expérimente rien de semblable, parce qu'on est lâche au service de Dieu, parce qu'on l'aime peu, parce qu'on n'oseroit pas même assurer qu'on l'aime. On voudroit être tout à Dieu; c'est-à-dire, qu'on ne le veut pas, mais qu'on le voudroit, si Dieu vouloit se contenter d'un cœur partagé, si Dieu vouloit être servi à notre gré, et non pas selon qu'il le demande; on voudroit arriver à la perfection, mais par la voie qui nous plaît. On veut que la prudence humaine serve de guide; et comme si l'on n'avoit à compter que sur ces propres forces, on perd courage à la moindre difficulté. On se défie, pour ainsi dire, de la bonté de Dieu, et de ses promesses; on voudroit que Dieu commençât par tout applanir, avant que de se mettre en chemin; on voudroit que les obstacles fussent levés, et que la pierre fût ôtée, avant que d'entreprendre le voyage. Fions-nous sur la parole du Seigneur. Il pouvoit appaiser la tempête, et calmer les flots, avant que saint Pierre se mît sur les eaux pour aller à lui; il voulut cependant exercer sa foi et sa confiance.

Donnez-moi, Seigneur, l'une et l'autre. J'ai voulu cent fois me mettre en chemin pour vous chercher, et cent fois je suis revenu sur mes pas, effrayé par des difficultés, la plupart imaginaires. Ma lâcheté et mon peu de foi ont augmenté ma foiblesse. Un peu plus de confiance en votre bonté, m'auroit inspiré plus de force; donnez-la-moi cette foi et cette confiance, et j'espere que je sentirai bientôt les effets de votre secours.

Apirations dévotes durant le jour.

Surgam, et circuibo civitatem, per vicos et plateas, quæram quem diligit anima mea. Cant. 3.

C'en est fait, Seigneur, je me leverai, je ferai le tour de la ville sans rien craindre, et je chercherai dans les rues et dans les places publiques, celui que j'aime de tout mon cœur.

Si consistant adversùm me castra, non timebit cor meum. Psal. 26.

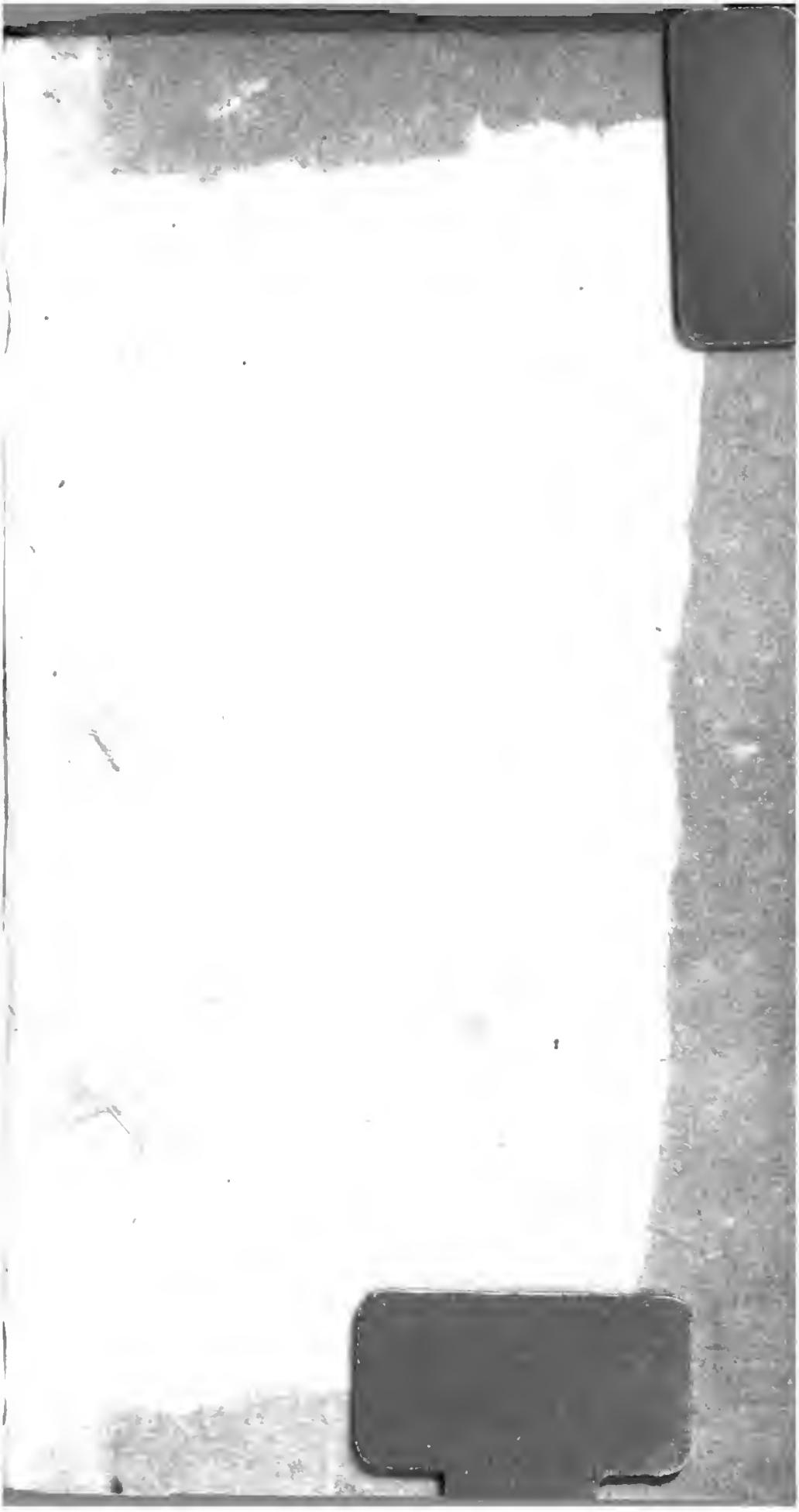
Non, Seigneur, j'ai une si grande confiance en vous, que quand je verrois tout l'enfer rangé en bataille contre moi, je ne craindrois point.

PRATIQUES DE PIETÉ.

1.° L'EGLISE ne renouvelle tous les ans la mémoire des plus grands Mysteres de notre Religion, que pour renouveller la piété et la ferveur dans les Fideles. Entrons dans l'esprit de l'Eglise, dans ces grandes solemnités. Ne vous contentez point de prendre part à la joie de l'Eglise, en ce jour de réjouissance spirituelle; faites, par votre piété, que cette joie ne soit pas pour vous une joie superficielle et étrangere. Il n'y a que la pureté de conscience qui cause la joie intérieure; il faut un cœur pur pour ressentir la joie qu'inspire la solemnité de nos mysteres: une conscience ulcérée trouble toutes les fêtes par ces remords. Voulez-vous ressentir la joie pure de la fête de Pâques? purifiez avec soin votre cœur par la pénitence; et célébrez cette grande fête avec une grande dévotion. Consacrez la plus grande partie du Samedi-saint à la priere et aux bonnes œuvres, passez la plus grande partie de cet après-midi à l'Eglise, assistez à l'Office de Complies et au Salut.

2.° C'est une sainte pratique de prévenir demain le lever du Soleil. L'opinion universelle est que ce fut à la pointe du jour que le Sauveur ressus-

cita. On ne sauroit douter que c'est un temps sacré, et pour ainsi parler privilégié, où Dieu répand ses graces en abondance sur ces ames fidelles, qui passent en prieres ces heureux momens. Plusieurs personnes passent depuis le minuit en exercice de piété. Tâchez de vous lever demain matin, environ les trois heures, pour honorer le moment fortuné où Jesus-Christ ressuscita. Faites une méditation sur la résurrection. Récitez le petit Office de la sainte Vierge, pour féliciter cette bienheureuse Mere du triomphe glorieux de son cher Fils, notre Sauveur. Il est très-probable qu'au moment de sa résurrection, le Sauveur apparut à sa chere Mere; témoignez-lui la part que vous prenez à sa joie, elle en a beaucoup pris à votre rédemption et à votre salut. Ne vous contentez pas de vous réjouir par une sainte allégresse, dans ce jour de triomphe et de solemnité; faites que beacoup d'autres se réjouissent avec toute l'Eglise. Vous le pouvez faire par vos aumônes, faites-en aujourd'hui libéralement, sur-tout à de pauvres familles honteuses; quelle consolation pour vous, et que ne méritez-vous pas auprès du Seigneur, si par vos pieuses largesses vous procurez à tant de pauvres honteux les moyens de passer les fêtes de Pâques dans une sainte joie! il se trouve des familles d'honnêtes gens, qui, quelquefois par pauvreté, sont obligés de jeûner le jour de Pâques; quelques-uns même, faute d'habits n'osent pas paroître à l'Eglise: quel bien ne ferez-vous pas, si par vos libéralités chrétiennes, vous pourvoyez à de si pressans besoins! une riche aumône faite dans cet esprit, est une source de biens, et pour l'autre vie et pour celle-ci.

Fin du Tome troisieme.

590552
SGN